



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

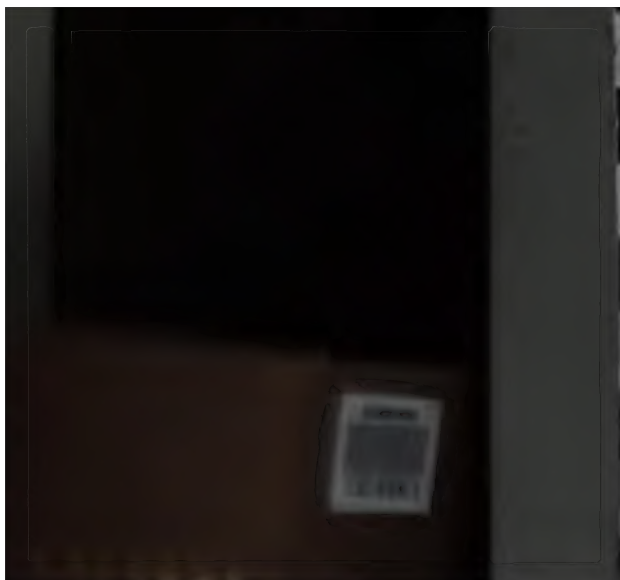
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

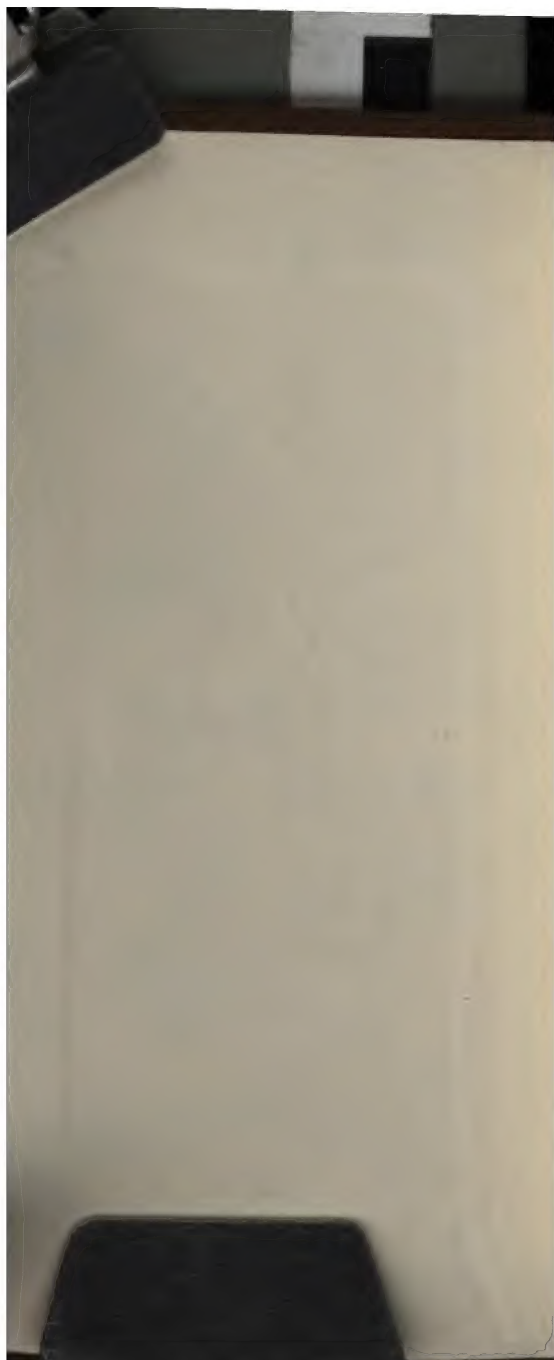
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



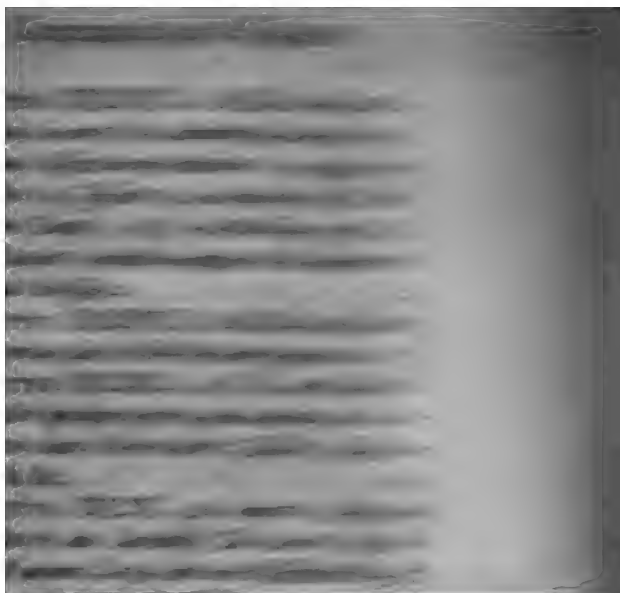






THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.
1897.



T A B L E

lettre de Sotelo inferée dans le 7. de la Morale Pratique; les missions étrangères; quelques abus que l'on peut reformer; & quelques insinuations. re au P. Serry.

LETTRE DLXXIII. *Où il est par le livre de M. de Vert contre le P. billon.*

LETTRE DLXXIV. *A M. du Va Sur la nécessité qu'il y avoit d'unir les Ecoles Catholiques dans la du de la grace efficace par elle même.*

LETTRE DLXXV. *Au même. Sur le projet de Bulle au sujet du Formulaire & la maniere d'expliquer la liberté.*

LETTRE DLXXVI. *Au même. Le Mandement de M. l'Archevêque de Malines; la nomination d'un Evêque Portugais à Siam. le 7. & le 8. de la Morale Pratique; sur l'avis d'un Jésuite touchant la 9. partie Difficultrés.*

LETTRE DLXXVII. *Au même. Sur le livre d'un Dominicain d'Amiens M. Arnauld & les 4. Evêques & fort mal traités.*

LETTRE DLXXVIII. *Au même. Sur les lettres du P. Rapin au Cardinal de Noailles, & sur l'inquiétude qu'il avoit au sujet du Formulaire.*

LETTRE DLXXIX. *A Madame de*

T A B L E

sur la Grace generale.

LETTRE DLXXXV. *Au même
vne des verités immuables
& sur le traité latin de liberté*

LETTRE DLXXXVI. *A M.
perinus. Pour lui représenter
faute legere qu'avoit fait le C.
Livonien qu'il lui avoit rendu
n'étoit pas une raison pour
lui rendre service.*

LETTRE DLXXXVIII. *A M.
cel. Sur un Ecrit fait touchant
ture du Formulaire; les D.
P. Desirant contre les V. Arch.
ques lettres venues de la Cochinchine
deux traités d'un Jésuite sur
tence.*

LETTRE DLXXXIX. *Au même.
les Ecrits du P. Desirant.*

LETTRE DXC. *Au même.
pour que prenoient à Rome
res du Formulaire à l'occasion
de M. Hennebel & du P. D.
les Relations du Canada imprimées
le nom des Recollats; quelques
Jésuites de Caen; & quelques
venues du Tonquin & de la Co
me.*

LETTRE DXCI. *Au même. Sur
se passoit à Rome au sujet du P.
re; & le dessein qu'avoit le P.*

T A B L E

duite du Cardinal d'Estrées ; l'Ecr
du Cardinal Rospigliosi ; l'approbation qu
M. l'Evêque de Meaux donnoit à
IX. Partie des Difficultés ; & quelques
autres petits Ecrits. 191

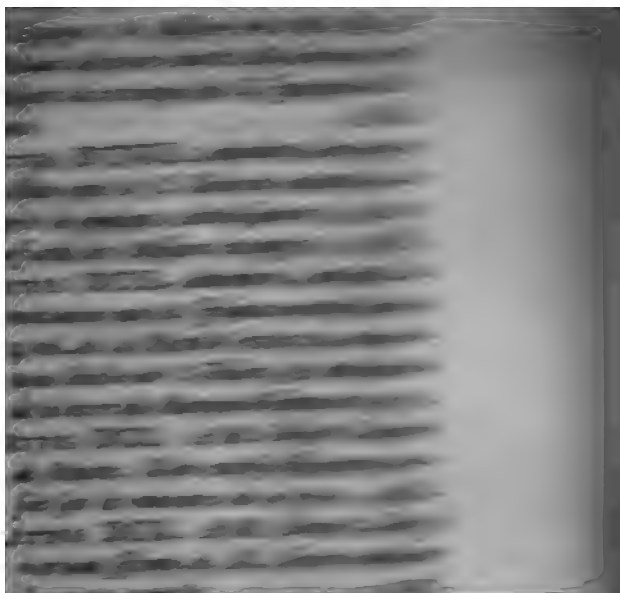
LETTRE DCI. *Au même.* Sur le presen
que les Jésuites avoient fait à un Card
nal pour empêcher la condamnation d
P. Tellier ; & la conduite que le P.^r D
sfrant tenoit à Rome. 194

LETTRE DCII. *Au même.* Sur les affa
rés de la Chine ; le differend des Jésuit
avec leur General Gonzales, au suj
de la probabilité ; le projet de Bullen
il a déjà parlé. 195

LETTRE DCIII. *Au même.* Sur un M
morial qui devoit être présenté au Pape
touchant les affaires du Diocèse de Ma
lines ; la manière qu'il falloit attaquer
le Jansenismus &c. & ce que l'on disoit
à Rome, que M. de Cassini assuroit
conséquence d'un tremblement de terre 196

LETTRE DCIV. *Au même.* Sur le Jan
senismus &c. la conduite de l'Archevê
de Malines & de l'Intermonce de Bru
les, & l'Abé de Champs. 197

LETTRE DCV. *Au même.* Sur le Jan
senismus &c. une Réponse que l'on
avoit faite sous le titre de Molinismus
&c. & un Bref envoié à Malines : a
su



T A B L E

Fin à M. Arnauld. Pour lui faire
ense sur la manière dont il avoit
du à l'une de ses Dissertations sur
quelques points de Métaphysique.

LETTRE DCXIV. A M. du Vancel
la Relation Italienne d'un Officier
Cardinal de Rospigliosi.

LETTRE DCXV. Au même. Sur
Refutation du prétendu faux Thom

LETTRE de Dom François Lami.
surjet d'une lettre de M. Arnauld,
quelle lui avoit été communiquée.

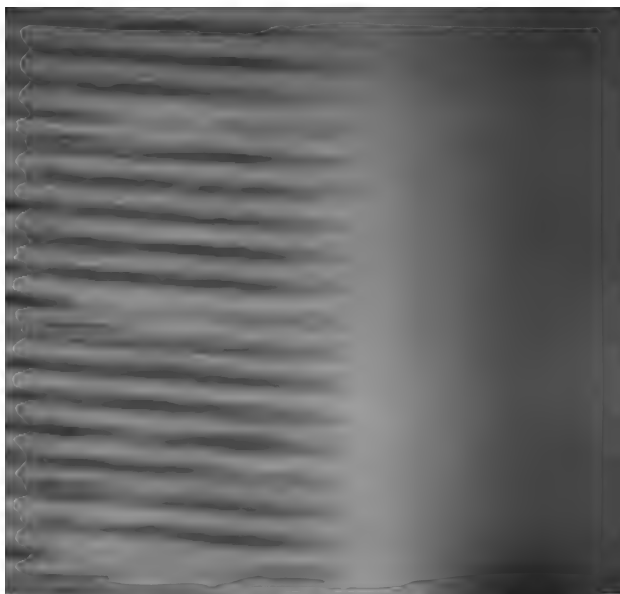
LETTRE DCXVI. Au P. Lami.
reponse à la précédente.

LETTRE de Dom François Lami à
Arnauld, pour le remercier de la
qu'il lui avoit écrite.

LETTRE DCXVII. A M. du Va
Sur le 7. vol. de la Morale Prati
& l'état où étoit l'affaire du Formu
re.

LETTRE DCXVIII. Au même. Sur
Placard plein de calomnies contre le
vêques & les autres personnes accusé
Jansénisme, & sur la manière d
falloit répondre au prétendu faux
misme.

LETTRE DCXIX. Au même.
deux avis que l'on proposoit touchant
Formulaire.



T A B L E

- mêmes sujets que les precedentes. 339
- LETTRÉ DCXLI.** *Au même.* Sur l'
VII. Partie des Difficultés; le dernier
vol. du N. T. de M. Simon; l'autorité
que prenoit l'Intermonce dans la Fa-
culté de Louvain; les Placards dont il
été parlé; & les discours que tenoit le
Cardinal d'Estrées après son retour de Ro-
me. 339
- LETTRÉ DCXLII.** *A M. le Noir.* Des
difficultés sur le Catechisme de Meaux. 343
- LETTRÉ DCXLIII.** *A M. du Vanc.*
Sur les Placards des Jesuites; les Adij-
sions Orientales; les dispositions du nouveau
Evêque de Pamiers; les raisons qui l'obli-
geoient à demeurer à Rome; & les bonnes
œuvres qui se faisoient à Paris. 353
- LETTRÉ DCXLIV.** *Au même.* Sur l'
Bref d'Innocent XII. qui avoit été envoyé
aux Evêques des Pais-bas pour la signa-
ture du Formulaire, & les affaires à
Pamiers & de l'Enfance. 356
- LETTRÉ DCXLV.** *A Madame de Font-*
pertuis. Sur une lettre qu'il écrivoit
M. de Pomponne, & le Bref sur la signa-
ture du Formulaire. 358
- LETTRÉ DCXLVI.** *A M. du Vancel*
Sur les avantages que l'on pouvoit tire
du Bref envoyé aux Evêques des Pais
bas touchant la signature du Formulaire
360
- LET

- deux des Chanoines de Pamiers. 367.
DCXLIX. A M. le Noir. Sur le
rhisme de Meaux; le Bref d'Innocent
que l'on pouvoit regarder comme une
faveur de desromper le Roi; &
paratus du P. Nourry. 370.
DCL. A M. du Vancel. Sur le
d'Innocent XII.; les Missions Orien-
; les discours que faisoit le Card. d'E-
à l'occasion du Bref; l'affaire des Cha-
de Pamiers; & une Satyre de M.
1742. 374.
DCLI. A Mad. de Pontpertuis. Sur
lettre supposée à l'occasion d'un Ecrit in-
La Bete à sept têtes. 379.
DCLII. A M. du Vancel. Sur la
list de supprimer l'exaction de la signatu-
du Formulaire. 382.
DCLIII. Au même. Sur une lettre
avoit écrite aux Chanoines de Pamiers,
sur les Placards des Jesuites. 384.
DCLIV. A Mad. de Pontpertuis. Sur
s'en lui avoit mandé que le Roi ne vou-
pas permettre son retour en France. 392.

T A B L E

- pe; & d'une lettre sur le sujet des filles de l'Enfance. 300
- LETT. DCLVII. A M. Willart. Sur une lettre & un Ecrit de M. Perault qu'il lui avoit envoié. 301
- LETT. DCLVIII. A M. du Vaucel Sur ce qu'il falloit représenter au Roi au sujet des exilés, des Chanoines de Pamiers, & les filles de l'Enfance. 420
- LETT. DCLIX. Au même. Sur un voyage de l'Abé de Pomponne à Rome; l'affaire des Chanoines de Pamiers & des filles de l'Enfance; ce que les amis sembloient avoir à redire aux Morales Pratiques. 421
- LETT. DCLX. A M. Willart. Sur quelques Ecrits de M. Perault & de M. Despreaux. 410
- LETT. DCLXI. A M. Perault. Au sujet de la satire sur les femmes par M. Despreaux. 411
- LETT. DCLXII. A M. du Vaucel. Sur quelques entretiens du Cardinal d'Estrées; le Bref d'Innocent XII. un ami qui étoit venu demeurer avec lui; un Theologien de l'Ecole de S. Thomas; & l'Université de Louvain. 427
- LETT. DCLXIII. Au même. Touchant les Chanoines exilés de Pamiers. 450
- LETT. DCLXIV. A M. le Noir. Sur une lettre à M. Perault. 451
- LETT. DCLXV. A M. Dodart. Sur un Factum pour M. de Luxembourg. 460
- LETT. DCLXVI. A M. du Vaucel. Sur les affaires des filles de l'Enfance, & des Chanoines de Pamiers. 470
- LETT. DCLXVII. Au même. Sur quelques

LETTERES

de M. de la Roche-Beaucourt
à M. de la Roche-Beaucourt

M. de la Roche-Beaucourt
à M. de la Roche-Beaucourt

M. de la Roche-Beaucourt
à M. de la Roche-Beaucourt

M. de la Roche-Beaucourt
à M. de la Roche-Beaucourt

M. de la Roche-Beaucourt
à M. de la Roche-Beaucourt

M. de la Roche-Beaucourt
à M. de la Roche-Beaucourt

M. de la Roche-Beaucourt
à M. de la Roche-Beaucourt

M. de la Roche-Beaucourt
à M. de la Roche-Beaucourt

M. de la Roche-Beaucourt
à M. de la Roche-Beaucourt

M. de la Roche-Beaucourt
à M. de la Roche-Beaucourt

William R. Williams
LETTRES

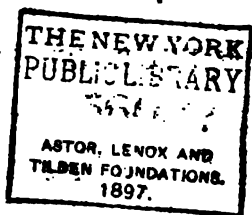
DE MONSIEUR

ANTOINE ARNAULD

DOCTEUR DE SORBONNE.

TOME VII.





T A B L E
D E S
L E T T R E S

Contenues en ce Volume.

LETTRE DLXVII. *A M. du Vancel.*
Sur la mort de Mademoiselle de Verins ;
une dissertation touchant le negoce que
font les Jesuites ; la conduite de l'Abé
de Camps ; & la protection que M.
Steyaert trouvoit auprès de l'Internonce
de Brusselles. 1.

LETTRE DLXVIII. *A Mad. de Font-*
peruis. Sur la fable de Bourg fontaine. 10.

LETTRE DLXIX. *A M. du Vancel.*

T A B L E

*lettre de Sotelo inserée dans le 7. vol
de la Morale Pratique; les missions étran
geres; quelques abus que l'on pourroi
reformer; & quelques insinuations à fa
re au P. Serry.* 24

LETTRE DLXXIII. *Où il est parlé d
livre de M. de Vert contre le P. Ma
billon.* 28

LETTRE DLXXIV. *A M. du Vancel
Sur la necessité qu'il y avoit d'unir tou
tes les Ecoles Catholiques dans la défense
de la grace efficace par elle même.* 31

LETTRE DLXXV. *Au même. Sur u
projet de Bulle au sujet du Formulaire
& la maniere d'expliquer la liberté.* 35

LETTRE DLXXVI. *Au même. Sur
Mandement de M. l'Archevêque a
Malines; la nomination d'un Evêque
Portugais à Siam. le 7. & le 8. vol
de la Morale Pratique; sur l'Ecri
d'un Jesuite touchant la 9. partie de
Difficultés.* 41

LETTRE DLXXVII. *Au même. Sur
le livre d'un Dominicain d'Amiens, o
M. Arnauld & les 4. Evêques étoien
fort mal traités.* 50

LETTRE DLXXVIII. *Au même. Sur
les lettres du P. Rapin au Cardinal Ci
bo, & sur l'inquiétude qu'il avoit a
sujet du Formulaire.* 57

LETTRE DLXXIX. *A Madame de Fom
per*

T A B L E

8

sur la Grace generale.

LETTRÉ DLXXXV. *Au même. Sur une des verités immuables dans Dieu & sur le traité latin de libertate.*

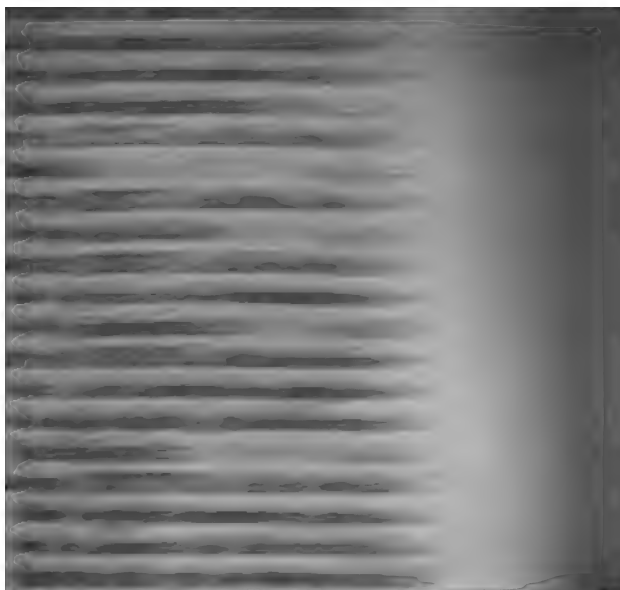
LETTRÉ DLXXXVI. *A Mad. de Fontpertuis. Pour lui représenter qu'une faute legere qu'avoit fait le Gentilhomme Livonien qu'il lui avoit recommandé n'étoit pas une raison pour empêcher lui rendre service.*

LETTRÉ DLXXXVIII. *A M. du Pu cel. Sur un Ecrit fait touchant la signature du Formulaire; les Difficultés P. Desfrant contre les V. Articles; quelques lettres venues de la Cochinchine; deux traités d'un Jésuite sur la Penitence.*

LETTRÉ DLXXXIX. *Au même. Sur les Ecrits du P. Desfrant.*

LETTRÉ DXC. *Au même. Sur tout ce que prenoient à Rome les affaires du Formulaire à l'occasion des Ecrits de M. Hennebel & du P. Desfrant les Relations du Canada imprimées sous le nom des Recollats; quelques theses de Jésuites de Caen; & quelques lettres venues du Tonquin & de la Cochinchine.*

LETTRÉ DXCI. *Au même. Sur ce qui se passoit à Rome au sujet du Formulaire; & le dessein qu'avoit le Pape de r*



T A B L E

duite du Cardinal d'Estrées ; l'Ecrit du Cardinal Rospigliosi ; l'approbation que M. l'Evêque de Meaux donnoit à la IX. Partie des Difficultés ; & quelques autres petits Ecris. 154.

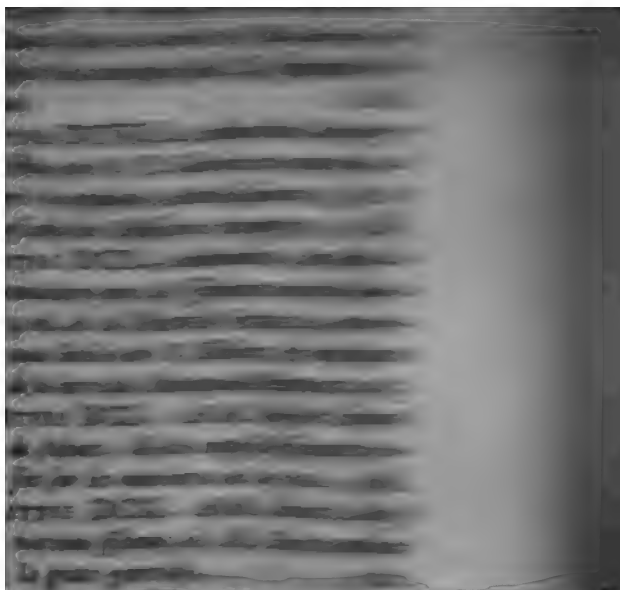
LETTRE DCI. *Au même.* Sur le présent que les Jesuites avoient fait à un Cardinal pour empêcher la condamnation du P. Tellier ; & la conduite que le P. Desirant tenoit à Rome. 156.

LETTRE DCII. *Au même.* Sur les affaires de la Chine ; le differend des Jesuites avec leur General Gonzales, au sujet de la probabilité ; le projet de Bulle dont il a déjà parlé. 159.

LETTRE DCIII. *Au même.* Sur un Memorial qui devoit être présenté au Pape touchant les affaires du Diocèse de Adalines ; la maniere qu'il falloit attaquer le Jansenismus &c. & ce que l'on disoit à Rome, que M. de Cassini assuroit en consequence d'un tremblement de terre. 163.

LETTRE DCIV. *Au même.* Sur le Jansenismus &c. la conduite de l'Archev. de Malines & de l'Intervence de Bruxelles, & l'Abé de Champs. 167.

LETTRE DCV. *Au même.* Sur le Jansenismus &c. une Reponse que l'on y avoit faite sous le titre de Molinismus &c. & un Bref envoyé à Malines au



T A B L E

- rin à M. Arnauld. Pour lui faire excuse sur la manière dont il avoit répondu à l'une de ses Dissertations sur quelques points de Métaphysique. 211.
- LETTRE DCXIV. A M. du Vancel. Sur la Relation Italienne d'un Officier du Cardinal de Rospiigliosi. 215.
- LETTRE DCXV. Au même. Sur la Réfutation du prétendu faux Thomisme. 218.
- LETTRE de Dom François Lami. Au sujet d'une lettre de M. Arnauld, laquelle lui avoit été communiquée. 219.
- LETTRE DCXVI. Au P. Lami. En réponse à la précédente. 223.
- LETTRE de Dom François Lami à M. Arnauld, pour le remercier de la lettre qu'il lui avoit écrite. 224.
- LETTRE DCXVII. A M. du Vancel. Sur le 7. vol. de la Morale Pratique, & l'état où étoit l'affaire du Formulaire. 227.
- LETTRE DCXVIII. Au même. Sur un Placard plein de calomnies contre les Evêques & les autres personnes accusées de Jansenisme, & sur la manière dont il falloit répondre au prétendu faux Thomisme. 229.
- LETTRE DCXIX. Au même. Sur deux avis que l'on proposoit touchant le Formulaire. 233.
- ECRIT.

DOCTEUR. A Paris, le 10 Mars 1789.
Monsieur le Ministre, j'ai l'honneur de vous adresser
ci-joint le rapport que vous m'avez demandé par votre
lettre du 27. J'ai cru devoir vous le présenter
avec la plus grande simplicité, et sans aucune
ornementation. Je ne puis que vous assurer que
je me suis efforcé de vous donner une idée exacte
de l'état des choses, et de vous faire connaître
les vérités que j'ai découvertes. Je suis, Monsieur
le Ministre, avec le plus profond respect,
Vos très-humble serviteur,
J. B. LAFITTE.

T A B L E

la joie qu'il avoit de ce qu'elle lui avoit
mandé de l'Abé de Pomponne, & la
douleur que lui caufoit la disposition de
son Oncle. 281.

LETTRE DCXXVIII. *Ala même.* Sur ce
que devoit faire un Abé de ses parents
pour donner des marques d'une veritable
conversion. 283.

LETTRE DCXXIX. *A M. du Vaucel.*
Sur la lettre de Sotelo dont il a été parlé;
& le serment du Formulaire. 285.

LETTRE DCXXX. *Au même.* Sur le
VIII. vol. de la Morale Pratique; &
l'obligation où étoient les Evêques de de-
tromper le Roi sur les fausses idées qu'on
lui avoit données des prétendus Jansenistes.
288.

LETTRE DCXXXI. *A M. de Pompon-
ne.* Pour lui marquer la reconnoissance
qu'il avoit du souvenir de sa Majesté,
& de la peine qu'il ressentoit de ce qu'on
l'avoit voulu faire passer pour un rebelle
à ses ordres. 291.

LETTRE DCXXXII. *A Madame de Font-
pertuis.* En lui envoyant la lettre procé-
dente. 296.

MEMOIRE Pour la lettre à M. de Pom-
ponne. 297.

LETTRE DCXXXIII. *A M. du Vaucel.*
Sur le probabilisme; le livre de Cella-Dei;
& une prétendue troisieme édition du livre
du

T A B L E

- mêmes sujets que les précédentes. 335.
- LETTRE DCXLI.** *Au même.* Sur la VII. Partie des Difficultés; le dernier vol. du N. T. de M. Simon; l'autorité que prenoit l'Internonce dans la Faculté de Louvain; les Placards dont il a été parlé; & les discours que tenoit le Cardinal d'Estrées après son retour de Rome. 339.
- LETTRE DCXLII.** *A M. le Noir.* Deux difficultés sur le Catechisme de Meaux. 343.
- LETTRE DCXLIII.** *A M. du Vancel.* Sur les Placards des Jésuites; les Missions Orientales; les dispositions du nouvel Evêque de Pamiers; les raisons qui l'obligent à demeurer à Rome; & les bonnes œuvres qui se faisoient à Paris. 353.
- LETTRE DCXLIV.** *Au même.* Sur le Bref d'Innocent XII. qui avoit été envoyé aux Evêques des Pais-bas pour la signature du Formulaire, & les affaires de Pamiers & de l'Enfance. 356.
- LETTRE DCXLV.** *A Madame de Fontpertuis.* Sur une lettre qu'il écrivoit à M. de Pomponne, & le Bref sur la signature du Formulaire. 358.
- LETTRE DCXLVI.** *A M. du Vancel.* Sur les avantages que l'on pouvoit tirer du Bref envoyé aux Evêques des Pais-bas touchant la signature du Formulaire. 360.
- LET-



T A B L E

pe; & d'une lettre sur le sujet de l'Enfance.

LETT. DCLVII. *A M. Willart*
lettre & un Ecrit de M. Perault
avoit envoié.

LETT. DCLVIII. *A M. du Vau*
qu'il falloit représenter au Roi au
exilés, des Chanoines de Pamiers,
les de l'Enfance.

LETT. DCLIX. *Au même.* Sur
ge de l'Abé de Pomponne à Rome
des Chanoines de Pamiers & de
l'Enfance; ce que les amis sembla
ver à redire aux Morales Pratique

LETT. DCLX. *A M. Willars.*
ques Ecrits de M. Perault & de
Jpreaux.

LETT. DCLXI. *A M. Perault.*
de la satire sur les femmes par M. D

LETT. DCLXII. *A M. du Vancel.*
ques entretiens du Cardinal d'Es
Bref d'Innocent XII. un ami qui é
demeurer avec lui; un Theologien
de S. Thomas; & l'Université de

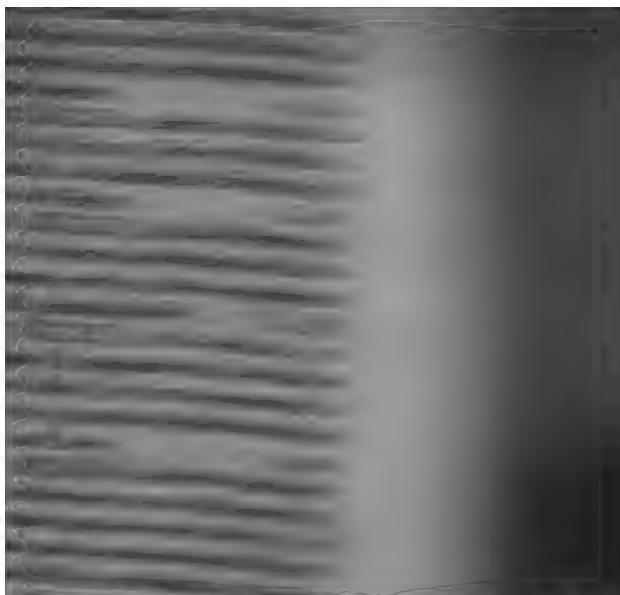
LETT. DCLXIII. *Au même.* Ton
Chanoines exilés de Pamiers.

LETT. DCLXIV. *A M. le Noir.*
lettre à M. Perrault.

LETT. DCLXV. *A M. Dodart.*
Factum pour M. de Luxembourg.

LETT. DCLXVI. *A M. du Va*
les affaires des filles de l'Enfance
Chanoines de Pamiers.

LETT. DCXLVII. *Au même.* Sur



T A B L E &c.

LETT. DCLXXV. *A M. Dodart.*
lettre à M. Perrault.

LETT. DCLXXVI. *A M. du Vauc,*
la traduction du Breviaire Romain en
mand; la lecture de l'Ecriture sainte
que vulgaire; & l'introduction du For
re dans le Diocèse de Treves.

LETT. DCXXLVII. *A Mad. de Fa*
cuis. Sur quelques avis qu'il étoit impo
de donner à M. l'Evêque de la Rochelle
mort de M. du Bois, & la lettre à M
rault.

LETT. DCLXXVIII. *A M. Varet*
zeny. Sur la lettre à M. Perrault.

LETT. DCLXXIX. *A M. du Vauc,*
la joie qu'il avoit de ce qu'il avoit ap
l'Abé de Pomponne; & la conduite
de Malines dans l'exécution de la signat
Formulaire.

LETT. DCLXXX. *Au R. P. Mall*
che Prêtre de l'Oratoire.

LETT. DCLXXXI. *Au même.*

LETT. DCLXXXII. *Au même.*

LETT. DCLXXXIII. *Au même.*

LETT. de M. Dodart à M. Arnould.
du faire savoir l'avis de M. de Meun
des Reflexions qu'il avoit fait lui même
lettre à M. Perrault, dont il lui vint
reconciliation avec M. Despreaux.

2 DLXVII. Lettre de M. Arnauld
le a passé de la mort à la vie en rece
de la main de Dieu la recompense d
bonnes œuvres. Vous voyez bien q
vous annonce par là le passage de M
moiselle de Vertus du tems à l'étern
après huit ou dix jours d'une vio
maladie. Je m'en vas presentement
la Messe pour le repos de son ame.

Il faut que vous ne m'aiez pas
voié l'écrit de M. d'Heliopolis dont
me parlez dans votre dernière. Car
mis il y a 4. ou 5. ans dans un
feuille à part tout ce qui regarde les
caires Apostoliques : & aiant regardé
actement tout ce qu'il contient, je
ai point trouvé. Cependant si je l'ai
je pourrois bien le mettre dans le 7
tome que je finis par le Memorial
gnol du même Prelat présenté au
d'Espagne, que je ferai imprimer en
çois & en Espagnol, sans quoi l'ori
Espagnol pourroit bien se perdre.
en cherchant cet écrit de M. d'Hel
lis, j'ai trouvé à la fin d'un feuil
qui suit écrit de votre main.

*Religiosus Negotiator, sive Dis
brevis, in qua quaritur an Societatis
Religiosis liceat in Indiis Orientalibus
tiari: à Patre Josepho Tissonier & A
licer Missionariis Societatis Jesu comp
post varias consultationes cum Illustr*

de composer non à cet. J'ai un
qui vient de M. le Cardinal Ma-
ne je crois être de Monsieur d'Her-
à tous ce même titre : Indigne-
ment — aggraver, qui est une forte
les Jésuites, de il parait avoir été
à 1664. 30. ans depuis la Bulle
de VIII. qui est de 1641. Que
ce doit que cet autre Ecrit fut re-
futé en 1664. après des conféra-
ces les Vicaires à perpétuer. Sa-
possible en la le faisant à savoir
les Jésuites en leur permission de
sur l de certains conditions? Cela
est ce que l fut incroyable. Car la
de Clément IX. qui le leur défend,
plus et même à. Pourriez-vous en
à quelque lettre sur cette église?
ne doit être ce qu'il veut être,
à Jésus en la place de son Cardi-
que sont perdus que l'écrit de

que Dieu lui redemandera un terrible compte, si pouvant empêcher l'établissement d'une chose si irreguliere & si préjudiciable à la Religion, il ne le fait pas. Dans une chose de cette importance il ne faut pas se rebuter des difficultés. Quand il y va de la gloire de Dieu, il faut tout tenter. La lettre du Tunquin que je vous ai envoyée la dernière fois, seroit une belle occasion d'informer le Pape du mal que les Jesuites font dans ces Missions par leur esprit de jalousie & de domination. On pourroit aussi l'engager à faire voir par des personnes non suspectes, l'histoire des differends entre les Missionnaires de la Chine, afin qu'on lui en rendit compte. On pourroit aussi en faire un extrait en Italien auquel on obligeroit les Jesuites de répondre. Quoiqu'il en soit, & quelque voie que l'on prenne, il n'y a rien, ce me semble, qu'on ne dût faire pour empêcher un aussi grand mal qu'est celui que peut faire cet Indulr.

Le Recueil imprimé de Propositions que vous nous avez envoyé, est la plus horrible chose en ce genre que j'aie jamais vu; mais si on en juge autrement à Rome, & qu'on y ait quelque égard, cela me fait juger que ç'a été une providence particuliere de Dieu qu'on ait donné

6 *DLXVII. Lettre de M. Arnauld*
examen, parce que l'auteur est l'ennemi
déclaré de la Société. Comme si cette
qualité, vraie ou fausse, pouvoit empêcher
qu'on n'eût de bonnes raisons pour les
convaincre ou d'erreur, ou de fausseté &
de calomnie. Mais de plus comment ont-
ils l'impudence d'alleguer cela eux qui se
servent des sophismes & des mensonges
de Jurieu, le plus envenimé de tous les
ennemis de M. Arnauld, comme il por-
roit par le titre même de son livre qu'ils
ont mis dans leur frontispice. On peut
encore leur dire, que si tout ce qui est
dans ce 3. Tome est si pitoiable qu'on
le doit rejeter sans examen, il leur étoit
bien facile de le mettre en poudre. D'où
vient donc que depuis trois ans ils le
laissent sans réponse? Enfin ce qu'ils a-
joutent que ce 3. Tome est la justifica-
tion des deux premiers qui ont été mis
dans l'*Index*, n'est pas moins impertinent.
Car s'ensuit-il de là qu'ils ont eu droit
de faire passer pour faux & calomnieux
tous les faits qui y sont rapportés, & de
faire prendre pour des calomniateurs tous
ceux qui les ont cru vrais. Vit-on ja-
mais une plus ridicule imagination?

On a soutenu dans le 2. Tome que la
grande lettre de M. de Palafox est veri-
tablement de lui. Il n'y a rien sur quoi
le P. Tellier s'échauffe davantage qu'à
pré-

[illegible]

8 *DLXVII. Lettre de M. Arnauld*
Steyaert sur ce qu'il a accusé de faux
Supplicatio Eucharistica.

Mais à propos de l'Internonce est-
une chose supportable qu'on ne fasse
Rome aucune justice à ceux qui se plai-
gnent de ses entreprises ? A-t-il d'aut-
droit à l'égard des juges *in partibus*, qu'
d'en donner à ceux qui lui en deman-
dent, & de donner ceux qu'on lui de-
mande, en mettant au bas de la Requête
fiat ut petitur, comme l'on fait à Rome
à l'égard de tous ceux de France qui en
demandent ? A-t-il en cela plus de droit
que le Pape ? C'est donc une injustice
ou de n'en donner point du tout, com-
me il fait souvent, ou de ne donner pas
ceux qu'on lui a demandé, sous divers
prétextes, ce qui passe son pouvoir. Car
il n'agit point en cela en qualité de juge,
mais de simple exécuteur d'un ordre éta-
bli dans l'Eglise. Tout cela vient de ce
qu'il ne fait rien que par Pillardi. C'est
par les conseils de ce brouillon, gagné
par le Comte de S. Pierre, qu'il fait pé-
rir le monastere de Sinnich, & pour le
spirituel & pour le temporel, en refu-
sant des juges à M. l'Abé de Rolduc.
Tout ce qui s'est passé dans cette affaire
crie vengeance devant Dieu. On s'en
est plaint à Rome, & on n'y donne au-
cun ordre. Ces plaintes n'ont servi qu'à
faire.

L E T T R E D L X V I I I .

3. Dec.
1692.

A MADAME DE FONTPERTUIS.

Sur la fable de Bourg-fontaine.

JE ne me repens point d'avoir tant pressé pour faire parler le Carme. Mais je vous supplie de faire en sorte, s'il y a moien, que quelque personne de considération lui écrive en lui témoignant être bien aise de savoir au vrai ce que c'est que cette conference, dont il a donné attestation, & qui sont les personnes qui s'y sont trouvées. Car j'ai peur que ce que l'on en mande dans un écrit séparé, ne soit qu'un recit de ce qu'a dit ce Carme de vive voix. Si c'étoit neanmoins une personne qui voulût signer ce qu'il a écrit, & qui fût prêt de le soutenir au Moine, au cas qu'il n'en voulût pas convenir à cause de l'avantage qu'on en pourroit prendre, cela peut-être suffiroit. Mais le meilleur neanmoins seroit d'avoir ce qui est dans ce papier de la propre main du Carme. Obligez moi de travailler à cela car d'une maniere ou autre il ne faut point que cette calomnie demeure impunie. Et s'il ne se trouve personne qui la veuille poursuivre en justice, je la poursuivrai devant le Public. Le meilleur seroit a

gager,

12 *DLXIX. Lettre de M. Arnauld*
vestie d'habits moins difformes que les
premiers.

L E T T R E D L X I X.

4. Dec.
1691. *A M. DU VAUCEL. Sur quelques
points qui avoient été relevés dans le livre
du P. Tellier intitulé, Defense &c. .*

JE demeure d'accord que vous n'avez pu
faire dans votre audience que ce que
vous y avez fait. Vous avez raison d'ap
peler impudence ce que disent présente
ment les Jesuites, qu'il leur est plus avan
tageux que la grande lettre de Palafox soit
reconnue être de lui, à cause des contr
dictions qu'ils disent qui s'y rencontrent.
Ce sont des folies que ces prétendues con
tradictions. Mais leur est-il avantageux
d'avoir traité si longtems d'impostures &
de faussaires ceux qui avoient traduit cette
lettre en François, & M. de S. Amour
qui l'avoit donnée en latin : de les avoir
accusés d'agir en cela contre leur conscien
ce, sachant bien qu'elle étoit fautive : d'
avoir prétendu qu'après cela ils n'étoient
croiables en rien : d'avoir soutenu hardi
ment que ce S. Prelat avoit fait une con
fession publique de ce qu'il avoit dit
écrit, & fait contre eux dans cette affaire
&c. Voilà sur quoi il les faut pousser.

J

en cet endroit de quel Memorial
Hurtado, comme il paroit en ce
lieu que ce Memorial étoit imprimé,
et qu'Hurtado parle certainement
Memorial non imprimé, mais tout à
fait. Car il parle d'un Memorial qui
étoit dans les Archives du Roi d'E-
spagne dont les Capucins lui avoient fait
une copie. Vous n'avez qu'à voir
cela le 3. Tome de la Monie Prati-
que. 24. depuis la pag. 509. jusqu'à
510. On a prouvé aussi la même chose
le 6. volume. Vous le trouverez
en le feuilletant. Car je n'en ai point
entièrement de relié. Il n'est pas donc
qu'Hurtado ne parle de cet Memo-
rial présenté au Roi d'Espagne par les
Jésuites des Philippines. Mais on
sait au P. Teller qu'il faut nécessaire-
ment que Navarrete se soit trompé en
cela. Et que n'ayant pas devant

14 *DLXIX. Lettre de M. Arnault*
rete. Voilà comme il faut prendre cette
affaire, qui est en soi indubitable, pourvu
qu'afin que le Memorial cité par Hur-
do fût de Collado, il faudroit que Cé-
lado l'eût fait après sa mort. Il feroit
très bon d'avoir copie de la lettre de 11
pages du P. Tellier, & des écrits qui
sont faits de part & d'autre touchant ce
livre; pourvu qu'on les pût imprimer
cela vaudroit mieux qu'un *prohibetur* de
corrigatur.

Vous avez raison de dire que si la
bale des Jesuites prévaut, & que ce livre
soit point défendu, cela ne servira qu'à
deshonorer la Cour de Rome, & que ce
sera une nouvelle preuve du peu d'autorité
que peuvent avoir la plupart des juge-
mens que ces Congregations prononcent
sur ces sortes de matieres. Mais permet-
tez moi de vous dire que c'en sera de me-
me s'ils s'avisent de condamner la 9. Par-
tie des Difficultés. J'en viens d'écrire à
Paris: & j'en ai fait faire une copie que
je vous enverrai demain.

Ce que vous nous mandez qu'a fait le
Pape pour n'admettre point de pension sur
les Cures, est parfaitement bon. Mais
on en devoit faire autant pour les Evêques
à moins qu'ils ne fussent très riches: & de
même aussi pour des Chancinies, à moins qu'ils
ne les eût deservies 12. ou 15. an:

16 *DLXIX. Lettre de M. Arnauld*

dans sa lettre de 16. pages voudroit bien que l'Ordre de S. Dominique ne s'intéressât point dans la defense ni du P. Ribas, ni de Collado, comme si Collado n'avoit présenté son Memorial au Roi d'Espagne, qu'en son nom, ce qui est une très grande fausseté. Car il l'a présenté comme Procureur General de son Ordre; & ce même Memorial a été approuvé & autorisé par un autre Memorial signé par les procureurs des trois Religions de S. Dominique, de S. François, & de S. Augustin, qui étoient jointes en cause contre la Société, & qui gagnerent leur procès & à Madrid & à Rome. C'est ce que je fais voir évidemment dans le 7.^e volume. Aiez donc soin, je vous prie, que l'on demeure bien ferme à demander réparation de la maniere outrageuse dont le P. Tellier a parlé de Collado. Au reste je voudrois bien savoir ce qu'ils disent sur la justification des trois lettres qu'on a reprochées à leur Défenseur, & sur la Declaration de Cevicos, dont on a trouvé l'Original à Rome, tel qu'il est imprimé dans la Reponse à la 2. partie du P. Tellier qui est à la fin du 3. volume.

LET:

Et vous à des raisons si fortes
 que d'avoir quelques raisons de
 votre au Cardinal. Ces raisons sont
 les suivantes. Mais il est si évident
 que la principale cause de la
 votre est, sur tout de l'ordre de
 proche à ce Pape, d'avoir mis
 la signature qu'il a sur son
 te point que cela ne se
 voudrois encore en
 que c'est sur cela que
 plus outrageusement.
 tout ce qu'il leur plaît
 toujours ferme dans
 soit dans l'ordre de Dieu
 sagement la 9. partie.
 jamais plus nécessaire
 sur les deux points qui
 et que vous venez par

trouvé dans son diocèse , en ce qu'on n'y a pas une obeissance aveugle à ces sortes de Decrets. Et on laissera établir ce pernicieux principe, sans que personne ose ouvrir la bouche sans en faire voir l'absurdité ! Messieurs de Louvain peuvent avoir leurs raisons de ne se point embarrasser dans cette question odieuse. Il étoit donc nécessaire que cela se fit par quelqu'un qu'on ne pût pas soupçonner être de leur corps. Et rien n'étoit plus favorable , que de n'entrer dans cette dispute que par l'occasion qu'en avoit donnée M. Steyaert ; afin qu'on ne croie pas que ce soit par un dessein formé de choquer ces Tribunaux. Ainsi tant s'en faut que je puisse demeurer d'accord qu'on eût mieux fait de traiter à part ces deux matieres, qu'il me semble qu'il est bien mieux que ce ne soit qu'une suite des Difficultés. Il en sera plus lu & plus estimé en ces pais-ci , & il n'en sera pas plutôt censuré à Rome. Dans tout ce que nous avons écrit autrefois pour soutenir la verité, nous ne nous sommes point mis en peine si l'Inquisition le censurerait : & en effet il y a beaucoup de nos livres qu'elle a censurés. Cela nous a-t-il donné sujet de nous repentir de les avoir faits ? A Dieu ne plaise. Il en sera de même de celui-ci. Tant pis pour l'*Index*, si on l'y met. Ce sera une
nou-

1819. Les
noms de ces Érudits qui ont travaillé
au 3. volume (le cinquième) de
6.) C'est pourquoi il est à regretter
qu'on se soit contenté d'un seul volume
sans supprimer, à son tour, le
titre que le 1. volume en avait porté
pres, la en se passant sans autre
plus utile que ce qui est contenu
dans le cinquième des Mémoires. Le 1.
le Père Serp qui a écrit l'histoire
des, a continué : les Mémoires de
son Mémoire a été écrit par
son Ode, sans autre changement
rel. 2. Que ce Mémoire a été
de travail par un autre écrivain
certain des Religions du Japon
de S. François de la Compagnie
en cette année les Mémoires de
1819. Les

20 DLXXI. Lettre de M. Arnault
ans auparavant en 1628. Car au lieu
qu'alors on prioit le Pape de trouver bon
que les Jesuites fussent seuls au Japon, au
moins jusqu'à 15. ou 20. ans, on envoia
une consulte au Pape l'an 1632. par où
on lui demandoit de regler les affaires du
Japon comme Collado avoit représenté
par son Memoire qu'elles le devoient être.
Car il est marqué au bas du Memorial de
Collado imprimé en Espagne, que ce fut
sur cela que le Pape Urbain VIII. donna
sa Bulle de 1633. qu'on n'a qu'à lire
pour voir que c'est le jugement du procès
entre les Jesuites & les trois Religions,
en faveur des trois Religions. Rien n'est
plus convaincant pour confondre le P.
Tellier sur le sujet du Memorial de
Collado.

LETTRE DLXXI.

17. Dec. 1692. A M. DU VAUCEL. Sur la signature du Formulaire, exigée dans les Pairs-bas; un Votum présenté aux Cardinaux à ce sujet; & les deux Censures de Louvain.

JE suis bien mal content de ce que vous mandez touchant le formulaire, quoique vous témoigniez en bien esperer. Ce grand Votum donné par écrit à tous les
Car-

[illegible]

Il est certain, par exemple, que deux partis opposés en ce pais-ci, que soutenoit l'Archevêque Alphonse travaille plus solidement au bien des que celui que soutient presentement l'Archevêque Humbert. Mais parce que le dernier affecte de remontrer une grande soumission, au moins de parole, à les Decrets de Rome, il est à craindre que cette consideration, qui n'est qu'une flatterie, ne l'emporte au dessus du merite de l'autre parti, & que la bonne cause ne demeure opprimée. Le premier en est un prélude. Car qui se sera rendu qu'un de ceux que l'on compte entre les mieux intentionnés, se sera avisé de proposer un si mechant argument. Cela me fait croire plus qu'autrement, mais qu'il a été bon d'instruire le monde sur ces matieres, afin que la verité ne trouve pas accablée par l'autorité des tribunaux. On y sera moins haïssable à condamner les bonnes choses, qu'on verra qu'on ne sera pas disposé à voir aveuglement leurs condamnations justes. Quand on ne dit que la verité on a droit de s'attendre que la verité nous soutiendra. Que si on n'a pu empêcher qu'elle ne fût censurée, étant d'ailleurs de la faire connoître à vous en convenez, qu'importe qu'elle

soit sous mon nom ou sous le nom d'un inconnu ? Peut être même qu'on pourra croire qu'il sera moins défavorable à la vérité , si elle avoit à être condamnée , de l'être sous le nom d'un homme (*ut minus sapiens dico*) dont l'autorité pourra contrebalancer celle du Tribunal qui l'auroit condamnée , que si c'étoit sous le nom d'un inconnu , qu'on pourroit croire plus facilement avoir été condamné avec raison.

C'est une très-bonne chose que les Dominicains prennent si fort à cœur la cause des deux Censures. S'ils en examinoient bien la doctrine , ils la trouveroient plus conforme à la véritable doctrine de S. Thomas que celle de ses nouveaux commentateurs. Je voudrois que

24 *DLXXI. Lettre de M. Arnould*
 extrait & considéré tous les passages de la
 Somme de S. Thomas touchant la liber-
 té. Pour moi je vous dirai franchement
 que je souhaiterois que les Dominicains
 lussent davantage la Somme de S. Tho-
 mas toute seule qu'avec les commen-
 teurs de leurs nouveaux auteurs, qui
 n'ont pas toujours bien pris son sens. Je
 souhaiterois aussi qu'il examinât serieu-
 sement l'Appendix de l'*Amor penitentis*
 où on explique l'opinion de S. Thomas
 touchant la disposition nécessaire au Sa-
 crement de Penitence. Je suis tout à
 vous.

LETTRE DLXXII.

26. Dec.
1691.

*A M. DU VAUCEL. Sur une lettre
 de Sotelo inserée dans le 7. Volume de la
 Morale Pratique; les Missions Etrange-
 res; quelque abus que l'on pourroit ré-
 former; & quelques insinuations à faire
 au P. Serry.*

JE commence à vous dire, de peur de
 l'oublier, que dans le 7. Volume que
 l'on commencera bientôt à imprimer, je
 parle de la lettre de Sotelo, & je dis
 que j'ai une copie de l'Original qui est à
 Rome collationné avec l'imprimé que
 Collado y a laissé: mais en rapportant ce
 qui

26 DLXXII. Lettre de M. Arnauld

Morale Pratique, par un de ses Chanoines qui entend bien le François. Il ne seroit pas nécessaire de traduire les lettres qui sont à la fin.

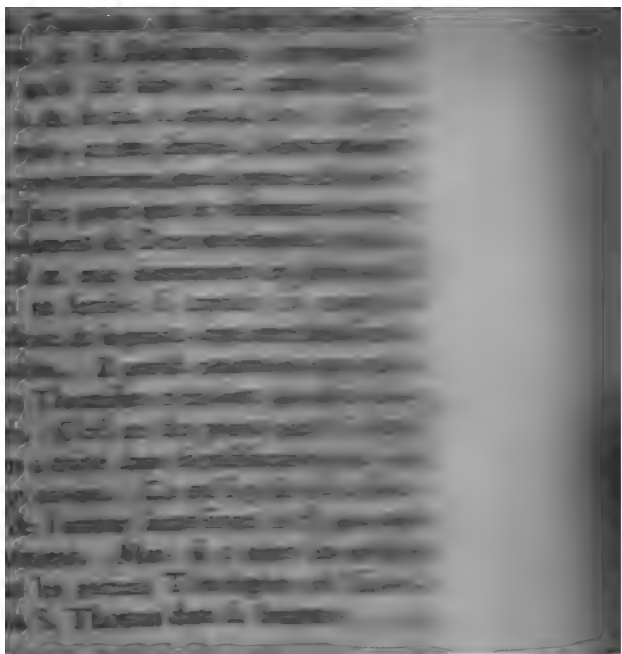
Ce que vous nous mandez de la grace que Dieu fait au Pape, de travailler à la correction de divers abus, me fait penser à quelques uns qu'il seroit bien important de reformer.

1. Un Beneficier poursuivi pour sa mauvaise vie ou par un devolutaire ou par son Evêque, peut résigner son bénéfice à qui il lui plaira avant la sentence définitive, & quoi qu'ensuite il soit condamné, la resignation demeure, au lieu qu'elle auroit du être suspendue, & ne valoir qu'au cas que l'accusé fut déclaré innocent.

2. Les Chapitres qui ont des bénéfices à conferer au lieu de choisir en corps le plus digne par une élection canonique, se sont avisés de les conferer *per turnum*. N'est-ce pas un grand abus?

3. Il faudroit soumettre au Concotirs les Vicairies perpetuelles, aussi bien que les Cures.

4. Il y a de grands abus dans les dispenses de mariages. Pourquoi ne pas observer ce qui en a été ordonné dans le Concile de Trente; qu'on ne dispenserait point au 2. degré *nisi inter magnos*
prin-



L E T T R E DLXXIII.

Vers
1692. ou
1693.

Où il est parlé d'un Livre de M. de Voss
contre le P. Mabillon.

J'Ai lu la Réponse au P. M. sur le sens de ces mots, *Communione Sacram.*, de la Règle de S. Benoît, & j'en ai été fort satisfait. Tout m'y a paru bien prouvé: mais j'ai peur qu'on n'y trouve une trop grande abondance de preuves, comme lorsque l'auteur fait voir, que le mot de *Communio* signifie très souvent autre chose que la communion eucharistique.

Lorsqu'il combat le *Sputum Sacramenti*, je voudrois bien qu'il ne supposât pas que cela puisse aisément arriver, & qu'il prît garde de ne se pas servir aussi souvent qu'il fait de cette expression, *ex-creation de quelques parcelles des especes Sacramentales*. Cela fait avoir une fâcheuse idée d'une chose à quoi on ne peut penser avec trop de respect. Je trouve fort bon qu'on ait fait valoir le long-tems depuis la communion du lecteur jusqu'au commencement du diner qu'il prenoit son *mistum*. Car cela rend assurément la précaution plus inutile.

Je voudrois qu'on s'abstint de dire en
un

30 *DLXXIII. Lettre de M. Arnauld*
France de pot appelé hemine, & cette hemine seroit plus ou moins que celle d'Italie; comme nous présentement que les mesures sont différentes en differens païs, lors même leur donne le même nom. Mais si il que quand S. Benoît a parlé de dans sa regle, il n'ait pas voulu dire ce qu'on entendoit par ce nom où il écrivoit? Il y a dans cette une infinité de belles choses touchant anciens rites; & il paroît bien plus sur cette matiere que le P. Mabillon une remarque fort judicieuse que dit, que les auteurs doivent être quand ils rendent témoignage que la chose se pratiquoit de leur temps qu'ils peuvent n'avoir pas su la raison de cette pratique. Mais permet moi de vous dire en passant, que puis me rendre à ce qu'il dit dans votre petit écrit qui est fort beau, & certaine Bulle de Clement VIII. concernant les moines de S. Basile, est une décision souveraine & sans appel de dispute touchant les études monastiques

32 DLXXIV. Lettre de M. Arnauld
n'est autre chose que *Misericordia* I
que interioris motum mentis operatur. (I
veritate qu. 24. art. 14.) Car cela étant
comme on n'en peut douter, les raisons
que quelques nouveaux Thomistes appor-
tent de la nécessité d'une grace suffisante
distinguee de l'efficace, sont tout à fait
insuffisantes pour la faire admettre. L'ob-
jection est qu'elle est nécessaire pour donner
notre ame le pouvoir de produire des ac-
tes surnaturels avec la grace efficace. Ma-
is rien n'est plus foible que cette raison d'après
l'opinion de ceux, qui *gratiam efficacem*
constituunt in gratuita & benigna Dei opo-
ratione, qui proprie in libero hominis arbitrio
operatur ipsam conversionem, seu aliam
quemcumque actum verae pietatis, scilicet
ipsum voluntatis motum efficaciter attingit
&c. (Estius in 2. sent. dist. 28. §. 1.)
Ce qui a été suivi par un Chapitre
des Dominicains de la Province de Fla-
ndres. (a) A quoi on peut ajouter qu'il
ne peut faire valoir cette raison sans s'op-
poser

(a) Cet acte qui est du 25. Avril 1668. a
été adopté par le Chapitre des Carmes déchaussés
de Louvain le 18. Mai 1685. On trouve l'un
l'autre dans la 4. & 5. Thèse Historique & Thé-
ologique du Docteur Hennebel, & dans le II. Li-
vre de la Tradition de l'Eglise Romaine sur
la prédestination & sur la grace.

[illegible]

Dieu, étant privé de la grace. Et que vous trouverez fort bien prouvé le 2. volume de la Tradition de l'Eglise Romaine 2.^e part. chap. 4. art. 1. chap. 6. art. 4. & 5. Ainsi tout ce qu'on peut dire de raisonnable, de suffisantes *Thomistice* est, qu'il y a des graces qui ne sont efficaces que *secundum quid*, & non pas absolument, comme celle qui portoit S. Augustin à se convertir, qui fut quelque tems sans être efficacement sa conversion. 2.^e condition auroit mieux fait de les appeller, *efficaces*, comme S. Augustin appelle celles qu'il avoit reçues avant sa conversion, il dit: (confes. lib. 8. chap. 54) *res novas quæ mihi esse coeperat nondum idoneas ad superandam priorem vetustatem habebatam.* 3. Que l'Ecole de S. Thomas ayant appelé ces graces là suffisantes, il peut se servir de cette façon de parler pourvu que d'une part on ajoute *Thomistice*, pour empêcher que les Molinistes n'abusent; & que de l'autre, on n'en fasse pas la nécessité sur les deux raisons que je viens de refuter.

La 2. condition est, que l'on reconnoisse la nécessité de la liberté d'indifférence dans l'état de la nature corrompue, pour mériter & démeriter. Tout le monde convient. Mais on prend diverses routes pour



36 DLXXIV. Lettre de M. Arnauld
 delles n'auroient gueres pour pasteurs que
 des ambitieux, ou des mercenaires, ou
 des ignorans. Cela me fait souvenir de
 la parole d'un Theatin de Paris, à qui on
 representoit les maux que pourroit causer
 la puissance immense & sans bornes que
 les Italiens donnoient au Pape : *Pereat*
orbis, modo maneat auctoritas Papa. Est
 ce donc que tout ce qui s'est fait du tems
 de Clement IX. passe pour rien, & qu'il
 ne se trouvera personne qui demande à un
 certain homme *, avec quelle conscience
 il peut faire présentement tout le contraire
 de ce qu'il faisoit en 1668. lorsqu'il eut
 tant d'honneur d'avoir été un des Me-
 diateurs de la paix? Mais que ne fait-on
 point pour regagner les bonnes graces du
 P. de la Chaise, dans l'esperance d'en
 obtenir de quoi satisfaire son ambition?

• Le
 Cardinal
 d'Estrees
 qui étoit
 alors à
 Rome, &
 qui s'ete-
 nyait
 beaucoup
 pour les
 Jesuites.

Excusez mon chagrin. Il est grand
 je vous l'avoue : & je n'ai pu lire sans
 douleur ce que vous temoignez appren-
 der qu'on n'envoie un Bref à l'Archevê-
 que * qui lui défende de rien exiger de
 plus que ce qui est porté par la Constitu-
 tion d'Alexandre VII. Ce seroit déjà
 donner cause gagnée aux Jesuites. Mais
 bien loin de donner la paix à ces Eglises
 comme il semble que c'est le dessein de
 notre bon Pape, ce seroit y mettre la con-
 fusion & le trouble, & commettre même

• De
 Malines

l'au

Docteur de Sorbonne.

2 -

l'autorité du S. Siege, loin de l'établir. Car au lieu que jusques à cette heure on s'est adressé au Pape pour arrêter les mauvais desseins de cette Compagnie altiere & vindicative, qui ne tend par là qu'à opprimer ceux qui combattent les nouveautés, on pourroit bien s'adresser aux Conseils, en leur représentant que c'est violer les droits du Païs que d'y faire valoir une Constitution qui n'y a jamais été placetée. Est-il avantageux à la Cour de Rome de donner occasion de remuer cette question odieuse, en ce tems-ci? Cependant on s'y doit attendre. Car il n'y a rien qu'on ne tente quand on veut forcer les gens à agir contre leur conscience.

Qui ne voit donc que le vrai intérêt & spirituel & politique de votre cour, seroit d'étoufer cette affaire, & de remettre

tes ces brouilleries , en l'assurant que si on envoyoit quelque chose de Rome qui favorisât les entreprises de M. l'Archevêque , cela ne passeroit point dans les Conseils , & qu'on en empêcheroit l'exécution. Ce que je vous avois dit sur cela auparavant étoit de moi même : mais en voilà la confirmation. Et sur ce qu'on lui a dit que les Cardinaux François s'intriguoient fort dans cette affaire pour faire leur cour au P. de la Chaise , ce lui a été un nouveau sujet d'indignation de ce que la France se méloit de ce qui ne la regardoit pas.

Je n'ai rien à vous dire de nouveau sur l'opiniâtreté que l'on témoigne de soutenir la Regale , lorsqu'on abandonne lâchement les quatre Articles , au lieu qu'il falloit faire tout le contraire. Ce m'est un nouveau sujet de croire qu'on a bien fait de ne pas laisser le monde dans cette opinion , qu'on doit deferer aveuglement à tout ce qui vient de ce païs là. Je suis tout à vous.

L E T T R E D L X X V.

*A M. DU VAUCEL. Sur un Pro-
jet de Bulle au sujet du Formulaire; &
La maniere d'expliquer la liberté.* 1693

C E Projet de Bulle qui va déjà per-
meus, me donne bien de l'inquié-
tude. Ce sera une terrible chose s'ils
ordonnent simplement l'exécution des
Bulles précédentes sans vouloir rien ex-
pliquer. On mande de Paris qu'il s'ele-
ve une terrible tempête contre P. R. &
qu'on ne sait si on ne leur demandera
point ce qu'on leur a demandé autrefois.
Cela vient peut-être de ce qui a été man-
dé de Rome du dessein de cette nouvelle
Bulle, si cela étoit on doit s'attendre à

ré pour le secret, parce qu'il seroit bien fâcheux que le bruit de cette impression pût retourner à Paris. Mais je ne puis m'ôter de l'esprit que des personnes de piété ne fussent fort touchées des dispositions si chrétiennes de cette sainte fille, & que cela ne leur fit comprendre plus que toutes les raisons, quel mal c'est de causer sans nécessité de tels troubles & de telles peines à des ames qui ne pensent qu'à servir Dieu, & qui ne craignent rien au monde que de l'offenser. Serroit-il possible qu'on n'eût point d'égard à cela, & qu'on eût si peu de charité, que de ne pas vouloir épargner des peines si inutiles à tant de bonnes ames, ou en ne faisant rien de nouveau sur une affaire si heureusement terminée du tems de Clement IX. ou en expliquant clairement ce que vous nous assurez être le sentiment commun des Cardinaux, que le serment ne tombe que sur les dogmes hérétiques, & non sur l'attribution de ces dogmes à un auteur particulier. Que s'ils ne font ni l'un ni l'autre, & qu'ils demeurent simplement dans la résolution de renouveler les anciennes Bulles sans rien expliquer, ils doivent s'attendre que Dieu leur demandera un terrible compte des maux infinis dont ils auront été cause par cette conduite.

Je

Leçon 1. 1. 1.

e ne disant pas que
j'ai rencontré
y devant
et dans
fautes
n: mais
que.
t. Page
oit le
fi
a
faire
l,
dre
nde
Léonard
i
r


est toujours libre tant qu'elle est *facultas ad opposita*, & elle est *facultas ad opposita*, tant qu'elle n'est point déterminée *ad unum ex necessitate naturalis* : ce qui ne lui arrive en cette vie qu'à l'égard du desir que nous avons d'être heureux. Car nous sommes naturellement déterminés à ne pas vouloir l'opposé, qui est d'être malheureux, comme dit souvent S. Augustin, & comme S. Thomas le prouve fort bien. Lors donc, par exemple, que Dieu donna à S. Augustin dans sa parfaite conversion, la volonté pleine & entière d'être chaste, quoi qu'il le fit par une grace très efficace & qui ne pouvoit pas manquer d'avoir son effet, ce saint a voulu librement être chaste; sa volonté n'a pas laissé d'être *facultas ad opposita*, parce qu'elle n'étoit point déterminée à ne vouloir autre chose qu'être chaste, par une nécessité comme naturelle, comme elle est déterminée par une nécessité naturelle à ne vouloir être qu'heureuse. C'est pourquoi il faut remarquer, qu'il vaut bien mieux se servir pour expliquer la liberté, de ces mots de S. Thomas: *facultas ad opposita*, que de ceux d'*indifferens ad opposita*, ou simplement d'*indifference*. Car si on me demande si un très bon juge a été libre en rejetant les présens qu'on lui offroit, je dirai qu'oui :
mais

choses , mais qu'elle ne l'étoit pas à l'égard de l'amour même. J'avois fait encore deux opuscules sur cette matière l'un est un Recueil de tous les passages de S. Thomas tirés de sa Somme rochant la liberté, l'autre étoit ces mêmes passages mis en principes, d'où je tire des conclusions.

Voiez
cet é-
crit dans
le 1. To-
me des
Ecrits de
M. Arn.
sur la
grace
générale.

Ce que les Thomistes disent que l'indifférence de jugement est nécessaire à la liberté, peut être vrai, étre bien entendu. Mais outre que la liberté se peut fort bien expliquer sans cette expression ne me paroît pas heureuse. Car voudroit-on dire que quand l'entendement propose à la volonté un bien embrasser, il faut qu'il le lui propose comme lui étant indifférent de l'embrasser ou de ne l'embrasser pas. C'est ce qui ne se peut dire de l'obéissance que J. a rendue à son Pere, sans lui faire injure. Il faut donc que cela signifie seulement que le bien que l'entendement propose à la volonté ne soit pas tel par sa nature qu'on n'y puisse rien appercevoir que d'indifférent. Car alors la volonté est déterminée par une nécessité naturelle à l'embrasser, & ainsi ne demeurant pas *facta ad opposita*, elle n'est pas libre. On presse de finir ma lettre : & ainsi je n'aurai que le loisir de la relire. Je suis très-à vous.

L E

[illegible]

Je n'en ai que ce qu'en écrit le
 de Roucy en ces termes : „ Je
 „ fiblement touchée de ce mi-
 „ dult du Roi de Portugal
 „ tout le bien qu'ont fait les
 „ François dans l'Orient. Le
 „ chard a fait nommer un Evê-
 „ residant à Siam, où est pré-
 „ ce saint Evêque, M. de M-
 „ qui a été si long-tems dans
 „ Il y a ici un Missionnaire
 „ Vachet, qui ne peut par-
 „ qu'avec admiration. Il dis-
 „ l'ame de la Mission, & qu'il
 „ rien ajouter à sa sainteté.
 „ le voila dependant des Portug-
 „ sont bien éloignés d'avoir le m-
 „ que lui ". Je ne sai si j'ai bi-
 ces mots, le Pere Tachard. Car
 croiable que le Roi trouve bon qu'un
 Jesuite François s'intrigue avec le
 de Portugal, pour faire nommer un
 vêque residant à Siam, qui préte
 avoir sous sa dependance les Vicaires
 apostoliques François, & par là se re-
 maître du Seminaire qui a coûté tant
 peine, & de travaux aux François.
 cela est, il n'est pas possible qu'on
 sache où vous êtes. Mais seroit-il pos-
 sible qu'il ne se trouvât point de C-
 teaux qui s'opposassent à la confirm-

23. DE L'ÉVÊQUE. *Lettre de M. Arnould*
traduite, Réponse aux Questions. Mais ce
 que j'entends est que tout cela ne
 puisse pas tenir en un seul volume. J'ai
 une chose à vous demander. Je fais im-
 primer à la fin du 7. Tome le Memorial
 Espagnol de M. d'Halicetolis, en Espa-
 nol & en François. Ces Messieurs des
 Missions Etrangères ne se bleïseront-ils
 point si j'y mettois aussi un extrait de la
 dernière lettre de l'Evêque du Tanguia,
 qui fait voir que les Jésuites y entretien-
 nent encore le schisme, en marquant que
 ce n'est point d'eux qu'on l'a eu ? Il
 semble qu'il seroit bon aussi d'y mettre
 la lettre d'un Officier de la Cour de Ro-
 me. Je suis tout à vous.

16. Juv. P. S. On vous envoie un nouvel écrit
 1798 d'un Rober *, dans lequel il parle de
 * Juv. la 9. Partie des Difficultés, & en rap-
 porte un grand nombre de propositions
 comme méchantes, sans dire en quoi el-
 les sont méchantes; si ce n'est en suppo-
 sant qu'il n'y a aucun Decret de l'Inqui-
 sition à quoi on puisse trouver à redire.
 Ce qu'on a fait voir dans la première
 question être faux par les Jésuites mê-
 mes, & par l'auteur de *Libertatis*.
 Ainsi rien ne fait mieux voir, combien
 tout ce que l'on dit dans cette 9. Partie
 est solide, que l'extrait de ces proposi-
 tions

L E T T R E DLXXVII.

22. Janv. 1693. *A. M. DU VAUCEL. Sur le livre d'un Dominicain d'Amiens, où M. Arnauld & les 4. Evêques étoient fort mal-traités.*

• Eclair-
cissement
de quel-
ques faits
particu-
liers tou-
chés dans
les vies
du B.
Pie V.
&c. à la
fin de
l'année
Domini-
caine du
P. Soue-
ge.

JE vous avoue, Monsieur, que j'ai été fort surpris de ce que vous me mandez du livre d'un Dominicain d'Amiens *. J'ai toujours témoigné dans tous mes ouvrages beaucoup d'affection pour l'Ordre de S. Dominique, & une estime singulière pour la doctrine de S. Thomas : & pour recompense de mon zèle je me vois déchiré cruellement par un Religieux de cet Ordre, qu'on dit être estimé pour sa piété : & pour surcroit d'étonnement, ce livre où je suis si mal traité, est approuvé par un autre Religieux, que je supposois, & que je suppose encore avoir le plus de bonté pour moi. Il est vrai qu'il dit, à ce que vous m'assurez, qu'il n'a point approuvé ce qui m'est injurieux, mais que cela a été ajouté à ce livre après son approbation. Cela étant, peut-on douter qu'il ne fût de la justice d'obliger l'auteur du livre de reparer sa faute, en retractant ce qu'il a dit de mal à propos contre moi, & le retranchant de son livre. Cela

Cela me paroît d'une obligation si indispensable, que je ne vois pas comment le refus de le faire, si les supérieurs le lui enjoignent, pourroit s'accommoder avec la piété qu'on dit être dans ce Religieux, ni comment les supérieurs pourroient ne le lui pas enjoindre, s'ils sont persuadés qu'il a eu grand tort d'avoir calomnié les 4. Evêques aussi bien que moi, d'avoir été rebelles au S. Siege.

Ce qui s'est passé dans la paix de l'Eglise ne fait-il pas voir clairement, qu'on ne peut sans calomnies accuser ces saints Prélats de cette prétendue rébellion? Je n'examine point quel est le péché de cet auteur, d'avoir écrit contre son prochain des choses atroces dont il étoit mal informé. On ne doit pas présumer qu'il l'ait fait contre sa conscience. Mais une con-

52 *DLXXVII. Lettre de M. Arnauld*

d'un grand avantage pour foutenir leur calomnie capitale, qui est qu'on doit regarder les Jansenistes comme des gens revoltés contre l'Eglise. Pourquoi, diront-ils, nous faire un crime de ce que nous disons cela, puisque les Dominicains, qu'ils regardent comme leurs associés, le disent aussi bien que nous. Je vous supplie donc de me faire savoir, ce qu'il faudra que je réponde, s'ils me font cette objection: comme on ne peut douter qu'ils me la fassent, à moins qu'on ne leur ôte le moien de se prevaloir de cette diffamation scandaleuse. Il me semble qu'on devroit être plus persuadé que jamais, combien il est important que les defenseurs de la verité s'unissent ensemble contre leurs communs ennemis: c'est tout ce que je considere. Car pour ma personne je m'en mets peu en peine, & on ne doit pas craindre que cela me refroidisse dans ce que j'ai encore à dire pour la defense des Religions que les Jesuites ont injustement persecutées dans toutes les parties du monde.

Est-il possible que ce qu'un qualificateur vous a dit touchant l'infailibilité qu'on attribue aux decrets de l'Inquisition, & en particulier à celui des 31. propositions, ne vous fasse pas concevoir que rien n'étoit plus necessaire que de détromper

per le monde de cette facile impression,
de qu'on ne pouvoit prendre pour son
meilleur tour que celui qu'on a pris dans
la 9. partie * ? J'étois fâché de ne me
vous ne la faîtes pas lire à M. Du Tillet
& vous voyez qu'il vous a répondu qu'il
être pas embarrassé. Puisque les Jésuites
ont prétendu en tirer avantage dans le
dernier Ecrit qui vous a été adressé, on
ne peut pas douter qu'ils n'en aient eu
voié des exemplaires. Il vaut donc
mieux le faire voir, parce que c'est
qu'ils en produisent en pouvant faire
avoir une plus mauvaise opinion, que si
on le lisoit tout entier.

On ne pouvoit rendre un plus grand
service à l'Eglise que d'éclaircir

croire qu'il n'est pas jour en plein jour, car il n'est pas moins certain que le genre des Actes qui sont rapportés dans la Tradition de l'Eglise Romaine, dont à Rome dans la Bibliothèque d'Augustin. C'est donc se moquer du monde, & se rendre ridicule à tout genre humain, que de vouloir qu'on se soumette à de tels commandemens, personne n'osant dire mot pour se préserver d'une si honteuse servitude, on se contumaceoit insensiblement, & les uns se moquent, & les autres se défendent, mais n'oseroient l'avoir prescrite.

L'affaire de la censure du Rebe ne peut être en meilleur état*. Et c'est dans je doute encore si les Rouliers ne pécheront pas qu'on ne le condamne en le laissant si long-tems cette affaire que je ne la laisserai là. Vous deviez marquer quel livre M. Arnauld auroit rejeté comme une proposition qui n'étoit soutenue par qui que ce soit, celle que vous avez choisie. Car apparemment il a voulu dire que qui que ce soit de nous, qui disputons avec les Jesuites, ne se servoit de cette comparaison d'un aveugle avec un homme sans grace efficace. Et en effet ne trouve point qu'il soit à propos de servir. Car un homme sans grace efficace a toujours la puissance de libre arbitre, au lieu qu'un aveugle n'a nulle puissance de voir.



Trinité, de l'Incarnation & de l'Eucharistie, contre les Sociniens & les Calvinistes. Je vous prie de voir ce que j'ai dit sur ce sujet dans le 2. volume de l'Apologie pour les Catholiques contre le Ministre Jurieu. On peut s'imaginer avoir une meilleure réponse à faire aux Calvinistes, & n'approuver pas celle-là. Mais c'est une injustice criante d'accuser ceux qui parlent de la sorte de n'être pas bons Catholiques sur l'Eucharistie. Et c'en est le comble, de former cette accusation contre ceux qui se sont appliqués plus que tout autres Catholiques de ce tems à défendre la foi de l'Eglise sur ce mystère; car leur étant libre d'écrire de quoi ils auroient voulu, pourquoi se seroient-ils particulièrement attachés à cette matiere, s'ils n'en avoient eu une très-ferme & très-sincere créance ? Mais il paroît que cet Auteur, quoi que bon homme d'ailleurs, est bien précipité dans ses jugemens. Car où a-t-il pris que ce soit une hérésie de ne pas croire des formes substantielles, & des accidens réels que croit l'Ecole qui fait profession de suivre Aristote, quoi qu'elle l'entende fort mal ? Rien n'est si préjudiciable à la Religion que ces sortes d'esprits, qui font des articles de foi de toutes leurs phantasies. Voyez donc, Monsieur, ce qu'il
sau-

faudroit faire pour remédier au mal que pourra faire ce livre si on n'oblige l'auteur de se retracter de ce qu'il a dit d'injurieux contre les 4. Evêques & M. Arnould.

LETTRE DLXXVIII.

A M. DU VAUCEL. Sur les lettres de J. de P. Rapis au Cardinal Cibo, & sur l'inquietude qu'il avoit au sujet du Formulaire.

COMME je n'aurai besoin des remarques sur la lettre au Cardinal Cibo, que sur la fin du 8. volume de la Morale Pratique, je ne puis me résoudre à vous envoyer le seul exemplaire que nous en avons, que lorsque vous aurez desespéré

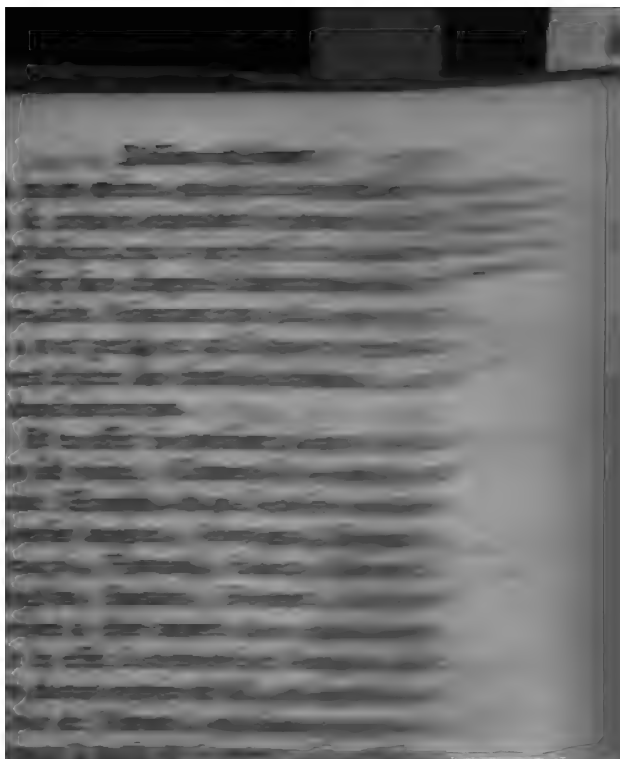
58 *DLXXVIII. Lettre de M. Arnaud*
raison que les 4. Evêques n'avoient pas
crû pouvoir faire signer le formulaire qu'en
distinguant les différentes soumissions
qu'on devoit au fait & au droit. Je ne sai
pas bien comment les défenseurs du *vetum*
pourront répondre à cette objection. C'est
tout ce que j'ai à vous écrire pour cette
fois. Je suis tout à vous.

L E T T R E D L X X I X.

D. FERR. **A MADAME DE FONTPERTUIS.**
1693. Pour lui recommander un Gentilhomme
Livonien qui avoit embrassé la Religion
Catholique.

VOUS reconnoîtrez bien sans doute le
Gentilhomme * qui vous rendra cette
lettre, quoiqu'il y ait 14. ou 15. ans que
vous ne l'aïez vu. Ce qui lui est arrivé
depuis de plus considerable est, qu'ayant
été en Livonie pour tâcher de fléchir son
Pere qui ne lui donnoit plus rien depuis
qu'il avoit su qu'il s'étoit fait Catholique,
il l'a trouvé inexorable, à moins qu'il ne
reprit sa premiere Religion, & parce que
Dieu lui a fait la grace de préférer la qua-
lité d'enfant de la vraie Eglise à tous les
avantages temporels ; quoi que son Pere
n'eût que lui d'enfant, il a mieux aimé
donner tout son bien à des étrangers avant
la

* M.
Pronst-
er. C'est
de la q. e
Fille de
P. Quel-
nel dans
sa lettre
à M. van
Safferen,
à présent
Evêque
de Bré-
ges, &c à
qui on
partoit
une mon-
tre d'Or,
c'est l'os-
sial de
Malines
enleva au



de Bethune se trouvera consumé quand il arrivera à Paris, par les frais d'un si long voiage.

Je vous supplie donc de le recommander de la bonne sorte à votre ami *. Je ne crois pas qu'il puisse faire une bonne œuvre plus agreable à Dieu que celle là. Vous le pouvez bien juger par toutes les circonstances que je vous ai marquées. Pensez aussi à la personne sur le sujet de laquelle vous devez faire une consultation. Vous jugez bien ce que je veux dire sans que je m'en explique davantage. Je me tiens au reste si assuré de la fidelité de ce Gentilhomme, que je n'ai point apprehendé de lui confier un secret † dont je ne lui ai permis de parler qu'à vous seule, ce qu'il m'a bien promis. Je lui ai même fait comprendre qu'il étoit bon pour ses propres affaires qu'on ne fût rien de ce secret là. Ce qui me porte davantage à souhaiter qu'on l'assiste en tout ce qu'on pourra, est qu'il m'a paru par tout ce qu'il m'a conté de ses aventures, qu'il est aussi bon chrétien que bon Catholique; c'est-à-dire qu'il n'est pas seulement très ferme dans la foi qu'il a embrassée, mais qu'il a aussi beaucoup de probité, de pieté & de crainte de Dieu. Car il est sans doute que ce sont de telles personnes qu'on a plus d'obligation d'assister, parce qu'étant d'une

ma-

* M. de
Pom-
ponne.

† Ce se-
cret étoit
le lieu de
sa retrai-
te.

Dictionnaire de l'homme.

47

manière plus variée et tendresse ! C-
 otre cœur réfléchit sur l'humanité et sur
 ifant du bien, que ce soit à l'égard
 ême que nous le faisons. Et sur vous.

LETTRE DE L'ÉTAT.

M. DU VANCEL, par lequel on
 mander à ses amis à l'occasion de sa
 de sa naissance; on leur envoie
 Ecrits; et les conseils de la sagesse
 lire quelque chose de la sagesse
 et la Pensée.

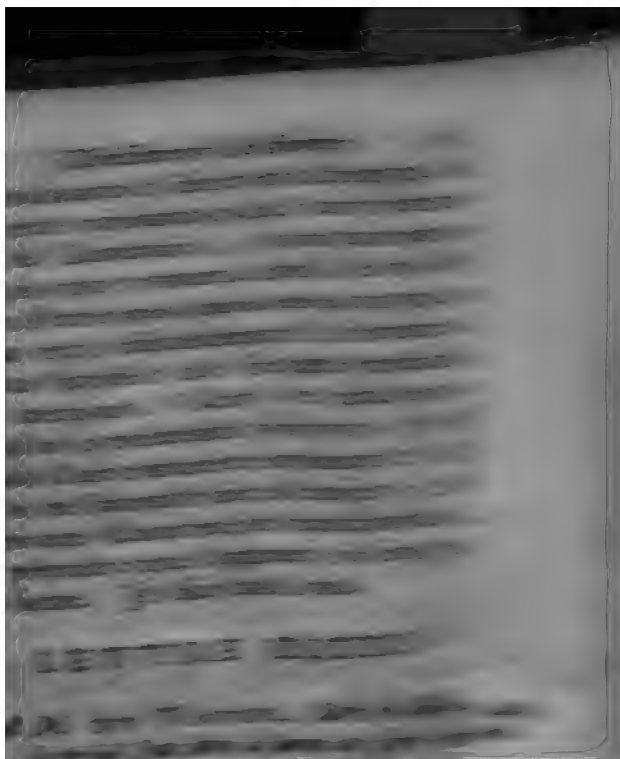
N'est aujourd'hui que le jour de la
 lance, ou le jour de la lance
 née de mon âge. Je ne suis pas
 e quelque chose de la sagesse
 i dans les Ecrits de la sagesse.

64 DLXXX. Lettre de M. Arnauld
pas fans raison , & que MM. de Louvain auroient mieux fait de prendre ce tour là , qui est incomparablement plus aisé à soutenir.

Voiez le
tom. 1.
des divers
écrits de
M. Arn.
sur la gr.
gener.
&c. pag.

J'ai eu une autre dispute avec ces MM. de Louvain touchant cette question : *An qua sunt clarè & immutabiliter vera , videantur in prima veritate qua Deus est ?* Ils soutiennent l'affirmative à cause de quelques endroits de S. Augustin où il semble être de ce sentiment ; & moi la negative avec S. Thomas. 1. *P. quest. 84. art. 3.* J'ai fait un écrit sur cela , qui est demeuré sans réponse , & qui a persuadé M. Nicole qui étoit auparavant de l'opinion de ceux de Louvain. C'est aussi celle de Jansenius , qui en fait un grand mystere : mais il me paroît que rien n'est plus mal fondé que cette pensée.

Je voudrois aussi que vous engageassiez les Dominicains de votre connoissance , à examiner serieusement ce qu'a écrit M. de Castorie dans un Appendix de l'*Amor pœnitens* du sentiment de S. Thomas dans sa Somme touchant la disposition necessaire au Sacrement de pénitence. Car cela me paroît si clair qu'on ne peut nier que ce qu'il prétend être le sentiment de S. Thomas , ne le soit véritablement. Et cela étant , il me sem-
ble



66 DLXXXI. Lettre de M. Arnaud
fautes énormes ; & qu'aujourd'hui
mandez qu'ils sont disposés à faire
tendre au Pape qu'on le peut imposer
avec de legeres corrections, sans re-
chercher le 6. Chapitre où il prétend mon-
trer que la grande lettre de M. de Palafox
est une piece supposée, ni le 7. où il dit
la même chose de la lettre de Sotelo,
8. où il fait passer Diego Collado
pour un insigne faussaire. Si cela se
fait ainsi, rien ne pourra être plus propre
à faire voir avec combien de modération
on a parlé dans la 9. Partie des Diffi-
cultés, de ce qui se passe à Rome dans
la prohibition des livres.

J'admire sur tout l'imprudencce qu'ont
les Jesuites, de vouloir faire passer pour
une piece fausse l'attestation des Car-
denaux dechaussés de Madrid pour la verité
de la lettre de Dom Jean de Palafox. C'est
ce qui peut souffrir qu'ils s'inscrivent
faux contre cette attestation rapportée
dans sa propre langue, après trois ans
d'absence, tems qu'il leur a été si facile de s'en in-
former. Je me souviens d'une parole
de Cicéron : *Omnia sunt incerta, ubi sen-
sus à jure discessum est.* Or une des regles
plus importantes du droit, est que ce
qui a la presumption contre lui même
doit prouver ce qu'il met en doute.
C'étoit donc à eux à montrer p

[illegible]

66 DLXXXI. Lettre de M. Arnaud.
fautes énormes ; & qu'aujourd'hui
mandez qu'ils sont disposés à faire
tendre au Pape qu'on le peut imposer
avec de legeres corrections, sans re-
cher le 6. Chapitre où il prétend moi-
que la grande lettre de M. de Palafox
une piece supposée, ni le 7. où il dit
même chose de la lettre de Sotelo,
8. où il fait passer Diego Collado
un insigne faussaire. Si cela se
ainsi, rien ne pourra être plus prop-
faire voir avec combien de moder-
on a parlé dans la 9. Partie des Diffi-
tés, de ce qui se passe à Rome de la
prohibition des livres.

J'admire sur tout l'imprudence que
les Jesuites, de vouloir faire passer
une piece fausse l'attestation des Ca-
dechaussés de Madrid pour la verité
la lettre de Dom Jean de Palafox.
qui peut souffrir qu'ils s'inscrivent
faux contre cette attestation rappor-
dans sa propre langue, après trois an-
tems qu'il leur a été si facile de s'en
former. Je me souviens d'une parole
Ciceron : *Omnia sunt incerta, ubi jura*
à jure discessum est. Or une des regles
plus importantes du droit, est que
qui a la presomption contre lui mé-
doit prouver ce qu'il met en de-
C'étoit donc à eux à montrer par

preuves authentiques, que cette attestation est fautive, puisqu'il n'est pas à présumer que je l'eusse rapportée en Espagnol, si je n'avois été bien assuré qu'elle étoit vraie. C'est aussi une plaisante raison de ne pas ôter de son livre la fautive lettre du Dominicain de Saragoze, parce qu'elle ne porte point de préjudice à l'Ordre de S. Dominique. C'est prétendre qu'on doit souffrir que les Jésuites fabriquent de fautes pièces, pourvu que quelque Ordre religieux n'y soit pas intéressé. Quoi qu'il en soit, la vérité ne perd rien quand ce livre échapperoit à la Censure. Mais les partisans de l'obéissance aveugle y perdroient beaucoup.

Il vient de paroître un livre, qui pour le pousser trop loin, pourroit bien la décrier. C'est un ~~trac~~ ouvrage des Carmes

68 *DLXXXI. Lettre de M. Arnault*
de Sinuesse, la chute du Pape Marc
l'arrivée en Provence de Lazare, de
rie, de Marthe & de Marcelle
servante, la fondation de l'Eglise de
par S. Denis l'Arsopagite, l'histoire
Docteur de Paris qui se leva trois
de sa biere pour dire qu'il étoit dans
les decretales des premiers Papes, la
le Sabbatine, & une infinité d'au-
fables, que ce Moine prétend qu'on
peut contredire sans manquer de re-
envers le S. Siege, dès qu'il en est
ou dans le breviaire, ou dans que-
Bulle. Ce livre est dédié au Pape I-
cent XII. & ces moines se vantent
a été envoyé manuscrit à Rome &
y a été bien reçu. Je ne puis néan-
croire qu'ils y obtiennent ce qu'ils
tendent, qui seroit la condamnation
prétendues erreurs du P. Papenbr.
Car ce seroit se faire mépriser par
ce qu'il y a des gens raisonnables
l'Eglise & hors l'Eglise. Cependant
peut-on rejeter les accusations des
mes contre ce Jesuite, comme mal fon-
sans reconnoître qu'on n'a rien dit
de raisonnable dans la 9. Partie des I-
cultés? Car les Jesuites ne sauroien-
fendre leur Confrere, contre cette
de Bulles & Decrets du S. Siege
lui oppose, qu'en soutenant qu'on

l'approbation des 5. Articles, si on croit que l'Eglise se peut quelquefois tromper en prenant mal le sens des auteurs qu'elle approuve ou qu'elle condamne. Les approbations ne servent-elles de rien, si on ne suppose que les personnes qui les donnent sont infallibles? N'est-ce pas un grand avantage à celui qui auroit fait approuver son sentiment par le S. Siege, d'avoir pour soi la présomption, & qu'il n'ait pas à apprehender que celui qui le combattroit, pût prouver que l'approbateur auroit mal pris le sens de ce qu'il auroit approuvé? Il y a une si grande malignité dans ce qu'il dit des 5. Articles, & cela est si opposé à ce qu'il avoit promis à M. Hennebel, qu'il se joindroit à lui pour en demander l'approbation, que les superieurs de son Ordre, qui sont si bien disposés, lui en devroient faire une bonne reprimande. Je n'empêcherai pas que M. Opstraet ne travaille à refuter cette rapsodie. Je crois néanmoins que c'est lui faire employer son tems assez inutilement, sur tout ne pouvant rien imprimer qui ne vous ait été envoyé & qui ne soit revenu, ce qui va à une grande longueur. Et je suis persuadé que vous y mettant trois ou quatre, vous mettrez sans peine cet Ecrit en poudre.

Vous

[illegible]

72 DLXXXI. Lettre de M. Arnauld
péchés mortels , mais plutôt que ce feroit
une continuation de ce même péché , qu'
s'aggraveroit quelquefois , quand il auroit
plus d'occasions qui l'auroient du porter
à satisfaire à ce devoir. Voilà ce qui m'est
venu dans l'esprit sur ce sujet. *Si quis
meritis relictis istis, candidus imperti : si non
his utere mecum.*

Vous m'avez fait plaisir de me mander
ce qui fût dit chez M. le Cardinal d'
Janson. Mais je n'ai garde d'en rien faire
savoir à personne ni directement , ni in-
directement. J'ai su que l'Evêque d'
Rosalie , qui est présentement à la Chi-
ne , est M. de Lionne , & que celui de
Tonquin , dont je vous ai envoyé copie de
la lettre , est M. de Bourges. Si vous
pouviez envoyer les lettres de M. Par-
do qui marqueroient davantage la mé-
chante conduite des Jésuites , je les pour-
rois mettre à la fin du VII. volume qu'on
n'a pas encore commencé d'imprimer , &
qui les fera connoître pour ce qu'ils sont
encore plus que le 6. On nous mande de
Paris que M. Pellisson est mort : c'est
une perte pour l'Eglise. Ce qu'il écri-
voit pour la Religion Catholique pou-
voit contribuer à affermir les nouveaux
convertis.



74 DLXXXII. Lettre de M. Arnaud
 écrit M. Opstraet dans ce qui n'a pu
 être vendredi dernier. (a) Jamais
 Augustin, ni S. Thomas aiant à
 quer comment les péchés d'ignorance
 vent être de vrais péchés, quoique
 péché doive être volontaire, n'ont
 cours à cette distinction, qu'il su
 que ces péchés pussent être volon
 dans la volonté d'Adam, quoiqu
 le fussent pas dans la volonté perso
 de chaque pécheur. Mais ils se son
 tentés de deux choses qui sont très
 La premiere, que dans les actions
 sont mauvaises d'elles memes, com
 fornication, le parjure &c. il su
 qu'elles fussent volontaires *voluntate*
 quoiqu'elles ne le fussent pas *volunta*
cati. La seconde, qu'afin que cette
 rance ne fut pas censée invincible,
 toit pas nécessaire que nous pussi
 l'avoir pas, *secluso auxilio gratia*,
 qu'il suffisoit que nous pussions e
 délivrés *per auxilium gratia*, lors
 que ce secours de la grace ne nous
 pas donné, pourvu que ce fut en pu
 de quelque péché, & au moins du

(a) On a donné cette lettre avec quelc
 tres dans les Ecrits de M. Arnaud sur
 generale, & de la lettre N. qui marqu
 Opstraet, on a fait mal à propos Nicole.



76 DLXXXII. Lettre de M. Arnauld
mour de Dieu & du prochain, mais aussi
la créance explicite des articles de la foi.
Donc celui qui les ignore, n'en ayant pas
été instruit (c'est le cas de l'objection à la-
quelle il répond) n'est pas à l'égard de ces
articles dans une ignorance qui doit être
appelée invincible, parce qu'il suffit pour
n'être pas telle, qu'elle puisse être surmon-
tée par les secours de Dieu extérieurs &
intérieurs, quoique ces secours étant don-
nés aux uns par miséricorde, ils ne soient
pas donnés aux autres par un juste juge-
ment, en punition de quelque péché, au
moins de l'originel, comme dit S. Augus-
tin au livre de la correction & de la grace.

Mais pourquoi l'un & l'autre de ces
deux saints ajoutent-ils cette queue, qu'il
faut que ce secours nécessaire ne soit pas
donné en punition de quelque péché, au
moins de l'originel. C'est que si Dieu a-
voit créé l'homme innocent, en un tel état,
qu'ayant besoin d'une certaine lumière ou
d'un certain secours, pour satisfaire aux
obligations essentielles à la créature, Dieu
manquât à lui donner cette lumière & ce
secours, on ne pourroit pas lui imputer à
péché de ce qu'il auroit manqué à satis-
faire à ces devoirs: au lieu que l'hom-
me s'étant dépouillé par la révolte contre
Dieu de toutes les graces que Dieu lui a
faites, Dieu ne lui devant plus rien, il don-

donne ses grâces à qui il lui plaît, sans que ceux à qui il ne les donne point, soient dispensés de satisfaire aux devoirs essentiels de la créature. Et c'est ce qui fait dire à S. Augustin (dans l'Épître à Sixte, si je ne me trompe) en parlant des pécheurs qui se voudroient excuser sur leur ignorance, qu'à l'égard de ceux qui ignorent leurs devoirs, parce qu'ils ne les veulent pas savoir pour avoir plus de liberté de pécher; comme leur ignorance est directement volontaire, elle est elle-même péché, & qu'à l'égard de ceux en qui elle n'est pas directement volontaire, elle est peine du péché. *Ergo in utroque non justa excusatio, sed justa damnatio.*

Je viens de trouver le passage que voici: *Quicumque sine lege peccaverit sine lege peribit. Et quamvis se ipsi excusant vi-*

Ep. 194.
al. 101.
a. 17.

Ce Saint ajoute une autre raison contre les pécheurs qui se veulent excuser sur leur ignorance, qui est la gratuité de la grâce que Dieu ne doit à personne depuis le péché. *Universi, qui se nequitiiis & iniquitatibus excusatos volumus ideo justissime puniuntur, quoniam qui liberantur non nisi gratiâ liberantur. Nam si illa excusatio justa esset, non inde jam gratia, sed justitia liberaret. Cum vero non liberet nisi gratia, nihil justum invenit in eo quem liberat, non voluntatem non operationem, non saltem ipsam excusationem: nam si hac justa est, quisquâ utitur, merito, non gratiâ liberatur.* Ne faudroit-il pas avoir perdu le sens pour s'imaginer que ces deux Saints eussent parlé comme ils ont fait sur le sujet de ceux qui s'excusoient de leurs péchés sur leur ignorance, ou sur défaut de la grâce, s'ils avoient cru comme font les Jésuites, que l'on ne pèche que matériellement, quand on ne fait pas que ce que l'on fait est péché ou quand on n'a point de grâce suffisante pour éviter le péché qu'on entre tenté de commettre? Et c'est ce qui me fait souvenir de vous demander, on ne fait point de diligence pour faire condamner la *Triplex hæresis* de nos

mes actions qu'ils ne croient pas être
bonnes, sans que cette ignorance leur
pu servir d'excuse. C'est en la 1. 2.
76. 2. 3. c. *Ignorantia dicitur van-*

D 4

506

C'est le titre d'un livre d'un Théologien de
Paris, qui fut imprimé en 1692. où l'on de-
voit trois propositions pernicieuses des Jésuites.
La première du P. Ellin: *Nullum est peccatum
mortale, nisi conscientia sit & nunc iudicet de mali-*
La seconde du P. Hazart: *Non possumus Deum
vere preceter, quando sincerè & persèus puta-*
mus cognatum malum esse quod facimus. La
troisième du même P. Hazart: *Malphemia & savi-*
*toris peccentis in se quidem erat peccatum
mortale, sed in Paulo tantum & civile, quia ex igno-*
ra faciebatur. Dans l'Appendix qui n'est que de
plus, on ajoutoit cette proposition tirée d'une
lettre des Jésuites de Paris du 15. Juin 1692: *No-*
nda agere nos pœt in ipso quo agit ex consuetu-
di.

fare actum quem opposita scientia prohibebat (ou prohibuisset) & ita talis actus, si scientia adesset, esset contrarius voluntati, quod importat nomen involuntarii. Si verò scientia, quæ per ignorantiam privatur, non prohiberet actum PROPTER INCLINATIONEM VOLUNTATIS IN IPSUM, ignorantia hujus scientiæ non facit hominem involuntarium, sed non volentem. Et talis ignorantia, quæ non est causa actus peccati, quia non causat involuntarium, non excusat à peccato.

Cette reflexion de S. Thomas qui est très-solide, fait voir qu'il y a une infinité de péchés commis par des païens, qui n'ayant point de connoissance de la loi de Dieu ne croient point que ce fussent des péchés, dont cette ignorance n'étoit point la cause, & que par conséquent cette ignorance n'a pas pu excuser, parce que la vraie cause de ces péchés a été la pente qu'ils avoient à suivre leurs passions, qui étoit telle, qu'on auroit eu beau leur dire que Dieu défendoit ces choses là, ils ne s'en seroient pas abstenus pour cela : comme nous voions que la loi n'a pas empêché les Juifs purement Juifs, de s'emporter à toutes sortes de péchés, & n'a fait que les rendre plus coupables, en les rendant prévaricateurs, ainsi que S. Augustin & S. Thomas le disent si souvent, l'ayant appris eux mêmes

d

Apôtre. Je vous ai déjà dit, que les
docteurs ne lisent point assez la Somme
de Thomas, s'arrêtant trop à les com-
mentaires. J'ajoute qu'ils devraient aussi
un peu lire ses commentaires sur S. Paul.
Ils y trouvent. C'est une digression.
N'ayant pas le loisir de traduire mes-
mes, je vous envoie mes brouillons où
est tout ce qui me vient dans l'esprit.
Venant donc à notre passage de S. Tho-
mas, plus j'y pense, plus je comprends
qu'il n'est pas parmi les chrétiens, même dans ceux
qui sont circoncis de Babylone. C'est
l'amour d'eux mêmes pour soi-même.
En fin, ce n'est point pour eux
cause de tous les péchés qu'ils commettent
en suivant le pont de la
omission, qui peut être...

80 DLXXXII. Lettre de M. Arnauld
facere actum quem opposita scientia prohibebat
(ou prohibuisset) & ita talis actus, si scien-
tia adesset, esset contrarius voluntati, quo
importat nomen involuntarii. Si verò scien-
tia, que per ignorantiam privatur, ne
 prohiberet actum PROPTER INCLINATIONEM VOLUNTATIS IN
 IPSUM, ignorantia hujus scientia non facit
 hominem involuntarium, sed non volenter.
 Et talis ignorantia, que non est causa actus
 peccati, quia non causat involuntarium, non
 excusat à peccato.

Cette reflexion de S. Thomas qui est
 très-solide, fait voir qu'il y a une infinité
 de péchés commis par des païens, qui
 n'ayant point de connoissance de la loi
 Dieu ne croient point que ce fussent des
 péchés, dont cette ignorance n'étoit point
 la cause, & que par conséquent cette igno-
 rance n'a pas pu excuser, parce que la vraie
 cause de ces péchés a été la pente qu'ils
 avoient à suivre leurs passions, qui étoit
 naturelle, qu'on auroit eu beau leur dire que Dieu
 défendoit ces choses là, ils ne s'en seroient
 pas abstenus pour cela : comme nous voyons
 que la loi n'a pas empêché les Juifs pu-
 rement Juifs, de s'emporter à toutes sortes
 de péchés, & n'a fait que les rendre plus
 coupables, en les rendant prévaricateurs
 ainsi que S. Augustin & S. Thomas
 disent si souvent, l'ayant appris eux mê-
 mes.

de l'Apôtre. Je vous ai déjà dit, que les Thomistes ne lisent point assez la Somme de S. Thomas, s'arrêtant trop à ses commentateurs. J'ajoute qu'ils devroient aussi beaucoup lire les commentaires sur S. Paul. Car tous les grands principes de S. Augustin s'y trouvent. C'est une digression, car n'ayant pas le loisir de transcrire mes lettres, je vous envoie mes brouillons où j'écris tout ce qui me vient dans l'esprit. Revenant donc à notre passage de S. Thomas, plus j'y pense, plus je comprends que parmi les chrétiens, même dans ceux qui sont citoyens de Babylone, n'ayant que l'amour d'eux mêmes pour leur dernier fin, ce n'est point l'ignorance qui est la cause de tous les péchés qu'ils commettent en suivant la pente de leur passion dominante, qui peut être ou la volupté de

82 DLXXXIII. Lettre de M. Arnauld
qui donne la connoissance d'un bien & d'un
mal, ne le peut pas faire. Et c'est
celui qui se connoît assez par expérience :
tant que des personnes débauchées ne se
point converties, on ne voit pas que ce
sont les qui sont le mieux instruites, com-
mettent moins de péchés que celles qui
le sont moins. Mais je m'entends trop
ce que vous comprenez assez.

LETTRE DLXXXIII.

27 Fevr.
1693.

A M. DU VAUCUL. Sur un
nouveau Projet de Bulle qui devoit imposer
le silence sur le fait de Jansenius; les
châtes d'ignorance; un livre des Recollets
du Canada; & le bien que faisoient un
quelques Evêques de France dans leurs En-
seignes.

* Le
P. Des
Recollets.

JE ne crois pas qu'on doive appuyer
un nouveau dessein de Migeot * de défen-
dre de part & d'autre de parler du fait
de Jansenius. C'est apparemment une
dresse pour empêcher qu'on ne fasse qu'une
chose de mieux. Car que peut-on
attendre de bon de celui que vous di-
tez être l'auteur d'un autre projet de Bulle
contenu dans l'écrit du P. Desiré.
Pourquoi ce Migeot seroit-il passé
d'un coup du dessein de nous accabler

* Les Je-
suites.

Le Principe des Pionniers *, qu'on ne
peche point en violant les commandemens de
Dieu, si on n'a reçu de Dieu quelque gr.
actuelle qui donne le pouvoir prochain ou
dloigné de les observer, ne laisseroit point
d'être insoutenable, quand on n'entendro
par là qu'une grace d'un ordre naturel
comme font quelques Pionniers. Il suffi
pour en faire connoître l'absurdité, qu'il
entendent par cette grace actuelle, que
que pensée dans l'entendement, & que
que mouvement dans la volonté qui nous
detourneroit du mal que la loi de Dieu
défend, ou qui nous porteroit au bien
qu'elle commande. Il faudroit donc, si
cela étoit, que les païens n'eussent jamais
commis de péché d'impureté, y étant
poussés par les tentations de la chair qu
ne se peuvent vaincre sans grace selon
les definitions de l'Eglise, qu'ils n'eussent
eu quelque pensée dans l'entendement ou
quelque mouvement dans la volonté pour
résister à cette tentation, & que s'ils n'en
avoient point eu, ces péchés d'impureté
ne leur eussent point été imputés. Or
ce dernier est pis que le philosophisme
& le premier est la supposition du monde
la plus incroyable. C'est par là qu'il faut
combattre le dogme molinien d'une grâce
que Dieu ne manque jamais de donner
urgente precepto. Car cela renverse enco

Declaración de Satisfacción

re plus clairement la grace de prier que la grace d'agir. Car il est bien plus ridicule de supposer que des pécheurs aient en des pensées dans l'extremité, & des mouvemens dans la volonté d'implorer un secours qui leur est donné le pouvoir de résister à la tentation, que de leur attribuer des pensées & des mouvemens d'y résister. C'est ce qui est traité d'une manière particulière dans le dernier livre de l'Apologie des saints Pères.

Je vous ai écrit le serment fax fax les
péchés d'ignorance, et vous savaient,
faute de sens, à un endroit de la Bible.
rie, où j'examine un passage de la Bible.
mar 2. 2. q. 2. re. e. al. 1. sur ce
d'o point fax assez de mieux ou. Car il
faut voir clairement que l'écriture de ce
qu'on doit savoir, n'est point comme la

86 DLXXXIII. Lettre de M. Arnauld
M. Huygens. Il est dangereux dans
ces questions difficiles de chercher de
nouvelles manières pour se mettre à cou-
vert des objections des Molinistes, & de
ne s'en pas tenir à S. Augustin & à S.
Thomas, quand on peut faire voir clai-
rement qu'on les a pour soi. Je vou-
drois aussi que l'on se fût arrêté à S.
Thomas, pour ce qui est de la liberté.
On auroit désarmé les Molinistes, &
expliqué sans peine, pourquoi la grace
la plus efficace n'empêche point que la
volonté ne demeure *facultas ad opposita*.
& comment J. C. a obéi très librement
son Pere.

Je ne sai si on a vu à Rome un livre
du Canada, fait par les Recollets, & im-
primé en 1691. Il y est parlé de di-
verses Relations de l'avancement de la
Religion Chrétienne dans ce pais-là de-
puis l'an 1632. que les Jesuites y étoient
seuls, qui s'envoioient à Paris où on les
imprimoit. Ne se trouveroient-elles point
dans les Archives de la propagande, ou
dans la Bibliotheque Barberine, ou quel-
que autre part? On seroit bien aise que
l'on en put voir quelques unes, afin de
savoir s'il n'y auroit point de marques qui
pussent faire connoître que c'étoient les
Jesuites qui les faisoient imprimer après
les avoir reçues de leurs Peres qui étoient
en

en Canada. Je ne doute pas que cela ne soie ; mais j'aurois besoin d'en avoir des preuves. J'en écris presentement à Paris, d'où j'espère qu'on pourra m'en envoyer. Mais je ne laisse pas de tenter diverses voies pour n'en point manquer.

On nous a envoyé de Paris un nouvel imprimé contre l'Abé de Camps, au nom des Etats de la Province. Ce seroit beaucoup si on pouvoit obtenir qu'on laisseroit son affaire en sequestre, ne lui donnant point de Bulles lorsqu'on en donneroit aux autres. Le nouvel Evêque de Tournai * que l'on craignoit qui ne fût prévenu pour le mechant parti, fait ^{la} fort bien jusques à cette heure. Il a mis tous les plus honnêtes gens de son chapitre jusques à 14. dans son vicariat, & tout le monde en paroît bien content. Il

L E T T R E DLXXXIV.

6. Mars
1693.

A M. DU VAUCEL. Sur deux écrits de M. Opstraet, où il avoit expliqué ce que S. Thomas entend par l'amour naturel de Dieu, & qui sont imprimés dans le second Tome des Ecrits sur la grace generale.

J'Ai été fort satisfait des premières réponses de M. Opstraet. Mais il n'en a pas été de même des suivantes que je ne pus lire avant que de vous les envoyer. Les ayant lues ensuite, je fus choqué de la réponse à la 17. accusation, & autres suivantes (a), parce que dans le dessein d'accorder S. Thomas avec S. Augustin, qu'il prétend n'être différens que dans les expressions, il attribue au premier des expressions Moliniennes qui ne sont point du tout de lui. Je lui fis écrire sur deux ou trois de ces expressions, comme, *Deus potest amari super omnia per solas vires naturales, ut autor natura, & Facienti quo tunc se est per solas vires natura datur infallibiliter gratia habitualis.* Et on lui marqua qu'el-

(a) C'est l'écrit intitulé: *Responsio ad Articulos* &c. dont il est parlé dans la lettre précédente.

qu'elles n'étoient pas dans les endroits où il pouvoit prétendre qu'elles fussent, mais plutôt tout le contraire. Mais comme il ne s'est point rendu à ce qu'on lui avoit mandé en peu de mots, il a fallu s'étendre davantage pour élargir un endroit de S. Thomas qu'il n'avoit pas bien entendu, & où il est bien aisé de se tromper, quand on n'a pas assez étudié le langage de ce Saint. Je m'y suis appliqué, & j'ai dicté ce que je vous envoie, à quoi je joindrai une suite que je ne pourrai envoyer que dans huit jours. Lisez le, & faites le lire à M. * avec attention. Car je ne sai s'il y a beaucoup de Théologiens, qui aient bien compris ce que S. Thomas entend par cet amour naturel de Dieu plus que de toutes choses, qu'il dit être inséparable de la nature humaine & angélique,

90 DLXXXIV. *Lettre de M. Arnauld*
assez intelligible. Car d'ailleurs je me tiens
bien assuré que dans le fond ce que j'ai
dit est le vrai sentiment de S. Thomas...
Vous voyez que j'ai raison de dire qu'on
n'étudie pas assez S. Thomas : d'où il ar-
rive que l'on prend pour ses expressions
ce qu'il n'a jamais dit, & pour ses sen-
timens ce qu'il n'a jamais pensé.

LETTRE DLXXXV.

9. Mars.
1693.

A M. DU VAUCEL. *Sur la vne*
des verités immuables dans Dieu, &
sur le traité latin, De libertate.

LA double Dissertation (a) contre ceux
qui croient qu'on ne peut voir les
vérités immuables que dans la première
vérité, qui ne vous a pas persuadé, a
persuadé une autre personne de nos amis,
qui y devoit être bien opposé ; car il a-
voit trouvé jusques ici de grands avanta-
ges dans cette doctrine Platonicienne, pour
soutenir son opinion de la grace générale,
dont il s'est beaucoup entêté depuis quel-
que tems, & pour se mettre à couvert
de la censure des 31. propositions, en
trou-

(a) La Dissertation latine qui est à la page
261. du 1. Tome des Ecrits sur la grace gé-
nérale.

trouvant par là de bonnes œuvres dans les infidèles, quoique S. Augustin ait enseigné si expressément le contraire. C'est ce qui fait voir qu'on s'écarte bien plus des plus importants sentimens de S. Augustin en soutenant ce Platonisme qu'en l'abandonnant. Je n'ai pas présentement une lettre que j'ai écrite sur ce sujet. Si on me la renvoie, je vous l'enverrai. Elle vous fera voir qu'il n'est pas vrai que S. Augustin n'ait pas varié sur cette doctrine & qu'il a été bien plus ferme à soutenir, que les infidèles qui ne connoissent point Dieu, ne peuvent faire aucune action morale qui ne soit péché: et qu'il seroit aisé de renverser, si sans connoître Dieu comme créateur, comme tout puissant &c. il suffisoit de connoître une prétendue raison éternelle de ju-

92 DLXXXV. Lettre de M. Arnauld
dans les uns & dans les autres : & le
tout ce qu'il y a de théologique dans
cette matière. Mais S. Thomas a trouvé
une voie de faire cet accord, plus facile d'un
côté, & plus conforme de l'autre à l'ordre
naturelle que les hommes ont de leur
liberté arbitre. C'est en voulant qu'il
soit essentiellement *facultas ad opposita*, &
cela convienne toujours à la volonté
en tant qu'elle ne soit déterminée *ad unum*
par une nécessité naturelle, ce qu'il m'a
trouvé fort bien ne se rencontrer en la
vie, tant qu'on a le libre usage de sa
raison, qu'à l'égard du desir de la béatitude
in communi, & en l'autre à l'égard du
amour béatifique. Par là on se défaire
sans peine de toutes les objections des Mi
nistres; au lieu que dans l'opinion de
S. Augustin, (que j'avoue avoir été celle de
nos anciens Scholastiques) il faut dé
finir deux sortes de liberté, l'une gé
nérique, qui soit une vraie liberté ou lib
erté arbitre, sans être *facultas ad opposita*, & l'autre
une liberté propre à l'état de la raison
non corrompue, qui n'est jamais liberté, si
ce n'est *facultas ad opposita*, ou, comme ils
disent, une liberté d'indifférence. On
trouve difficile de rendre raison, pourquoi la
liberté n'enferme point l'indifférence
dans la notion générique; & une action peut
même quelquefois être libre & capable

Les Jésuites and Sorbonne. Les Théologiens, comme quand ils disent que l'homme est en ce monde à peine même pour le malheur de son âme ; pourvu qu'il ne soit pas de même d'une mauvaise action qu'un pécheur ne soit fait volontairement, qu'il ne soit sans indifférence. On se jette par là certainement dans de fort grands inconvénients ; de cela se voit en ce qu'il n'y a point de manière de laquelle les Jésuites foment plus d'accusations d'erreurs contre les Théologiens de Louvain, que celle de la liberté. Cela vient de ce qu'ils n'en donnent point de notion assez fixe & déterminée : car elle est trop vague quand on n'y fait entrer que le volontaire, & elle est trop resserrée, quand on y ajoute l'indifférence, comme requisite nécessairement dans cet état. Mais on évite tout

94 DLXXXV. Lettre de M. Arnauld
je ne le répète point ici. On a de plus
un grand avantage quand on a pour soi
Thomas.

Le P. Harnai avoit fait il y a trois ou
quatre ans un livre en flamand sur la lecture
de l'Ecriture sainte. Ceux qui enten-
dent cette langue nous en avoient parlé
comme d'une fort méchante piece. Il l'a
depuis mis en latin, en y ajoutant quel-
que chose pour repliquer à ce qu'on avoit
répondu dans les Difficultés à un autre
libelle latin sur cette même matiere. Rien
n'est plus foible que cette prétendue re-
plique, & tout le livre est fort chéri.
Tout ce qu'il dit, par exemple, sur
le sujet du P. Veron, est qu'il n'étoit plus
Jésuite, lorsqu'il a fait la version du P.
T. où il parle si fortement pour la lecture
de la Bible en langue vulgaire; mais il
ne parle pas un mot de ce qu'assure cet au-
teur qui étoit tous les jours aux prières
avec les Ministres, & qui assistoit si sou-
vent à leurs prêches, „ Que les Ministres
„ n'avoient attiré & ne maintenoient dans
„ leur parti plusieurs milliers de si simple
„ peuple par autre prétexte plus specieux
„ qu'en leur disant & redisant tant
„ leurs prêches qu'en leurs livres, qu'
„ la Bible est un livre défendu parmi
„ Catholiques, & que le Concile
„ Trente en avoit défendu la lecture

Pet

Put-on aimer la Religion , & n'être pas
plus touché d'un mal si réel , que d'un
malheur imaginaire , que les Catholiques ne
se pervertissent en lisant l'Ecriture sainte
en langue vulgaire ? Il est bien fâcheux
que ce misérable livre du P. Harnai soit
approuvé par d'autres Dominicains , car
pour M. Steyart, on n'est pas surpris des
louanges qu'il y donne , lorsqu'il est re-
duit à un silence honteux sur les Diffi-
cultés qui l'accablent. Je vous supplie
de relire la LVII. Difficulté.

LETTRE DLXXXVI.

A MADAME DE FONTPERTUIS. 11.
Pour lui représenter qu'on ne faisoit leger 169
qu'avoué fait le Gentilhomme Livonien
et il lui a fait un grand plaisir d'être

5
dans cette rencontre, que ce jugement re-
meraire peut avoir de terribles suites, &
en a déjà eu. Car vous ayant fait con-
noître diverses choses qui le rendoient
digne qu'on lui fit du bien, & vous
ayant même fait remarquer qu'il auroit
apparamment besoin d'une prompte assi-
stance, je m'étois attendu que vous por-
teriez votre ami & son frere ainé à l'assi-
ster en ma consideration, avant même
que d'avoir considéré ses merites person-
nels. Et vous m'apprenez que de ce
qu'il ne s'est pû tenir de leur parler de
moi, cela les a tellement refroidis, que
vous me faites quasi comprendre qu'il
n'y a plus guere à esperer de ce côté
là.

Que seroit donc ce pauvre homme
qui a mieux aimé perdre tout son bien

L E T T R E D L X X X V I I I .

23. Mars
1693.

A M. DU VAUCEL. Sur un Ecrit fait touchant la signature du Formulaire; les Difficultés du P. Desirant contre les V. Articles; quelques lettres venues de la Cochinchine; & deux traités d'une Janséiste sur la Pénitence.

L'Ecrit que vous nous avez envoié est très bien fait pour ce qui est de la réfutation du P. Mulard *. Mais nous
 • Le P. Desirant. apprehendons terriblement que les ennemis n'en prennent avantage, & que bien loin de faire révoquer la résolution que vous nous apprenez que l'on avoit prise, de confirmer tout ce qui a été fait à Rome contre Jansenius, & en particulier la Bulle qui oblige de signer le formulaire, il ne contribue à l'y affermir davantage. Car nous savons d'une personne qui habite fort chez l'Internonce, & qui est d'ailleurs bien intentionnée, que le dessein des Romains est de trouver un milieu qui n'humilie pas trop l'Archevêque, & dont ses parties ne soient pas aussi trop mal contentes. Or c'est ce qu'ils prétendent avoir trouvé en ordonnant la signature du formulaire d'Alexandre VII. sans les additions de l'Archevêque, puis-
 que

que le député de Louvain témoigne par
ses écrits ne combattre le formulaire
qu'avec ces additions, aiant eu grand
soin de joindre toujours ces additions du
formulaire, pour faire condamner ce qu'a
fait l'Archevêque. Ils doivent donc, di-
sent-ils, être contents, pourvu qu'on n'o-
blige qu'à signer le formulaire sans ces
additions. Dieu veuille que cela n'arri-
ve pas : mais j'en ai grand peur. C'est
pourquoi j'aimerois mieux qu'on trainât
l'affaire jusques à ce que le Cardinal
le plus échaufé pour les Roullets, le
qui peut faire plus de mal, ne fut plus
à Rome.

Rien n'est plus méchant que les diffi-
cultés du P. Mulard contre les 5. Ar-
ticles. Mais comment peut-on souffrir
qu'un député de M. Steyaert, le seul de

• Le
Cardinal
d'Orléans
plus
solennel

100 DLXXXVIII. *Lettre de M. Arnauld*
de S. Thomas , qu'il a la hardiesse de
leur attribuer , en les faisant passer pour
Jansenistes , c'est-à-dire , selon lui , pour
hérétiques , s'ils ne soutiennent comme
lui ce Molinisme fardé.

Pour refuter cette impertinence , que
l'on ne peut dire de toute grace efficace
qu'elle nous fait agir *indeclinabiliter &
invincibiliter* , mais que cela se doit re-
straindre au seul don de perseverance , il
ne faut que remarquer què S. Augustin
donne deux raisons de ce que la grace
agit invinciblement : l'une , la foiblesse
de notre volonté ; l'autre , que ç'a été
pour reprimer notre orgueil , afin que
l'homme n'eût rien de quoi il se pût glo-
rifier. Sur quoi je vous prie de voir ce
que j'ai dit dans la VII. lettre au P. Ma-
lebranche. Or cette dernière raison s'étend
certainement à toute œuvre de pieté , n'é-
tant permis de nous glorifier de pas une,
comme si ce n'étoit pas un don de Dieu.
Relisez aussi le Decret d'Aquaviva. Vous
y trouverez qu'après avoir établi l'effica-
ce de la grace sur la science moienne ,
Dieu la donnant par une intention effi-
cace de nous faire faire une bonne œuvre ,
parce qu'il a prévu par cette science que
nous y consentirions , il dit ensuite qu'il
en est de même du don de perseverance :
bien loin de croire qu'il n'y eût que la
grace

grace de la persévérance finale qui nous
fasse agir invincibiliter & indeclinabi-
lité.

Enfin prenez garde à la Thèse de
Reims qui vous a été envoyée depuis
peu : vous y trouverez de quoi renverser
toutes les chicaneries du P. Mulard. Tout
ce que je crains est qu'on ne combatte
pas assez fortement les chicaneries de ce
Sophiste, qu'on se contente de s'en dé-
fendre, & qu'on ne représente pas avec
assez de vigueur la folie de ces nouveautés
prophanes, auxquelles ont attaché la ca-
tholécité des Ecoles qui soutiennent la
grace efficace de J. C. Il faut désespérer
du genre humain si cela demeure impuni.
On ne voit que trop par là que ce seroit
une grande foiblesse de parler d'accord
avec un homme si déraisonnable : & qu'il

102 DLXXXVIII. Lettre de M. Arnauld
plus d'horreur que les latines, parcequ'elles
contiennent plus de particularités. Il
faudroit que la Societé fût frappée d'une
étrange aveuglement, si elle osoit soutenir
son P. Barthelemy après des excès si
effroyables, & une revolte si criminelle
contre le S. Siege. Mais ce ne seroit
rien faire si on se contentoit de punir cet
homme. Peut-on douter de la ruine de ces
Millions Orientales, si on ne revoque
le miserable Indult extorqué par de si
mechantes voies, qui renverse ce qui a
été ordonné par 4. Papes consecutifs,
pour les établir sur un fondement solide,
qui étoit seul capable d'y faire fleurir un
veritable Christianisme. Ce qui y est
dit de l'impudicité des Portugais fait hor-
reur. Seroit-ce aimer le salut des ames,
que de souffrir qu'une nation si corrom-
pue fût la dominante dans ces nouvelles
Chrétientés? On se plaint qu'on est trop
rigide dans le tribunal de la penitence: on
se devoit plutôt plaindre qu'on ne l'est
pas assez. Car assurément ces Missionai-
res François, quoique d'ailleurs de fort
bonnes gens, usoient d'une indulgence
que S. Cyprien auroit appelé *cruelle*, en-
vers ces infames débauchés, lorsqu'ils
offroient de les confesser & de les absou-
dre, pourvu qu'ils fissent quelques au-
mônes, sans qu'il y eût aucun intervalle
entre

104 *DLXXXVIII. Lettre de M. Arnauld*
més, comment se peut-il faire que le dé-
lai de l'absolution y soit si peu pratiqué,
comme vous nous l'avez mandé souvent?

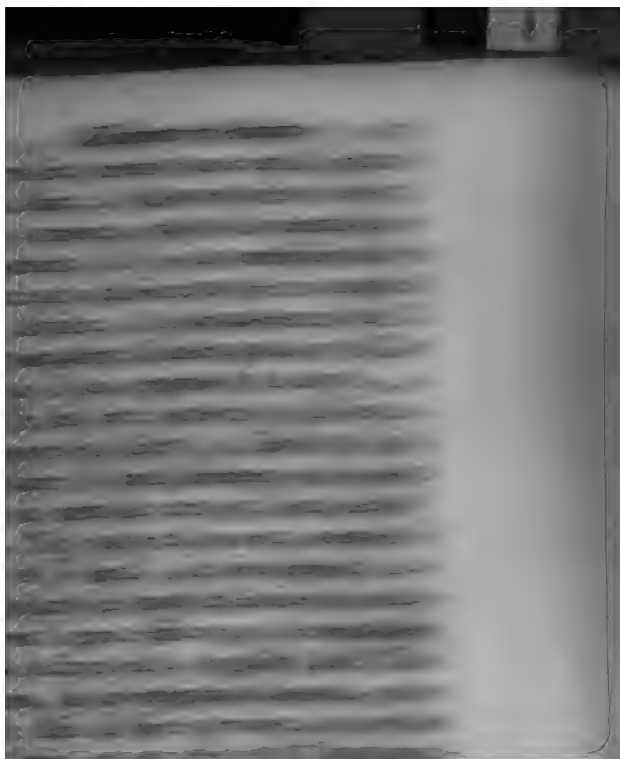
P. S.

J'avois oublié de vous faire remarquer,
que selon le P. Mulard, on a enseigné le
Calvinisme dans le College Romain,
lorsqu'on y a enseigné en 1674. *Admi-
simus de facto à Deo pradesiniri absolutio &
efficaci decreto simpliciter antecedenti omnino.
nostram bonam & liberam operationem, a-
liquo modo conducentem ad salutem.* Voiez
le reste dans la Défense de M. Arnauld
contre le P. Malebranche, pag. 93. ou
à la fin du 2. Volume de la Tradition
de l'Eglise Romaine.

LETTRE DLXXXIX.

2. Avril. 1693. *A M. DU VAUCEL. Sur les Ecrits
du P. Desirant.*

JE vous avoue, que j'ai été surpris en
lisant ce que vous avez opposé au mé-
chant écrit du P. Desirant contre les 5.
Articles. Car je m'attendois à toute au-
tre chose, comme vous avez pû voir dans
ma dernière lettre. Mais ce qui m'a re-
mis est ce que vous marquez dans votre
lettre, que ce n'est point là toute la ré-
ponse que l'on prétend y faire, & que
l'on



faire condamner cet Ecrit, non pour les opinions particulieres de ce faux frere, qui peuvent n'être pas plus mechantes que d'autres que l'on tolere, mais pour l'insolence qu'il a eue, de vouloir qu'on soit Janseniste, c'est-à-dire, selon lui hérétique, si on soutient la grace efficace autrement que selon ce Molinisme sardé.

Il faudroit aussi relever la mechanceté qu'il a eue de faire entrer dans cette dispute ce que les faux Arnaulds ont extorqué d'un jeune Professeur en Philosophie, par des mensonges & des fourberies qui mériteroient un chatiment exemplaire. Je ne vous ai rien dit la derniere fois de ces conditions de paix proposées à ce méchant esprit, parce que j'ai cru tout cela rompu par cette frauduleuse explication de la grace efficace, qui rend cet accord impossible. Mais je ne vous puis dissimuler, que ces propositions ne me plaisoient guere, & sur tout ce que vous promettiez, de faire punir ceux qui parleroient en faveur de Jansenius. Il y a aussi quelque chose de semblable dans la refutation du premier écrit du P. Mulard, que je voudrois bien qui ni eût point été. C'est approuver qu'on traite mal des gens de bien pour des bagatelles. Rien peut-il être plus éloigné de l'esprit de l'Evangile ?

J'ai

... on appelle tout ce qui est
... , on quelque chose de
... ne l'ame ces sont les
... que'il le savoir est
... laissi paître sans
... sa tâche présente
... efface. Car c'est
le dire, qu'on ne
... mois, comme
... C'est un
que de n'y
... que tous ceux
... la raison, n'
... de la lettre
impaler ce qui
... être un
... de très
... que
... des choses
... , pour

faire condamner cet Ecrit, non pour les opinions particulieres de ce faux frere, qui peuvent n'être pas plus mechantes que d'autres que l'on tolere, mais pour l'insolence qu'il a eue, de vouloir qu'on soit Janseniste, c'est-à-dire, selon lui hérétique, si on soutient la grace efficace autrement que selon ce Molinisme fardé.

Il faudroit aussi relever la mechanceté qu'il a eue de faire entrer dans cette dispute ce que les faux Arnaulds ont extorqué d'un jeune Professeur en Philosophie, par des mensonges & des fourberies qui mériteroient un chatiment exemplaire. Je ne vous ai rien dit la dernière fois de ces conditions de paix proposées à ce méchant esprit, parce que j'ai cru tout cela rompu par cette frauduleuse explication de la grace efficace, qui rend cet accord impossible. Mais je ne vous puis dissimuler, que ces propositions ne me plaisoient guere, & sur tout ce que vous promettiez, de faire punir ceux qui parleroient en faveur de Jansenius. Il y a aussi quelque chose de semblable dans la refutation du premier écrit du P. Mulard, que je voudrois bien qui ni eût point été. C'est approuver qu'on traite mal des gens de bien pour des bagatelles. Rien peut-il être plus éloigné de l'esprit de l'Evangile?

J'ai

J'ai été aussi choqué de ce que dans un écrit qui vous a été envoié de Louvain contre la lettre pastorale, on met entre les calomnies dont on se plaint, qu'on laist lire l'Ecriture Sainte en langue vulgaire à toutes sortes de personnes, *contemptis Episcoporum mandatis*. Et ensuite on appelle tout cela *execranda falsitates*, ou quelque chose de semblable. Nous ne lûmes cet écrit que dans le tems même qu'il le failloit envoyer; & ainsi je le laissai passer sans ôter cela. Je suis bien fâché presentement que je ne l'aie pas effacé. Car c'est une pauvre excuse de dire, qu'on ne met la fausseté qu'en ces mots, *contemptis Episcoporum Mandatis*. C'est un mépris au moins virtuel que de n'y point déferer. Et il est vrai que tous ceux qui se laissent conduire

L E T T R E D X C.

2. Avril
693. *A M. DU VAUCEL. Sur le tour que prenoient à Rome les affaires du Formulaire à l'occasion des Ecrits de M. Hennebel & du P. Desirant; les Relations du Canada imprimées sous le nom des Recollets; quelques Theses des Jesuites de Caën; & quelques lettres venues du Tonquin & de la Cochinchine.*

Vous ne nous paroissez point assez frappé du méchant état où est l'affaire du formulaire. Il ne sauroit être pis, puisque vous reconnoissez que le plus grand nombre de ceux qui la doivent décider, sont dans cette miserable disposition, que quoi qu'ils soient convaincus de la verité de tout ce qu'a dit M. du Til * en faveur de la distinction *Dogmatibus fides, factis reverentiam*, ils paroissent résolus de ne la point autoriser expressement, & de ne point déclarer par un acte public que la signature ou le serment ne tombe point sur le fait, parce qu'une semblable déclaration donneroit quelque atteinte aux Bulles. C'est-à-dire, que la verité connue doit céder à l'autorité, & qu'il vaut mieux que l'Eglise soit déchirée par une cruelle division, & les plus
gens

* Hennebel.

gens de bien opprimés, que de laisser croire qu'il y a eu quelque chose dans la dernière Bulle d'Alexandre VII. qui n'a pas été assez mesuré.

Mais comment n'a-t-on pas vu, que le seul moyen de prévenir un si grand mal étoit de se prévaloir de la disposition si chrétienne que notre bon Pape a pour la paix de l'Eglise & de l'Europe, en lui représentant fortement, qu'il est impossible qu'il y ait aucune paix dans l'Eglise, s'il ne fait présentement ce qu'a fait Clement IX. pour donner la paix à l'Eglise de France? Que c'est à quoi on se doit arrêter, puisque selon la regle du droit Canonique, *posteriora jura derogant prioribus*. Il importe peu que cela ne s'est pas fait par une Bulle. Les Cardinaux qui vivent encore savent bien que tout ce qui

l'Eglise ? Car à moins qu'on ne fasse quelque chose d'équivalent à cette déclaration, comme la persécution recommencera plus forte que jamais, les persécutés qu'on fera passer pour des rebelles au saint Siege, parce qu'ils n'auroient pu se résoudre à se mettre en danger de faire un parjure, ne manqueront pas de se défendre, & d'entrer dans des questions qui pourroient ne pas plaire à ceux qui les y auroient engagés par la dureté qu'ils auroient eue de ne vouloir pas faire les choses les plus raisonnables pour les tirer de l'oppression où ils se trouvent.

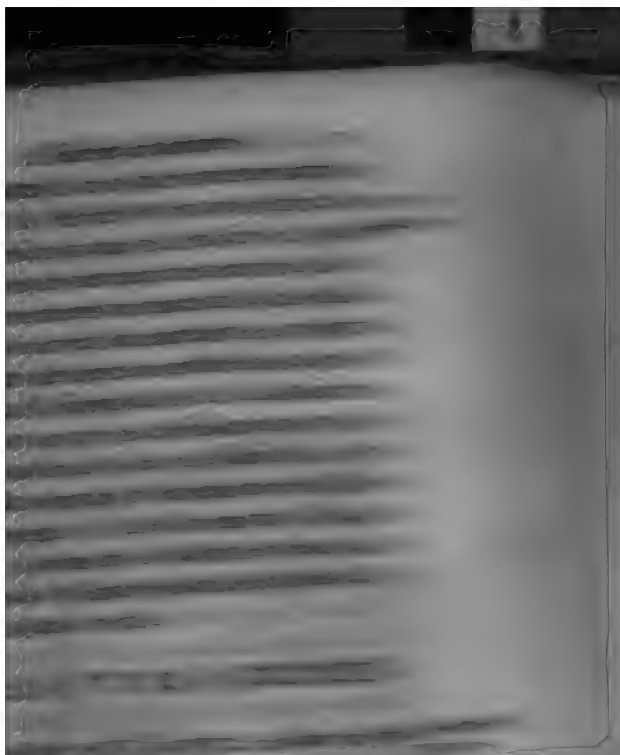
Je ne saurois croire que si cela avoit été représenté à S. S. bien fortement pour les raisons, & bien tendrement pour les expressions, elle n'en eût été touchée. Et l'avantage qu'on auroit tiré d'un semblable Memorial, est qu'on y auroit fait entendre adroitement que le partage des Cardinaux n'est pas que tous ne conviennent de ce qui a été si bien représenté par l'un d'entre eux, que le serment ne tombe que sur le droit & non pas sur le fait ; mais seulement, si on en doit faire ou non une déclaration publique. Car ce Memorial ayant été ensuite répondu, & n'ayant point été contredit à l'égard de ce qu'on auroit mis en fait du consentement des Cardinaux, pour ce qui est que le serment ne tombe point sur le droit, cela passeroit en-

1. NAME
 2. ADDRESS
 3. CITY
 4. STATE
 5. ZIP
 6. PHONE
 7. TELETYPE
 8. TELEFAX
 9. TELEVISION
 10. RADIO
 11. INTERNET
 12. EMAIL
 13. MOBILE
 14. LANDLINE
 15. TELEPHONE
 16. TELETYPE
 17. TELEFAX
 18. TELEVISION
 19. RADIO
 20. INTERNET
 21. EMAIL
 22. MOBILE
 23. LANDLINE
 24. TELEPHONE
 25. TELETYPE
 26. TELEFAX
 27. TELEVISION
 28. RADIO
 29. INTERNET
 30. EMAIL
 31. MOBILE
 32. LANDLINE
 33. TELEPHONE
 34. TELETYPE
 35. TELEFAX
 36. TELEVISION
 37. RADIO
 38. INTERNET
 39. EMAIL
 40. MOBILE
 41. LANDLINE
 42. TELEPHONE
 43. TELETYPE
 44. TELEFAX
 45. TELEVISION
 46. RADIO
 47. INTERNET
 48. EMAIL
 49. MOBILE
 50. LANDLINE
 51. TELEPHONE
 52. TELETYPE
 53. TELEFAX
 54. TELEVISION
 55. RADIO
 56. INTERNET
 57. EMAIL
 58. MOBILE
 59. LANDLINE
 60. TELEPHONE
 61. TELETYPE
 62. TELEFAX
 63. TELEVISION
 64. RADIO
 65. INTERNET
 66. EMAIL
 67. MOBILE
 68. LANDLINE
 69. TELEPHONE
 70. TELETYPE
 71. TELEFAX
 72. TELEVISION
 73. RADIO
 74. INTERNET
 75. EMAIL
 76. MOBILE
 77. LANDLINE
 78. TELEPHONE
 79. TELETYPE
 80. TELEFAX
 81. TELEVISION
 82. RADIO
 83. INTERNET
 84. EMAIL
 85. MOBILE
 86. LANDLINE
 87. TELEPHONE
 88. TELETYPE
 89. TELEFAX
 90. TELEVISION
 91. RADIO
 92. INTERNET
 93. EMAIL
 94. MOBILE
 95. LANDLINE
 96. TELEPHONE
 97. TELETYPE
 98. TELEFAX
 99. TELEVISION
 100. RADIO
 101. INTERNET
 102. EMAIL
 103. MOBILE
 104. LANDLINE
 105. TELEPHONE
 106. TELETYPE
 107. TELEFAX
 108. TELEVISION
 109. RADIO
 110. INTERNET
 111. EMAIL
 112. MOBILE
 113. LANDLINE
 114. TELEPHONE
 115. TELETYPE
 116. TELEFAX
 117. TELEVISION
 118. RADIO
 119. INTERNET
 120. EMAIL
 121. MOBILE
 122. LANDLINE
 123. TELEPHONE
 124. TELETYPE
 125. TELEFAX
 126. TELEVISION
 127. RADIO
 128. INTERNET
 129. EMAIL
 130. MOBILE
 131. LANDLINE
 132. TELEPHONE
 133. TELETYPE
 134. TELEFAX
 135. TELEVISION
 136. RADIO
 137. INTERNET
 138. EMAIL
 139. MOBILE
 140. LANDLINE
 141. TELEPHONE
 142. TELETYPE
 143. TELEFAX
 144. TELEVISION
 145. RADIO
 146. INTERNET
 147. EMAIL
 148. MOBILE
 149. LANDLINE
 150. TELEPHONE
 151. TELETYPE
 152. TELEFAX
 153. TELEVISION
 154. RADIO
 155. INTERNET
 156. EMAIL
 157. MOBILE
 158. LANDLINE
 159. TELEPHONE
 160. TELETYPE
 161. TELEFAX
 162. TELEVISION
 163. RADIO
 164. INTERNET
 165. EMAIL
 166. MOBILE
 167. LANDLINE
 168. TELEPHONE
 169. TELETYPE
 170. TELEFAX
 171. TELEVISION
 172. RADIO
 173. INTERNET
 174. EMAIL
 175. MOBILE
 176. LANDLINE
 177. TELEPHONE
 178. TELETYPE
 179. TELEFAX
 180. TELEVISION
 181. RADIO
 182. INTERNET
 183. EMAIL
 184. MOBILE
 185. LANDLINE
 186. TELEPHONE
 187. TELETYPE
 188. TELEFAX
 189. TELEVISION
 190. RADIO
 191. INTERNET
 192. EMAIL
 193. MOBILE
 194. LANDLINE
 195. TELEPHONE
 196. TELETYPE
 197. TELEFAX
 198. TELEVISION
 199. RADIO
 200. INTERNET
 201. EMAIL
 202. MOBILE
 203. LANDLINE
 204. TELEPHONE
 205. TELETYPE
 206. TELEFAX
 207. TELEVISION
 208. RADIO
 209. INTERNET
 210. EMAIL
 211. MOBILE
 212. LANDLINE
 213. TELEPHONE
 214. TELETYPE
 215. TELEFAX
 216. TELEVISION
 217. RADIO
 218. INTERNET
 219. EMAIL
 220. MOBILE
 221. LANDLINE
 222. TELEPHONE
 223. TELETYPE
 224. TELEFAX
 225. TELEVISION
 226. RADIO
 227. INTERNET
 228. EMAIL
 229. MOBILE
 230. LANDLINE
 231. TELEPHONE
 232. TELETYPE
 233. TELEFAX
 234. TELEVISION
 235. RADIO
 236. INTERNET
 237. EMAIL
 238. MOBILE
 239. LANDLINE
 240. TELEPHONE
 241. TELETYPE
 242. TELEFAX
 243. TELEVISION

que ce qu'il approuve. Il ne faut donc jamais parler de souscriptions, ni donner lieu à en exiger ; ni tant se déclarer sur des questions d'Ecole, sur lesquelles l'Eglise ne nous oblige point de prendre parti. Et c'est ce qu'on auroit évité, en attaquant vigoureusement son adversaire, au lieu de témoigner tant de peur de ces vaines accusations.

Nous sommes pleinement instruits que les Relations de Canada ont été écrites par les Jésuites, & approuvées par leurs Provinciaux, quoi que les Recolets qui soutiennent dans leur livre de l'établissement de la foi dans le Canada, qu'elles sont pleines de fables & de fictions, fassent semblant de croire qu'elles ne sont pas de ces Peres, mais qu'elles ont été faites sur de faux memoires. Mais ce que j'aurois voulu savoir, est s'il est vrai ce qu'on m'a dit autrefois, que la Congregation de la *Propaganda fide* ayant reconnu que les lettres annuelles de ces Peres étoient pleines de faussetés, elle leur avoit défendu d'en plus donner au public.

On vous a envoyé une These des Jésuites de Caën touchant la Religion, où il y a deux ou trois propositions horribles. Nous vous envoions aujourd'hui ce que nous reçumes hier de Paris, qui est la prétendue Apologie de ce Jésuite. Je m'en



trois ou quatre bien intentionnés, si ces affaires se terminent à la pluralité des voix, & que le credit des Rouliers, & les clameurs & brigues du P. Rolland fassent entrer le plus grand nombre dans le mauvais parti? Le Projet de Bulle que le P. Mulard a eu l'impudence de proposer, fait horreur: & l'auroit-il osé proposer, s'il n'avoit eu quelque esperance de le pouvoir faire passer? Cependant, où en seroit l'Eglise si on faisoit à Rome une telle chose? Pourroit-on s'empêcher de decouvrir comment ces choses s'y obtiennent, & le peu d'égard qu'on y doit avoir?

Ne pourroit-on point trouver quelqu'un qui fit entendre au Pape, que tous les gens de bien gémissent de voir qu'on le veuille engager en des choses, qui bien loin de procurer la paix à l'Eglise, la jetteroient dans une des plus horribles confusions qu'elle ait jamais été, & la rendroient incapable de combattre les hérétiques à cause des avantages qu'ils en tireroient. Les

• Domi-
nians.

Bacheliers * seroient bien aveugles, s'ils ne voioient où tend tout cela, & s'ils ne s'y opposoient de toutes leurs forces. Ils n'ont qu'à considerer ce que prétend le

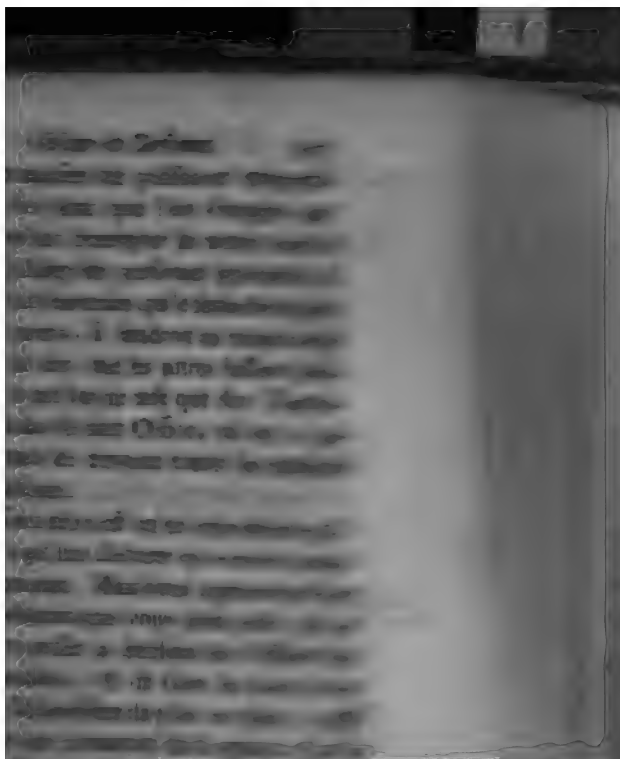
• Les
Jésuites.

passage du General des Rouliers *. Toute la grace qu'il fait à la grace efficace par elle même, est de reconnoître qu'elle est supportable, pourvu qu'on n'en tire pas la

la

soit, selon eux, nécessitante, pour trouver dans leur doctrine une nécessité opposée à la liberté d'indifférence, il a été obligé de la chercher dans ceux qui n'ont pas la grace efficace, & manquent aussi de la suffisante. Peut-on voir sans indignation qu'on ait espéré que de si grands égaremens d'esprit pourroient faire quelque impression sur ceux qui se croient capables de juger de toute la terre ?

Notre bon Pape est louable de travailler tout de bon à la réformation de beaucoup d'abus : mais il n'y a en point qu'il fût plus important de reformer, que celui de mettre dans le S. Office des Cardinaux aussi ignorans des matieres qui s'y traitent, que l'est un sayetier de l'Astronomie. Cependant ce n'est point par l'avis des Qualificateurs que les affaires s'y décident. Ils n'ont que voix deliberative. Il n'y a que les Cardinaux qui l'aient decisive, & leurs suffrages ne se pesent pas, mais se comptent. Combien peut-il donc arriver de pitoiables méprises dans les décisions des matieres doctrinales, lorsque le plus grand nombre de ceux qui en jugent n'en savent pas plus que le Cardinal Neveu du dernier Pontificat, & que manque de lumiere & souvent même d'équité, il est très facile qu'ils se determinent à favoriser le méchant parti par les sollicitations



noir.
Chrétien.

• Le P.
P.

118 *DXCI. Lettre de M. Arnauld*
ment le P. Patrice * a-t-il pu être par
ce libelle, puis que vous aviez assuré
deux des examinateurs étoient d'avis qu'il
le condamnat. Je ne crois pas qu'il fût
nécessaire que vous fassiez copier l'écrit
des Bacheliers, pour nous l'envoyer.
Mais s'il y avoit quelques faits importants
que je n'eusse pas su, vous en pourriez
faire un extrait, si vous jugiez qu'il étoit
utile que je les fusse. Je suis tout à vous.

L E T T R E D X C I I.

11. Avril
1693.

A MADAME DE FONTPERTUIS
Sur la dispute qui avoit été entre lui
le P. Lami Bénédictin.

• Le Père
Lami
Bénédictin.

J'Ai été surpris de ce que l'on dit de
lui qui se dispose à se faire tailler.
Qu'on ne doit pas le laisser mourir sans
faire une petite correction sur son style ap-
rès avoir été dur à l'égard d'un ami qu'il devoit
plus ménager. On exagère ensuite beau-
coup cette faute, & on s'étonne de
qu'un homme qui jusqu'ici a paru d'une
humilité & d'une douceur non commu-
ne, & qui a même pratiqué ces vertus
jusqu'à l'excès à l'égard de certains Au-
teurs, se soit tellement laissé dominer par
sa mauvaise humeur contre une personne
qui lui devoit être si chère.

vaincre. Je suis fait ainsi : je juge des autres comme je desirerois qu'on juge de moi. J'ai toujours cru qu'il étoit indigne des chrétiens d'être plus délicats sur cela que ne l'ont été les sages Païens, & que l'on devoit mutuellement observer ces regles de Ciceron : *Il ne faut pas, dit-il, blâmer les reprehensions que les amis qui disputent ensemble se font mutuellement. Mais les injures, les paroles outrageuses, les emportemens de colere & de picque, & les querelles opiniâtres me paroissent indignes de la Philosophie. Je suis de votre avis, répond son ami qui soutenoit contre lui les sentimens d'Epicure : Car on ne sauroit disputer sans que chacun ait la liberté de reprendre ce qu'il improvise dans son adversaire. Mais on ne sauroit disputer raisonnablement, quand on le fait d'une maniere colere & opiniâtre.*

Or je n'ai trouvé ni opiniâreté ni colere dans l'Ecrit de notre ami, ni rien d'injurieux contre ma personne. Estimant infiniment S. Augustin, en quoi il a raison, l'amitié qu'il a pour moi l'a porté à me représenter un peu fortement le tort que je me faisois d'abandonner un point de sa doctrine qu'il a cru plus important qu'il n'est en effet. Estimant peu S. Thomas, en quoi il a tort, il m'a fait entendre que je ne devois pas
avoir

Letter to ...

1. *Le premier de la série* est un *document* qui *contient* *des* *informations* *sur* *la* *question* *de* *la* *liberté* *de* *la* *presse* *en* *France* *en* *1944* *et* *en* *1945* *et* *en* *1946* *et* *en* *1947* *et* *en* *1948* *et* *en* *1949* *et* *en* *1950* *et* *en* *1951* *et* *en* *1952* *et* *en* *1953* *et* *en* *1954* *et* *en* *1955* *et* *en* *1956* *et* *en* *1957* *et* *en* *1958* *et* *en* *1959* *et* *en* *1960* *et* *en* *1961* *et* *en* *1962* *et* *en* *1963* *et* *en* *1964* *et* *en* *1965* *et* *en* *1966* *et* *en* *1967* *et* *en* *1968* *et* *en* *1969* *et* *en* *1970* *et* *en* *1971* *et* *en* *1972* *et* *en* *1973* *et* *en* *1974* *et* *en* *1975* *et* *en* *1976* *et* *en* *1977* *et* *en* *1978* *et* *en* *1979* *et* *en* *1980* *et* *en* *1981* *et* *en* *1982* *et* *en* *1983* *et* *en* *1984* *et* *en* *1985* *et* *en* *1986* *et* *en* *1987* *et* *en* *1988* *et* *en* *1989* *et* *en* *1990* *et* *en* *1991* *et* *en* *1992* *et* *en* *1993* *et* *en* *1994* *et* *en* *1995* *et* *en* *1996* *et* *en* *1997* *et* *en* *1998* *et* *en* *1999* *et* *en* *2000* *et* *en* *2001* *et* *en* *2002* *et* *en* *2003* *et* *en* *2004* *et* *en* *2005* *et* *en* *2006* *et* *en* *2007* *et* *en* *2008* *et* *en* *2009* *et* *en* *2010* *et* *en* *2011* *et* *en* *2012* *et* *en* *2013* *et* *en* *2014* *et* *en* *2015* *et* *en* *2016* *et* *en* *2017* *et* *en* *2018* *et* *en* *2019* *et* *en* *2020* *et* *en* *2021* *et* *en* *2022* *et* *en* *2023* *et* *en* *2024* *et* *en* *2025* *et* *en* *2026* *et* *en* *2027* *et* *en* *2028* *et* *en* *2029* *et* *en* *2030* *et* *en* *2031* *et* *en* *2032* *et* *en* *2033* *et* *en* *2034* *et* *en* *2035* *et* *en* *2036* *et* *en* *2037* *et* *en* *2038* *et* *en* *2039* *et* *en* *2040* *et* *en* *2041* *et* *en* *2042* *et* *en* *2043* *et* *en* *2044* *et* *en* *2045* *et* *en* *2046* *et* *en* *2047* *et* *en* *2048* *et* *en* *2049* *et* *en* *2050* *et* *en* *2051* *et* *en* *2052* *et* *en* *2053* *et* *en* *2054* *et* *en* *2055* *et* *en* *2056* *et* *en* *2057* *et* *en* *2058* *et* *en* *2059* *et* *en* *2060* *et* *en* *2061* *et* *en* *2062* *et* *en* *2063* *et* *en* *2064* *et* *en* *2065* *et* *en* *2066* *et* *en* *2067* *et* *en* *2068* *et* *en* *2069* *et* *en* *2070* *et* *en* *2071* *et* *en* *2072* *et* *en* *2073* *et* *en* *2074* *et* *en* *2075* *et* *en* *2076* *et* *en* *2077* *et* *en* *2078* *et* *en* *2079* *et* *en* *2080* *et* *en* *2081* *et* *en* *2082* *et* *en* *2083* *et* *en* *2084* *et* *en* *2085* *et* *en* *2086* *et* *en* *2087* *et* *en* *2088* *et* *en* *2089* *et* *en* *2090* *et* *en* *2091* *et* *en* *2092* *et* *en* *2093* *et* *en* *2094* *et* *en* *2095* *et* *en* *2096* *et* *en* *2097* *et* *en* *2098* *et* *en* *2099* *et* *en* *2100* *et* *en* *2101* *et* *en* *2102* *et* *en* *2103* *et* *en* *2104* *et* *en* *2105* *et* *en* *2106* *et* *en* *2107* *et* *en* *2108* *et* *en*

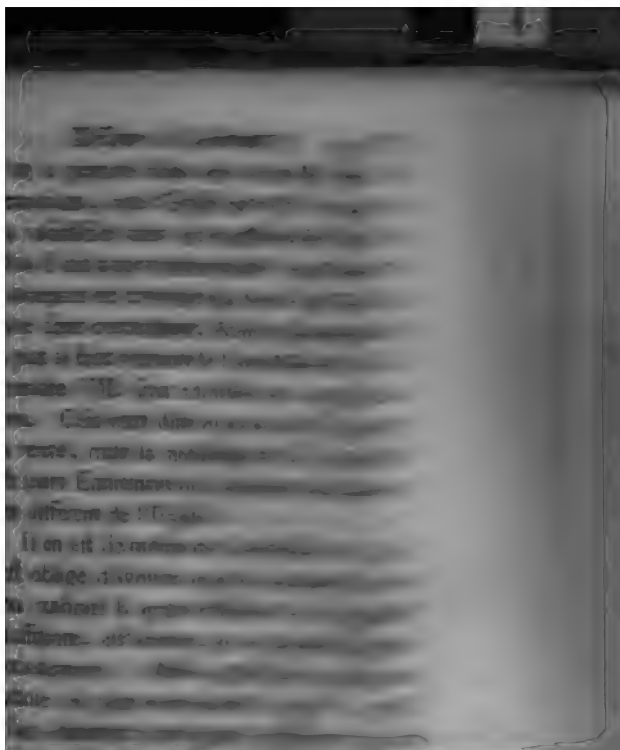
que cette petite dispute ne l'ait altérée.

Mais je me souviens d'avoir traité cette même matière, de ce qu'on doit à l'amitié dans ces sortes de différens, dans ma défense contre la Réponse au livre des vraies & des fausses idées. Vous le pourrez voir dans les pages 225. 226. & 227. Je rapporterai seulement ce que S. Augustin dit à un S. Moine nommé Rone, qui lui avoit envoyé les deux livres de Vincent Victor. „ Loin, dit-il, de
 „ vous savoir mauvais gré de ce que vous
 „ m'avez donné connoissance de ce qu'on
 „ a écrit contre moi, je n'en fai pas mê-
 „ me mauvais gré à celui qui l'a écrit.
 „ Car aiant d'autres sentimens que moi
 „ touchant l'origine de l'ame, me l'a-t-il
 „ dû taire? Il auroit peut-être été meil-
 „ leur qu'il me l'eut écrit à moi-même
 „ qu'à un autre : mais il n'a osé le faire
 „ ne me connoissant pas. Que s'il lui
 „ est échappé quelques termes durs qui
 „ paroissent m'être injurieux, je dois
 „ croire que ce n'a pas été dans le dessein
 „ de m'offenser, mais dans la nécessité
 „ de défendre son sentiment. Car quand
 „ j'ignore quel est envers moi le cœur
 „ d'un autre homme, il vaut mieux sans
 „ doute que j'en juge en bonne qu'en
 „ mauvaise part. Ainsi je puis croire
 „ que c'est l'affection qu'il a pour moi
 „ qui

n'exécutât un misérable projet de Bulle, qui renverse toutes les bonnes esperances que vous nous aviez données. Mais il y a toujours lieu de craindre qu'ils ne le puissent empêcher long-tems. La voie que l'on tient, & que l'on prend pour fondement de la maniere dont nos affaires doivent être décidées, n'en peuvent que faire attendre une très méchante issue.

On témoigne desirer que les parties conviennent ensemble, afin de pouvoir terminer tous ces differens par une bonne paix. Et on propose pour cela une conference entre le député de l'Université de Louvain, & un Dias, Cordelier, denonciateur d'un nombre immense de propositions très malignement extraites de divers livres, Theses & écrits. On ne compte pour rien, que rien n'est plus aisé de convaincre ce denonciateur d'être un calomniateur public, tant un grand nombre de ces propositions ont été rapportées de mauvaise foi. Il a du credit auprès des Ambassadeurs de l'Empereur & du Roi d'Espagne, & il témoigne beaucoup de zèle contre les prétendus Jansenistes. C'en est plus qu'il n'en faut, pour avoir pu proposer impunément tant de faussetés & d'impostures qu'il lui aura plu.

Enfin on entre en conference. Il ne trouve rien de solide à dire contre ce qu'on



On auroit tiré de là deux grands avantages. L'un, qu'on auroit fait connoître combien ce que l'on propose pour avoir la paix, est déraisonnable. L'autre, que ce Cordelier n'auroit pu nier qu'il n'eût dit telle & telle chose à M. du Til : ou que s'il le nioit, l'autre le lui soutenant, ce seroit une occasion de rompre tout commerce avec une personne si emportée, & de si mauvaise foi. J'ai peur qu'on ne gâte tout, pour affecter une trop grande moderation.

Nous avons vu il y a quelque tems le Journal de M. Sinnich où il rapporte ce qu'il fit à Rome sur le sujet de la Bulle d'Urbain VIII. contre Jansenius. Il soutient toujours qu'elle étoit subreptice, parce que Albisi y avoit mis ce que le Pape lui avoit ordonné de ne pas mettre. Il parle toujours avec la même force au Pape & aux Cardinaux ; & bien loin d'en être moins estimé, le Pape Innocent X. qui succeda à Urbain, se plaignoit de ce qu'il n'y avoit point à Rome de si savant homme que celui là. Je vous ai déjà averti qu'il falloit éviter d'engager personnes à des signatures.

On vous envoie une horrible piece approuvée par du Bois, *Jansenismus ever- tens omnem Religionem*. Si on n'en a pas de l'horreur à Rome, & si on hesite un moment à le condamner comme la plus

Le 15 Mars 1888
Monsieur le Ministre
J'ai l'honneur de vous adresser ci-joint
un rapport sur les travaux effectués
par les élèves de l'école pendant
l'année scolaire 1887-1888. Ce rapport
vous fera connaître les progrès réalisés
et les résultats obtenus. Je vous prie
d'agréer, Monsieur le Ministre, l'assurance
de ma haute considération.

• Le Pa-
pe Alex.
VIII.

très secrète, il n'y a pas d'apparence que celui qui s'est mis sur le throne, en ait eu connoissance. Et par conséquent on ne pourroit pas dire avec justice que c'a été la cause de la revolution. Cependant, quand cela auroit été su, je ne vois pas quel sujet cela auroit pu donner au restaurateur du Nepotisme*, de ruiner ces Missions en les tirant de la dépendance des Evêques François qui y faisoient fort bien, pour les faire retomber sous la puissance des Rouliers qui n'y pouvoient que tout gâter. Car on savoit très bien à Rome, que ces Vicaires Apostoliques, quoique François, ne se sont jamais adressés qu'au S. Siege pour toutes les difficultés qu'ils ont trouvées dans leur ministère; & que dans les mauvais traitemens que leur ont fait les Jesuites, ils n'ont jamais eu la moindre pensée de s'en plaindre à leur Roi, mais que ç'a toujours été aux souverains Pontifes de qui ils avoient reçu leur mission. Pourquoi donc s'en prendre à eux de ce qu'on auroit fait à la Cour de France qui n'auroit pas été à propos, & ce qui est encore pis, de ce que les Jesuites leurs ennemis déclarés auroient fait contre leur devoir? A-t-on pu regarder en cela la nation qui leur est commune, sans une manifeste injustice? Cependant je ne sai que penser de ce que vous dites avoir appris, que

que c'est Innocent XI^e qui a établi à Siam un Evêque en titre, dont il a voulu faire la nomination au Roi de Portugal. Je voudrois bien que cela ne fût pas vrai : mais il me paroît indigne d'un si bon Pape.

Nous venons d'apprendre de l'écrivain que nous avons commencé de lire, que la plus grande raison qu'il en le S. Siège d'envoyer des Evêques en Orient, est qu'on y voit reconnu qu'on n'y pouvoit établir solidement le Christianisme, qu'en y faisant beaucoup de prêtres de ces pays là, ce que les Jésuites n'avoient jamais voulu faire. Mais c'est à quoi les Vicaires Apostoliques se sont appliqués avec plus de soin. Aiant trouvé à Siam beaucoup de commodités pour avancer cette sainte œuvre, ils y avoient établi un séminaire avec beaucoup de dépense, où ils ont for-

Cum fortis & potens preparatur voluntas à Domino, facile fit opus pietatis quod prius difficile atque impossibile fuit. Mais on ne voit point dans tout cela, ni de *qualitas fluens*, ni d'*actus indeliberatus*, dans lequel M. d'Ipres a fait consister sa delectation victorieuse, en quoi certainement il s'est trompé. Mais il est de la prudence de ne le mettre point en jeu, & de ne se point faire un mérite de ce qu'on l'abandonne en cela, ce que j'ai empêché fort à propos que ne fit M. Du Til.

Mais je suis toujours bien plus frappé que de tout cela, du *Fansenismus omnem destruens Religionem*. Vous avez déjà reçu un échantillon de ce qu'on a dessein de faire contre cette abominable piece. Je pensois vous l'envoyer toute entière aujourd'hui, mais vous n'en recevrez que la moitié: ce ne sera que dans huit jours que vous aurez le reste. Cela fait tellement connoître le genie de nos ennemis, & leur impudence à nous calomnier, que si on n'a pas le courage de les condamner en leurs propres personnes, comme des calomniateurs outrés & tout à fait excusables, on doit proscrire la piece par un decret à part, & les débouter de toutes leurs demandes; puisqu'ils ne pouvoient mieux faire voir combien leur cause étoit méchante, que d'avoir été réduits à la sou-

tenir

tenir par un tel excès de calomnie, qu'à peine en trouveroit-on d'exemple parmi les païens.

Mais ce qui vous pourra surprendre, est que la peur que j'ai eu qu'elle ne demeurât impunie faute d'un dénonciateur, a fait que je me suis résolu de l'être, si cela est nécessaire; & je vous envoie pour cela les deux papiers que vous trouverez avec cette lettre. J'ai fait outre cela une lettre à M. Steyaert, qui sera signée de moi, & que j'ai dessein de faire imprimer. Je suis assuré de le mettre par là dans un terrible embarras. Car le moyen de soutenir l'approbation qu'il a donnée à des impostures si diaboliques, & ce lui sera une éternelle confusion, s'il demeure dans le silence. Je vous ai déjà averti que c'étoit perdre le plus grand avantage

148 *DXVIII. Lettre de M. Arnauld
ecclésiastique ni séculier, plus d'éras, plus
de lois, plus de châtimens, afin de pouvoir
sans crainte établir les fondemens des libéraux
et des Athées.*

• Le P.
Desirant.

† Le P.
Maffou-
lier.

Je relis votre lettre. Il est certain qu'il faut répondre à l'Ecrit du P. Mular * contre les 5. Articles. Mais il seroit bien facheux qu'on le fit foiblement, & que M. Solier † que vous dites qui y travaille, laissât passer ce méchant principe de la grace nécessaire afin que le péché soit imputé, &c. & ce que dit ce traître à son Ordre, que S. Augustin n'a dit que de la grace de la persévérance finale, qu'elle est *indeclinabilis* & *insuperabilis*. Mais rien n'est plus fort contre la grace que Dieu ne manqueroit point de donner *urgente praecepto*, que de ce que S. Augustin aiant à répondre aux plaintes des Moines d'Adrumet, n'a point eu recours à cette grace pour les appaiser. Voir ce qu'on en a dit dans l'Apologie des SS. Peres 1. Edit. 3. Part. 3. Point Art. 60.

Il n'y a rien qu'on ne doive craindre de vos Romains, après ce qu'on leur a fait faire pour le livre du P. Tellier, par la cabale de M. Roland *.

• Card.
d'Escoq.

LET-

L E T T R E D X C I X.

A M. DU VAUCEL. *Sur le libelle* 15. Mai
intitulé Jansenismus &c; & l'histoire 1689.
d'un Curé de S. Nicolas de Mons.

Vous aurez vu par mes lettres précédentes, que ce que je craignois est arrivé. Je vous témoignois apprehender qu'on ne fût pas assez touché du *Jansenismus*, & qu'on ne travaillât qu'à s'en défendre, au lieu de faire retomber l'abomination de cette infame piece contre ceux qui l'ont produite. Vous verrez comme on s'y est pris dans les deux écrits, l'un François & l'autre latin. C'est à quoi il s'en faut tenir, & demander hau-

prévues de si affreuses calomnies. Ce sera une espèce de compensation qui vous fera très avantageuse. On ne vous accordera pas tout ce que vous demandez contre eux pour la réparation de votre honneur : mais on sera honteux de leur accorder ce qu'ils demandent contre vous touchant le formulaire. Faites bien entrer M. du Tildans cette pensée. Elle est plus importante qu'on ne sauroit croire. C'est une proverbe latin : *Iniquum petendum, ut equum feras*. Mais c'est ce qu'on peut tourner ici d'une autre manière, faites bien du bruit, & faites vous tenir à quatre en demandant ce qui est de justice, afin d'obtenir au moins par là qu'on ne vous fasse point d'injustice.

• l'Ar-
chevêque
de Mali-
nes.

On vient de nous dire une chose horrible de M. Arcade *. Une Abaie de l'Ordre de Prémontré est vacante: les Religieux en nomment 3. au Roi d'Espagne. De trente voix le plus homme de bien & le plus capable de cette charge en a 18. un autre 10. Et un très méchant Religieux n'en a que deux celui qui a 10. voix est ici, & sollicite pour celui qui en a 18. Mais M. Arcade s'est tellement déclaré pour le fripon qui n'en a que deux, que l'on croit qu'il a gagné son Altesse, & que le Conseil d'Etat qui doit donner sa consulte, & qui est pour le bon, aura bien de

de la peine à empêcher que M. Arcade ne l'emporte. Cette Abaïe est dans le Diocèse de Gand, & c'est de l'Evêque de Gand que l'on fait cette histoire, parce qu'il en a écrit à des Conseillers d'Etat, en se plaignant du tort que cela peut faire à son diocèse, parce qu'il y a beaucoup de Curés qui dependent de cette Abaïe. Ce Prelat est sur cela dans de fort bons principes & très persuadé qu'on est obligé en conscience de donner les benefices aux plus dignes, sur tout ceux qui ont charge d'ames.

Mais les Rouliers * qui font faire à M. * Les
Arcade tout ce qu'ils veulent, ont d'au- Jesuites.
tres maximes. C'est de mettre autant
qu'ils peuvent dans les emplois ceux qui
sont de leur cabale, quelques indignes qu'ils
puissent être, & de soutenir les plus mal

prétives de si affreuses calomnies. Ce sera une espèce de compensation qui vous sera très avantageuse. On ne vous accordera pas tout ce que vous demandez contre eux pour la réparation de votre honneur : mais on sera honteux de leur accorder ce qu'ils demandent contre vous touchant le formulaire. Faites bien entrer M. du Tillet dans cette pensée. Elle est plus importante qu'on ne sauroit croire. C'est une pro-verbe latin : *Iniquum pretensum, non apertum ferat*. Mais c'est ce qu'on peut tourner ici d'une autre manière, faites bien du bruit, & faites vous tenir à quatre en demandant ce qui est de justice, afin d'obtenir au moins par là qu'on ne vous fasse point d'injustice.

• P Ar-
chevêque
de Mali-
nes.

On vient de nous dire une chose horrible de M. Arcade *. Une Abaïe de l'Ordre de Prémontré est vacante: les Religieux en nomment 3. au Roi d'Espagne. De trente voix le plus homme de bien & le plus capable de cette charge en a 18. un autre 10. Et un très méchant Religieux n'en a que deux celui qui a 10. voix est ici, & sollicite pour celui qui en a 18. Mais M. Arcade s'est tellement déclaré pour le fripon qui n'en a que deux, que l'on croit qu'il a gagné son Altesse, & que le Conseil d'Etat qui doit donner sa consulte, & qui est pour le bon, aura bien de

de la peine à empêcher que M. Arcade ne l'emporte. Cette Abaïe est dans le Diocèse de Gand, & c'est de l'Evêque de Gand que l'on fait cette histoire, parce qu'il en a écrit à des Conseillers d'Etat, en se plaignant du tort que cela peut faire à son diocèse, parce qu'il y a beaucoup de Curés qui dependent de cette Abaïe. Ce Prelat est sur cela dans de fort bons principes & très persuadé qu'on est obligé en conscience de donner les benefices aux plus dignes, sur tout ceux qui ont charge d'ames.

Mais les Rouliers * qui font faire à M. * Les
Arcade tout ce qu'ils veulent, ont d'au- Jesuites.
tres maximes. C'est de mettre autant
qu'ils peuvent dans les emplois ceux qui
sont de leur cabale, quelques indignes qu'ils
puissent être, & de soutenir les plus mal

tement, laquelle l'avoit suivi en Hollande ; & que l'ayant quittée quelque tems après pour aller à la guerre, sur ce qu'on lui dit qu'elle étoit morte, sans avoir d'autre assurance, il avoit pris les Ordres sacrés à l'âge de 23. ans avec dispense d'âge & d'interstices : mais qu'environ 18. mois après sa femme le vint retrouver, voulant absolument vivre avec lui comme avec son Mari. Qu'il consulta son Confesseur, qui lui dit qu'il le pouvoit faire pourvu que cela fut secret. C'est ce qu'ils ont fait 20. ans durant aiant eu deux enfans morts en bas âge : si ce n'est qu'il y a sept ans qu'un Recolet leur dit qu'ils étoient en mauvaise conscience, & qu'il falloit au moins que la femme fit vœu de continence ; ce qu'elle dit qu'elle a fait & qu'elle a gardé : mais il y a environ un an que M. l'Archevêque de Cambrai fut averti de ce beau ménage, & il se crut obligé d'en faire informer. L'Official alla à Mons, & on le traita avec tant d'indulgence, qu'on lui promît de le laisser dans sa Cure, pourvu que sa prétendue femme, qui passoit pour sa sœur ou sa belle sœur, se retirât dans un Monastere ou une maison de filles devotes, & qu'elle promît de n'en point sortir pour l'aller voir. On eût beaucoup de peine à tirer cela d'elle ; mais enfin elle se retira & promit
de

L E T T R E D C.

22. Mai
1693.

M. DU VAUCAL. Sur la com-
mande du C. d'Esfrées; l'Ecrit du C.
Rospigliosi; l'Aprobation que M. l'Eve-
que de Meaux donnoit à la IX. par-
tie des Difficultés; & quelques autres
petits Ecris.

* Le C.
d'Esfrées.† Com-
tre le
péché
Philoso-
phique.* M. Di-
rois Doc-
teur de
Sorbon-
ne.

† Jésuite.

JE n'ai presque rien aujourd'hui à vous
mander. Il faut avouer que M. Ro-
land * est... de s'être déclaré contre les De-
votions & après m'avoir autrefois ta-
moigné tant d'amitié. Je m'imaginais que
s'il avoit en toujours avec lui le petit hom-
me † qui mourut en s'en retournant en
France, il n'auroit pas fait tant de lache-
tés. Je crois qu'il ne sera pas difficile de
refuter l'Ecrit du Cardinal Rospigliosi.
C'est l'ouvrage de quelque Roulier †. Il
faudroit prendre garde de quel tems il est.
Car il est peu considerable, s'il n'est pas
du tems même que les choses se passoient.
La Requête de M. Dorat & la reponse
de M. de Perefixe ont bien fait voir
qu'on n'a jamais pris en France ce qu'on
a fait à Rome pour une simple tolerance.
Tout cela est à la fin du Phantôme. Vous
n'aurez pas manqué de vous en bien fer-
vir. Les Rouliers sont plaisans de dire
que

que je ſuis demeure court ſur l'avis qu'ils m'ont adreſſé ſur la 4. Denonciation. C'eſt eux qui ſont demeure courts ſur la 2. la 3. & la 5. Et ſur les volumes de la Morale Pratique. Je n'ai pas daigné lire ce prétendu avis, parce que j'étois alors occupé à autre choſe. Ils ont de plus à répondre au *Philophiſmus Chronologus*.

On nous mande de Paris que M. de Meaux eſt très content de la 9. partie des Difficultés : & qu'il s'eſt engagé de ſoutenir l'autorité de S. Auguſtin contre la dernière Critique de M. Simon. C'eſt le 3. ouvrage ſur le Nouveau Teſtament. La manière dont il y parle de S. Auguſtin eſt inſupportable. M. Du Pin n'en parle pas mieux dans ſa Retraction qui vous a été envoyée. Il n'y a que quatre ou cinq jours, que j'ai achevé une gran-

156 D.C. Lettre de M. de la Harpe
sire de la grâce, comme je vous
l'avais déjà écrit.

Je vous rends grâce de ce que vous
m'avez envoyé de la Chine. Je suis bien
obligé à celui qui a pris la peine de le co-
pier. Je m'en vas donner à imprimer le
7. Volume de la Morale Pratique, & le
8. suivra bientôt. Car il s'en achève dans
ap. ou 5. jours; je travaille à y mettre la
dernière main, car je ne sai si on nous
laissera ici en repos: étant certain que le
Roi vient bien accompagné; mais on ne
sait où: j'abandonne tout à Dieu. Je ne
doute point que vous n'ayez approuvé le
Rapport. On en est tout à fait con-
sent à Locrvain. Ils le font mettre en la-
tin. Je suis tout à vous.

LETTRE DCI.

29. May
1693.

A M. DU VAUCEL. Sur le présent
que les Jesuites avoient fait à un Car-
dinal pour empêcher la condamnation du
livre du P. Tellior; & la conduite que
le P. Desfrant tenoit à Rome.

Je ne sai plus de quoi on peut s'assurer
en ai lieu où vous êtes à l'égard des Je-
suites, puisqu'ils sont venus à bout par
deux mille écus prêtés ou donnés à un
Cardinal, d'exempter de la Censure un
aussi

THE

[illegible]

¹ (c) Rouliers : de tout ce qu'ils ont dit contre ce Memorial. Si cette lettre vient encore assez à tems, faites leur faire, je vous supplie, reflexion sur ce que je vous dis.

N'a-t-on point fait reproche au P. Mulart † qu'il agit contre son principal deputé qui est M. Sacyart, en travaillant comme à fait à ruiner les cinq Articles. Les derniers Ecrite de ce Moine que vous nous avez envoyés, & sur tout cette Requête au nom de l'Université, font si impudens, que ce sera une chose honteuse à la Cour de Rome, de laisser sans châtimens une telle effronterie. Nous ferons par le premier ordinaire ce que nous pensez du Pape dont vous aurez reçu un abrégé. Nous sommes toujours étonnés, que vous n'avez pensé qu'à vous en défendre (j'entends du Placart) sans songer au grand avantage que vous en pouviez tirer.

REF: DCE-Interfaced to DCE

* I c) Roulers; de tout ce qu'il en a dit con-
 tre ce Memorial. Si cette lettre vient en-
 core assez à tems, faites leur faire, je vous
 supplie, reflexion sur ce que je vous dis.
 N'a-t-on point fait reproche au P.
 Mulart † qu'il agit contre son principal
 deputé qui est M. Sacyant, en travail-
 lant comme il fait à ruiner les cinq Arti-
 cles. Les derniers Ecrits de ce Moine
 que vous nous avez envoyés, & sur tout
 cette Requête au nom de l'Université,
 sont si impudens, que ce sera une chose
 honteuse à la Cour de Rome, de laisser
 sans châtimens une telle effronterie. Nous
 ferons par le premier ordinaire ce que
 vous pensez du Pape dont vous aurez
 reçu un abrégé. Nous sommes toujours
 étonnés, que vous n'avez pensé qu'à
 vous en défendre (j'entends du Placart)
 sans songer au grand avantage que vous
 en pouviez tirer.

LET-

L E T T R E D C I I .

A M. DU VAUCEL. Sur les affaires de la Chine; le different des Jesuites avec leur Général Gonzales, au sujet de la Probabilité; le Projet de Bulle dont il a déjà parlé. 4. Juin 1693.

JE ne vois pas qu'il fût à propos de faire aucun usage de la lettre dont vous avez envoié la copie, ni de parler de la revolution de Siam, comme si la France en avoit été cause. Car ce qu'on entend par cette revolution, est que ceux qui avoient droit à la Couronne, en ont été depossédés, & qu'un étranger s'en soit emparé. Or cette lettre ne prouve point du tout que la France ait eu un semblable

Il y a tant de justes reproches à faire à ces Pores pour leur bien, & pour celui de l'Eglise, que j'ai pour principe de ne leur en faire jamais sur des choses douteuses, & qui peuvent être interprétées en bien & en mal, & de ne point pousser ceux qu'on leur peut faire justement au delà de ce qui est clair. Ainsi tout l'usage qu'on pourroit faire de cette lettre, est de faire voir leur esprit d'intrigue & de cabale, que Dieu permet qui ait de très méchantes suites. Mais ma pensée est qu'il vaut mieux n'en rien dire, tout ? outre que je ne fais quelle preuve on pourroit avoir que cette lettre soit véritable & non supposée. Quand on a une bonne cause, on la gâte & on l'affoiblit en y mêlant des choses qui peuvent être contestées. J'ai soin de ne le point faire autant que je puis, & je m'en trouve bien. C'est ce qui fait que je donne peu de prise, & que je laisse peu de lieu à la réplique. Je doute, par exemple, que M. Steyaert puisse rien dire contre le Procès de calomnie, dont nous attendons que vous nous disiez votre pensée.

Il seroit inutile de vous rien écrire touchant le formulaire. Car, selon que vous mandez, cette affaire aura été terminée bien ou mal Jeudi dernier. Si c'est en
mal

Lettre de Lorraine. 251

mal & que la nouvelle Belle passe. ce sera une chose bien difficile. Et à l'égard de vos gens de renée que de l'empêcher selon le vœu de P. Boncompagni * qu'on fera contracter de faire mourir le dernier Duc de M. de T. , nous y avons paru fort bien fait. Mais nous ne faisons pas de beaucoup espérer l'accomplissement de cette œuvre.

Je vous supplie d'assurer notre illustre Ami * que je lui fais bien obligé de ce qu'il continue toujours à se souvenir de moi avec tant de bonté : mais que je ne crois pas me devoir mêler de la guerre intestine des Solipses * en me déclarant pour un des partis. Celui qui paroît le meilleur n'est pas trop bon dans le fond. Celui qui en est le Chef, & que les autres veulent pousser, est un assez pauvre

* Le Cardinal
Laurel

* M.
Cassini

* Les Je-
suits,
qui &
soient
alors di-
visés en
sujets du

note DCLII. Histoire de Lorraine

C'est un juste jugement de Dieu, que ceux qui déchirent les plus gens de bien par de si outrageuses calomnies, se déchirent les uns les autres en se revoltant contre leur Chef. Mais ce que j'ai à vous dire sur le sujet de ces calomnies est encore plus considerable : c'est que je trouve qu'on n'en est point assez touché, lors même qu'elles sont aussi grossieres & aussi atroces que celles là. Il semble qu'on les regarde comme des mensonges officieux qui ne seroient que de legers péchés veniels. On n'en tire point les conséquences naturelles qu'on en devoit tirer. Que ceux qui en ont été tant de fois convaincus, sans en avoir jamais fait réparation, devroient être considerés comme des gens sans honneur & sans conscience qu'on ne devoit plus croire en rien : que ce seroit une Bulle contre les calomnieurs & les médifans qu'il faudroit faire, pour procurer à l'Eglise la paix & la tranquillité que tout le monde souhaite. Mais que pour ne pas changer ce remede en poison, il faudroit bien marquer, qu'on ne doit appeller calomnie, que ce qui est incontestablement tel. Car ce seroit une injustice criante de faire passer pour calomnieurs tous ceux à qui leurs adversaires donnent ce nom : puisque ce sont ceux qui les appellent ainsi

Docteur de Sorbonne. 163
ainsi sans en donner de bonnes preuves,
qui sont eux-mêmes calomniateurs. Ce
sera le sujet du 8. Tome de la Morale
Pratique qui est tout achevé, mais non
encore copié.

LETTRE DCIII.

*A M. DU VAUCEL. Sur un Memo- 19. Juin
rial qui devoit être présenté au Pape tou- 1693
chant les affaires du Diocèse de Malines;
la maniere dont il falloit attaquer le Jan-
senismus &c. & ce que l'on disoit à Rome
que M. de Cassini assuroit en consequence
d'un tremblement de terre.*

Nous avons été fort satisfait du Me-
morial Italien qui doit être présenté
au P. Patrice *. Je voudrois seulement * L

• Le
Cardinal
Casanate.

les tiendra toujours pour hérétiques tant qu'ils ne changeront point de sentiment. Il faudroit donc commencer, comme dit fort bien M. Albin *, par juger si leur doctrine est hérétique ou non, afin que ce soit avec raison qu'on les oblige d'en changer.

Ma pensée n'a point été qu'on fit un Procès en forme contre les Auteurs du *Fausfausmus*, que devant le public. J'ai seulement prétendu qu'on fit de très fortes plaintes contre cet horrible libelle, par de bons memoriaux, en se tenant toujours dans les termes du Procès même, en demandant justice de ce qu'il a dit de horriblement injurieux contre les personnes, sans entrer dans la discussion des conséquences fausses & extravagantes qu'il a tiré des dogmes pris de travers. Je suis assuré que pourvu qu'on demeure ferme dans cette maniere d'attaquer les auteurs de ce libelle, il est impossible d'empêcher que tout le monde ne les condamne. Voilà sur quoi je voudrois que l'on insistât, & que l'on présentât requête sur requête, plainte sur plainte, & qu'on ne se tût qu'on n'eût fait justice à ceux qui ont été si horriblement calomniés. Il faudroit sur tout représenter quelle foi on peut ajoûter à ce que M. Arcade & les Rouliers disent de la prétendue nécessité

sité du formulaire pour arrêter le progrès d'une prétendue hérésie ; puisqu'on voit par cette piece , le peu de conscience qu'ils font d'avancer les plus incroyables mensonges qu'on se puisse imaginer. L'Approbation de du Bois emporte celle du S. Arcade, puisqu'il dit dans sa lettre imprimée dans le *Procès*, que cet Ecrit est appuié par une *plus grande autorité que celle du Recteur*, que M. Steyaert n'oseroit desavouer ce qu'il en a dit en pleine Faculté. Enfin, il y a un milieu entre faire un *Procès* en forme, & se contenter que ce libelle soit mis dans une feuille de l'*Index* ou du S. Office. Car pour ce dernier ce n'est rien : & les Rouliers pourront dire que c'est qu'on en a trouvé les expressions trop fortes, & non qu'on les ait cru fausses.

l'élevation du Pôle. Que Paris est précisément la même, qu'Amsterdam avoit auparavant, & Amsterdam la même que Stockholm &c. Or si cela étoit, on se seroit apperçu ou on s'appercevoit précisément, qu'à Paris les plus longs jours d'été qui n'étoient que de 16. heures, seroient cette année de 17. & à Amsterdam de 18, qui n'étoient auparavant que de 17. Il faudroit de plus que les Cadrans au soleil se trouvaient faux. Car la plupart se font sur l'élevation du Pôle de chaque pais. Et on se seroit apperçu à Rome, où le jour commence au coucher du soleil, que le soleil en ce temps-ci se touche plus tard que l'année passée, de quoi on se seroit bien apperçu par les Pendules.

Comme on ne fait point où je suis, on ne fait point aussi si le petit frere est avec moi ou non. Et ainsi il ne fait pas mal de se tenir sur ses gardes. Je vous ai déjà mandé que je ne jugeois point à propos de me mêler du différent des Rouliers.

L E T T R E D C I V.

*A. M. DU VAUCEL. Sur le libelle^{12. Juin.}
intitulé Jansenismus &c. la conduite de^{1693.}
l'Archevêque de Malines & de l'Inter-
nonce de Bruxelles ; & l'Abé de Camp.*

JE suis bien mortifié d'avoir été trop bon Prophete. Je me suis bien douté que vous vous contenteriez de regarder le *Jansenismus* comme une fort méchante piece, mais que vous n'en seriez pas fort touchés , parce que vous n'apprehendriez pas qu'elle vous pût faire de tort , étant trop outrée pour être crue de personne. Est-il possible que vous n'ayez pas vu le grand avantage que vous en deviez tirer. Hélas, il n'est que trop pos-

l'élevation du Pôle. Que Paris des plus s'élève le même, qu'Amsterdam avoit auparavant, & Amsterdam la même que Stockholm &c. Or si cela étoit, on se feroit apperçu ou on s'appercevroit présentement, qu'à Paris les plus longs jours d'été qui n'étoient que de 16. heures, seroient cette année de 17. & à Amsterdam de 18, qui n'étoient auparavant que de 17. Et feroit de plus que les Cadrans au soleil se trouvoient faux. Car la plupart se font sur l'élevation du Pôle de chaque pais. Et on se seroit apperçu à Rome, où le jour commence au coucher du soleil, que le soleil en ce temps-ci se touche plus tard que l'année passée, de quoi on se seroit bien apperçu par les Pendules.

Comme on ne fait point où je suis, on ne fait point aussi si le petit frere est avec moi ou non. Et ainsi il ne fait pas mal de se tenir sur ses gardes. Je vous ai déjà mandé que je ne jugeois point à propos de me mêler du différent des Rouliers.

L E T T R E D C I V.

A. M. DU VAUCEL. Sur le libelle ^{12. Juin.}
intitulé Jansenismus &c. la conduite de ^{1693.}
l'Archevêque de Malines & de l'Inter-
nonce de Bruxelles ; & l'Abé de Camp.

JE suis bien mortifié d'avoir été trop bon Prophete. Je me suis bien douté que vous vous contenteriez de regarder le *Jansenismus* comme une fort méchante piece, mais que vous n'en seriez pas fort touchés, parce que vous n'apprehendriez pas qu'elle vous pût faire de tort, étant trop outrée pour être crue de personne. Est-il possible que vous n'ayez pas vu le grand avantage que vous en deviez tirer. Hélas, il n'est que trop possible ! Vous me le marquez bien
ment par

une approbation de l'Archevêque, puisqu'on vous a mandé qu'il avoit fait afficher une défense à tous les Censeurs de livres, d'en approuver qu'il ne l'eût vu auparavant. Vous aurez vu de plus dans le Procès de calomnie, que le Mango * a dit en pleine Faculté, que l'Archevêque l'adoptoit, & qu'il y avoit travaillé. Vos deux autres raisons sont pitoiables. C'étoit au contraire la conjoncture où vous êtes qui vous devoit porter à intenter ce Procès. Vous craigniez avec raison que l'affaire du formulaire n'aille mal, parce qu'elle est entre les mains de 13. Cardinaux, dont la plus grande partie est incapable d'en bien juger, & qu'elle peut être embrouillée par des chicaneries qui feront aisément conclure, que ce n'est rien faire de nouveaux que de permettre aux Evêques de faire signer la Bulle d'Alexandre VII. Dieu vous mettoit en main la diversion du monde la plus avantageuse, & vous l'avez laissé échapper. Vous dites vous mêmes que ce placard est condamné de tout le monde *comme plein d'emportement & de fureur*. La plainte qu'en auroit faite M. du Til *, n'auroit donc pas pu être rejetée, puisqu'il y est déchiré en son propre nom, & une infinité d'autres personnes avec lui. Le Pape est trop bon, pour ne pas écouter une

* M.
Seyac.

* Hen-
nebel.

une plainte si juste contre de si furieuses calomnies; & comme elles sont représentées dans le *Procès intenté*, il n'y a personne au monde qui les pût justifier, & il n'y a personne qui n'eût été capable d'en juger.

Vous nous dites encore que ce qui fait plus apprehender pour le formulaire, c'est que les Cardinaux disent, que c'est aux Evêques à juger du besoin de leurs diocèses. Rien pouvoit-il donc être plus fort pour infirmer cette méchante raison dans cette conjoncture ci, que de représenter que c'est M. Arcade * & le Mango † qui sont les approbateurs de cette scandaleuse diffamation des plus gens de bien des Eglises des Pais-bas. Et il n'y auroit eu ensuite qu'à demander, si on les doit croire en ce qu'ils disent ou qu'ils ap-

* M. de
Malines.
† M.
Steyacq.

M. du Til. Je me souviens bien que je vous mandois , que ce seroit perdre le plus grand avantage du monde , si vous ne pensiez qu'à vous défendre contre cette miserable piece , au lieu de vous en servir , pour faire condamner vos persecuteurs , comme des gens sans pudeur & sans conscience.

On traduit en latin le *Procès intenté* : nous tâcherons qu'il vous puisse être en-voïé dans 8. jours. Après tout quoi qu'il arrive , je suis fortement persuadé qu'il faut pousser le Procès de calomnie avec vigueur & avec force. Car ceux que vous aurez pris à partie ne pouvant manquer d'être condamnés , si l'affaire se juge , ils pourront être obligés , pour l'éviter , de parler d'accommodement ; & il n'y faudra point entendre à moins qu'on ne desiste de la signature du formulaire , ou qu'on ne declare que le serment ne tombe point sur le fait. J'approuve fort la protestation que vous nous mandez que M. du Til fera au cas qu'on oblige à jurer selon la Bulle d'Alexandre VII. sans vouloir expliquer sur quoi tombe le serment.

J'oublois à vous faire remarquer , que ce que vous dites , *qu'il faut particulièrement s'attacher à refuter la lettre pastorale de l'Archevêque pour lui ôter tout credit* ,

vous

vous devroit plutôt faire voir qu'il fal-
loit inventer contre lui le procès de ca-
lommie, parce que c'étoit un moyen bien
plus sûr de lui ôter tout crédit. Car per-
sonne n'étant nommé dans la lettre pasto-
rale, on comprend un grand nombre de
points de discipline sur lesquels les Théo-
logiens sont assez partagés, il s'en faut
bien que ce que l'on pourra dire sur ce-
la, puisse faire autant d'impression sur
tout le monde qu'en auroit pu faire le
Procès de la calommie contre le *Peccatus*;
si on en avoit poursuivi la répa-
ration avec toute la vigueur qu'on au-
roit dû. Mais j'avoue qu'on perdra tout
l'avantage qu'on en pouvoit tirer, si on
agit foiblement, & que l'on s'estime bien-
heureux de ce que le monde ne croit rien
de ce qui est dit contre nous dans cette

refutation de ce libelle, à qui je donnai pour titre le *Phantome du Jansenisme*: & tout le monde après reconnu que j'avois fort bien fait. L'autre fut la condamnation du Breviaire traduit en François, contre laquelle on ne jugeoit point aussi à propos que j'écrivisse. Je ne les crus pas, & je fis la *Défense des versions*, qui a aussi parfaitement réussi.

• Défiant.

Je ne sai aussi si on a bien fait de laisser sans réponse le méchant Ecrit du P. Mulard * contre les 5. Articles : où il corrompt entièrement la doctrine de la grace efficace, en faisant semblant de la soutenir. Je vous en écrivis alors, parce que j'en avois été horriblement choqué, mais cet écrit ayant été envoyé à Louvain, d'où il ne nous est plus revenu, je n'en ai plus parlé depuis. Mais il me semble qu'on auroit bien sur tout cela des avantages qu'on ne fait point valoir. On dit, par exemple, que ce P. Mulard a soutenu beaucoup de propositions dans ses Theses, qu'il combat présentement, ou qui sont entre celles dont on demande la condamnation à Rome par l'écrit intitulé: *Propositiones disseminate*: Pourquoi ne fait-on point connoître cela à tout le monde par un petit Ecrit? Je serois très fâché de n'avoir pas publié la neuvieme partie des Difficultés. Je suis per-

Inter a. Second.

123

pericade que les catholiques avoient besoin
d'être instruits sur cette matière : & si on
ne l'avait point pu faire jusqu'en ce fait,
on auroit toujours trouvé des moyens de
ne la pas faire.

Nous avons appris une chose bien di-
gne de l'Archevêque & de l'Internonce.
Il y a dans le bois de Sogne à deux
lieues de Bruxelles un monastere de Cha-
noines Réguliers de la Congregation de
Vindesheim, dont le dernier Prieur étoit
un débauché, à qui on a fait le proces, &
qu'on a eu bien de la peine à dépouiller.
Je croi même que ce n'a été qu'après la
mort qu'on a fait l'élection d'un autre
qui est fort homme de bien, & qui té-
moigne un grand desir de reformer cette
maison, c'est-à-dire, de faire vivre les
Religieux selon leur règle. Mais comme

dent empêcher que Dieu ne soit servi dans cette maison, comme on a fait à Sinnich. Voilà à quoi se termine le zèle de ces bonnes gens. Un de leur prétextes est, qu'il y a environ 15. jours qu'un P. de l'Oratoire alla voir ce Prieur avec M. de Witte. Cette Internonciature ne sera-t-elle jamais remplie par un homme de bien qui ait de la tête? Mais comment cela pourroit-il être? Celui qui l'est présentement conte assez franchement ses petites affaires. Il dit qu'il doit dépenser tant : qu'il tire tant de son bien : tant des dispenses qu'il accorde, & qu'on ne lui donne que tant de Rome. Jugez par là si un homme de bien & éclairé pourroit accepter cette charge à ces conditions là.

On mande de Paris que le P. de la Chaise avoit avoué au Roi qu'il avoit été trompé dans le jugement qu'il avoit porté de l'Abé de Camps & qu'on lui donnoit une Abaie au lieu de l'Evêché de Pamiez.

L E T T R E D C V.

A M. DU VAUCEL. *Sur le libelle in-
intitulé Jansenismus &c; une réponse
que l'on y avoit faite sous le titre de Ma-
linismus &c; & un Bref adressé à de La-
lines au sujet du Formulaire.*

J'E n'ai pas été surpris de ce qui est arri-
vé. Je m'y étois bien attendu, depuis
que j'ai vu qu'on avoit entrepris de faire
la diversion la plus avantageuse, en faisant
un terrible bruit d'une aussi recommandable
pièce qu'est le *Jansenismus verus & verum
Religionem*. Car on auroit fait tout par là
qu'on ne devoit avoir aucun égard à ce
que demandoit un Archevêque qui avoit
des mandats de saisir les livres de son

fait donner. Mais je n'ai point du tout été satisfait du *Molinismus*, non *Jansenismus*: non que la piece ne soit bien faite pour ce qui est de prouver ce qu'il avance: mais parce que s'étoit perdre son avantage que d'appliquer le monde à la méchante doctrine des Jesuites, au lieu de le tenir appliqué aux excès horribles de ce Placard. Il y a de plus une grande faute. C'est que les Jesuites pourront dire qu'on fait dans ce *Molinismus*, ce que nous trouvons si mauvais qu'ils aient fait dans le *Jansenismus*; qui est de dire des personnes ce qu'on n'auroit dû dire que des dogmes. C'est ce qui me fait souvenir d'une parole de Quintilien, qu'on peut être regardé comme un assez bon orateur, quand on ne dit jamais rien qui nuise à sa cause. C'est ce que je suis bien aise de vous marquer, afin que dans les Plaintes que l'on fera du *Jansenismus*, on ne s'avise pas d'user de récrimination, ni de vouloir répondre aux passages allegués dans le Placard, mais qu'on s'arrête uniquement à la voie qu'on a prise dans le Procès de calomnie.

C'est une grande impudence au P. Mular^{*} de dire que M. l'Archevêque & les Jesuites n'aient eu aucune part au *Jansenismus*. L'approbation de Du-Bois, & la lettre au Recteur qui n'a point été désavouée, font bien voir le contraire.

Car

* Le P.
Désirant.

Docteur de Sorbonne.

Car que peuvent marquer ces paroles :
Sciat magnificentia tua, scriptum illud Jan-
senismus omnem destruens Religionem, &
MAJORI AUTORITATE produsse
quàm RECTORALI. Mais ils des-
avouent si peu ce premier qu'ils en ont
fait un second que l'on vous envoie, où
ils soutiennent hautement le premier: &c
où vous trouverez ces titres insolens: *Gra-*
duk IX^{me} Continuatâ Jansenistarum Pertina-
cia, etiam post editionem Tabule cu: Titu-
lus: Jansenismus omnem destruens Religio-
nem. Confirmatio utrinque Tabule. Responsio
ad ea que objecta sunt primæ Tabulæ. Il y
a huit jours que vous auriez eu ce 2. Mar-
card: mais on le reçut trop tard de Lou-
vain. C'est ce qui m'a donné occasion
d'adresser à M. Steyert une 2. lettre

* M. de Arcade , * & celles du P. Mulard † :
 Maïnes.
 † Défiant.
 Ecrit de M. Arcade pour justifier ces additions. Arcade & les Rouliers nieront tout cela , & produiront des lettres de Rome qui confirmeront ce qu'ils diront au contraire. On les croira plutôt que nous. Comment donc le monde ne sera-t-il pas scandalisé s'il voit faire aux Majeurs * , ce qu'ils ont dit ne se pouvoir faire sans parjure ? La protestation à la fin du Memorial Italien étoit quelque chose ; mais si on en croit M. Ferrand , dites vous , la plûpart des Cardinaux en ont été choqués. Or c'est ce que le P. Mulard ne manquera point de mander , que tous les Cardinaux ont été soit offensés de cette protestation. Et c'est ce que diront tous les moines sur ce qui leur aura été mandé de Rome. On tournera donc cette protestation contre nous. Car c'est un signe , dira-t-on , que le sentiment présent de la Cour de Rome n'est pas que ce serment ne tombe pas sur le fait , puis qu'on y a été blessé de la protestation qu'on a faite qu'on l'entendrait de la sorte , si on ne disoit le contraire.

Ils diront aussi que les additions de M. Arcade ont été rejetées , non comme fausses , mais comme inutiles & superflues. Il semble donc qu'à moins qu'il n'y ait quel-

MM de
 Louvain.

quelque chose dans les Brefs particuliers, ou dans le Brevé, si on en fait un, en faveur de cette explication du serment, bien loin que ce soit un surpassement de la paix à ces Eglises, c'est au contraire qu'y allerait un plus grand feu, & une plus grande division. Mais comme l'on doute vous voyez tout cela, nous ne nous ne donnons point que vous ne travaillez à y apporter quelque remède. Celui des Brefs sera le meilleur pourvu qu'on en ait une copie. Car quand celui d'Arcade seroit fort bon, il n'auroit qu'à le supprimer, pour nous le rendre inutile. Au défaut de cela il faudroit au moins qu'il fût permis d'imprimer un extrait des lettres de M. du Til*, qui ne contiennent que des faits si

* Hap-
tel.

gouliers leurs associés , qui étant repandus par tout rempliront le monde de cette créance , que les Jansenistes ont perdu leur procès , & qu'ils sont obligés de signer ou jurer purement & simplement , ce qu'ils prétendoient ne pouvoir faire sans être parjures. C'est le but que vous devez avoir dans les plaintes que vous ferez contre le Placard , en faisant beaucoup valoir ce que l'on a représenté dans la conclusion du Procès de calomnie depuis la page 90. jusques à la fin. Mais cela m'a fait venir une pensée. Ne seroit-ce pas une bonne chose , si on pouvoit traduire ce Procès en Italien ? Car rien ne seroit plus capable de détromper ceux qui ne connoissent pas encore les Jésuites pour ce qu'ils sont , que ce Placard , & ils le sentent bien , puisqu'ils sont réduits à le désavouer : de quoi cependant ils ne viendront jamais à bout.

Si les Bacheliers * se déclarent fortement contre le *libelle* † comme ils y sont obligés pour leur honneur , & que le grand Criateur § soit parti , tout ce qu'on a fait pour l'exempter de censure , pourroit bien se renverser. Mais c'est de quoi cependant je me mets gueres en peine. Car ce qu'on a fait contre subsistera plus que le libelle , & tant qu'il subsistera , il ne passera jamais que pour un très méchant

livre

* Domini-

† La de-
fense des
nouv.
Chrét-
tiens.§ Le C.
d'Étrées,
qui s'em-
pinoit
vivement
pour les
Jésuites.

Livre plein de sottises, de faussetés & d'impostures.

Nous avons lu la lettre du P. Ignace Jesuite de Macao. Elle est horrible. Il a l'impudence de dire que la revolution de Siam & ce que l'un des Vicaires Apostoliques François * y a souffert, est une punition de ce qu'ils avoient fait chasser les Jesuites du Tonquin & de la Conchine par leurs calomnies. Il seroit bien horrible que le P. Fuciti eût permission de retourner en Orient. Cependant vous le mandez comme une chose faite. Est-il possible qu'on n'ouvrira point les yeux pour voir combien cette Compagnie fait présentement de mal à l'Eglise? Je suis tout à vous.

* M. l'E-
vêque de
Metello-
polis.

Ce 26. Juin.

On fait maintenant combien les Rou-

de ce qui s'est passé dans cette affaire qui ne contiennent rien qui pût être défavoué. Sans cela on n'appaisera pas les consciences, & ainsi les gens de bien seront plus mal-traités que jamais, parce qu'on les fera passer pour des rebelles au S. Siège. C'est ce que M. du Til * doit représenter à M. l'Ambassadeur d'Espagne qui avoit paru être assés favorable, & qui l'avoit remis à lui parler de cette affaire, quand on auroit quelque résolution. Cependant poussez avec vigueur le *Jansenismus*, & faites valoir le Procès de calomnie. Je vous en ai assez marqué les conséquences. Vous n'avez qu'à y faire reflexion. Je suis &c. ;

* Hen-
nebel.

L E T T R E D C V I.

2. Juil. 1693. *A M. DU VAUCEL. Sur le même sujet que les précédentes.*

JE n'ai rien à vous dire sur l'affaire de M. du Til * que je ne vous ai dit dans mes précédentes. Ce que vous mandez des dispositions de votre cour est très bon, si on avoit de quoi en persuader le public. Mais les Rouliers † & leurs adherans disent le contraire; on les croira plutôt que nous à moins que nous ne puissions prouver ce que nous disons par quelque chose d'autentique. Et il est bien à crain-

* Hen-
nebel.

† Les
Jesuites.

craindre que la plus grande partie ne l'emporte sur la plus saine, & qu'ainsi nous ne puissions rien avoir de tel.

On a grand tort d'apprehender que si les Majeurs * avoient quelque chose qui ^{*MM.de Louvain.} mît leur conscience à couvert, ils en feroient de grands triomphes. Ce n'est point du tout leur esprit; ils demeureroient en paix & ne songeroient qu'à travailler pour Dieu & pour l'Eglise. On en a eu une grande preuve à la paix de 1669. Nous nous mîmes à travailler contre les hérétiques, & nous ne nous prévalûmes point du tout contre les Rouliers de ce qu'on nous laissoit en paix. Ce fut M. de Paris en 1672. ou 73. qui recommença à nous tourmenter; & cependant nous demeurâmes en repos sans rien écrire. Je vous ai, ce me semble, déjà mandé qu'il

• Des
Difficul-
tés à M.
Secyaert.

faché que la 9. partie * n'eût pas été publiée. C'est une piece dont l'Eglise avoit besoin. Et quoi qu'il en arrive on ne peut pas dire, qu'elle ait rien contribué à ce qui vient d'être fait.

† La de-
fense des
nouv.
chrétiens

• M.
Nicole.

Il suffit que vous gardiez de bons mémoires de tout ce qui s'est fait pour empêcher la censure du libelle †. Ce Système dont il est parlé dans une lettre de Marseille, est ce que vous avez vu manuscrit: mais il est très faux que l'auteur * le veuille publier. On a fait divers Ecrits, qui ne sont aussi que manuscrits qui le ruinent entierement: & celui contre la vue des verités nécessaires dans la verité incréée, en est un, quoi qu'il ne soit pas fait contre l'auteur du Système, mais

† Le P.
Lami
Benedic-
tin.

• Maille.

contre un autre ami †. Mais il est trop gros pour vous pouvoir être envoyé. Et le petit frere n'étant point ici, nous n'en avons pu faire qu'une copie qui nous a coûté assez cher, pour être envoyée à Paris. Mais priez, s'il vous plait, M. Luigi * de faire favoir à Marseille, qu'il n'est pas vrai que M. Nicole veuille publier aucun ouvrage sur la grace, & qu'on ne lui fait pas plaisir de faire courir ces bruits-là.

Ce 3. Juillet.

Je ne doute point que ce que vous nous mandez, ne soit vrai, qu'on est pré-
sen-

sentement persuadé à Rome, que la doctrine de ces M^{rs}. de Louvain qu'on leur avoit voulu rendre suspecte, est saine & orthodoxe; & que la secte des prétendus Jansenistes n'est qu'une chimère, & que l'on convient de plus que la souscription & le serment du formulaire ne doivent point tomber sur le fait. Mais à quoi tout cela servira-t-il pour rendre la paix à l'Eglise, si nous n'avons point de quoi prouver que cela soit vrai; lorsque nos ennemis triomphent, qu'ils repandent le bruit par tout, qu'ils ont entierement gagné leur procès, qu'ils ont plus qu'ils n'avoient demandé, qu'ils le font mettre dans les Gazettes, que les Jesuites & les Augustins en font des feux de joie, qu'ils insultent en chaire aux prétendus Jansenistes, & que M. Steyaert se vante de sa

L E T T R E DCVII.

10. Juil.
1693.

À M. de Vaucluse. Sur les deux affaires de Jansenismes Sec. & du For-mulaire; une Collection des Chartes d'E-piscopes; le dessein de faire M. de Marais écrire contre M. Simon; une dispute de critique sur L. Jacques le Maitre.

• M. le
Cardinal
d'Arles

ON nous vient de dire présentement que M. de Vaucluse est arrivé. Ver-
raient nous sûrement dans peu de jours si
cela est vrai. *Je vous en prie, com-
me disoit autre fois Gideon d'un bon
nouveau, dont il n'étoit pas certain. Sans
cela même il me semble que les affaires du
libelle † vont assez mal pour les Rouliers &
Mais ce depart, à ce que je crois, les fe-
roit entièrement échouer; sur tout les
Bacheliers * se reveillant & demandant
justice sur ce qui les regarde. Nous com-
mençons aussi à avoir bonne esperance pour
l'autre affaire, qui est bien plus impor-
tante. Mais je ne me tiendrai assuré de
rien, que l'affaire ne soit conclue. J'avoue
néanmoins que ce que vous mandez par
cet ordinaire ci paroît fort bon. On vous
mande quelle est l'insolence des Rouliers
pour l'un & l'autre *Jansenismus*, & prin-
cipalement pour le premier qui est le plus
abo-*

† La de-
fense des
nou-
v. chrétiens.
§ Les
Jesuites.
* Les
Domini-
cains.

abominable. Je n'avois garde de trouver mauvais que vous aiez dit à M. Albin * ^{+ M. de} qui est l'auteur du Procès, puis qu'on a ^{Critique} jugé à propos qu'il se nommât dans la 2. ^{Ca. 12.} Piece, que vous aurez vue présentement.

Il y a de fort bonnes choses dans la Préface de la Collection des Conciles d'Espagne. Mais il est facheux que l'auteur se soit engagé à soutenir l'autenticité des lettres des premiers Papes. Cela ne fera pas d'honneur à sa Collection. Car cette prétention est présentement si décriée, qu'il aura de la peine à trouver personne qui se déclare pour lui.

On nous mande de Paris que M. de Meaux est resolu d'écrire contre le faux ^{+ M.} Critique ^{Simon} † pour la défense de la grace chrétienne & de l'autorité de S. Augustin : & il a même fait dire à quelqu'un

tion d'Hegesippe ne soit fabuleuse. J'en ai fait un petit Ecrit, où j'en marque les raisons qui me paroissent demonstratives, autant que ces sortes de choses se peuvent demontrer. Faute de copiste je ne puis vous l'envoyer. Je voudrois bien néanmoins qu'on l'eût pu faire voir à M. Albin, à M. Banneret*, & au P. Noris. Je verrai si j'en pourrai faire faire une copie. Je suis tout à vous.

* Le P.
Serry.

L E T T R E DCVIII.

17. Juil. 1693. *A M. DU VAUCEL. Sur la protection que le P. Désirant trouvoit auprès de quelques Ambassadeurs; & les affaires des Missions étrangères.*

IL semble que jusqu'à cette heure on a quelque sujet de bien espérer. Mais ce que vous nous mandez que l'Ambassadeur d'Espagne favorise le P. Mulart†: ce que nous avons appris depuis peu de la Cour de Vienne: & ce que l'on fait assez de celle de France, font apprehender que cette conjuration de toutes les puissances temporelles pour le méchant parti ne fasse triompher la caballe, de la raison & de la justice. Ce qui nous doit soutenir, quoi qu'il arrive, est que nous pouvons dire à Dieu, *Exurge, Domine, judica causam tuam.*
Car

† Le P.
Désirant.

Car nous avons trop de preuves qui nous assurent, que notre cause est celle de Dieu. & que la cause de nos adversaires est celle de l'ennemi de la vérité & de la piété. La fureur avec laquelle ils s'obstinent à empoisonner le monde par les effroyables calomnies de leur *Jarjénisme*, en est une démonstration. Et nous pensons que vous n'aurez pas manqué de la faire bien valoir, selon ce que je vous ai souvent écrit, & de faire en sorte que vous en puissiez porter vos plaintes jusques au R. P. Patrie*:

* Le
Pape.

Nous avons la lettre venue du Tonquin. Si elle n'est pas capable de toucher le cœur de ceux qui sont chargés de la part de Dieu de veiller à la conservation de ces nouvelles Eglises, je ne sai ce qui les pourra servir de l'étonnement ou

190 DCVIII. Lettre de M. Arnould
dre de détromper le Roi sur le sujet du
Jansenisme. Car c'est par là qu'ils le tien-
nent comme enchanté.

Mais nous avons été bien surpris en li-
sant cette lettre du Tonquin, de voir que
c'est le bon Pape Innocent XI. qui a en-
voïé ces deux Jésuites Portugais en ce pays
là. Il faut sans doute qu'il ait été vilain-
nement trompé par les amis des Jésuites,
qui lui ont fait entendre, que s'il vouloit
envoyer au Tonquin deux Jésuites Portu-
gais, ils y rendroient le plus de bien à l'Eglise,
en portant les nouveaux Chrétiens affec-
tionnés à la Compagnie à se soumettre ab-
solument aux Vénérables Pères de la Compagnie.
Mais comment ne s'est-il trouvé personne qui
ait représenté à ce bon Pape, qu'il ne se
falloit pas fier à des gens de si mauvaise
foi. Ne s'étoient-ils pas fait assez con-
noître par une désobéissance opiniâtre de
dix ou douze années à tous les ordres du
S. Siège ? Nous avons reçu quelques
jours auparavant des memoires originaux
de leur conduite dans le Canada à l'égard
de Messieurs de S. Sulpice. Je ne sai si je
ne ferai point usage de ces memoires dans
le 7. volume de la Morale Pratique qui
s'imprime présentement, & dont j'ai déjà
reçu les 5. premieres feuilles. Il y a une
faute considérable en la pag. 51. au lieu
de *vos Pères de la Chine*, il faut : *vos Pères*

Lettre à M. de la Rochelle.

M. de la Rochelle. J'ai l'honneur de vous adresser par ce courrier quelques pages de mon ouvrage sur les Jésuites. J'espère que vous en serez satisfait.

Je suis, M. de la Rochelle, votre dévoué serviteur.

M. de la Rochelle. J'ai l'honneur de vous adresser par ce courrier quelques pages de mon ouvrage sur les Jésuites. J'espère que vous en serez satisfait.

Vous trouverez dans la Demande
mon que les Jésuites ont faite du 4.
Volume. Et ainsi, ce me semble, représen-
ter,

1. Que ce sont les Jésuites qui ont

3. Que c'est dans cet esprit qu'il n'a point contesté sur le defaveu de M. de Malaga, s'étant contenté de dire que l'auteur de ces premiers volumes l'avoit cru de bonne foi être auteur du *Theatro*, comme a fait aussi le P. Contenson.

4. Que c'est sur des temoignages fort authentiques qu'il s'est opposé au décret que le P. Tellier avoit fait du P. Ribas, à qui il avoit attribué le *Theatro*.

5. Qu'ayant examiné avec soin les pieces que le P. Tellier avoit prétendu être supposées, comme la grande lettre de D. Jean de Palafox, celle du martir Sotelo, le Memorial des Religieux de S. François de la Province de S. Gregoire des Philippines, la Declaration du Docteur Cevicos, il s'étoit cru obligé d'en soutenir la verité.

6. Qu'il n'avoit pas cru devoir souffrir qu'on ôtât toute l'autorité au Memorial du P. Collado celebre Missionnaire de l'Ordre de S. Dominique, en le difamant comme un faussaire accoutumé à faire de fausses pieces.

7. Qu'ayant decouvert que trois lettres dont le P. Tellier tiroit de grands avantages sur des points très-importans étoient fausses, on s'est trouvé engagé à en prouver la fausseté.

8. Supposé qu'il n'y ait rien sur tout cela

cela qui ne soit incontestablement vrai en tout ce qui en a été dit dans le 1. volume, d'est par là qu'en doit juger de ce qui est dans le 2. chapitre. Car si on n'y dit rien qui ne soit appuyé sur des pieces véritables & authentiques, on ne pourroit le censurer comme injurieux, sans renverser les vraies regles de la Morale Chrétienne, comme on l'a prouvé dans le dernier chap. du 1. livre du Renversement de la Morale de J. C. par les erreurs des Calvinistes, & dans le 1. chapitre du 12. livre de la réponse à M. Mallet.

Mais il y a un passage de S. Augustin dans le livre de l'unité de l'Eglise chap. 5. qui est tout à fait admirable sur ce sujet. (A) „ Jugez vous-mêmes, mes „ Freres, combien il est facile, ou à nous
d'an

„ d'appliquer aux Donatistes , ou aux
 „ Donatistes de nous appliquer ce que
 „ Jesus-Christ a dit contre les Phari-
 „ siens : qu'ils étoient semblables à des
 „ sepulcres blanchis , beaux au-dehors ,
 „ mais qui sont pleins au dedans de tou-
 „ te sorte de pourriture : qu'ainsi ils pa-
 „ roissoient justes aux hommes , qui ne
 „ considéroient que le dehors de leurs
 „ actions , mais qu'au dedans de leurs
 „ cœurs ils étoient pleins de violence &c.
 „ d'hypocrisie. Mais soit que nous nous
 „ servions de ces paroles contre eux , ou
 „ qu'ils s'en servent contre nous ; si on
 „ ne montre auparavant par des preuves
 „ manifestes , *Manifestissimis documentis* ,
 „ qui sont ceux qui étant méchans con-
 „ trefont les gens de bien ; y a-t-il hom-
 „ me pour peu qu'il ait de sens , qui ne
 „ voie que c'est l'humeur legere d'une
 „ per-

nitor cordis, & humanorum omnium secreto-
 rum & testis & judex. Nos autem prius de-
 bemus invenire & ostendere quid arguamus. ne
 ipsi potius gravissimo crimine insanæ temeritatis
 arguamur. Sanè si ante docuerint nos tales esse,
 nequaquam recuare debemus talibus sanctarum
 scripturarum verbis nos reprehendi atque con-
 tundi. Ita si nos eos tales esse docuerimus, erit
 similiter in potestate nostra, quibus dominicis in-
 crepationibus, jam demonstratos convictosque
 feriamus.

„ personne indigne qui fait faire ces
„ reproches, & non le jugement équi-
„ table d'un homme de bien convaincu
„ de la vérité.

„ Il n'en étoit pas de même de Jésus-
„ Christ; car étant Dieu, & voyant le
„ secret des cœurs dont il étoit en mé-
„ me tems le témoin & le juge, il pou-
„ voir faire ces reproches sans crainte de
„ se tromper.

„ Mais pour nous, à qui ce secret est
„ caché, nous devons premièrement dé-
„ couvrir ce qui peut être à reprendre
„ dans les autres, & en avoir des preu-
„ ves pour les convaincre, & à moins de
„ cela, nous nous rendons coupables du
„ crime très grand d'une folle témérité.

„ Que si les Donatistes peuvent faire
„ voir que nous sommes tels que Jésus-

Nous avons reçu ce matin un libelle du P. Tellier. C'est à Liege qu'il l'a fait imprimer, & c'est de là qu'on nous l'a envoyé. Il prétend qu'il a de quoi nous convaincre que ce qu'on a dit de lui dans les Remarques sur la lettre du P. Vaudripont, n'est pas, & qu'il a de bonnes preuves pour le montrer, mais qu'il ne les produira que devant M. l'Evêque d'Arras, ou quelque autre Evêque que nous voudrons nommer, à qui le Roi donnera commission de juger ce procès, à condition que l'auteur des Remarques ira en personne, ou du moins y enverra un Procureur. Jamais vit-t-on une pareille sottise : comme si des conjectures sur la part qu'il peut avoir eue dans la fourberie de Douai, étoient la matière d'un Procès, ou que quand c'en seroit un, il ne devroit pas avoir le public pour juge, devant qui on l'a intenté ? Mais on voit bien sa finesse. Il a fait entrer dans ce Procès ce qu'on a dit dans les Remarques du dementi qu'il a donné à l'Abé du Ferrier, & des trois lettres qu'on lui a soutenu être supposées. Et il a la hardiesse de dire qu'il a de quoi prouver tout cela, & qu'il le fera devant ce même juge, devant qui il fait bien que nous ne plaiderons pas. Et par là il espère de trouver de bonnes gens qui entreront en quelque doute si les reproches qu'on

qu'on lui a faits sur ces 4. chefs , sont bien fondés , puisque s'étant fait fort d'en produire des pieces justificatives , si on vouloit convenir d'un juge , il n'a tenu qu'à nous d'en convenir. Quelle supercherie pour faire douter de ce qui est plus clair que le jour ? Car pour l'Abé du Ferrier, outre la reputation de sa probité , on a vu le temoignage que M. Courcier lui avoit rendu en présence d'une personne d'honneur qui se trouva dans sa chambre lorsqu'il raconta au defunt Archevêque d'Alby l'entretien qu'il avoit eu avec cet Abé , l'étant allé voir à la Bastille de la part de la Cour. Voiez le chapitre 14. n. 5. pag. 213. Et pour les fausses lettres , rien n'est plus évident. Voiez chap. 19. 20. 21. 22.

Nous avons un defaveu en bonne for-

LETTRE DCX.

Joillet.
1693.

A M. BOSSUET Evêque de Meaux.
*Il lui expose différentes pensées sur les ma-
tieres de la grace.*

MONSIEUR

J'Ai appris avec bien de la joie ce que
l'on nous mande, que vous vous sen-
tez porté par un mouvement de l'esprit
de Dieu à écrire pour la défense de la
grace chrétienne, & de l'autorité de S.
Augustin contre la prétention téméraire
* M. Si-
mon. du faux Critique *. Rien n'est plus
digne d'un Evêque, à qui Dieu a donné
de si grands talens pour écrire & pour
parler, que de les employer pour une si
bonne cause. La grace que vous sou-
tiendrez, Monseigneur, sera aussi votre
soutien, & le Saint dont vous maintien-
drez l'autorité contre la censure indiscre-
te d'un écrivain sans jugement, vous ob-
tiendra de Dieu les mêmes lumieres & le
même zèle dont il a été rempli, pour
éclaircir la doctrine de l'Eglise contre
une des plus dangereuses de toutes les
hérésies.

A l'égard du Critique, je crois, Mon-
seigneur, que vous aurez remarqué que
dans

Docteur de Sorbonne.

109
dans le jugement qui porte les Com-
mentateurs du N. T. si regarde comme
en défaut. Sans ceux memes qui sont les
plus estimes, de Pierre Beza, & de
l'Arminius des SS. PP. & principalement de S.
Augustin touchant la grace & la predesti-
nation. C'est ce qu'on peut voir sans
ce qu'il dit de Salsbourg, d'Estius & de
Janfenius d'Ipres. Ainsi, selon de Cri-
stique, on ne doit suivre que les regles de
la Grammaire, & non pas la Theologie
& la Tradition pour bien expliquer le
Nouveau Testament. Si on fait autre-
ment, ce n'est pas le sens de S. Paul que
l'on donne, c'est celui que l'on s'est for-
mé sur ses propres prejuges. Rien ne
peut être, à mon avis, plus favorable aux
Sociniens, & je me souviens d'avoir lu
autrefois dans une vie de Fauste Socin,

200 DCX. Lettre de M. Arnauld
pas déplu. Car il y a beaucoup de ces
pensées qui y sont marquées, quoiqu'el-
les n'y soient pas traitées à fond. Je
ne prétends pas non plus les traiter ici,
mais vous marquer seulement, Monsei-
gneur, quelques écrits que je serois bien
aise que vous vissiez, afin que vous m'en
dissiez votre avis.

Le premier est un petit écrit latin, de
Libertate. Ce qui me le fit faire est l'en-
gagement où je me trouvai d'examiner
quel est le vrai sentiment de S. Thomas
touchant le libre arbitre. M'étant apper-
çu que ce que S. Thomas a écrit sur cer-
te matiere dans ses premiers ouvrages, ne
s'accorde pas avec ce qu'il en a écrit dans
le dernier, qui est la Somme ; je crus que
c'étoit à sa Somme qu'il se falloit uni-
quement arrêter. J'en ramassai tous les
passages, & il me parut évidemment,

1. Que l'amour beatifique n'étoit point
libre, selon ce Saint.

2. Que le desir d'être heureux ne l'é-
toit pas non plus.

3. Que hors ces deux cas, toute vo-
lonté délibérée étoit libre, & que ce que
dit S. Bernard est très vrai, *Ubi volun-
tas, ibi libertas.*

4. Que la meilleure & la plus cour-
te notion qu'on puisse avoir du libre
arbitre, est de dire comme S. Thomas,
que

que c'est *potestas*, ou *facultas ad opposita*.

5. Que quoique cela semble signifier la même chose que *l'indifference*, il est néanmoins plus avantageux de se servir du premier; que de ce dernier. Car le mot d'*indifference* semble marquer un équilibre qui n'est nullement nécessaire au libre arbitre, & semble opposé aux déterminations infallibles qui ne sont nullement contraires à la liberté; au lieu qu'on ne trouve point ces deux inconveniens dans ces mots, *facultas ad opposita*, comme on le comprendra mieux par un exemple. On offre des presens à un bon juge pour le corrompre. Quoiqu'il se trouve absolument déterminé à ne les point accepter, il est certain néanmoins que c'est librement qu'il les refuse. On demeure

d'accepter ou de refuser ces presens ; puis-
que l'on conçoit facilement, que de deux
choses opposées qui dependent de notre
libre arbitre, quelque déterminé que l'on
soit de faire l'une, on pourroit bien fai-
re l'autre si on le vouloit ; & c'est la rai-
son pourquoi on n'est pas libre à l'égard
du bonheur en général, parce qu'on est
tellement déterminé par une nécessité
naturelle à vouloir être heureux , que
nous ne pouvons pas dire : je pourrois ,
si je voulois , ne pas vouloir être heu-
reux.

Un autre écrit que je serois bien-aïse,
Monseigneur, que vous voulussiez pren-
dre la peine d'examiner, est d'une autre
nature. C'est un écrit polemique sur
une dispute entre deux amis qui sont
toujours demeurés dans une union par-
faite de charité & d'amitié, quoiqu'ils se
trouvent presentement divisés sur un point
sur lequel ils ont été long-tems parfaite-
ment d'accord. Ce n'est pas qu'ils ne le
soient sur le capital de la doctrine : mais
il y a des questions incidentes dont ils
n'ont pu convenir. Et je souhaiterois,
Monseigneur , que vous en voulussiez
être le juge. On examine dans ce second
écrit cette nouvelle pensée, que tous les
hommes seroient dans une impuissance
physique de faire le bien salutaire, la-
quelle

quelle rendroit excusables ceux qui man-
queroient de le faire , s'ils n'en étoient
délivrés par une grace générale , ac-
tuelle , interieure & surnaturelle , non
seulement préparée & offerte , mais ac-
tuellement donnée à tous & à chacun en
particulier. C'est le sujet du différent.

Le troisieme écrit est plus court &
d'une formé extraordinaire; car on y a
suivi la methode des Géometres. Il est
different du précédent , en ce que dans
le précédent on combat un système de
doctrine dont on n'a pu convenir , en
renversant le principe sur lequel on l'avoit
établi ; au lieu que dans celui-ci on le
combat par les suppositions qu'il enferme,
dont on fait voir , ce me semble , dé-
monstrativement la fausseté.

Il y a encore deux autres écrits , l'un

la matiere de la grace. Je n'en ai rien écrit en particulier ; mais je crois l'avoir bien expliqué dans ma Dissertation Théologique touchant la proposition censurée, *part. 3. art. 2. & art. 4.* On y marque les différentes opinions des Théologiens touchant la grace actuelle, qui est le principe de la bonne volonté ; les uns la mettant *in misericordia Dei & forma inherente* ; & les autres, *in sola misericordia Dei, qui interiori motum mentis operatur.* Or je suis persuadé que cette dernière opinion est celle de S. Augustin & de S. Thomas, & la plus conforme à la raison ; & qu'en la suivant, il est bien plus aisé d'expliquer l'efficace de la grace, & de concilier cette efficace avec la liberté, lors sur tout que l'on définit le libre arbitre, *facultas ad opposita*, comme a fait S. Thomas. Car, selon les principes de ce Saint, je veux librement tout ce que je veux, n'étant point déterminé à le vouloir par une nécessité naturelle qui m'ôteroit le pouvoir de vouloir le contraire. Ainsi Jésus-Christ a voulu très librement souffrir la mort ensuite du commandement qu'il en avoit reçu de son Pere, quelque déterminé qu'il y ait été, parce que c'est son amour qui l'y a déterminé, & non une nécessité naturelle qui l'auroit nécessairement

Lettre de Sébastien.

effacement attaché à votre service.
De combien d'autres choses ferois-je, Monseigneur, votre service & votre honneur ? Mais ce n'est ni par honneur & par intérêt, & je ne suis ni à l'honneur & à l'intérêt. Je dois me flatter que votre service est le seul pour moi. Je vous salue, Monseigneur, car si vous m'avez aimé que me touche de vous. Dieu ou Dieu veut que je sois, ce soit par des sortes de privations. Il m'a fait le grand de les porter avec beaucoup de pain & de tranquillité. J'espère qu'il me soutiendra par sa miséricorde jusqu'à la fin, & qu'il me rendra fidèle à suivre la voie par laquelle il veut que j'aille à lui. Vos prières, Monseigneur, & votre benediction peuvent beaucoup contribuer à m'en obtenir la grace. C'est avec une grande confiance

L E T T R E D C X I.

23. Juil.
1693.A M. DODART. *Sur le nouveau système de M. Nicole touchant la grace générale.** Le P.
Quefnel,
† M.
Nicole.

C E n'est point moi, Monsieur, qui ai porté M. * à écrire un peu fortement à M. † mais il est vrai que Dieu lui en aiant donné la pensée, je ne m'y suis pas opposé; & je ne puis aussi vous dissimuler que je suis dans le même sentiment que lui, & peut-être plus que lui, *touchant le mal que le nouveau système peut faire à la vérité & à l'Eglise.*

Je sai bien, Monsieur, que vous avez fait ce que vous avez pu pour empêcher ce mal, & qu'il n'a pas tenu à vous que ce système n'ait été supprimé. Mais je ne suis pas surpris que vous n'y aiez pas réussi. L'auteur du système s'est persuadé que vous l'approuviez, aussi bien que votre ami de *, sinon comme certain, au moins comme fort probable, & tout-à-fait avantageux pour faire recevoir plus facilement la doctrine de S. Augustin.

C'est l'illusion qu'il emploie pour le faire valoir; & il semble, Monsieur, que vous vous y êtes laissé prendre. Cela lui a donné plus de courage, & lui a fait

croi-

croire que si on ne voulait pas qu'il man-
trât son traité, ce n'est pas qu'il ne fût
bon; mais que c'est seulement qu'on ap-
prehendait que nos ennemis ne tirassent
avantage de cette division, à quoi il s'est
imaginé qu'il remédierait suffisamment, en
ne souffrant point que l'on tirât de copie
de son traité, mais en le prêtant aux uns
& aux autres. On voit assez ce qui en
peut arriver, & si on peut s'assurer que
personne ne sera tenté d'en tirer copie.
Ce n'est pas néanmoins à quoi je m'arête.
Ce qui me fait de la peine, je vous
avoue, c'est que l'on traite tout cela avec
une grande indifférence. On a fait des
écrits pour éclaircir cette matière, qui me
paroissent démonstratifs. On les laisse-là,
soit qu'on ne veuille pas prendre la peine
de les examiner, ou que par une humilité

L E T T R E DCXI.

23. Juil. 1693. *A M. DODART. Sur le nouveau système de M. Nicole touchant la grace générale.*

* Le P.
Quesnel.
† M.
Nicole.

C E n'est point moi, Monsieur, qui ai porté M. * a écrire un peu fortement à M. † mais il est vrai que Dieu lui en ayant donné la pensée, je ne m'y suis pas opposé; & je ne puis aussi vous dissimuler que je suis dans le même sentiment que lui, & peut-être plus que lui, touchant le mal que le nouveau système peut faire à la vérité & à l'Eglise.

Je fais bien, Monsieur, que vous avez fait ce que vous avez pu pour empêcher ce mal, & qu'il n'a pas tenu à vous que ce système n'ait été supprimé. Mais je ne suis pas surpris que vous n'y aiez pas réussi. L'auteur du système s'est persuadé que vous l'approuviez, aussi bien que votre ami de *, sinon comme certain, au moins comme fort probable, & tout-à-fait avantageux pour faire recevoir plus facilement la doctrine de S. Augustin.

C'est l'illusion qu'il emploie pour le faire valoir: & il semble, Monsieur, que vous vous y êtes laissé prendre. Cela lui a donné plus de courage, & lui a fait

croi-

croire que si on ne vouloit pas qu'il montrât son traité, ce n'est pas qu'il ne fut bon; mais que c'est seulement qu'on apprehendoit que nos ennemis ne tirassent avantage de cette division; à quoi il s'est imaginé qu'il remedioit suffisamment, en ne souffrant point que l'on tirât de copie de son traité, mais en le prêtant aux uns & aux autres. On voit assez ce qui en peut arriver, & si on peut s'assurer que personne ne fera tenté d'en retenir copie. Ce n'est pas néanmoins à quoi je m'arrête. Ce qui me fait de la peine, je vous avoue, c'est que l'on traite tout cela avec une grande indifférence. On a fait des écrits pour éclaircir cette matiere, qui me paroissent démonstratifs. On les laisse-là, soit qu'on ne veuille pas prendre la peine de les examiner, ou que par une humilité

pensée. Car je prétends, qu'il renverse
 la Theologie de l'Eglise en des points très
 importants, & qu'il engage en de très gran-
 des erreurs. C'est ce que je crois avoir
 bien prouvé par des écrits que j'ai faits sur
 ce sujet, dont les uns sont demeurés sans
 réponse; & ce qu'on a répondu aux au-
 tres me paroît très déraisonnable. Mais je
 ne veux pas qu'on s'arrête à ce que j'en
 dis. Je souhaite seulement qu'on les exa-
 mine avec la dernière rigueur, & qu'on
 en juge, en marquant en particulier les
 choses dont on aura été convaincu, & cel-
 les que l'on croira n'être pas vraies. Je
 le répète encore; j'ai de la peine de voir
 que faute de s'y vouloir appliquer, on
 laisse tout cela indécis, & que cependant
 la doctrine du système, que je crois très-
 fausse, se répande dans les communautés
 mêmes qui témoignent avoir plus de
 zèle pour la doctrine de S. Augustin;
 & qu'on le fasse d'une manière qui ne
 témoigne pas qu'on ait un desir sincere
 de connoître la vérité. Car si on l'a-
 voit, on ne se contenteroit pas de faire
 lire le traité aux Theologiens que l'on
 veut gagner; mais on leur feroit lire
 aussi ce qu'on a fait contre, afin que
 comparant l'un avec l'autre, ils fussent
 plus capables de juger de quel côté est
 la vérité. Pour rendre cet examen plus
 fa-

Docteur de Sorbonne. 209

facile j'ai fait une petite Introduction
(a) à la lecture de ces écrits, que je
vous envoie avec cette lettre. Faites
voir le tout, s'il vous plaît, à votre ami
de *. Je suis &c.

LETTRE DCXII.

*A M. CHERTEMPS, Chanoine de S. 21. Juil.
Thomas du Louvre. Sur quelques libe- 1663.
ralités que lui avoit voulu faire une
Personne de condition.*

CE n'est pas, Monsieur, sans confu-
sion que j'apprens que l'on m'offre
ce que je ne desire point, n'en ayant au-
cun besoin en mon particulier. Mais il
est vrai qu'on ne manque pas d'occasions
de bien employer ces libéralités. Et pour

† Il avoit
été mis à
la bastille
pour les
bullous
faus de
l'Apolo-
gie pour
les Ca-
tholiques.

nous est donné pour nous procurer un bonheur éternel ! Je ne manquerai pas de bien prier Dieu qu'il la fortifie dans ce bon dessein. Je suis bien aise, Monsieur, d'avoir cette occasion de vous assurer que je n'oublierai jamais ce que vous avez souffert pour moi † ; mais j'ai de la peine de ne le pouvoir reconnoître que par des desirs sans effet. Vous savez ce qui en est cause. Je suis tout à vous.

L E T T R E D C X I I I.

24. Juil.
1693.

A M. DU VAUCEL. Touchant le libelle, Jansenismus destruens omnia religionem.

J E n'ai entendu par le mot de Procès contre le *Jansenismus*, que ce que vous faites presentement, mais que j'aurois voulu que vous eussiez fait plutôt, en tâchant d'embarasser l'affaire du formulaire par cette nouvelle plainte, où on auroit fait voir, comme on a fait à la fin du Procès de calomnie, ce qu'on doit attendre du S^r. Arcade * après un tel excès, si on lui donne quelque prétexte de persécuter ceux que les Rouliers ont entrepris de perdre. Vous verrez par la lettre des Majeurs †, que tout ce qui ne sera fondé que sur les lettres de M. Hennebel,

* L'Ar-
chevêque
de Ma-
lines.

† M. M.
de Lou-
vain.

Docteur de Sorbonne. 211

bél, sera pris pour des faussetés & des mensonges par M. Steyaert & l'Archevêque. Et ainsi nous sommes à la veille de voir tout en feu dans ce pais-ci, parce qu'il ne plaît pas à ces Messieurs de dire une parole qui y auroit mis la paix. Je crois que vous aurez été content des 5. premieres feuilles du 7. Volume. Ce qui suit est tout autre chose pour faire connoître les Rouliers *. J'ai reçu depuis ^{* Les Jezuïtes} peu des Memoires du Canada, dont j'ai fait un nouveau chapitre que j'ai envoyé à l'Imprimeur.

L E T T R E

De Dom FRANÇOIS LAMÉ Benedic- 5. Août
tin, à M. ARNAULD. Pour lui 1693.
faire excuse sur la maniere dont il écrit

nir hier me dire lui même cette desagréable nouvelle. Je vous avoue que je n'en fis pas non plus de lui en marquer sur le champ mon chagrin. Mais je ne serois pas content si je ne vous le marquois à vous même, & si je ne vous disois comment la chose s'est passée. Il y a 5. mois qu'après une longue résidence à Paris, sur le point de m'en retourner à S. Denis, M. Nicole me fit l'honneur de me venir voir, & me demanda si j'étois en état de pouvoir m'appliquer à des matieres metaphysiques : & lui aiant répondu que les douleurs me laissoient des intervalles, auxquels j'avois assez de liberté de tête, il me tira des Theses d'un Docteur de Louvain, & une Dissertation que vous avez faite sur ces Theses, & me pria de les examiner, & de lui en dire mon sentiment. J'ai fait l'un & l'autre uniquement à sa priere : & je n'aurai pas de peine à vous le persuader, si vous vous souvenez qu'il y a près d'un an & demi que j'avois vû votre Dissertation, & que vous m'aviez fait l'honneur de me la faire prêter. Car quoique je la gardasse assez longtems, & que je ne pusse entrer dans votre sentiment, je ne fus néanmoins nullement tenté de rien écrire contre; & je rendis la Dissertation à un de vos amis sans y faire la moindre remarque. Celles-ci n'aient donc été fai-

à *M. Arnauld.*

213

tes qu'à la sollicitation de M. Nicole & que pour lui, il ne devoit ni vous les avoir envoyées, ni les avoir fait voir à personne. Dans le tête à tête avec un ami, l'on parle autrement des sentimens d'un autre ami que l'on ne feroit dans le public, & que l'on ne feroit même en parlant ouvertement à cet ami. Je ne doute donc pas, M. que vous ne trouviez dans ces Remarques bien des choses qui vous auront déplu, du moins quant aux manieres. Car pour le fonds, je suis persuadé que vous ne trouverez point mauvais qu'on soit d'un sentiment different du vôtre. Mais je reconnois franchement que j'y ai trop relevé votre detachment de S. Augustin à cet égard, & traité vos raisons avec moins d'égards & de retenue que je ne devois. Je vous en de-

les : *A ce que je vois*, dit-il, *on ne fait pas présentement grande difficulté de s'éloigner des sentimens de S. Augustin. Voici un Ecrit &c.* De sorte, Monsieur, que lui répondant après l'examen, & ayant trouvé, ce me semble, dans votre Ecrit l'éloignement qu'il m'avoit annoncé, il étoit naturel que je lui répondisse sur le même ton, & que je lui marquasse l'étonnement où j'étois de vous trouver dans cet éloignement ; quoique ce ne fût que dans une matière qu'on n'a pas regardée jusques ici comme fort importante. Quoi que c'en soit, Monsieur, je ne puis trop vous le redire, je suis très fâché que l'on ait fait voir cet Ecrit, & qu'il soit allé jusques à vous : car je lui aurois donné une autre forme si je l'avois cru. On dit que vous vous donnez la peine d'y répondre. Je n'en serai point fâché, & je serai au contraire très aise que vous me punissiez de mes fautes, & que vous m'instruisiez sur le fonds de la question. La seule grace que je vous demande est que cela ne refroidisse point votre charité pour moi, & que vous me fassiez l'honneur de croire que j'ai toujours été & serai toujours avec une égale veneration, Monsieur, votre très-humble & très obéissant Serviteur

F. F. L.

M. B.
LET-

L E T T R E D C X I V .

A. M. DU VAUCEL. *Sur la Relation* 7. Août
Italienne d'un Officier au Cardinal Rospigliosi. 1693.

Rien n'étoit plus aisé que de répondre à la Relation Italienne d'un Officier du Cardinal Rospigliosi touchant l'affaire des 4. Evêques. Elle roule toute sur cette fausseté, qu'on n'a point été informé à Rome de ce qui étoit contenu dans les Procès Verbaux des quatre Eveques, & qu'ainsi on n'y a point autorisé les signatures avec cette distinction, *dogmatibus fidei, factis reverentiam*. Doit-on écouter ce que dit un particulier dans une relation qui est jusques à cette heure demeu-

• Doc-
teur en
Théol.
de l'Or-
dre de S.
August.

écrivent aujourd'hui à l'occasion de ce qu'en a dit le P. Clenard *, je n'approuve point du tout ces paroles de leur lettre, *Quare etsi in Constitutione exprimeretur, jurandum non esse in veritatem facti, adhuc tamen molestiam nobis ejusmodi homines facerent, NISI IPSA SPECIES FACTI DESIGNARETUR.* Car ils semblent par là vouloir dire que pour signer en conscience, il ne suffiroit pas, qu'il y eût dans la Constitution, que le serment ne tombe point sur le fait; mais qu'il faudroit de plus que *species facti designaretur.* Mais qui doute que cette distinction ne se doive prendre selon qu'elle a toujours été prise pendant toutes les contestations de France? Or d'un côté & d'autre, on a toujours entendu la même chose par le fait. Mais les Jesuites vouloient que ce fait fût cru de foi divine, M. de Peresfixe, qu'il fût cru de foi humaine, & les 4. Evêques aussi bien que les 19. qu'on ne fût obligé de le croire, ni de foi divine ni de foi humaine, mais qu'on le reçut seulement avec respect. Ce seroit donc tout perdre que de faire entendre aux Cardinaux qu'il ne suffiroit pas que l'on déclarât dans la Bulle, *non jurari in veritatem facti*, afin d'ôter aux adversaires tout prétexte de chicaner. Car cette nouvelle difficulté les pourroit tellement rebuter qu'ils

qu'ils laisseroient le serment tel qu'il est dans la Bulle d'Alexandre, sans rien distinguer.

Il est au contraire avantageux que les Roulers * s'opposent avec moins de chaleur à ces mots, *jurari in veritatem facti*, dans l'espérance de nous pouvoir encore tourmenter par la chicane du P. Ctenard. Car elle est si méchante, qu'il nous sera facile de mettre sur cela tout le monde pour nous. Voilà ce qui me paroît de la dernière importance. Vous aurez vu par la 1. piece du Procès de calomnies ce que j'ai cru devoir faire contre le 2. Placard. Il faut que le Procès contre l'horrible calomnie, que l'on a dessein de ruiner toute religion, soit vuïdé, avant que de passer à autre chose. Faire autrement, ce seroit prendre le change. & quitter le

L E T T R E D C X V.

14. Août 1693. *A M. DU VAUCEL. Sur la Refutation du prétendu faux Thomisme.*

J'Ai été fort content de la Refutation du prétendu faux Thomisme, hors l'article de la priere de J. C. Car pourquoy ne s'en est-on pas tenu à ce qu'enseigne S. Thomas, 3. Part. qu. 21. art. 4. où il dit expressément & prouve fort bien, que toute priere de J. C. a toujours été exaucée, au lieu qu'il semble que l'on reconnoisse qu'il y a eu des prieres de J. C. qui n'ont pas été exaucées. Craint-on de n'être pas vrai Thomiste, lorsqu'on ne dit précisément que ce que dit S. Thomas? C'est ce que j'ai de la peine à souffrir, que pour expliquer les vrais sentimens de S. Thomas, on les va chercher ailleurs que dans sa Somme, & qu'il semble qu'on apprehende que les expressions de ce Saint ne soient censurables. C'est par-là qu'on s'est imaginé que S. Thomas a reconnu des ignorances invincibles du droit naturel qui excusent de péché: au lieu qu'il dit seulement que l'ignorance du droit naturel peut être invincible; mais c'est dans un article, où il n'a point encore demandé si l'ignorance

ex-

Docteur de Sorbonne.

219

excuse de péché. Car dans l'article où il enseigne quand & comment l'ignorance peut excuser de péché, il ne dit point du tout que l'ignorance invincible du droit naturel en excuse. J'ai fait un petit traité sur cela : que j'ai envie de vous envoyer, si j'en puis faire faire une copie. Etant un peu enrhumé, je ne vous en dirai pas davantage. Je suis tout à vous.

L E T T R E

De Dom FRANÇOIS L'AMI, à M. 31. Août
ARNAULD, Docteur de Sorbonne. An 1693.
sujet d'une lettre de M. Arnauld à un de
ses amis, laquelle lui avoit été communi-
quée.

Où on est heureux, Monsieur, dans

à cœur, & les égaremens de ma plus douce douceur de cœur, pour me pardonner ceux-ci avec tant de facilité. Car, j'avoue de bonne foi, Monsieur, les dehors de cette lettre & les apparences ne m'étoient point du tout favorables. Il y avoit long-tems que je n'avois eû l'honneur de vous écrire. Après donc un long silence & une absence plus longue, voir une lettre de ma façon où je combats un de vos sentimens avec beaucoup de liberté, & même quelque sécheresse apparente, cela auroit fait juger à tout autre qu'à vous, qu'il y auroit eu du changement dans mon cœur, sur tout quelques personnes ayant tenté de vous en insinuer le soupçon. Mais, Monsieur, vous ne prenez pas ainsi le change. Vous ne mettez pas les apparences à la place de la vérité. Vous ne jugez pas du fonds par les dehors. Mais perçant tous ces nuages si souvent impénétrables, vous pénétrez jusques au cœur, & vous prononcez sûrement qu'il n'y a point de changement à votre égard; parce qu'effectivement il n'y en doit point avoir, & qu'il n'y a pas eu le plus petit sujet de changer. Jamais, Monsieur, vous ne me rendites plus de justice qu'en cette occasion, puis qu'effectivement je ne me sentis jamais plus attaché à vous par le cœur, que lorsque je me vis obligé de m'en

m'en éloigner par les sentimens de l'esprit. Et il est vrai même, que ce qui m'engagea à m'opposer aux vôtres avec plus de liberté, est qu'appuié d'un côté par l'autorité d'un Pere pour qui je sai que vous avez la dernière vénération, je sentoïs bien de l'autre que mon cœur me répondoit plus que jamais de toute celle qu'il a toujours eue pour vous. Cependant, Monsieur, quoique, à ce compte, ce soit une vraie justice que vous m'avez fait l'honneur de me rendre, je ne laisse pas de la regarder & de la sentir même comme une grace. Car il est vrai que vous me la faites d'une maniere si genereuse, si charmante, si engageante, si pleine de bonté & de solide amitié, que s'il avoit manqué quelque chose à la maniere dont je vous

ter de nouveaux degrès à l'amitié sincère que Dieu m'a donnée pour vous: mais je vous répons que sans ce secours, votre précieuse lettre a mis cette amitié en état de ne pouvoir plus croître. Quand on a connu un aussi bon cœur que le vôtre, on n'est plus libre de ne donner le sien que par parties: & c'est de tout le mien que je serai toute ma vie très respectueusement, Monsieur, votre très humble & très obeissant serviteur.

Vous ne seriez pas content, si je ne vous disois des nouvelles de ma santé. J'étois venu ici dans le dessein de passer par l'opération: mais m'étant fait sonder encore une fois, on n'a point trouvé de pierre, & l'on juge que c'est une ulcere dans la vessie; & l'on cherche des remèdes pour cela. Cependant les douleurs sont très vives; & j'ai toujours, Monsieur, bien besoin du secours de vos prières.

Un moment devant que de fermer cette lettre, M. Nicole vient de me faire l'honneur de m'apporter l'Ecrit que vous avez fait sur la lettre en question. Mais il ne me l'a laissé qu'à condition de ne le faire voir à ame qui vive, disant même que cela est de conséquence pour vous. Il me semble, Monsieur, que ce seroit à vous à m'imposer cette loi. Je la garderai cependant, sans en voir la conséquence, jus-

jusqu'à ce que vous m'avez fait l'honneur de
me dire vous même si c'est votre inten-
tion, & si l'on ne pourroit faire voir cet
Ecrit, du moins, à quelques uns de vos amis.

LETTRE DCXVI

*du R. Pere L'An : Benedictin. Ecr. le 11. Sept.
1633. par de la prison.*

J'AI eu bien de la joie, mon très cher
Pere, de ce que vous avez si bien reçu
ce que j'avois écrit à un de mes amis sur
votre sujet : mais je suis confus des éloges
que vous me donnez pour si peu de chose.
Pouvois-je être dans une autre disposition,
sans manquer à tous les devoirs de la cha-
rité, de l'honnêteté, & de l'amitié ?
Non, mon cher Pere, je n'ai pas eu la

foi. C'est dans cette disposition , mon cher ami , que j'attens le jugement que vous ferez de mon Ecrit. Mais ce qui m'afflige sensiblement , est l'état d'infirmité & de douleur où Dieu vous a réduit : & je ne sai si ce ne seroit point l'augmenter que de vous appliquer à ces speculations. Mais vous pourriez vous le faire lire par quelqu'un de vos amis qui vous en entretiendrait , ou le faire voir par qui il vous plaira. Car celui qui vous l'a apporté n'a eu aucun droit de ne vous le laisser qu'à condition que vous ne le montreriez à personne. Je prie Dieu , mon cher Pere , qu'il nous donne à l'un & à l'autre ce qui nous est nécessaire pour passer le reste de notre course dans son amour & dans son service , & de faire que les maux de cette vie nous conduisent au bonheur de l'autre.

L E T T R E.

21. Sept. 1693. *De Dom FRANÇOIS L'AMI, à M. ARNAULD. Pour le remercier de la lettre qu'il lui avoit écrite.*

JE ne puis, Monsieur, me dispenser de vous dire l'extrême consolation que m'a donnée votre charmante lettre. Celle qu'on m'avoit fait voir par votre ordre, m'avoit déjà bien rassuré de mes craintes :
mais

à *M. Arnauld.*

225

mais ç'a été toute autre chose de recevoir mon amnistie signée de votre propre main, & d'apprendre de votre bouche, que mon excès de liberté ne m'a rien fait perdre de votre précieuse amitié. O le bon cœur ! disois-je, à chaque ligne : ô le parfait ami chrétien ! Je continuerois, Monsieur, si vous ne me l'interdisiez : mais du moins ne me défendez pas de le penser. J'ai usé de l'expédient que vous avez eu la bonté de me suggerer, c'est-à-dire, que je me suis fait lire par une personne qui vous honore, l'écrit dont vous avez honoré mes Remarques. Vos règles d'équité m'ont fait un vrai plaisir en elles-mêmes ; & d'autant plus, que quelque divisés que nous paroissions être de sentiment, l'approbation que j'y donnois si volontiers, me persuadoit de plus en plus

226 *Lettre de Dom François L'Ami*
mens si j'avois assez de santé. Je me suis
mis depuis quelques jours, par déference
à mes amis, entre les mains d'un Alle-
mand, qui pretend me guérir. Mais il
m'en parle avec trop de confiance, pour
avoir lieu de le croire. Il faut remettre
tout entre les mains de Dieu, & ne vou-
loir de santé qu'autant qu'il nous en veut
donner: & cela d'autant plus, que com-
me vous me le marquez si bien sur la fin
de votre lettre, les maux de cette vie
peuvent nous être d'un si grand usage
pour arriver au bonheur de l'autre. M. de
M. je veux dire le Pasteur sous la houlet-
te duquel vous savez que je vins en qui-
rant la Champagne, me fit avanthier
l'honneur de me consoler d'une de ses vi-
fies. Il me témoigna qu'il avoit tout
fraichement votre dernier Ecrit contre le
nouveau systême & les *Regles* d'équité
&c. qu'il avoit lu le premier avec beau-
coup de plaisir; qu'il trouvoit l'Auteur
du systême bien battu; & qu'il ne pou-
voit assez admirer la vivacité & la vigueur
de son adversaire: pour les *Regles* d'équi-
té, qu'il n'en avoit encore lu que très
peu de chose; mais qu'il auroit bien de la
peine à abandonner le sentiment de S. Au-
gustin. Il emporte cet Ecrit à sa maison
de campagne, où il sera jusqu'après les
Toussaints. Adieu, Monsieur, j'ai une
ex-

à M. Arnaud.

227

extrême consolation de pouvoir toujours
me flater & de votre amitié & du secours de
vos prières. Vous n'en douterez point,
pourvu que vous soiez persuadé de mon
extrême veneration pour vous.

LETTRÉ DCXVII.

A M. DU VAUCEL. Sur le VII. 4. Sept.
Volume de la Morale Pratique; & l'état 1693
où étoit l'affaire du Formulaire.

Celui qui imprime le VII. Volume,
en avoit interrompu l'impression
pendant quelque tems, à cause de quel-
ques affaires qui lui étoient survenues. Il
l'a repris depuis, & on vous en envoie

n'est plus curieux ni plus important, que ce que vous avez appris du feu Evêque de Malaga. Toute la difficulté sera de faire en sorte que l'on se puisse servir d'un recit si authentique sans commettre celui de qui on le tient, & avec son agrément. C'est à quoi nous vous supplions de travailler. C'est encore une merveilleuse découverte que le Journal du P. Vadingh écrit de sa propre main. Vous ne manquerez pas sans doute d'en avoir une copie authentique. Cela trouvera sa place en tems & lieu *.

• On l'a
imprimé
à la fin
de la Dé-
fense de
l'Eglise
Rom.
contre
Leydec-
ker.

Nous ne sommes guere contents de l'état où est maintenant l'affaire du formulaire. Car on a beau dire que tous les Cardinaux demeurent d'accord que le serment ne tombe point sur le fait, tant que cela ne paroitra par aucun acte, on ne voit pas que l'on puisse en conscience signer le formulaire d'Alexandre VII. ni qu'il puisse y avoir de paix dans l'Université de Louvain, ni dans les Eglises des Pays-bas. C'est ce que M. † continue à vous représenter, par sa dernière lettre. Mais je vous ai déjà marqué la dernière fois, qu'il en demandoit trop, quand il rempignoit desirer qu'on allât au devant des chicaneries du Champion*, qui n'entend point par *le fait* le sens de l'auteur, selon ce qui se peut entendre par ses pa-
reles.

† Op-
tract.

• M.
Seyac.

roles. Je ne crois point du tout nécessaire qu'on en vienne à ce détail. Car il suffit qu'on déclare que l'on ne demande point la créance du fait, parce que cela s'entendra comme les Cardinaux Baronius, Bellarmin, Pallavicin, Richelieu, & les plus habiles Théologiens ont entendu ces mots de *droit* & de *fait* avant ces dernières contestations. C'est ce que je vous ai déjà mandé & que je vous repete encore ; de nouvelles chicanneries n'étant point capables de changer le langage de l'Eglise ; mais hors cela, toutes les autres difficultés que l'on fait remarquer dans cette lettre, me paroissent fort raisonnables. Je suis tout à vous.

LETTRE DCXVIII.

• Les
Jesuites.

† On la
trouve à
la fin du
8. Tome
de la
Morale
Pratique.

M. l'Evêque d'Aler, prise d'un méchant libelle refuté il y a long-tems, sans que les Rouliers * aient osé repliquer un seul mot. C'est pourquoi je vous envoie deux exemplaires de cette Refutation †, afin que vous puissiez faire voir quelle créance on doit avoir à ces calomniateurs, qui renouvellent des calomnies detestables contre de saints Evêques, convaincues de faux par des actes authentiques il y a quatorze ans. Je pourrai bien faire quelque chose contre ce 3. Placard quand j'aurai les memoires qui me sont necessaires pour cela. Ce qu'il dit, par exemple, du Diocese de Tournai, qu'il y est arrivé de grands desordres en execution d'une Ordonnance de M. Tournai contre les jeunes gens qui alloient au cabaret, est fondé sur ce qu'il dissimule que cette Ordonnance n'étoit que contre une très méchante coûtume de ce Diocese, que de jeunes gens menotent avec eux autant de jeunes filles pour aller boire au cabaret, d'où il arrivoit d'étranges desordres. De sorte qu'ils font un crime à cet Evêque d'une des meilleures choses qu'il ait faite pendant son Episcopat, qui est d'avoir aboli cette méchante coûtume, par les peines qu'il a imposées à ceux qui d'abord ne vouloient pas obéir.

Vous savez de plus mieux que personne

ne combien il faut peu s'arrêter aux plaintes de ceux à qui on refuse, ou diffère l'absolution. Ce que firent les Gentilshommes du Diocèse d'Alet contre leur Evêque en est une grande preuve. Quand on ne lisoit que leurs plaintes, il sembleroit qu'ils eussent raison. Mais ayant été renvoyés à M. d'Alet, il rendit si bonne raison de sa conduite, qu'elle fut unanimement approuvée par les Commissaires que S. M. nomma pour juger de ce différent. M. le Cardinal le Camus en croit un, & il en parle dans son approbation du livre de la Penitence publique, qui est rapportée dans la 2^e partie des Difficultés, p. 56.

Ce qui est dit contre le Pasteur & le Vice-Pasteur de la ville d'Oudenarde, est convaincu de faux par une lettre de M. l'Evêque de Gand qui approuve leur doctrine & leur conduite. On se souvient de vous avoir envoyé cette lettre,

232 DCXVIII. Lettre de M. Arnaud
puis bien n'en avoir rien dit, parce que
je n'ai vu cette réponse que toute imprimée, & qu'ainsi il n'y avoit point de remede.

Pour votre difficulté sur ces paroles, *non omnis gratia semper habet &c.* elle ne paroît pas solide. Car le sujet de cette proposition est la grace en général, & non pas la grace *sufficiens Thomistice*, & ainsi cela veut dire seulement, que *non omnis gratia est efficax absolute, sed aliqua est tantum efficax secundum quid.* Et c'est celle *qua non habet effectum quem Deus absoluta voluntate intendit.* C'est sans doute comme M. Huygens & les autres qui ont approuvé cette proposition, l'ont entendue.

* Domi-
nicains,

L'Ecrit du Général des Bacheliers
contre le libelle, est une très bonne piece,
& vous nous avez fait grand plaisir de
nous l'envoyer. Il nous apprend une cho-
se bien importante que je ne savois pas,
qu'il y a un acte passé par devant notaire,
où le Prieur du Convent de Saragosse &
le Bibliothecaire, font foi que le commen-
taire de Lanuza se trouve en effet parmi
les vieux livres de leur bibliotheque. Mais
il s'est trompé quand il dit, que Jean
Garcias dans sa premiere lettre en date de
1639. déclare, qu'il ne faut point prendre
d'autre modele de prêcher l'Evangile. n. v.

Docteur de Sorbonne. 233

**SUJET DES SACRIFICES & des
ceremonies Chinoises, que celle des F. suites.**
Car il n'est pas vrai que cela fût dans
cette lettre : comme on l'a fait voir dans
le 6. Tome de la Morale Pratique. pag.
121.

LETTRE DCXIX.

*A M. DU V AUCEL. Sur deux avis 14. 15.
que l'on proposoit touchant le Formu- 1602
laire.*

LE mal dont j'avois cru être tout à fait
delivré m'avoit repris il y a 10. ou
12. jours. Mais je crois presentement en
être tout à fait quitte. Il n'en est pas
de même de l'apprehension que j'ai tou-
jours eue touchant le formulaire. Votre

faire traîne en longueur: & qu'on ait le loisir de convaincre de fausseté les deux points capitaux du méchant mémoire: l'un, qu'il y ait des Jansenistes hérétiques dans l'Eglise de Flandre, qui obligent à la signature du formulaire pour éteindre cette hérésie prétendue; l'autre, que les troubles de France ne se soient apaisés que par les souscriptions ordonnées par les Constitutions d'Alexandre VII. Au lieu que c'est tout le contraire, comme on a fait voir dans le *Phantomé du Jansenisme* que l'on n'a pas fait assez valoir. On n'a pas soutenu avec assez de force la nécessité de la distinction du fait avec le droit, par laquelle seule on a redonné la tranquillité à l'Eglise de France, qui n'avoit jamais été dans un plus grand trouble. C'est ce que l'on devoit avoir plus représenté. La faiblesse de ma vue ne me permet pas de vous en dire davantage.

ECRIT

E C R I T

*Sur un mariage proposé pour le Marquis de Oânder
 Pomponne avec Mademoiselle Hebert ja 1693.
 Cousine Germaine. (2)*

POUR répondre à cette question : si on peut demander au Pape une dispense pour le mariage d'un Cousin-Germain avec sa Cousine-Germaine, sans blesser la conscience & le respect dû aux Ordonnances de l'Eglise ; on dit premierement en général qu'il est toujours fort dangereux de chercher à se dispenser des loix de l'Eglise, sans une grande nécessité ; & que si en toutes sortes d'occasions il y a du peril, il y en a beaucoup plus, quand il s'agit d'un mariage : parce que si Dieu

faire traîne en longueur: & qu'on ait le loisir de convaincre de fausseté les deux points capitaux du méchant mémoire: l'un, qu'il y ait des Jansenistes hérétiques dans l'Eglise de Flandre, qui obligent à la signature du formulaire pour éteindre cette hérésie prétendue; l'autre, que les troubles de France ne se soient apaisés que par les souscriptions ordonnées par les Constitutions d'Alexandre VII. Au lieu que c'est tout le contraire, comme on a fait voir dans le Phantôme du Jansenisme que l'on n'a pas fait assez valoir. On n'a pas soutenu avec assez de force la nécessité de la distinction du fait avec le droit, par laquelle seule on a redonné la tranquillité à l'Eglise de France, qui n'avoit jamais été dans un plus grand trouble. C'est ce que l'on devoit avoir plus représenté. La faiblesse de ma vue ne me permet pas de vous en dire davantage.

ECRIT

E C R I T

Sur un mariage proposé pour le Marquis de Octobre
Pomponne avec Mademoiselle Hebert sa 1693.
Cousine Germaine. (a)

POUR répondre à cette question : si on peut demander au Pape une dispense pour le mariage d'un Cousin-Germain avec sa Cousine-Germaine, sans blesser la conscience & le respect dû aux Ordonnances de l'Eglise ; on dit premierement en général qu'il est toujours fort dangereux de chercher à se dispenser des loix de l'Eglise, sans une grande nécessité ; & que si en toutes sortes d'occasions il y a du peril, il y en a beaucoup plus, quand il s'agit d'un mariage : parce que si Dieu

que de déplorable : & il ne benit que ceux qui sont conformes à sa volonté. Or pour la connoître, nous n'avons, après sa loi, nul moien si sûr que les loix de son Eglise, qui sont *formées*, comme parlent les Papes, *par l'Esprit de Dieu, & consacrées par la veneration de tout le monde chrétien*. Quand on les suit, on marche dans la lumiere & on l'a pour garant de ce que l'on fait : quand on s'en écarte, même avec dispense, on entre dans une voie fort obscure ; on abandonne le certain, tout au plus pour le probable ; & quand on pourroit se flatter de suivre un grand nombre d'autres guides, ce n'est plus le guide que Dieu nous a donné, mais ceux que nous nous sommes choisis nous mêmes. Est-ce donc là prendre le parti le plus sûr ? Non sans doute. Cependant ce qu'a dit le Cardinal Bellarmin, pieux & savant Jesuite ; est très vrai : „ Que si quelqu'un veut „ mettre son salut en assurance, il faut „ absolument qu'il cherche la verité cer- „ taine, sans s'arrêter à ce que disent, ni „ à ce que font aujourd'hui beaucoup „ de gens ; & que si on ne peut con- „ noître clairement la verité certaine, „ il faut au moins prendre le parti le plus „ sûr. ” Or la verité certaine, & le parti en toutes manieres le plus sûr dans

ce

Avis du
Cardinal
Bellar-
min à
son ne-
veu.

ce cas proposé, c'est ce que l'Eglise nous ordonne par la voix du dernier Concile général. Rien n'est plus clair ni plus express. Elle nous fait connoître fort distinctement, qu'en matiere de mariage toutes dispenses lui sont fort odieuses. Elle ne veut point qu'on en accorde absolument aucune, ou au moins qu'on ne le fasse que rarement, que ce ne soit qu'avec cause, & que la dispense soit toute gratuite : *In contrahendis matrimoniis vel nulla omnino detur dispensatio: vel raro: idque ex causa, & gratis concedatur.* C'est ce que le Concile ordonne en général pour tous les degrés prohibés, & il laisse à la sagesse & à la prudence de ceux à qui il appartient de dispenser, de juger quels seront ces cas rares, & où l'on pourra accorder une dispense avec les con-

Trid sess.
24. de ref.
matr. c. 5.

ob publicam causam. Les raisons du soleil ne sont pas plus claires que ces paroles : & ce seroit les obscurcir que de les vouloir expliquer. Il est bon seulement de remarquer combien le Concile met de différence entre la défense qu'il venoit de faire en général, de dispenser en matiere de mariages à contracter, & celle qui regarde en particulier le second degré. Dans la 1. il met une alternative : *Vel nulla omnino deest dispensatio, vel raro*, mais le second membre de l'alternative est indefini, & la rareté des cas indeterminée ; ce qui donne au dispensateur la liberté d'en user selon sa prudence avec quelque étendue. Dans la 2. il n'y a point d'alternative, mais seulement une exception reduite seulement à deux cas : *Nunquam dispensetur, nisi inter magnos Principes, & ob causam publicam.* Dans la 1. le Concile ne spécifie point les personnes, & il n'y en a aucune qui ne puisse prétendre à une dispense quand il y en aura une juste cause. Dans la 2. on n'en laisse l'esperance qu'aux Princes, & non encore à tous, mais aux grands Princes seulement. Dans la 1. point de distinction entre les causes particulieres & les causes publiques : & les particulieres suffisent, si d'ailleurs elles sont valables. Dans la 2. une cause particuliere ne suffit pas, il en faut une pu-

quatrième. On regarde l'intérêt commun de l'Eglise et de l'Etat. Et par cette raison dans l'indétermination d'examiner si on peut obtenir de l'obéissance dans le cas du second degré de parenté, on ne doit compter pour rien tout ce qu'on pourrait alléguer de raisons de bien-séance, d'accoutumance, ou d'avantages particuliers d'une famille ou deux, ni même des considérations importantes de quelque personne en particulier.

Il n'en faudroit pas davantage pour décider le cas. puisqu'il s'agit de l'exécution d'une ancienne loi renouvelée & établie de nouveau par ce dernier Concile général, qui marque de point en point ce qu'il veut que l'on fasse, ou qu'on ne fasse pas sur cette matière. Et il faut considérer que cette loi ne regarde pas

Ambassadeurs des Princes, qui étoient au Concile, n'aient bien examiné toutes choses, & n'aient concouru à l'ordonnance en question.

Les raisons que l'Eglise a eues de confirmer cette défense, sont très considérables. Et comme elle a été observée de tout tems avant même qu'il y en eût aucune loi positive, ni divine, ni humaine, il semble que les hommes en aient reçu quelque impression de la main de la nature. Car d'où pourroit venir l'éloignement qu'on avoit de ces sortes d'alliances, même avant que les hommes les eussent défendues, puisqu'il n'y en a rien dans la loi de Dieu écrite? Ne seroit ce point cet instinct de la nature, qui est une espece de loi naturelle, que S. Ambroise auroit eu en vue, quand il a dit que la loi divine défend les mariages entre les Cousins-Germains, & les Cousines-Germaines? Car la pudeur naturelle, quoique fille du péché, ne laisse pas de venir de Dieu; & c'est une espece de loi naturelle dont le sentiment a conduit les païens mêmes, & leur a donné de l'horreur de certaines choses qui approchoient de celle dont nous parlons. Quoiqu'il en soit, S. Ambroise dans sa lettre 60. à Paterne, aiant à lui montrer qu'il ne lui étoit pas permis de faire épouser à son fils

sa

la propre niece (petite fille de Paternelle même) lui fait cet argument du moins au plus: Quel sujet peut-on avoir d'en douter, puisque la loi divine défend même aux Cousins-Germaines de s'allier par le mariage? *Quid enim est quod dubitari queat, cum lex divina etiam patruels fratres prohibeat convenire in conjugalem copulam?* On a de la peine à comprendre que S. Ambroise ait pû ignorer qu'il n'y a aucune loi positive dans l'Ecriture sur ce sujet; & tout ce qu'on pourroit faire pour expliquer ce qu'il en écrit en cet endroit, seroit peut-être de dire qu'il a regardé ce qu'on en trouve dans l'usage & la pratique commune de tous les hommes, comme une espece de tradition divine, & ce qu'on en sent dans la nature, comme une marque de la volonté de

que l'on a fait, de son cousin, de la même
 que les lois lui faisoient sur cela & ceux
 estoient dans ce degré de parenté.
 qui étoit permis, dit ce saint Docteur
 est si proche de ce qui est défendu
 c'est à dire, le mariage d'un Cousin
 Germain avec une Cousine, tout
 de si près au mariage d'un frère
 la sœur, que l'horreur qu'on a de
 celui-ci, en inspireoit pour l'autre
 étoit presque faire avec une sœur
 qu'on faisoit avec une cousine qui
 ne; parce que ces cousines sont si
 ches des frères, qu'on leur en donne
 même le nom, & qu'ils sont en
 presque frères. Tout cela est marqué
 mot de ce saint Docteur, dans le
 15. de la cité de Dieu, chap. 16.
 après avoir remarqué que la coutume
 beaucoup de force sur l'esprit des
 mes, & que lorsqu'elle sert à mettre
 bornes à la concupiscence, c'est
 me de la vouloir violer ou effacer
 ajoute ce qui suit: *Si enim iniqua*
aviditate possidendi, transgredi limite
agrorum, quando est iniquius libidine con
siderandi subvertere limitem morum? E
enim sumus in connubiis consobrina
nam nostris temporibus, propter pr
opinquitatis fraterno gradui proximi
quam raro per mores fiebat, quod sic

sur un mariage, &c. 243

legos liebat; quia id nec divina prohibuit, & mandum prohibuerat lex humana. Venustum factum etiam licitum propter vicinitatem habebatur illiciti, & quod fiebat cum consobrina, penè cum sorore fieri videbatur; quia & ipsi inter se propter tam propinquam consanguinitatem fratres vocantur, & penè germani sunt.

Les Princes ont laissé agir les loix de l'honnêteté naturelle & de la coutume, tant qu'elles ont été en vigueur, & qu'on ne les a violées que rarement, comme S. Augustin temoigne qu'il se trouvoit encore de son tems: mais quand ils ont vu que la cupidité l'emportoit sur la pudeur de la nature & sur l'usage des mœurs, ils sont venus à leur secours par le moien de leurs ordonnances. S. Augustin nous vient

enfants, Arcade & Honoré, qui en firent aussi chacun une, citent celle de leur Pere. Les capitulaires & les ordonnances de nos Rois autorisent la même discipline. Ainsi toutes les puissances spirituelles & temporelles conspirent ensemble à empêcher les mariages entre parens du 2. degré.

Les saints Docteurs nous apprennent les raisons de cette défense, & les tirent du dessein général que Dieu a de lier les hommes les uns avec les autres par la charité, qui est la fin de toutes ses œuvres, le plus grand bien de l'homme en cette vie, & le plus fort lien de la société humaine. Car il est visible que c'est pour cela qu'il a voulu que les hommes soient nés les uns des autres, & que pour cet effet les peres & les meres fussent unis par le lien conjugal, par le moien duquel plusieurs familles entrent les unes dans les autres, & forment ensemble une liaison, & une société particuliere, d'étrangeres & inconnues qu'elles étoient auparavant les unes aux autres. C'est ainsi que les liens de la charité se multiplient.

Mais il y avoit deux inconveniens contraires à craindre. Il y avoit à apprehender d'une part que la charité conjugale ne degenerât en une passion brutale, & une ardeur excessive, si ceux de proches

ches parens , déjà liés ensemble par le sang & par une familiarité formée de longue main & dès l'enfance, venoient à y ajouter l'amour & la tendresse conjugale, qui sont ordinairement si ardens & si vifs entre un mari & une femme, & qui ont coutume de croître & de s'échauffer de jour en jour par les privautés, les complaisances, les interêts communs, & les fruits du mariage. C'est pour cela que l'Eglise, en suivant la conduite de l'Esprit de Dieu , n'a pas voulu que les parens pussent contracter mariage les uns avec les autres dans les quatre premiers degrés de parenté, dont le premier étoit déjà interdit par la loi divine, & même par la raison. C'est la preuve qu'apporte S. Thomas , & qu'il a même tirée d'Aristote : *Cum enim homo naturaliter consan-*

S. Thom.

2. 2.

velle alliance, la rechauffer, & l'arrêter par les liens du mariage, permis pour cet effet hors le quatrième degré. Ainsi se multiplient dans la société humaine les liens de la charité, & plus de personnes s'unissent les uns avec les autres, lorsque ceux qui sont déjà liés par une proche parenté attirent des étrangers dans leurs familles par des mariages, ce qu'ils ne feroient pas s'ils avoient la liberté de s'unir de nouveau avec des personnes de leur famille même. *Habita est enimiratio rectissima caritatis*, dit S. Augustin, *ut homines quibus esset nullis atque honesta concordia diversarum necessitudinum vinculis cohereretur, nec unus in una mole haberet, sed singula spargerentur in singulos, ac sic ad socialem vitam diligentius colligendam plurima plurimos obtinerent.*

Il est aisé de voir qu'en cherchant des dispenses pour se marier avec une Cousine-Germaine sans aucune nécessité, on se tire de l'ordre de Dieu & de l'Eglise, & que loin de suivre leurs vues & de seconder leurs desseins, comme on le doit, on s'en éloigne, & on en empêche, autant que l'on peut, l'exécution & l'accomplissement par ses vues propres & par ses desseins particuliers. On fait par cette conduite des alliances que Dieu n'approuve point, & on unit ensemble
ceux

247

sur un mariage, &c.

ceux qu'il ne veut pas unir. Car c'est une parole de S. Thomas qui doit faire trembler ceux qui ont ces sortes de mariages à cœur, *Que comme Dieu n'unit point ceux qui s'unissent ensemble par un mariage contraire au commandement de Dieu, de même il n'unit point ceux qui se marient contre le commandement de l'Eglise, qui n'a pas moins de force pour nous obliger que le commandement de Dieu.*

Supp. 3.
p. 9. 54.
ad. 4.
ad. 1.

Les motifs que l'on expose dans ce mémoire pour justifier le dessein d'obtenir dispense d'obeir à l'Eglise en cette rencontre, ne paroissent gueres propres à persuader qu'on le puisse faire en conscience. *Le mariage, dit-on, fera plaisir aux deux familles; on s'accommode fort de l'humeur de la Cousine; on y est accoutumé.* Mais des raisons si humaines peuvent-elles être mi-

Il a même sujet d'espérer d'y trouver tout le reste, c'est-à-dire que Dieu pour récompenser son obéissance, lui fera trouver ailleurs ce qu'il ne trouvera peut-être pas où il le cherche, une femme dont les bonnes qualités soient capables de rendre un mariage heureux. Car Dieu en renfermant toutes ces qualités dans la prudence (aux Proverbes, ch. 19. 14.) fait connoître en même tems que c'est de lui qu'il faut principalement attendre ce don précieux, d'une femme sage & prudente: *Domus & divitiae dantur a parentibus; à Domino autem propria uxor prudens.* Rien n'est si trompeur que la prévoyance humaine en ces occasions, & l'esperance n'est fondée que sur le sable, quand elle n'est fondée que sur une chose aussi changeante que l'humeur: au lieu que l'esperance chrétienne n'est point trompeuse, parce qu'elle s'appuie sur la bonté & la puissance de Dieu, & qu'elle a soin de n'y point mettre d'obstacles, comme on le fait en prenant des mesures contraires à sa volonté & aux ordres de son Eglise.

La 2. raison n'est pas plus forte que la première, parce qu'on ne doit pas présumer qu'il doive naître des divisions pour des partages entre des coheritiers qui vivent dans une si grande union, & qui ont tant de probité & d'équité. Deplus, si
la

la demoiselle n'est pas seule coheritiere avec son cousin germain, ce mariage ne peut couper toutes les racines des contestations, s'il y en a à craindre. Enfin au pis aller les voies de la justice ou de l'arbitrage sont les moiens naturels pour faire cesser ces sortes de differents, & les sacremens de l'Eglise ne sont pas faits pour cela.

Si le pere du Cousin germain a rendu des services importans à l'Eglise, comme on le dit dans la 3. raison, c'est une grande grace que Dieu lui a faite; & la reconnaissance qu'il lui en doit, l'engage à suivre avec plus d'exactitude que d'autres l'ordre établi dans les Conciles par son esprit & pour le bien de son Eglise. Ces services seroient une marque de la pieté du pere, & cette pieté rendroit plus dan-

vent bien funeste. Un chrétien n'en attend point d'autre pour le bien que Dieu lui fait faire, que Dieu même; & on s'expose à s'en rendre indigne, quand on préfère à l'obéissance qu'on doit à l'Eglise, & à ses ordonnances, des vues & des satisfactions humaines, & pour-être des intérêts temporels.

Les services rendus à l'Etat doivent encore moins être mis ici en ligne de compte. Ce n'est pas aux dépens de l'Eglise & de ses loix qu'ils doivent être récompensés. Les plaies qu'on fait à ces loix, blessent même l'Etat aussi bien que l'Eglise, puisque le scandale public qu'elles causent, au moins à l'égard des plus gens de bien & des plus éclairés, & les suites que le mauvais exemple attire, peuvent beaucoup nuire à un royaume, & y être la semence de plusieurs desordres en arrachant les bornes que les loix & la coutume avoient posées en faveur de la pudeur de la nature, & du respect dû au sang. Un homme d'Etat doit donner aux autres l'exemple de la soumission & de l'obéissance dues à des loix qui sont aussi bien de l'Etat que de l'Eglise. Plus on y est élevé en dignité & en autorité, plus on est obligé d'avoir le zèle de ses loix, & de son bon ordre; parce que l'on prend acte, pour ainsi dire, de toutes leurs dé-

mar-

sur un mariage, &c.

251

marches, & qu'on se fait un droit des moindres licences qu'ils se donnent. S. Ambroise dans une semblable occasion sur laquelle une personne de qualité l'avoit consulté, lui remettoit devant les yeux la dignité dont son Prince l'avoit honoré: *Sed si divina te praeceunt, dit-il à Paternus, saltem Imperatorum praecepta, à quibus amplissimum accepisti honorem, haud quaquam praeferre te debuerunt. Nam Theodosius Imperator etiam patrules fratres & consobrinos vocavit inter se conjugii convenire iuvant, & severissimam poenam statuit, & quis temerare ausus esset fratrum pia pignora.*

L'autorité de Sanchez & des autres Casuistes n'est pas assés considérable pour être opposée à toutes celles que l'on a jusqu'ici rapportées. Celle de M. de Marca est

comme maîtres des canons, & leur accordant libéralement *plenam potestatem canones remittendi & temperandi*, comme il le publie même dans un opuscule ou fragment posthume, mis au jour en 1681. par M. Baluze. On ne peut donc, sans tout risquer, mettre sa confiance aux décisions de ces sortes d'Ecrivains pour des choses où le salut se trouve intéressé. Un Canoniste amphibie, & un Casuiste à qui tout est probable, sont de mauvais guides pour la conscience. La différence qu'il y a entre eux & les saints Peres de l'Eglise, a été fort bien marquée par un grand homme d'Etat, dont le cœur étoit si droit & si chrétien (Thomas Morus) qui aiant mieux aimé abandonner la charge de Chancelier d'Angleterre, que de consentir au violement des lois de Dieu & de l'Eglise sur le mariage, merita d'en être le martyr en donnant sa vie pour elles. Voici ses paroles : *Veteres Patres nostri, ut vel quisque plus satisfaceret, hortabantur. Jam verò apud nos, non quàm longè à peccato abscedendum sit, queritur, sed quàm propè ad peccatum sine peccato accedi possit.*

Mais, ajoûte le memoire, ne peut-on pas regarder ces dispenses du Pape à l'égard des empêchemens qui ne sont pas de droit divin, ni pour les premiers degrés de parenté, comme des grâces qui dans l'état pré-
sent

sur un mariage, &c. 253
sent de l'Eglise, & selon l'usage des deux
ou trois derniers siècles, semblent dépendre
de la seule volonté du Pape, à qui seule
il semble que l'Eglise veuille s'en rapporter
pour les accorder à qui il lui plaît ?

En vérité il est bien étrange que dans une affaire de cette importance où il y va de la validité d'un mariage & de la conscience de tous ceux qui y prendront part, on apporte pour toutes preuves d'un sentiment visiblement contraire à la loi, des *il semble*, c'est-à-dire des apparences, & des apparences très fausses. Car pourquoi veut-on se persuader sur de pures imaginations, que ces dispenses dépendent de la seule volonté du Pape, & que l'Eglise veuille s'en rapporter à lui pour les accorder à qui il lui plaît, puisque l'Eglise déclare nettement tout le contraire ? Car

comme il le jugeroit à propos. Mais quand on voit qu'elle va au devant de cette prétension, en prononçant sur la dispense, aussi bien que sur ce qui en fait la matiere, & en declarant en termes précis qu'elle ne veut point que le Pape en dispense jamais, si non dans les deux cas qu'elle marque elle même, pourquoi s'amuser à vouloir deviner une intention qu'il est clair qu'elle n'a jamais eue ?

Ce qu'on allegue de la pratique des deux ou trois derniers siècles ne sert qu'à renouveler la memoire des desordres infinis qui y regnoient, & dont le nôtre ne se sent encore que trop. Et comme une partie de ces desordres venoient de ce que l'on avoit laissé aller tout à Rome, & qu'on y donnoit toutes sortes de dispenses à pleines mains sans choix & sans discernement; c'est pour cela même que le Concile a cru que pour remettre quelque ordre dans l'Eglise, il falloit réprimer la facilité de donner des dispenses, & prescrire les cas & les conditions où on les peut accorder; quoique rarement, dans les manieres les plus importantes, comme il a fait nommément pour celle du second degré. Il n'a fait en cela que rétablir ce qui avoit été dans les siècles superieurs, où les Papes faisoient profession de suivre les regles des SS. Canons, en matiere de dispensen-

sur un mariage, &c.

255

penfes. Le Pape Zacharie nous l'apprend entre les autres. Un François revenu de Rome affuroit que le Pape Gregoire III. lui avoit accordé dispense pour un mariage contraire aux loix de l'Eglise: *A Dieu ne plaise,* répond le Pape Zacharie, que *notre prédécesseur ait fait ce qu'on lui impute.* Le saint Siège n'a garde d'autoriser ce qui est contraire aux constitutions des SS. Peres, & à la disposition des canons.

Tout ce que M. de Marca peut dire de contraire ne peut être solide. On n'a pas ici présentement son livre pour voir ce qu'il y dit de la distinction des dispenses où ni le public ni un tiers ne se trouvent intéressés, & de celles où l'un ou l'autre le font. Quoi qu'il en soit en d'autres

du genre humain un horrible concub
& un inceste presque universel.

Autant que cette distinction qu'on
de marquer est hors de propos, autant
fondroit-on mal, comme on fait da
qui suit, des Rescripts qu'on obtien
Rome pour être absous de censure
d'irregularités, avec des dispenses pou
mariage entre parens au 2. degré.
qu'il en soit de la validité de ces pre
Rescripts donnés sans cause, cela ne
tirer à consequence pour les autres;
qu'il y a bien de la difference entre
cher de la rigueur des peines canon
& des censures, & dispenser pour
mariage. Car le Pape a bien plus
berté pour l'absolution des censures,
pour les dispenses dont il s'agit, &
dépend la validité d'un sacrement.

Il est inutile d'examiner si les irreg
rités sont plus anciennement marquées
les Conciles que les empêchemens dir
du second degré de parenté. Si
trouve ceux-ci plus tard, c'est qu
eu plus tard besoin de les y marquer,
me beaucoup d'autres choses plus im
tantes que certaines irregularités,
qu'on a eu si longtems horreur de ce
riages, que la pudeur naturelle, la co
me des peuples, & les loix des Prince
suffit pour arrêter ceux qui auroient

lu faire de ces fortes d'alliances. Il ne faut donc pas tirer conséquence de l'un à l'autre, quand il seroit vrai *qu'on pût en conscience se servir des dispenses que l'on accorde à Rome tous les jours, même sans connoissance de cause pour des irregularités & pour les derniers degrés de parenté.* Je crois qu'on a voulu dire *sans cause*; car il y a quelque difference entre une dispense donnée *sans cause*, & une donnée *sans connoissance de cause*. Il n'est pas question de ce dernier: & pour le premier, je dis qu'il y en a peu qui soient données sans que l'on expose au Pape quelque cause, vraie ou fausse. On en renvoie l'examen sur les lieux, & si on les examinait de près, on trouveroit que ce sont le plus souvent des prétextes, plutôt que des causes véritables. Et un Canoniste a eu grande rai-

être cru : Une dispense, dit-il, donnée sans cause légitime par le Pape, n'excuse point devant Dieu. Covarruvias en parlant de la matière du mariage le dit encore plus roûdement : Tous les auteurs conviennent, dit-il, qu'une dispense accordée par le Pape de Rome sans cause légitime, quoiqu'en matière de droit positif seulement, ne met pas néanmoins la conscience en sûreté ; parce qu'une telle dispensation n'est, selon S. Bernard, qu'une dissipation. Le Cardinal Tolet, Jésuite fort pieux & fort savant, répond aussi, que les dispenses données sans cause ont lieu dans le for extérieur, mais non pas au for intérieur. Et devant Dieu ; que ceux qui les ont obtenues ne sont point en sûreté ni excusables, sous prétexte que c'est le Pape qui les a données ; que c'est à lui de voter convenablement les a données ; Et que la cause peut être légitime, doit regarder l'utilité de l'Eglise.

Ces dispenses données sans cause légitime & hors les cas marqués par le Concile, peuvent donc bien mettre ceux qui les obtiennent à couvert des troubles & des poursuites que l'on pourroit faire contre eux aux tribunaux Ecclesiastiques ; mais devant le tribunal de Dieu, où il en faudra répondre, ce ne sont, selon la pensée de S. Bernard, que comme des feuilles de

de signer tout is convencions. Mais
tant de leurs concurrences contraires.
C'est un voie sans is aucune qui que
fais sans y mener. leurs sens de ce
et non une reculation qui l'on de leur
servir de quelque chose de jugement de
Dieu.

Voilà comme parient les uns, de ceux
qui ne veulent tromper personne. Et les
Roisins qui donnent sur tout cela un
pouvoir souverain & arbitraire aux Papes,
ou veulent tromper les autres, ou se trompent
miserablement eux memes. Mais
quand ce pouvoir seroit aussi bien fondé,
qu'il est certain qu'il l'est très mal, il ne
serviroit de rien en cette occasion, puis-
que le Pape y auroit renoncé à l'égard des
cas dont il s'agit; car il a requis, confirmé,
& autorisé, autant qu'il a été en lui.

la coutume? Le Concile de Trente n'a-t-il pas interrompu cette possession à l'égard particulièrement des dispenses dont nous parlons? N'a-t-il pas remis la loi dans toute sa vigueur? Si on l'a violée depuis le Concile, les plus savans Theologiens & les plus saints Evêques n'ont-ils pas réclamé & protesté pour l'Eglise & pour ses lois contre cette malheureuse facilité? N'ont-ils pas déclaré à la face de toute l'Eglise, que ces sortes de dispenses sont subreptices ou nulles?

Enfin ce qu'on dit en dernier lieu, que cet empêchement n'est établi que sur une loi positive, ne peut servir de rien: car si par cette raison on y peut faire quelque changement, comme c'est l'Eglise qui l'a établi, c'est aussi à l'Eglise qu'il appartient de le changer. Or l'Eglise assemblée dans le dernier Concile a été si éloignée de vouloir changer cette loi, qu'elle l'a affermie de nouveau de la maniere du monde la plus forte, & a lié les mains à celui qui donne les dispenses du second degré, en lui ordonnant de n'en dispenser jamais, hors les deux cas dans lesquels elle veut bien qu'on le fasse, si on le juge à propos. En vérité il y a lieu de s'étonner que sous ce foible prétexte, que c'est une loi positive, on veuille que le Pape en puisse disposer, soit sans cause ou avec

cau-

cause, & qu'il n'ait point d'autre regle en cela que sa volonté: maxime dont le savant Cardinal Contarin ne feint point de dire, qu'elle est non seulement fausse, mais
„ contraire au bon sens, & à la doctrine
„ chrétienne; qu'elle est capable de ren-
„ verser tout le gouvernement de l'Eglise;
„ qu'elle sent l'idolatrie; & qu'on ne peut
„ rien inventer de plus pernicieux.

Mais on peut aussi dire pour ceux qui cherchent ces sortes de dispenses, ce que dit le Cardinal Bona dans le livre *de ses Principes de la vie chrétienne*, qu'il y a lieu de craindre qu'on n'aime pas véritablement Dieu, quand par des raisonnemens humains on tâche de s'exemter de l'obligation d'observer la loi de Dieu & les commandemens de l'Eglise. Et comme on n'a garde de croire que ceux qui consul-

L E T T R E D C X X.

27. 08. 1691. A M. DU VAUCEL. Sur le
 2691. *second Placard des Jesuites, le libelle
 intitulé Jansenismus &c., & la signature
 du Formulaire.*

IL y'a plus de deux mois que quelle
 incommodités m'ont mis hors d'état
 pouvoir travailler, mais en étant qu'
 présentement, je m'en vas m'y remettre
 par une 4. & 5. piece du procès de
 l'omnie. Nous avons eu un éclaircissement
 touchant l'affaire de Tournai où
 il est parlé dans le 3. Placard. Je tâ-
 rai de vous en envoyer la copie: afin
 vous la puissiez faire voir à des per-
 sonnes de piété: qui jugeront par là quelle
 on doit ajoûter à de tels calomnieurs
 font des crimes à de bons Evêques
 leurs meilleures ordonnances. Mais que
 grands que soient ces excès, nous
 gagnons rien à les représenter: & on
 cœur saisi de douleur, de voir com-
 on en est peu touché au lieu où v-
 êtes, puisqu'on n'a pu encore tirer d'
 aucune condamnation du *Jansenismus*
struens omnem Religionem. On ne l'a pu
 être pas assez demandé. Cependant
 n'étoit plus important: car il paroît

Déclarer de Sorbonne.

263

l'écrit du P. Bonaventure*, qu'il fonde
la nécessité de la Bulle sur ce que tout ce
pays-ci est plein de Jansenistes hérétiques.
Or sur quoi peut être appuyée une suppo-
sition si manifestement fautive, que sur ce
qu'en font dire les Jésuites à l'Archevê-
que de Malines, c'est-à-dire, les auteurs
et auteurs de ces infâmes Satires, qui les
rendent indignes de toute grâce. Un
autre fondement de cet écrit du P. Bo-
naventure, est que ça été la Bulle d'A-
lexandre VII. touchant la signature qui
a apaisé les troubles de l'Eglise de Fran-
ce.

* Le
Cardinal
Laurea.

Mais vous avez dans le Phantôme du
Jansenisme les pièces originales qui font
voir manifestement combien cela est faux,
et que c'est tout le contraire. C'est ce
que nous ne doutons point que vous n'ayez

le S. Rolland, puisse parler comme il fait
cet Ecrit, sans parler contre la consen-

Comme je ne puis gueres écri-
re je ne fais que vous marquer en peu
de mots ce qui me vient dans l'esprit :
vous l'entendrez facilement. Et je crois que
vous l'a déjà fait à la fin du grand traité
de Regale. Je m'imagine que vous y
avez tiré un grand avantage, de ce que
P. Bonaventure dans son Ecrit, lorsqu'il
veut prouver que la nouvelle Bulle n'a
point de bruit, parce qu'il y aura
peu de communautés qui ne reçoivent
ce formulaire. Car les Jesuites, dit-il,
recevront sans peine, parce qu'ils sont
sûr d'être suadés que condamner les 5. Propositions
dans le sens de Jansenius, c'est condamner
ce que Jansenius soutient avec tant de
force & tant de zèle, que la grace de
l'état n'est pas soumise au libre arbitre. Comme
cet écrit a été envoyé à Louvain
je n'en puis rapporter les propres paroles
mais il me semble que c'en est le sens.
rien peut-il mieux faire voir combien
cette Bulle non expliquée, peut faire de
mal à l'Eglise? Car croire que c'est cela
que les Papes ont condamné dans Jansenius
c'est croire, selon l'auteur même de l'écrit,
qu'ils ont condamné dans Jansenius la
doctrine de S. Augustin, que tant
de Papes ont dit être celle de l'Eglise. C

donc ce que les Jésuites prétendroient avoir été établi de nouveau par cette nouvelle Bulle non expliquée. C'est ce qu'ils persuaderoient à tous ceux qui ont créance en eux. C'est sur quoi l'Archevêque de Malines, qui n'a point d'autres sentimens que les leurs, prétendrait que tombe le serment que le Pape lui auroit permis d'exiger. Et c'est par conséquent ce que refuseroient de faire tous ceux de l'Université de Louvain, qui se tenant fermes à la doctrine de leur Ecole, croiront avec raison commettre un parjure, en faisant un serment par lequel le Prélat qui l'exige d'eux, prétend que l'on s'engage à condamner la doctrine sainte de la grace efficace de J. C. comme l'hérésie que les Papes ont condamnée dans le livre de Jansenius.

forçant de jurer qu'ils condamnent à certain sens d'un Prelat Catholique, qu'il ne leur explique point, & qu'on n'oseroit leur expliquer, parce que ceux mêmes, qui pour divers intérêts favorisent l'exaction de ce serment, ne sauroient convenir entre eux quel est le sens de Janinius que l'on y fait condamner. Il vient dans l'esprit qu'il faudroit faire le *Phantôme* à M. Sanguin. Il seroit là fort bien instruit de l'affaire du simulacre, qu'il seroit bon qu'il eût vue. Ce ne nous a point envoyé de nouvelles feuilles du septieme*. Mais il y plus de ou 10. jours que l'Imprimeur nous avertira qu'il seroit achevé dans 15. Je l'écris tout à vous. Les infirmités, quoi que peu considerables, font toujours pencher à la mort. Cela a été cause que je n'ai pu tous les jours depuis quelque tems que l'on parle du *bonheur de la mort Chrétienne*, me paroître si beau, que si vous le pouvez faire traduire en Italien, & l'imprimer à Rome, ce seroit un grand service que vous rendriez à l'Eglise.

* Le 7.
tome de
la Mor.
Prar.

LE

LETTRE DCXXI.

A M. DU VAUCEL. Sur l'affaire du ^{23 Oâ.}
Formulaire ; quelques accusations que l'on ^{1693.}
faisoit contre lui ; & la mort d'un ami.

QUelle imagination bourue, que l'on
m'ait vu deguisé en marinier pour
me retirer de Flandre en un autre país ?
Outre la sottise du déguisement ; je ne suis
guere présentement en état de faire voia-
ge, m'étant resté une fort grande debilité
des incommodités que j'ai eu depuis le
mois d'Août dernier, dont graces à Dieu
je suis présentement delivré. Le seul
moien de sortir de l'affaire du formulaire,
seroit d'insister toujours fortement qu'au
lieu de la paix que notre bon Pape vou-

* Hen-
nèbel.

Il y a un mot dans la lettre de M. du Til*, qui nous a un peu fait respirer : c'est, dit-il, qu'il y a apparence que cela ne finira pas si-tôt, & un autre dans la vôtre, que le Cardinal d'Estrées devoit bien-tôt partir pour Paris.

Mais pour vous dire un mot de ce qui nous regarde en particulier, je ne sai ce que nous deviendrons si la paix ne se fait point cet hiver. On nous disoit hier que plusieurs femmes de qualité louoient des maisons à Anvers : ce qui fait juger que les alliés desespèrent pouvoir sauver Bruxelles, au cas que le Roi de France la veuille attaquer. Mais peut-être qu'il aimera mieux se rendre maître de Liege & de Mastricht, pour forcer les Hollandois de se retirer de la ligue. Nous n'avons donc aucune assurance de demeurer ici en repos. Et que faire s'il en falloit partir. C'est ce qu'il faut mieux abandonner à Dieu, que de nous tourmenter inutilement sur ce qui passe les regles ordinaires de la prudence. Si le Pape faisoit dire à son Nonce quelque chose en ma faveur, ce me feroit un grand avantage, parce qu'il paroîtroit par là qu'on me tient à Rome pour bon Catholique : & qu'ainsi on ne pourroit plus me reprocher que des intrigues d'Etat. Et c'est sur quoi je me justifierois bien aisément devant sa Majesté. On

ver-

Docteur de Sorbonne. 269

verra ce que le Pape obtiendra pour les Orphelins & les Orphelines. C'est sur quoi on écrira à Paris selon vos vues.

Nous avons perdu un très bon ami & très pieux Ecclesiastique , qui avoit demeuré avec nous avant la dernière guerre, & qui s'en étoit retourné à Paris depuis qu'elle fût déclarée, parce qu'il craignoit qu'on ne l'y souffrît pas , étant connu pour François. Nous le recommandons à vos prières. Je suis tout à vous. .

• L E T T R E D C X X I I .

MADAME DE FONTPERTUIS. 3. Nov.

Pour l'informer de sa santé; lui demander des nouvelles de celle d'un de ses pa- 1693.

rens; & l'engager à procurer quelque assistance à une pauvre famille qu'il lui

270 DCXXII. Lettre de M. Arnaud
ayant repris de ce même remède du Car-
me, je pensois en être quitte cette nuit
& ce matin : mais je viens présentement
de m'apercevoir que je n'en suis pas en-
core guéri tout à fait. Ce seroit donc
bien du tems perdu de vous rendre comp-
te de ces variations. Il vous suffit de sa-
voir qu'on n'omet rien pour arriver, si l'on
peut, à une parfaite guérison, & que dail-
leurs le mal n'est pas si grand, puisqu'il n'a
pas empêché que je n'ai eu toujours le
poux très bon & très réglé. Mais faut-il
s'étonner si à l'âge où je suis je me trou-
ve dans ces sortes d'incommodités, qui sont
les appanages de la vieillesse ? C'est bien
assez de n'avoir commencé de les ressentir
qu'à l'âge de 80. ans.

• De
Pompon-
nes

Ce qui me tient plus au cœur présen-
tement est le danger où est le Chevalier
dont on ne nous a rien écrit depuis les
dernieres lettres du confrere que nous vous
avons envoiées. Sur ce qu'on nous mandoit
des divers accidens de sa maladie, nous
avons envoyé les avis de M. Phelippeaux,
mais nous ne savons pas si on en a fait
quelque usage. Ce qui nous reste est de
bien prier Dieu pour lui, comme nous ne
manquons pas de faire dans notre petite
famille. Nous étions aussi bien en peine
de la maladie de M. votre fils. Mais il
paroît par votre dernière lettre qu'il est
hors d'affaire.

En

En attendant que je sois plus informé de ce que vous aurez fait auprès du Neveu, vous voulez bien que je vous parle d'une chose dont je crois vous avoir déjà parlé ou écrit. C'est la desolation de la pauvre famille de Madame Mare. Je ne sache guere de plus digne objet de la charité chrétienne, qu'une pauvre veuve qui n'a pour tout bien que ce qu'elle peut gagner du travail de ses mains, chargée de sept orphelins tous en bas âge. S. Jaques donne deux marques de la veritable Religion; à l'égard du bien, de visiter, c'est-à-dire, d'assister les veuves & les orphelins; & à l'égard du mal, de se garder pur de la corruption du siecle. Ce dernier ne suffit donc pas pour être vraiment devot & religieux. Il y faut joindre le premier, qui est la pratique des œuvres

vous a faites , & qu'il continue à vous faire, vous ne sentiez dans votre cœur un vrai desir de soulager cette pauvre famille. Mais je sai bien que l'état de vos affaires temporelles , & les charges essentielles à votre état , ne vous laissent guere de moien de le pouvoir faire par vous même. Ce n'est pas aussi ce que je prétens. Mais vous savez sans doute ce que disent les SS. Peres, qu'il y a un talent dont Dieu nous demandera compte aussi bien que des autres , qui est celui qu'ils appellent le talent de la familiarité, quand des personnes riches ont créance en nous , & que nous manquons à nous servir de ce credit pour les porter à faire de bonnes œuvres, que nous sommes persuadés être fort privilegiées & fort agréables à Dieu. Voilà ce que je vous supplie de bien considerer.

Vous êtes presentement une des personnes de Paris qui est le plus liée d'amitié avec des personnes riches & pieuses. Vous seroit-il difficile d'en engager au moins quelques uns à assister cette pauvre famille? La bonne veuve qui a perdu son fils unique par un accident si extraordinaire, ne pourroit-elle point se charger d'une de ces orphelines en la mettant à Gif, & s'obligeant devant Dieu à fournir tout ce qui seroit necessaire pour y être Religieu-

se,

se, si Dieu l'y appelloit? Comme il y en a plusieurs, quelqu'autre Dame ne pourroit-elle pas faire une semblable charité à une autre? La Duchesse qui connoît Mad. Mare & qui vous a temoigné avoir encore beaucoup d'amitié pour vous & pour Port-Royal, vous refuseroit-elle si vous lui demandiez quelque charité pour ces orphelines? Ces exemples vous peuvent faire penser à d'autres. Et ainsi je ne vous en dirai pas davanrage : car mes yeux & ma main commencent à se lasser. Je suis tout à vous.

. LETTRE DCXXIII.

*A M. DU VAUCEL. Sur une Let- 6. Nov.
tre de Sotelo qu'il avoit alleguée dans la 1693
Moral. Pratique. l'affaire du formulaire.*

274 DCXXIII. Lettre de M. Arnauld
puissent faire aucun reproche raisonnable
sur cela, puisque le capital de cette affaire
est qu'on ait trouvé l'original de cette let-
tre dans les Archives de *Propaganda fide*,
& que les uns & les autres en aient eu
des copies authentiques, soit que ç'ait été
par ordre de la Congregation, ou sans cet
ordre. Quant à ce que vous dites qu'il
y a à la fin de cet original, *Non constat
hanc litteram esse Patris Ludovici Sotelo*;
écrit d'une autre main; il faut que cela
ait été ajouté depuis peu par un faussaire
ou quelqu'un de leurs amis. Car j'ai une
copie autentique de ce même original, qui
m'a été envoyé de Rome il y a 7. ou 8.
ans, où on a marqué exactement tout ce
qui est à la fin, sans qu'on y dise rien de
ces paroles, ce qu'on n'auroit pas manqué
de faire, si elles s'y étoient trouvées. Je
pourrai dire cependant à la fin du 7. To-
me, qu'il est certain que les Dominicains
& les Jesuites, ont tiré des copies de l'O-
riginal de la lettre de Sotelo, mais qu'il
n'est pas certain qu'elles leur aient été
données par l'ordre de la Congregation.

* M. le
Cardinal
d'Arles.

C'est un avantage pour la bonne cause
que le S. Rolland * ne soit plus à Rome.
On a toujours néanmoins sujet de crain-
dre que la politique ne l'emporte sur la
raison, quoi que plus claire que le jour,
& qu'on ne s'obstine à ne vouloir donner
au-

aucune explication, par une mauvaise délicatesse pour la memoire d'Alexandre VII. comme si ce qu'on demande n'avoit pas déjà été fait sous Clement IX. On fera ce qu'on pourra pour trouver quelqu'un qui puisse parler à M. le Nonce sur les ordres que l'on suppose qu'il aura eu de parler en faveur de certaines personnes.

Je ne me porte pas bien depuis quelque tems, & je ne suis guere en état de travailler. Et outre cela ma vue depuis deux ans s'est tellement affoiblie, que je serois bien pour la ménager de ne guere lire & ne guere écrire. Ainsi ne comptez plus sur moi pour ce qui demanderoit une application particuliere, tant que je n'aurai pas plus de santé que j'en ai présentement. Je ne sai de plus ce que nous deviendrons si la paix ne se fait point cet hyver; car

276 CXXIII. Lettre de M. Arnauld
pas être nommé. Ne pourroit-on point
en avoir une de ce Pape-ci qui voulût bien
en rendre témoignage par écrit? Le Car-
dinal Howard voudroit-il bien me faire ce
plaisir, ou quelque autre personne consi-
derable qui ne fût point suspect d'être de
la faction d'Espagne. Pensez à cela je
vous prie. Cela ne presse pas; car nous
avons encore tout l'hiver. Je suis tout à
vous.

LETTRE DCXXIV.

21. Nov.
1693

MADAME DE FONTPERTUIS.
Sur la mort du Chevalier de Pomponne.

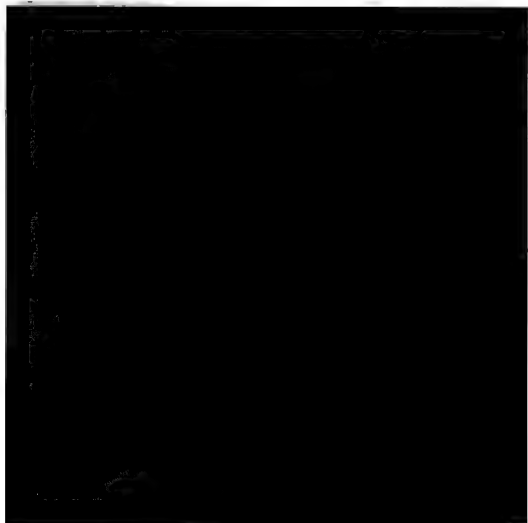
• De
Pom-
ponne.

† Le P.
Quénel.

Nous venons de recevoir votre triste
lettre sur l'extrémité où étoit le Che-
valier*, & vous avez reçu bientôt après
la nouvelle de la mort, qui n'aura pu que
renouveler & redoubler les pleurs. Il n'y
eut jamais un sujet plus légitime selon la
nature. Mais si vous voulez bien que
j'ajoute quelque chose à ce que j'écris
hier, je vous dirai que je ne crois pas que
rien soit plus capable de moderer l'affliction
de votre ami & de le consoler chrétiennement,
que la lecture d'un livre fait par
le compagnon de mon exil † qui a pour
titre: *Le bonheur de la mort chrétienne.*
L'état d'infirmité où vous m'avez vu
m'a

Docteur de Sorbonne. 277
m'a porté à le relire moi-même. Et je
vous avoue que j'en ai été charmé; tant
il est plein de verités que l'on ne considere
point assez. Or ce petit ouvrage fait voir
clairement qu'un vrai chrétien doit regarder
la mort plutôt comme un bien qu'il
doit desirer, que comme un mal qu'il
doit craindre. Il est aussi très capable
d'adoucir la douleur que l'on ressent dans
la perte de ses amis, quand on fait qu'ils
sont morts dans des dispositions qui don-
nent une grande confiance que leur mort
qui nous fait pleurer, a été pour eux un
veritable bonheur : *Suis autem incommodis
graviter pungi : non amici sed scipsum aman-
tise st.*

L E T T R E D C X X V .



les nos voisines, à qui l'on apprend à gagner leur vie par leur travail, & qui y sont si assidues qu'elles ne le quittent qu'à onze heures du soir, n'ayant de relâche depuis les six heures du matin qu'elles sont levées, que le tems de prier Dieu & d'aller à la messe, & celui du dîner, qui ne consiste qu'à un potage de carottes ou d'autres legumes, & des tartines. Car n'ayant que des tartines pour le repas du soir, non plus que pour le déjeuner, elles les mangent en travaillant. Il n'y a guere de Religieuses qui menent une vie si dure, & cependant elles sont gaies & contentes. Mais quoi qu'elles vivent si pauvrement, leur travail n'y pourroit pas suffire à cause du peu de débit qu'ont les dentelles, & qu'elles ne sont pas des plus habiles, si on n'y suppléoit. Jupine le fait de bon cœur autant qu'elle le peut, & j'y contribue aussi en payant le louage de leur maison qui est de 45. florins. Mais tout cela cesseroit si je n'étois plus au monde, Jupine même ne pouvant guere les assister, parce qu'il faudroit alors qu'elle vécût sur son peu de bien.

Il y a encore d'autres charités que je me suis engagé de faire dont je ne parle point. Ainsi aiant depuis peu lû dans un livre nouveau, que deux hommes, l'un riche & l'autre peu accommodé étant in-
ti-

times amis, ce dernier qui mourut le premier laissa pour legs à son ami riche d'assister ses parens pauvres, & de continuer quelques autres charités que sa pauvreté n'empêchoit pas qu'il ne fît, il m'eût venu dans l'esprit de faire un legs semblable au jeune Abbé, mon très-cher Neveu, que je proposerois en ces termes : je laisse à M. l'Abbé de Pomponne mon très-cher Neveu, le soin de continuer quelques charités auxquelles je me suis engagé, afin qu'il en ait le mérite devant Dieu. Cela n'iroit au plus qu'à 200. livres par an, & on pourroit même se contenter de 150. livres. Je suis persuadé que ce seroit une très bonne œuvre, & que les revenus ecclésiastiques qui sont appelés par les Conciles le patrimoine des pauvres, ne peuvent être mieux employés qu'en de pareilles assistan-

L E T T R E D C X X V I .

24. Nov. 1693. *A MADAME DE FONTPERTUIS*
Sur une pension qu'on lui offroit.

IL faut que je m'explique sur la pensum
 que l'on m'offre d'une maniere si ge-
 nereuse, que je ne saurois jamais en avoir
 assez de reconnoissance. J'ai compris que
 cela se peut faire en deux manieres, ou
 par une destination toute volontaire sans
 que je la puisse demander, ou par une
 creation sur le benefice, qui me donneroit
 droit de l'exiger de quiconque en seroit
 revêtu. Mais je ne saurois croire qu'en
 l'ait fait, ou qu'on ait la pensée de le fai-
 re en cette derniere façon. Car quoique
 cela soit plus sûr & plus avantageux, je
 ne pourrois me résoudre à en accepter une
 de cette sorte. Cela feroit tort à ma re-
 putation, qui me doit être chere pour
 l'interêt de la verité, que j'ai toujours tâ-
 ché de soutenir. Car pouvant aisément
 arriver que je ne sois plus en état de tra-
 vailler à cause de mes frequentes infirmi-
 tés, on pourroit aisément croire, ou
 qu'on m'a engagé à ne plus écrire en me
 donnant cette pension, ou que je m'y
 serois porté de moi-même, pour ne rien
 faire qui pût déplaire à ceux qui m'en au-
 roient

roient gratifié, ou qui auroient contribué à me la faire avoir. Outre cela, je ne puis pas par quel titre légitime on auroit pu charger pour moi ce bénéfice de cette pension, étant pas en état d'en avoir besoin pour subsister. Mais toutes ces raisons valent, si ce n'est qu'une destination volontaire. Car les bénéficiers étant obligés d'employer les revenus de leurs Bénéfices en bonnes œuvres, après en avoir fait ce qui leur est nécessaire pour leur subsistance; qui pourroit trouver mauvais que le jeune Abé me mit tous les ans quelque chose du revenu de son Abbaye pour l'employer en des œuvres de piété? Ce n'est apparemment que cela, & ce n'est aussi que dans cette vue que je le puis accepter. Je suis &c.

L E T T R E DCXXVI.

24. Nov. 1693. A MADAME DE FONTPERTUIS.
Sur une pension qu'on lui offroit.

IL faut que je m'explique sur la pension que l'on m'offre d'une maniere si genereuse, que je ne saurois jamais en avoir assez de reconnoissance. J'ai compris que cela se peut faire en deux manieres, ou par une destination toute volontaire sans que je la pusse demander, ou par une creation sur le benefice, qui me donneroit droit de l'exiger de quiconque en seroit revêtu. Mais je ne saurois croire qu'on l'ait fait, ou qu'on ait la pensée de le faire en cette derniere façon. Car quoique cela soit plus sûr & plus avantageux, je ne pourrois me résoudre à en accepter une de cette sorte. Cela feroit tort à ma reputation, qui me doit être chere pour l'interêt de la verité, que j'ai toujours tâché de soutenir. Car pouvant aisément arriver que je ne sois plus en état de travailler à cause de mes frequentes infirmités, on pourroit aisément croire, ou qu'on m'a engagé à ne plus écrire en me donnant cette pension, ou que je m'y serois porté de moi-même, pour ne rien faire qui pût déplaire à ceux qui m'en auroient

roient gratifié, ou qui auroient contribué à me la faire avoir. Outre cela, je ne vois pas par quel titre légitime on auroit pu charger pour moi ce benefice de cette pension, n'étant pas en état d'en avoir besoin pour subsister. Mais toutes ces raisons cessent, si ce n'est qu'une destination volontaire. Car les beneficiers étant obligés d'employer les revenus de leurs Benefices en bonnes œuvres, après en avoir pris ce qui leur est nécessaire pour leur subsistance; qui pourroit trouver mauvais que le jeune Abé me mit tous les ans quelque chose du revenu de son Abbaye pour l'employer en des œuvres de pieté? Ce n'est apparemment que cela, & ce n'est aussi que dans cette vûe que je le puis accepter. Je suis &c.

Rien n'est plus capable de lui attirer les bénédictions de Dieu, sans quoi on ne peut rien faire qui lui soit agréable. Mais j'ai eu au contraire bien de la douleur de ce que vous me mandez de son Oncle. Après ce qu'on lui avoit dit contre la pluralité, lorsqu'il se croioit en danger de mourir, faire de nouvelles consultations en Sorbonne, n'est-ce pas vouloir trouver des gens qui le trompent, selon cette menace terrible que Dieu fait dans l'Ecriture; que si quelqu'un le consulte ayant le cœur plein de cupidité, il lui enverra un Prophete qui le trompera en lui repondant selon la mauvaise disposition de son cœur? Le seul prétexte qu'il peut avoir de retenir le plus riche de ses Prieurés, outre son Abaïe, est qu'il en a besoin pour vivre. Mais s'imagine-t-on que Dieu allouera les dépenses vaines & superflues qu'il lui plaît de faire, quand même ce seroit de son patrimoine, au lieu qu'il les veut prendre sur le patrimoine des pauvres?

Peut-on consulter en conscience sur une chose si claire; & s'il a toujours le même directeur qu'il avoit pris dans sa maladie, seroit-il possible qu'il le pût laisser dans une conscience si erronée sans changer la sienne? Quand il n'auroit que le revenu de son Abaïe, il auroit à
crain-

ceindre que ce ne fût encore trop pour un Ecclesiastique qui doit édifier l'Eglise par la modicité de sa dépense & de son train. N'est-ce donc pas une folie de ne s'en contenter pas, en mettant son salut au hazard sur les avis de je ne sais quels Docteurs que je puis assurer ne pouvoir être que pitoiables ? Car ce que dit S. Thomas dans un opuscule sur la pluralité des benefices , est si solide & si convaincant, qu'il se faut laisser aveugler par la cupidité pour être d'un autre sentiment. On en trouvera le passage dans Wendrock. Or il est impossible de ne pas voir que selon la décision de ce saint , rien ne sauroit excuser la pluralité de l'ancien Abé.

284 DCXXVIII. Lettre de M. Arnauld
tain, comme dit S. Augustin, qu'ils ne
sont remis qu'à ceux qui sont convertis :
*Qui conversis peccata donat, non conversis
non donat.* Ce qui me donne cette crain-
te, est qu'il n'y a point de vraie con-
version, sans un regret sincere de ses pé-
chés & une ferme resolution de les ex-
pier par de dignes fruits de penitence qui
y doivent être contraires. Or ce qu'il
y a de plus criminel dans sa vie, est l'a-
bus qu'il a fait des biens de l'Eglise, qu'il
ne devoit point, avoir n'ayant rendu au-
cun service à l'Eglise, & mené au plus sa
vie d'un honnête homme selon le monde.
C'est aussi l'avidité qu'il a eue à se faire
donner plusieurs benefices jusques à y
employer de mauvaises voies, dont je sai
que ceux dont on s'est servi, ont eu beau-
coup de scrupule. C'est donc de cela
qu'on devoit voir presentement qu'il a
beaucoup de regret, & ce qu'il devoit
reparer de tout son pouvoir.

Loin d'avoir ces pensées, il se croit
en droit de vivre en grand Seigneur sur
le patrimoine de J. C. avoir une maison
de 1200. liv. lorsqu'il peut loger chez
son Frere, & un carosse à quatre che-
vaux lorsqu'il ne sort point. Dans la
cherté où sont toutes choses en ce tems-
ci, la depense de carosse, chevaux, co-
cher & palfrenier va pour le moins à

2000.

Docteur de Sorbonne. 285

2000. liv. on n'a donc qu'à la retrancher, ce que l'on peut faire sans aucune incommodité, pour s'ôter tout prétexte de garder le Prieuré de 2000. livres outre son Abaïe. Pourroit-on être bien converti, & ne pas voir des choses si claires? Cela ne se peut. Car il n'y a que la cupidité dominante dans le cœur, qui repande sur l'esprit de si épaisses ténèbres.

L E T T R E D C X X I X.

A M. DU VAUCEL. Sur la lettre 27. Nov. de Sotelo dont il a été parlé; & le ser-^{1693.}ment de Formulaire.

CE que vous me mandez presentement de l'original de la lettre de Sotelo, est bien different de ce que vous m'en

286 DCXXIX. Lettre de M. Arnaud
niere qu'il n'est rien de tout cela, & que
bien loin que ces copies aient été données,
l'Archiviste a eu la hardiesse de vous dire à
vous même, que cet original n'étoit
point dans ses Archives, de quoi néan-
moins les Jesuites aiant demandé attesta-
tion, on la leur avoit refusé. Il est
vrai que vous me donnez des preuves
très convaincantes, que cet original est
certainement dans ces Archives, quoi-
que l'Archiviste vous ait assuré du con-
traire: mais cela ne me dispense pas de
corriger ce que j'en avois dit dans le 7.
Volume, ou par avis à la fin du livre ou
par un carton. Et c'est ce qui m'em-
barasse, parce que j'ai peur qu'on n'ait
commenté à vendre ce livre en Hollande,
avant qu'on y ait reçu ce carton. Je
serai du mieux que je pourrai.

L'opiniâtreté des Cardinaux à ne vou-
loir pas expliquer sur quoi tombe le ser-
ment de formulaire, est bien étrange. Ce-
pendant tant qu'il n'y aura que M. du
Til * qui assurera par ses lettres, que
les Cardinaux conviennent qu'il ne tom-
be point sur la créance du fait, & qu'Ar-
cade † & son parti soutiennent que ce
n'est point là leur sentiment, on ne pour-
ra point en conscience faire ce serment,
parce que dans les termes qu'il est conçu,
il est plus probable qu'Alexandre VII. a
voulu

* Henne-
bel.

† M. de
Malines.

voulu qu'il tombât sur le fait. Tout ce que vous dites au contraire dans vos protestations & déclarations, nuira plutôt qu'il ne servira, ou ne sera au plus qu'un signe fort équivoque. Car nos adversaires ne manqueront pas de dire, qu'ayant tant de fois pressé les Cardinaux de déclarer que le serment ne tombe pas sur le fait, c'est une grande marque que ce n'est pas leur sentiment, puisqu'ils n'ont jamais voulu nous l'accorder. Il reste donc, ce me semble, à leur faire comprendre que s'ils ne s'expliquent pas sur le sens du formulaire, ce ne sera que trouble & confusion dans ce païs, bien loin d'y mettre la paix. Il n'y a personne qui soit plus propre à faire valoir cette considération auprès du Pape, quel Ambassadeur d'Espagne, & c'est de quoi il

L E T T R E DCXXX.

4. Dec.
1693.

A M. DU VAUCEL. Sur le VIII. Volume de la Morale Pratique; & l'obligation où étoient les Eveques de detromper le Roi sur les fausses idées qu'on lui avoit données des prétendus Janse- nistes.

J'Aurai bien-tôt achevé le 5. Procès qui sera le dernier. Il sera presque aussi long que tous les autres ensemble, parce qu'il a fallu éclaircir beaucoup de faits importants qui font voir la mauvaise foi des Jesuites. Je prétends mettre ces Procès à la fin du VIII. Tome de la Morale Pratique, dont la premiere partie a déjà été envoyée à l'Imprimeur. J'ai écrit une très forte lettre à un des amis de M. l'Evêque de Meaux pour lui être montrée, sur l'obligation qu'auroient les Evêques de parler pour les Orphelins * & les Orphelines †. J'en ai pris occasion sur ce qu'on nous avoit mandé, que le Pape souhaitoit qu'on refermât ces deux plaies faites à l'Eglise, & qu'il en devoit faire parler par son Nonce. Mais j'ai représenté que tant que les Evêques du Roiaume demeureroient dans le silence, il y avoit grand sujet d'apprehender que tout ce qu'on

* Les
Chanoi-
nes de
Pamiés.

† Les
Filles de
l'Enfan-
ce.

'on lui diroit de delà les Monts, seroit de peu.

Si ce que vous verrez dans la lettre qui us a été envoyée ouverte pour vous e adressée, étoit vrai, qui est que le oi commence à avoir du scrupule de ne de ces deux affaires, il seroit bien é de lui en faire avoir sur toutes les ix, si une personne d'autorité lui par- t. Mais attend-on qu'un Ange de- nde du ciel pour le détromper de sa ivention contre le Jansenisme, que l'on it dire qu'il a succée avec le fait? Car t qu'on n'ira pas jusques là, on ne fe- rien de solide pour le bien de l'Eglise : les Jesuites trouveront toujours moyen lui faire maltraiter tous ceux qu'ils idront, tant qu'on ne lui ôtera point l'esprit ce qu'on lui a dit mille fois, c'est rendre un grand service à Dieu.

290 DCXXXI. Lettre de M. Arnauld
hommes. Or c'est sur quoi il n'y a pas
d'apparence que le Nonce parle fortement
au Roi. Il lui pourra bien dire que l'on
a calomnié les Orphelins & les Orpheli-
nes en les faisant passer pour Jansenistes :
mais le Roi demeurera dans son opinion,
en prétendant qu'il en est mieux infor-
mé.

Il y a encore une autre chose sur quoi
le Nonce pourroit parler avec beaucoup
de force. C'est cette nouvelle maniere
de gouverner l'Eglise par des Lettres de
Cachet, en bannissant, emprisonnant, &
maltraitant les plus pieux Ecclesiastiques
sans aucune forme de justice. Mais je
doute fort qu'il veuille toucher cette cor-
de, qui le brouilleroit trop avec ses deux

* M. de Ministres des affaires de l'Eglise *. C'est
Harlai, cependant sur quoi il faudroit entretenir
Archev. le Pape, qui paroît avoir beaucoup de
de Paris, le Pape, qui paroît avoir beaucoup de
de la droiture. Je suis tout à vous.
Chaise.

L E T T R E D C X X X I.

A M. DE POMPONNE. Pour lui 20. Dec
marquer la reconnaissance qu'il avoit de 1693.
souvenir de Sa Majesté, & de la peine
qu'il ressentoit de ce qu'on l'avoit voulu
faire passer pour un rebelle à ses ordres.

CE m'a été une agréable surprise,
Monsieur mon très-cher Neveu;
d'apprendre que S. M. aiant sçu que j'a-
vois été malade a eu la bonté de vous de-
mander comment je me portois, & de
s'informer même de mon âge. Il vous
a été facile de juger combien je devois
avoir eu de joie d'une telle nouvelle,
puisque vous connoissez mieux que per-
sonne quel est mon cœur pour un si bon

penſer, Monſieur mon cher Neveu, quelle a dû être ma peine, lors que je me ſuis vu dūrant tant d'années, & encore depuis trois mois traité de rebelle & de brouillon dans les écrits publics, & que j'ai ſu que l'on s'eſſorçoit d'inſpirer contre moi à S. M. des penſées bien contraires à la tendreſſe de Pere qu'elle a pour ſes ſujets, & à celle, ſi je l'oſe dire, que j'ai toujours ſenti pour elle. Ainſi ce que l'on me mande de votre part me rend la vie & me rajeunit de dix ans. Aumoins ſemble-t-il qu'il m'a levé de deſſus le cœur comme un poids de cent livres, & je commence à reſpirer. Car après ce temoignage de la bonté de mon Roi, je ne puis m'empêcher d'avoir cette confiance, que Dieu a diſſipé les mauvaiſes impreſſions qu'on lui avoit données de ma fidélité, en me peignant dans ſon eſprit comme un homme de cabale & oppoſé à ſes intérêts. Ce portrait aſſurément ne me reſſemble point du tout, & tous ceux qui me connoiſſent ſavent que S. M. n'a point de ſujet ni plus fidèle que moi, ni plus amoureux de la gloire de ſon regne, ni plus ardent pour tout ce qui eſt de ſes véritables intérêts. Je vous avoue donc encore une fois, Monſieur mon cher Neveu, que je me fais un extrême plaifir de penſer que les

nuages que l'on avoit répandus dans l'esprit de ce grand Prince pour l'empêcher de me connoître tel que je suis véritablement à son égard, sont maintenant dissipés, & je vous suis extrêmement obligé de l'empressement avec lequel vous me l'avez fait écrire.

La personne qui l'a fait, y a ajouté d'elle même que je devrois penser tout de bon à mon retour. Elle a raison de croire que ma patrie ne m'est pas indifferente. Je crois même que le desir d'aller finir mes jours dans le royaume où j'ai eu le bonheur de naître, fait partie de l'estime & de la veneration que je dois avoir & que j'ai toujours eue pour mon Roi. Aussi n'en suis-je sorti que par une espece de necessité. Je puis dire que ç'a été en partie pour épargner à sa Majesté le

repris pour moi les premiers sentimens de bonté qu'elle avoit autrefois, & que je pourrois sans rien faire qui lui fut desagréable, retourner à Paris, attendre la fin de mon pèlerinage qui ne peut être fort éloignée, & embrasser avant que de mourir mes parens & mes anciens amis, après avoir été si long-tems privé de cette consolation qui est une des plus douces de la vie. Mais il est vrai que pour ne me pas jeter dans de nouveaux embarras à la fin de mes jours, je souhaiterois n'avoir obligation de cette grâce qu'au Roi seul, & que S. M. eût la bonté de m'en faire encore une autre, en voulant bien que ce fût à elle seule que je rendisse compte de ma conduite, par l'entremise d'un de ses Ministres. Je suis assuré que quand le Roi en sera ainsi instruit par lui même, il n'y trouvera rien qui ne soit digne d'un fidele & zélé sujet, comme le Pape & les Evêques sont demeurés convaincus de la pureté de ma foi & de la sincérité de ma soumission aux décisions de l'Eglise, depuis que j'ai eu la liberté & les moiens de les en informer. Cette seconde grace m'est d'autant plus nécessaire, que j'aurois plus que jamais sujet de craindre que ceux qui faisoient passer pour cabales dans l'esprit de S. M. les simples visites que me faisoient

mes

mes amis au Faubourg S. Jacques , ne s'avisaient de faire passer pour un *raliment* dangereux selon leur langage , la compagnie de deux ou trois de mes amis que je ne pourrois me dispenser d'avoir avec moi , & les conversations les plus innocentes que je pourrois avoir avec les personnes de ma connoissance. On a pu vous dire combien ma vue est affoiblie , & que cette incommodité jointe à d'autres , me rendent les visites de mes amis plus nécessaires , & me mettent dans l'impuissance de pouvoir presque lire que par des yeux étrangers , ni écrire que par une main empruntée , comme vous voyez que je le fais ici. Je ne sai, Monsieur mon cher Neveu, comment je me suis insensiblement engagé à vous ouvrir ainsi mon cœur sur la proposition que l'on m'a fai-

Je prens la plume pour vous assurer, Monsieur mon très-cher Neveu, que mon éloignement ne m'a jamais fait oublier au saint Autel & dans mes prières la personne sacrée de S. M. ni sa famille royale, ni les besoins de son Etat; & vous êtes bien persuadé que tout ce qui vous regarde, vous Madame votre épouse, votre cher Frere & toute votre famille m'est trop cher pour ne m'être pas toujours bien présent devant Dieu. J'avoue que j'aurois une grande joie de vous embrasser encore avant que de mourir, mais il faut se soumettre & abandonner tout à la providence de Dieu. Je suis avec l'affection que vous savez &c.

L E T T R E D C X X X I I .

A MADAME DE FONTPERTUIS.

En lui envoyant la lettre précédente.

J E vous envoie la lettre que je pensois vous adresser. Mais on a jugé plus à propos que ce fût à un ami. J'y ai joint un memoire afin qu'il fût instruit de ce qu'il faudroit qu'il dit sur les diverses choses dont on lui pourroit parler. Ce ne sont que les matieres, car pour les manieres insinuanes & capables de toucher celui à qui il parleroit, c'est de lui que je
les

les voudrois apprendre, n'y aiant point d'école où on les sache mieux qu'à la Cour.

Il y a deux choses dont je n'ai pas cru devoir parler dans ce memoire, l'une qu'il ne faut point s'attendre que je me resolve jamais à demeurer à la Campagne, ou à la maison de Paris de votre ami. Je vous en ai dit les raisons, dont la principale est que je veux être en liberté & vivre à ma guise, & cela m'est necessaire plus que jamais dans l'état d'infirmité où je suis presentement. Ne donnez donc je vous prie aucune esperance que cela puisse être autrement : car il seroit bien fâcheux que l'on s'engageât pour moi à des choses que je ne pourrois pas tenir. Il me vient presentement une pensée, c'est qu'il seroit bon ce me semble, de montrer la lettre & le memoire à l'an-

293 DCXXVII. Lettre de M. Arnaud
dire, si on lui parloit de certaines choses
qui n'y ont été que touchées.

I.

Ce qui est dit vers la fin de deux grâces que l'on souhaiteroit d'obtenir de sa Majesté est essentiel. Sans cela il n'y a rien à faire. Car je ne puis me résoudre à voir une certaine personne qui me fera beaucoup de caresses, & me trahira ensuite, comme il a toujours fait : outre que je sai que cette visite donneroit occasion à mes ennemis de dire & d'écrire par tout, que je ne suis revenu qu'en abjurant ma doctrine. C'est ce qu'ils ont écrit au feu Prince Ernest de M. Nicole, par cette même raison qu'il étoit bien auprès M. de Paris; & desirant de finir en repos le reste de mes jours, je ne puis en espérer tant que cette même personne se remettra en possession de dire de moi tout ce qu'il plaira à S. M. & me faire dire ensuite comme de la part du Roi, ce dont le Roi n'auroit pas eu la moindre pensée. En voici un exemple dont votre ami se peut souvenir. En 1679. dans le dernier mois que je passai à Paris, ma niece Le Maître étoit fort malade, & comme elle avoit toute sa confiance en moi, & qu'elle m'avoit pris pour son Confesseur, j'étois obligé d'y être très souvent, & quelques uns de mes amis m'y venoient voir.

M.

M. de Paris en aint été averti par les espions, il me fit dire par **M.** de Beaure-
sire, que le Roi ne trouvoit pas bon
que j'allasse si souvent dans cette maison,
& que j'y donnasse des rendez-vous. J'en
fus surpris, & je fis prier votre ami de sa-
voir exactement de S. M. si elle avoit
donné cet ordre: & il fut qu'elle ne l'a-
voit point donné. A moins donc que le
Roi ne trouve bon qu'il ne se mêle point
de mes affaires, il me fera de continuel-
les piéces. Je ne prétens pas qu'on dise
cela. On pourroit se contenter de dire
que les vieillards sont un peu soupçon-
neux, & que j'ai sujet de l'être après
tant de piéces que l'on m'a faites, &
qu'ainsi la grace que je demande à S. M.
n'est pas sans raison.

200 DCXXXII. Lettre de M. Arnauld
mes de la Morale Pratique, qu'il m'attribue sur la foi du Ministre Jurieu, sont les plus mechantes gens du monde : car voici ses propres paroles : *Il est certain qu'il n'y a pas de plus méchantes gens au monde, ni qui soient plus pernicioeux au public, que les Jesuites ou leurs adversaires ; les premiers si ce qu'on dit d'eux dans la Morale Pratique est veritable, les derniers s'il ne l'est pas.* Après cela pouvoit-on demeurer dans le silence sans donner sujet aux Jesuites de nous insulter comme nous aiant convaincus d'être les plus mechantes gens du monde & les plus pernicioeux au public, n'aiant pu répondre aux livres où on nous fait ces reproches. Cependant qu'a-t-on fait dans ces derniers volumes ? On a donné des preuves historiques de la verité des faits qu'ils soutenoient être faux. Et il y a 4. ans que le 3. volume, le plus important de tous, a été publié, & les autres ensuite depuis 3. & deux ans &c. sans que les Jesuites aient pu rien dire depuis tant de tems, pour justifier leur Compagnie, & pour verifiser les injures qu'ils nous avoient dites. De quoi donc se peuvent-ils plaindre après nous avoir mis dans la necessité de découvrir des verités qui ne leur sont point agréables ?

Enfin comme j'ai dit, c'est un procès,

cès, qui a déjà été en partie jugé à Rome, où le livre du P. Tellier n'a échappé à une pleine & absolue condamnation, qu'à condition qu'il corrigeroit son livre. Mais c'est ce qu'on est bien assuré qu'il n'accomplira jamais. Car ayant envoyé exprès un député à Rome, étant eu le crédit de faire changer les examinateurs jusqu'à trois fois pour en avoir de plus favorables : enfin il n'a pu empêcher qu'on n'y ait trouvé tant de choses à corriger, & si importantes, que le faire imprimer avec tant de changemens, ce seroit pis pour lui & pour la Société qu'une condamnation.

Au contraire les Jesuites ayant déferé au S. Office le 3. Volume de la Morale Pratique, où celui du P. Tellier est refusé, en ayant demandé la condamnation

302 DCXXXII. Lettre de M. Arnauld
Prelats, & on en choïroit pareil nombre
de notre côté.

3.

Pour le Jansenisme, si le Roi en par-
loit, il n'y auroit qu'à supplier S. M.
de faire examiner le livre intitulé le *Phan-
tôme du Jansenisme*, & l'on se tient assu-
ré que toutes les personnes qui le liront,
reconnoîtront que la pretendue secte
d'hérétiques qu'on appelle Jansenistes, est
la plus grande chimere qui fut jamais.

4.

On ne croit point que les Jesuites os-
sent porter jusqu'aux oreilles de S. M.
les plaintes qu'ils ont faites dans leurs libel-
les, des Denonciations du péché Philoso-
phique, & de l'hérésie qui anéantit l'o-
bligation d'aimer Dieu. Ce seroit me
faire un crime de ce que Rome & toute
l'Eglise a reconnu être un service que j'ai
rendu à l'Eglise.

5.

Pour ce qui est des accusations de ca-
bales, elles sont considerables quand on
a de quoi les prouver: mais quand on les
fait en l'air, seulement pour rendre les gens
odieux, & sans les pouvoir appuier d'au-
cune preuve, rien n'est plus pernicieux à
la société humaine, parce qu'il n'y a
point d'homme de bien à qui on ne les
puisse faire, en faisant passer pour des ef-
fets

304 DCXXXII. *Lettre de M. Arnauld*
aimé sacrifier leur réputation à l'obéissance qu'ils doivent aux ordres de Sa Majesté, & se faisant par-là un mérite auprès du Roi, ils tromperoient le public en lui faisant croire que c'est par soumission, & non par impuissance, qu'ils laissent sans réplique tant de volumes, auxquels on est assuré qu'ils ne sauroient rien répondre de pertinent. C'est pourquoi, si j'avois quelque chose sur cela à demander à Sa Majesté, ce seroit qu'elle leur ordonnât de publier ce qu'ils ont à dire sur les 6. derniers volumes de la Morale Pratique. Ce seroit le vrai moyen de faire que de côté & d'autre on demeurât dans le silence. Car je suis bien assuré que l'impuissance de justifier leurs faussetés les y feroit demeurer, & moi j'y demeurerois aussi, n'ayant nulle nécessité de parler.

LETTRE DCXXXIII.

25. Dec. 1693. *A M. DU VAUCEL. Sur le probabilisme : le livre de Cella Dei ; & une prétendue 3. Edition du livre du P. Teller intitulé Défense &c.*

Après vous avoir souhaité les bonnes fêtes & toutes sortes de graces dans ce saint jour de la naissance de notre Seigneur,

gneur, nous vous remercions des bonnes nouvelles que nous avons reçues dans le dernier paquet, qui nous donnent plus d'esperance que jamais que nos affaires iront bien. Je n'en dis rien davantage, & je crois plus nécessaire de vous parler du probabilisme. On n'aura pas sans doute oublié de produire pour le combattre les principales pieces que l'on a faites sur ce sujet, telles que sont dans le Wendrok, la Dissertation sur la 5. Provinciale, la Réponse au P. Deschamps, qui est à la fin du livre, & de *tribus Casuistarum flagellis*. Dans Contenson, le traité de *Probabilitatis commento*. Et sur ce que vous dites que les ennemis du General des Jesuites ont déferé au S. Office le livre de *Cella Dei*, il faut que ses amis y déferent le livre, qui a été fait contre celui là par

306 DCXXXIII. Lettre de M. Arnould
se trouvât pas à Rome. Mais les amis du
P. General l'y devroient faire venir à quel-
que prix que ce soit. Mais il faut pren-
dre garde que Terillus a fait deux livres
sur cette matiere , & que c'est le dernier
imprimé après sa mort en 1670. qui est
contre *Cella Dei*, qu'il faut avoir ; &
non le premier que je n'ai jamais vu , &
qui peut aussi ne rien valoir , quoiqu'il
ne soit pas apparamment si méchant que
ce dernier.

Ce qu'il y a de fâcheux dans le li-
vre de *Cella Dei*, c'est qu'il parle à tort
& à travers contre les Jansenistes. Mais
il seroit aisé de faire voir qu'il n'en
parle ainsi que par oui dire : rien n'est
plus contraire à leurs sentimens que ce
qu'il leur impute. C'est au moins l'i-
dée qui m'en est restée : car je n'en
ai qu'une memoire confuse. Je crois
qu'on vous a envoyé ce que j'ai fait
depuis sur les sentimens de S. Augustin
& de S. Thomas touchant l'ignorance
invincible.

Enfin nous savons ce que c'est que
cette 3. édition du livre du P. Tellier.
Ce n'en est point une veritable , mais
seulement un avertissement nouveau , 3.
ou 4. Cartons , & la feuille L. rimpri-
mée de nouveau. L'Avertissement est
une miserable piece , où il se fait un
grand

grand merite de ce qu'il a retranché ce qu'il avoit dit du P. Ribas*, qu'il* ^{Dominicain} avoit été chassé de son Ordre, en y ^{Espagnol} laissant en même tems quantité de cho- ^{auteur du} ses fort outrageuses contre ce Domini- ^{Theatro} cain. ^{Jesuitico.} Une autre chose dont il parle dans cet Avertissement, est l'Apologie Historique des Censures de Louvain & de Douai, où il declare que ce qu'il y avoit de plus sur cela dans la 2. édition que dans la premiere, n'est point qu'il y eût rien de mal, & qu'il ne soit prêt de soutenir, mais que ce n'a été que pour abreger. Cela devoit faire condamner cette 3. édition aussi bien que la premiere. Il y a dans la 2. Partie de sa Defense des nouveaux Chrétiens, qui est un second volume, une chose très condamnable. C'est qu'il soutient

388 DCXXXIII. Lettre de M. Arnauld
le 6. volumes de la Morale Pratique.
Mais ne verrons-nous jamais le Placard
condamné. On auroit déjà un 5. Pro-
cès si l'éclaircissement de quelques faits
importans ne m'avoit arrêté.

L E T T R E D C X X X I V .

30. Dec. 1693. A M. DU VAUCEL. Sur un Projet
de signature du formulaire; les missions
Etrangères; & l'affaire de Pamiers &
de l'Enfance.

LE Projet de signature que vous avez
dressé nous a paru bon, hors ces deux
mots, *sine exceptione & restrictione* qu'il
faut absolument ôter: parce que le for-
mulaire contenant expressément la deci-
sion de fait, ce seroit donner sujet aux
Rouliers * de dire que les Majeurs † re-
connoissent par là, que leur signature &
leur serment tombent sur le fait aussi bien
que sur le droit; puisqu'ils ont déclaré
qu'ils signoient le formulaire *sine exceptione
& restrictione*. Vous me direz que ces
mots & encore de plus forts étoient dans
l'Acte signé de M. de Châlons & de
M. Arnauld & envoyé à Rome, sur lequel
la paix se fit, & que néanmoins nous n'a-
vons pas trouvé mauvais que le Curé de
Massy signât conformément à cet Acte &

* Les Je-
suites,

† MM.
de Lou-
vain.

en-

ite les Religieuses de Port Royal. Mais
 z le s'il vous plait, & vous verrez
 contient deux parties. La 1. qui
 rde le dogme, & c'est dans celle-là
 ces mots se trouvent ; & l'autre qui
 rde le fait, que l'on appelle l'attribu-
 des 5. Propositions au livre de Jan-
 is, dans laquelle ils ne se trouvent
 it. Mais, comme vous n'avez osé
 nguer expressément le dogme & le fait,
 r ne pas blesser *delicatas aures Roma-*
ne, ces deux mots que je crois qu'il
 absolument retrancher, ne pourroient
 troubler les consciences timorées, cau-
 une division entre ceux du bon parti,
 lonner un grand avantage aux adversai-
 qui en prendroient occasion de traiter
 parjures, ceux qui auroient signé ce
 jet en doutant du fait de Jansenius.

Je crois qu'on ne manque pas de l'exhorter à parler fortement; mais ne pourroit-on point faire ouvrir les yeux au Roi, & lui faire connoître combien il est honteux à M. Roland * d'avoir trahi les intérêts de la France pour soutenir les injustes prétentions du Portugal.

* Card.
d'Estrées.

C'est un grand aveuglement aux Romains de s'être tant tourmentés pour obtenir la satisfaction qu'on leur a donnée sur le sujet des 4. articles (qui n'est dans le fond qu'une illusion, puisqu'il est bien certain que cela ne fera pas changer de sentiment à l'Eglise Gallicane) & de témoigner si peu de zèle pour les orphelins * & les orphelines † où l'autorité du S. Sie-ge a été tout autrement blessée. L'auteur de l'origine des Romains est un des savans qui parlent bien latin, & qui ont ce qu'on appelle érudition, mais qui n'a guere ni de jugement ni de... Mais comme il est tout dévoué aux Jésuites, il n'a point de censure à craindre, quoiqu'il puisse faire.

* Les
Chanoï-
nes de
Pamiers.
† Les
Filles de
Enfance.

Ce 1. jour de l'année 1694.

Dieu veuille par son infinie bonté la rendre une année de benediction & de reconciliation avec les hommes, en faisant cesser les flaux de la colere, en re-
tablissant la paix dans l'Europe & dans l'Eglise, & en faisant triompher la verité
de

Docteur de Sorbonne. § 11
de l'erreur & du mensonge, afin que l'on
puisse donner cette louange à N. S. Pere
le Pape, qu'il a humilié les calommateurs,
comme il a été predia que feroit le Messie :
Et humiliabit calumniatores.

LE T T R E D C X X X V.

A M. DU VAUCEL. Sur la lettre ¹⁷²²
qu'il avoit écrite à M. de Pomponne ¹⁷²⁴
pour être montrée au Roi; l'affaire des
Chanoines de Paviers, & une lettre du
P. la Chaise touchant le monastere de
Juvigni.

JE vous ai déjà mandé que le Roi avoit
demandé à M. de Pomponne d'une ma-
niere fort bonne & fort gracieuse comment
se portoit son oncle : ce qui a donné oc-

Je crois qu'on ne manque pas de l'exhorter à parler fortement; mais ne pourroit-on point faire ouvrir les yeux au Roi, & lui faire connoître combien il est honteux à M. Roland * d'avoir trahi les intérêts de la France pour soutenir les injustes prétentions du Portugal.

C'est un grand avenglement aux Romains de s'être tant tourmentés pour obtenir la satisfaction qu'on leur a donnée sur le sujet des 4. articles (qui n'est dans le fond qu'une illusion, puisqu'il est bien certain que cela ne fera pas changer de sentiment à l'Eglise Gallicane) & de témoigner si peu de zèle pour les orphelins * & les orphelines † où l'autorité du S. Siege a été tout autrement blessée. L'auteur de l'origine des Romains est un des savans qui parlent bien latin, & qui ont ce qu'on appelle érudition, mais qui n'a guere ni de jugement ni de... Mais comme il est tout dévoué aux Jésuites, il n'a point de censure à craindre, quoiqu'il puisse faire.

* Les
Chanoines de
Pamiers.
† Les
Filles de
Enfance.

Ce 1. jour de l'année 1694.

Dieu veuille par son infinie bonté la rendre une année de benediction & de reconciliation avec les hommes, en faisant cesser les flaux de sa colere, en retablissant la paix dans l'Europe & dans l'Eglise, & en faisant triompher la verité de

Docteur de Sorbonne.

211

de l'erreur & du mensonge, afin que l'on
puisse donner cette louange à N. S. Père
le Pape, qu'il a humilié les calomnieux,
comme il a été prédit que ferait le Messie:
Es humiliabit calumniarios.

LE T T R E D C X X X V.

A M. DU VAUCEL. Sur la lettre
qu'il avoit écrite à M. de Pampour
pour être présentée au Roi; l'Esprit des
Chanoines de Pamiers, & une lettre de
P. la Chaise touchant le monastère de
Yrugny.

J'E vous ai déjà mandé que le Roi avoit
demandé à M. de Pampour d'une ma-
nière fort bonne & fort gracieuse comment
se portoit son oncle: ce qui a donné oc-

312 DCXXXV. *Lettre de M. Arnauld*
moien semblable. Car on doit s'attendre
qu'on y mettroit quelques conditions, si
on y emploioit la voie de la negociation,
comme de ne plus écrire contre les Jesui-
tes. Or il a déclaré à son neveu par un
Memoire qui accompagne la lettre, que
c'est à quoi il ne se refoudra jamais, que de
rien promettre pour son retour, parce que
cela feroit tort à sa reputation; & que les
Jesuites en prendroient avantage, parce
qu'il faudroit pour garder quelque ombre
de justice, qu'on leur fit aussi promettre de
ne point écrire contre lui, d'où ils pren-
droient sujet de dire par tout qu'ils étoient
prêts de mettre en poudre tout ce qu'il a
écrit contr'eux; mais que c'est l'obéissan-
ce qu'ils doivent aux ordres de S. M. qui
les en a empêchés, au lieu que si on avoit
quelque chose à demander à sa Majesté
sur ce sujet, ce seroit qu'il leur comman-
dât de repondre à ce qu'on a écrit, parce
qu'on est bien assuré qu'ils ne le sauroient
faire qu'à leur confusion. C'est ce que
j'ai cru vous devoir dire, afin que vous
sussiez quelle est la disposition de cette
personne pour qui vous voudriez que le
Pape intercedât. MM. de Pamiers, dont
le memoire qui a passé par nos mains vous
a été envoie il y a 4. ou 5. semaines sont
bien éloignés de leur compte. Ils s'ima-
ginent savoir de bonne part que le Roi a
com-

commencé à se detromper sur l'affaire de la Regale, & que pourvû que le Pape lui en écrive fortement par un Bref il en pourra être touché, & porré à reparer les injustices qu'on lui a fait faire ; mais ils supposent qu'il faut que S. S. parle Elle même sans laisser à son Nonce à conduire cette affaire. Et bien loin de cela on veut que le premier pas que les Messieurs doivent faire pour leur retablissement est de reconnoître qu'on ne leur a fait aucune injustice, mais qu'ils demandent seulement qu'on leur fasse grace ; ce qui ne peut que fortifier S. M. dans toutes les fausses préventions dont on a surpris sa religion. Tant qu'on en demeurera là , & qu'on ne travaillera point à donner du scrupule au Roi de toutes les violences qu'on a faites sous son nom aux Chanoines de Pamiers

314 DCXXXV. Lettre de M. Arnaud
cipal des Chanoines de Pamiers, où il pa-
roît bien éloigné de demander au Roi leur
retablissement non comme un devoir de
justice, mais comme une pure grace. Si
nous avions assez de loisir, nous aurions
retenu copie de cette lettre : & nous
croions que vous le devriez faire avant
que de la rendre. Car c'est une piece à
garder, tant elle est pleine d'onction, de
force & de courage. Je ne saurois croire
que le Roi n'en fût pas touché s'il la
voit. Mais le Prelat se sera contenté de
la montrer au confesseur, qui se gardera
bien de la faire voir à S. M. si ce n'est
peut-être en l'empoisonnant, & la faisant
servir à fortifier l'idée qu'il a donnée au
Roi de ces pieux Ecclesiastiques, comme
de gens altiers & pleins d'eux mêmes,
qui s'imaginent être seuls capables de faire
fleurir la pieté dans l'Eglise de Pamiers.
Quoi qu'il en soit on voit assez par le stile
de cette lettre que ces bonnes gens sont
bien éloignés des bassesses qu'on voudroit
exiger d'eux pour meriter leur retablisse-
ment. Mais je ne puis que je n'ajoute
que le Prieur * devoit traduire cette let-
tre en Italien pour la faire lire au Pape,
qui en pourroit être plus touché, que si
on la lui lisoit seulement en François.

* M.
Durat.

Par le même paquet de Paris la bonne
amie de M. de Pomponne nous mande
qu'el-

Docteur de Sorbonne. 315

qu'elle a reçu la lettre pour son ami, elle en est fort satisfaite, & elle promet qu'elle la donnera à son ami avant la fin de la semaine. Il est au reste, dit-elle, tout à fait bien disposé, & j'espère beaucoup de sa disposition. Elle vient sur tout du peu d'attachement qu'il a pour le poste où il est, & on peut dire même que le desir qu'il a de son salut, le lui rend insupportable. Cela me donne plus d'espérance que je n'en avois encore eu. Car je savois bien qu'il étoit fort devôt, mais je ne le croiois pas si détaché.

Je ne vous dis rien du formulaire, sinon que j'approuve fort toutes vos vûes. Vos lettres ne nous ont été rendues qu'à dix heures du matin, ainsi MM. de Louvain n'y pourront faire aucune réponse. On vous envoie une lettre du P.

316 DCXXXV. Lettre de M. Arnauld
contre feu M. l'Abé de Chatillon, &
quoi qu'elles n'en aient pû rien dire qui
soit effectivement mauvais, il a rendu une
sentence, par laquelle, sans avoir ni cité
ni appelé M. des Essars, il lui a ôté tout
pouvoir dans la conduite de ce Monastere,
& interdit aux Religieuses d'avoir aucun
commerce avec lui sous peine d'excommu-
nication. Vous apprendrez tout le reste
par la lettre du P. de la Chaise, dont on
vous envoie copie. On l'a eue par le Re-
sident de Liege qui est ici, & qui a servi
autre fois l'Electeur de Treves en qualité
de Conseiller domestique. Car M. Er-
nest qui est ami intime du Resident, l'a-
voit prié d'écrire à l'Electeur du procedé
violent & irregulier de son Suffragant; &
c'est pour repondre à cette lettre qu'il lui
a fait envoyer la copie de cette lettre du P.
de la Chaise. C'est un grand sujet de se
plaindre à S. S. & à leurs Eminences de
la maniere dont les Jesuites continuent tou-
jours de décrier les plus gens de bien sous
le nom vague de Jansenistes, & qu'ils sur-
prennent la Religion du Roi en lui faisant
passer pour des heretiques dangereux les
plus pieux Ecclesiastiques de son Roiau-
me. Vous pouvez rendre témoignage de
la pieté de feu M. l'Abé de Chatillon,
& vous savez quelle estime en a toujours
fait l'Abbesse de Maubuisson tante du
der-

Docteur de Sorbonne. 317

dernier Electeur Palatin & de Madame la Duchesse d'Orleans. On fait assez quelle est sa vertu & sa pieté. Vous savez aussi combien l'Abé de Chatillon a été estimé de l'Abé de la Trape. Et il est bon qu'ils soient informés à Rome de ces particularités, afin qu'on y connoisse de plus en plus de quoi sont capables les Jesuites en matiere de médifance & de calomnie, & quels maux ils peuvent faire à l'Eglise, tant qu'on ne travaillera point à detromper les Princes de la confiance qu'ils ont en eux.

LET T R E D C X X X V I .

A MADAME DE FONTPERTUIS. 9. Janv.

A l'occasion de la lettre qu'il avoit écrite 1694.

à M. de Pomponne, il lui parle de l'obli-

318 DCXXXV^l. *Lettre de M. Arnauld*
pût demander à Dieu dans l'état où il se
trouve. Mais elle lui sera peu utile de-
vant Dieu, si elle n'est accompagnée d'une
autre, qui est la fidélité à s'aquitter de tous
les devoirs attachés au rang que sa provi-
dence a voulu qu'il tint auprès d'un
grand Roi si bon & si équitable de soi
même. Car ceux qu'il honore de sa con-
fiance, satisfont-ils à ce qu'ils lui doi-
vent, si voyant qu'on lui fait commettre
tous les jours des injustices criantes con-
tre de très gens de bien, parce qu'ils n'o-
sent ouvrir la bouche pour l'en avertir,
& pour lui représenter avec tout le respect
& toute l'humilité possible, qu'il y va
de sa conscience & de son salut de mal-
traiter, bannir, emprisonner, releguer, ou
comme de dangereux heretiques, ou com-
me capables de troubler la tranquillité de
son Etat, des personnes estimées pour leur
piété, à qui on ne donne aucun lieu de se
défendre de ce qu'on leur impose; & qu'il
n'en sera pas quitte au jugement de Dieu
pour dire qu'il s'en est rapporté à deux per-
sonnes qui lui ont fait croire que ce pro-
cédé contraire à toutes les loix divines &
humaines étoit nécessaire pour éteindre une
hérésie pernicieuse, ou pour empêcher les
mauvais effets d'une cabale qui pouvoit
troubler la tranquillité publique. Car il
est si clair qu'on ne doit condamner per-
son-

sonne sans l'ouir & sans avoir des preuves des crimes dont on l'accuse, qu'on a dû rejeter tous les conseils contraires à une vérité si certaine, comme incapables d'excuser devant Dieu ceux qui les suivroient.

Je me souviens de deux histoires qui peuvent faire connoître au Roi combien sa conscience est peu en sûreté à l'égard de Dieu en se reposant sur ce que lui disent ses confesseurs. Je tiens la première de M. le Cardinal le Camus, lorsqu'il n'étoit encore qu'Abé. Il me dit qu'étant allé à Versailles, le P. Ferrier qui étoit alors Confesseur du Roi, s'y trouva, & qu'ils allerent voir ensemble tous les appartemens, mais qu'il y eut une chambre qu'on eut de la peine à leur ouvrir. On le fit néanmoins, & ils y virent un tableau, où le Roi étant à la tête de son

communier, il promet de le rompre entièrement; mais il demandoit qu'on lui permit de la voir à l'ordinaire, en donnant parole qu'il ne s'y passeroit rien que d'honnête. On mit en deliberation si cela se pouvoit permettre: un Prelat * qu'il consulta, soutint fortement que cela ne se pouvoit, que c'étoit s'exposer à un peril évident de retomber, & que rien n'étoit plus contraire à toutes les loix de l'Eglise que cette permission. Mais l'Archevêque & le Confesseur furent d'un autre avis; & ce qui en est arrivé, c'est qu'il est depuis né deux enfans de cette belle amitié. A-t-il pu douter depuis sa conversion que ces deux personnes ne lui eussent donné alors un fort méchant avis, qu'il ne peut avoir suivi, sans commettre un péché capable de le perdre éternellement? D'où je conclus que votre amine peut aimer chrétiennement son maitre & son bienfaiteur, s'il ne travaille autant qu'il pourra à lui donner du scrupule des injustices que ces deux mêmes personnes lui font commettre. Il y en a une occasion présentement: car on fait certainement que le Pape fait demander au Roi par son Nonce le retablissement des Chanoines de Pamiers, & la revocation de l'arrêt par lequel on a détruit un Institut aussi saint qu'étoit celui des Filles de l'Enfant.

* M. Bossuet Evêque de Meaux.

Discours de l'Orateur.

ce. Mais il ne s'agit point de punir les auteurs de ces deux méchantes affaires, ni d'avoir moyen de punir des deux autres, & sur tout la dernière, que les Ministres ne les appuient, & ne sont point au Roi qui ait songé à lui-même, & à accorder au Pape ce qu'il demande, si ce n'est qu'il ne s'agit point de son honneur, mais de rendre justice.

Est-ce que les Ministres des Princes ne comprennent jamais, que le plus important service qu'ils puissent rendre à leur Maître, est de les avertir des faux que l'on leur fait faire, & d'empêcher qu'on ne les trompe par de faux prétextes de Religion, qui ne tendent qu'à la renverser, à satisfaire des passions injustes. Je vous en ai parlé encore d'une lettre au Cardinal de Trevés, qui nous est

L E T T R E DCXXXVII.

1^r. Janv. 1694. A M. DU VAUCEL. Sur l'affaire
des Chanoines de Pamiers, & des Fil-
les de l'Enfance.

J'Ai l'esprit si occupé de l'affaire des or-
phelins * & des orphelines †, & le cœur
si serré pour les injustices qu'on leur a
faites & qu'on ne songe point à réparer,
que ce sera presque de cela seul que je vous
écrirai aujourd'hui. Les lettres que vous
recevrez par ce Courier pour le Prieur *
vous confirmeront tout ce que je vous ai
mandé la dernière fois. 1. Que les or-
phelins sont bien éloignés de vouloir té-
moigner que c'est comme une grâce, &
non comme une justice qu'on leur doit
qu'ils demandent leur rétablissement. 2.
Qu'ils n'esperent rien de leur nouvel Evê-
que qui est tout Jésuite. 3. Qu'ils n'en
esperent guere davantage du Nonce, qui
a agi très-froidement jusqu'ici. 4. Mais
qu'ils esperent tout du Pape, pourvu
qu'on le puisse porter à écrire fortement
à S. M. pour eux & pour les orphelines.
C'est donc à quoi il faut travailler au lieu
où vous êtes: ce qu'on ne fera pas quand
on désespérera d'y réussir, comme il sem-
ble que vous faites. Je crois au contrai-
re

* Les
Chanoi-
nes de
Pamiers.

† Les
filles de
l'Enfan-
ce.

* M.
Daurat.

re qu'il ne sera pas trop difficile d'en venir à bout pourvû qu'on s'y prenne bien. Car il paroît qu'il a de la conscience & du zèle pour les choses où il croit qu'il y va de la gloire de Dieu & de l'honneur du S. Siege. Il ne sera donc pas malaisé de le porter à agir fortement dans cette affaire, si on lui peut persuader que de toutes les affaires qu'il a jugé meriter son application, il n'y en a point où la gloire de Dieu & l'honneur du S. S. aient été plus manifestement interessée, & sa propre conscience plus engagée que dans celles-ci. Or c'est ce qui ne seroit pas malaisé de lui faire voir.

Cela est clair à l'égard des orphelins. On les a maltraités, chassés de leur Eglise, emprisonnés ou relegués pour avoir d'une part continué à defendre la liberté

tant qu'il a été en lui, par des voies de fait barbares & inhumaines, sans se mettre en peine des défenses que lui en avoit fait le Pape sous peine d'excommunication, en suite de l'appel au S. Siege qu'on avoit interjetté contre les attentats de cet Archevêque. Quand est-ce que l'on pourra croire que l'honneur du S. Siege est intéressé dans une affaire, s'il ne l'est pas dans celle-là, où on l'a privé par des voies de fait & des violences inouïes du droit que l'Eglise Gallicane reconnoît qu'il a de recevoir les appels de ceux qui se plaignent des injustices des Archevêques, qui n'ont que le Pape au dessus d'eux, lors sur tout qu'on ne s'est pas contenté de n'avoir point d'égard à leur appel; mais qu'on leur en a fait un crime, jusqu'à avoir fait condamner à mourir par la main du bourreau leur Vicaire Général. *

* Le P.
Certe.

Il en est de même des orphelines. Vous savez assez les injustices qu'on leur a faites, on ne s'en peut imaginer de plus criantes. Mais a-t-on pu rien faire de plus injurieux au S. Siege, & dont il ait plus de droit de demander réparation, que la manière dont on les a traitées pour avoir appelé au Pape de l'ordonnance de l'Archevêque de Toulouse, sur l'avis qu'en eurent leurs ennemis qui avoient été leurs juges. On changea en prison la relega-
tion

tion de leur fondatrice, & on avança de trois mois l'entiere destruction de ses filles, & on les a depuis voulu contraindre de reconnoître que c'étoit avec raison que le Roi avoit supprimé leur Institut, afin de pouvoir dire au Pape que c'étoit une affaire finie, & que les filles mêmes ont reconnu qu'on a eu raison de supprimer leur Institut.

Il est donc certain qu'on pourroit sans peine faire entendre au Pape, que sa conscience & son honneur sont très engagés à s'emploier auprès du Roi, pour le porter à remettre sur ces deux chefs les choses dans le même état où elles étoient avant que de mauvais conseils les eussent renversés. Tout ce qui pourroit diminuer son zèle est qu'il se fut laissé persuader que tout ce qu'il pourroit faire, seroit inutile. le

326 DCXXXVII. *Lettre de M. Arnauld*
celui qui est plutôt l'Agent du P. de la
Chaise que de S. M. Or ceux qui con-
noissent le Roi savent qu'il ne pèche dans
ces sortes d'affaires qui regardent l'Eglise,
que par prévention & croiant bien faire.
On en a vû un grand exemple dans ce
qu'il a fait, touchant l'Ordre de S. La-
zare. Il y avoit uni un grand nombre de
maladresses sous un prétexte très-specieux.
Car il est certain que par un très grand
abus on en avoit changé plusieurs en bene-
fices contre l'intention des fondateurs. On
ne pouvoit pas être plus engagé que l'étoit
le Roi dans cette affaire, & il y trouvoit
un très-grand avantage. Cependant dès
qu'il a su (on n'a point su par qui) que
sa conscience y étoit intéressée, il a cassé
lui même tout ce qu'il avoit fait, & a
remis les choses au même état qu'elles
étoient auparavant, en corrigeant les abus
qui s'y étoient glissés. On peut espérer
qu'il en fera de même de ces deux affaires.
En étant entré en scrupule il ne tiendra
point contre ce que le Pape lui écrira en
le prenant par la conscience, & en lui fai-
sant connoître qu'il ne sauroit rien faire
ni de plus agreable à Dieu, ni de plus glo-
rieux selon les hommes, que de reparer le
mal que de mauvais conseillers lui ont fait
faire; ce qui l'oblige d'une part à remettre
le chapitre dans le même état de pureté &
de

de sainteté, où l'avoit mis le dernier Evêque, sans aucun mélange de membres pourris indignes d'entrer dans un si saint corps, & à revoquer de l'autre l'Arrêt donné par surprise par lequel on a détruit un Institut de saintes Vierges, qui faisoient des fruits merveilleux dans tous les lieux, où elles étoient établies.

Ce que je viens de vous écrire me fait souvenir d'une des maximes de M. de la Rochefoucault: que ce qui fait que tant de choses nous paroissent impossibles, c'est que nous les voulons foiblement, n'y ayant presque rien d'impossible de ce qu'on veut fortement.

Je n'avois garde de penser à mettre à la fin du 7. ou du 8. volume les deux lettres latines venues du Tonquin & de la Cochinchine, puisque vous m'avez mar-

L E T T R E DCXXXVIII.

21. Jan.
1693.

A M. DU VAUCBL. Sur l'affaire de Pamiers & des Filles de l'Enfance; la lettre qu'il avoit écrite à M. de Pomponne pour être montrée au Roi; les missions étrangères; & la signature que les IV. Evêques avoient faite du Formulaire.

* Les
Chanoî-
nes de
Pamiers.
† Les
Filles de
l'Enfance

CE que vous me mandez aujourd'hui des * orphelins & des † orphelines, revient tout à fait à ce que je vous en écrivis il y a huit jours, qui est qu'il n'y a rien à faire, que par l'entremise immédiate du Pape envers le Roi. Vous assurez qu'on y travaille & que cela est comme fait. On n'a donc qu'à prier Dieu que cette voie réussisse. Je ne sais encore que produira une lettre que l'oncle a écrite à son neveu, qui doit être montrée au Roi. Ce seroit une voie plus abrégée si le Roi accordoit ce qu'on lui demande, qui est que l'oncle n'eût obligation de son retour, qu'au maître du neveu, & que M. l'Archevêque ne se mêlât plus de ses affaires, parce qu'on a reconnu par expérience qu'il ne le fait que pour tout brouiller. Cela est dit plus délicatement dans cette lettre & dans un mémoire qui l'ac-

com-

Docteur de Sorbonne.

compagne, qui ne doit être vu que par le neveu. Ce que vous proposiez de votre côté me parait bon. Mais le P. Q. apprehende que le Roi ne trouve mauvais qu'on se soit servi de ce canal; ce qui semble contraire à ce que l'oncle a écrit à son neveu, que c'est au Roi qu'il veut être obligé de son retour. Mais on pourroit le faire assurer que l'oncle n'a aucune part à ce qu'auroit fait le Pape. Vous pourrez savoir dans huit jours si le neveu s'est résolu de faire voir la lettre. On est assuré de son affection, mais il est timide.

Pour ce qui est des Missions étrangères, tout ce que nous y pouvons est de faire un extrait de la lettre où vous en parlez, & l'envoyer à Paris afin de le faire voir à quelques-uns des Ministres.

330 DCXXXVIII. Lettre de M. Arnauld
son honneur. Que les grands sont mal-
heureux de n'avoir presque personne qui
ose entreprendre de les detromper, lors-
qu'on les a prevenus! J'en cherche assez
qui se veuillent charger de cette bonne
œuvre; mais je n'en ai point encore
trouvé.

Je suis surpris qu'on ait laissé un seul
jour quelques Cardinaux dans cette fauf-
se imagination, que les quatre Evêques
ont signé le Formulaire d'Alexandre VII.
sans distinction ni explication. Il ne fal-
loit pour les desabuser que de leur faire voir
dans le *Phantôme*, le Procès Verbal de
M. d'Aler, & la substance de ce qu'il
contenoit dans l'Ecrit signé par M. de
Châlons & M. Arnauld, qui est aussi
dans ce *Phantôme*, où on repond aussi à
ces mots qui sont dans les Brefs de Cle-
ment IX. *sine exceptione & distinctione*.
Rien n'est plus convaincant que ce qu'on
dit sur cela dans cet endroit du *Phantôme*.
C'est un grand avantage de savoir
que les Cardinaux qui s'attachent à
vouloir que ces mots soient mis dans les
Brefs, se fondent sur un fait qu'ils croient
vrai, étant si facile de leur montrer qu'il
est très faux. Devroit-on laisser sans
punition la hardiesse des Jesuites ennemis
de leur chef, qui declinant le jugement
du S. Siege ont voulu faire condamner
par

Docteur de Sorbonne.

331

par l'Inquisition d'Espagne le livre de *Cella Dei* leur confrere, qui contient la même doctrine que celle de leur Général, qu'ils savent bien que Rome approuve? Mais vous nous mandez qu'ils n'ont eu que la confusion de cette tentative. Nous avons aussi appris d'un Ecclesiastique venu depuis peu d'Espagne, qu'il y a quelques années qu'ils y voulurent faire condamner le *Phantôme* : mais que le Duc de Montalto l'ayant lû, il dit qu'il ne contenoit que des faits, qui paroissent vrais, & qu'il n'y trouvoit rien de contraire à la foi & aux bonnes mœurs : & ainsi cela en demeura là. Je suis tout à vous.

LETTRE DCXXXIX.

A M. DU VAUCEL. Sur les Mss. 12. 1. 107.

332 DCXXXIX. *Lettre de M. Arnauld*
les Chrétiens de S. Thomas dans une
espece de desespoir, que de casser ce qu'on
a obtenu par surprise & par simonie d'un
Pape, qu'il s'est rendu l'opprobre du S. S.
& l'execration de tous les gens de bien
par le scandaleux renouvellement qu'il a
fait du Nepotisme. Ne trouvez pas
mauvais que je vous parle avec tant de
force de ce qui me perce le cœur.

On nous mande de Paris qu'un Mis-
sionnaire de Perse nommé M. Sanson,
dont on dit des merveilles, est venu de-
puis peu de Perse à Rome & de Rome
à Paris, où il est presentement au Semi-
naire des Missions étrangères; qu'il a été
présenté au Roi par M. de Croissy aiant
une lettre du Roi de Perse à rendre à S.
M; que le Roi l'a fort bien reçu & l'a
entretenu une demi-heure. Est-ce que
vous n'auriez rien sù de tout cela? Et
ne pourroit-on point se servir de l'accès
qu'a ce Missionnaire auprès de M. de
Croissy, pour faire parler au Roi de cette
affaire des Missions. Le P. Q. a fait un
très-beau memoire sur cela; sur ce que
vous lui aviez mandé par le precedent or-
dinaire, que j'enverrai à Madame de
Fontpertuis, afin qu'elle le fasse voir à
deux des Ministres qui sont sort de ses
amis, & elle pourra peut-être trouver
moien de le faire encore voir aux trois au-
tres.

tres. Je suis en peine de ce que vous mandez que le but de la Cour est de faire sortir de Rome, M. D. M. M. & autres, & que cela pourroit bien aller jusqu'à vous. Les affaires de la verité courroient fortune d'aller bien mal si cela étoit.

Je n'ai point encore de nouvelles d'une lettre que l'Oncle a écrite à son Neveu pour être montrée au Roi. Mais je ne crois pas que cela doive empêcher votre negociation. Ce que j'apprehenderois est qu'on ne voulût mettre des conditions à ce retour, que je ne pourrois pas accepter, comme je crois vous l'avoir déjà mandé.

Vous aurez vû ce que je vous mandai il y a plus d'un mois touchant l'accommodement pour l'extention de la Regale.

534 DCXXXIX. *Lettre de M. Arnauld*
ne crois pas qu'il soit nécessaire de me
retracter de ce que j'ai dit que s'a été
par l'ordre de la Congregation. J'avois
voulu mettre l'Espagnol du Memorial de
M. d'Heliopolis à la fin du 7. Volume,
mais le Libraire l'a absolument refusé. Et
ainsi je n'en trouverois point qui voulût
imprimer les originaux dont vous me
parlez. Il y a plus de six semaines que
le 4. Procès seroit publié, si on n'avoit
attendu un éclaircissement qu'on disoit
important sur ce qui est dit de Courtrai
dans le 3. Placard. Nous ne l'avons re-
çu qu'aujourd'hui. Mais il est si surpre-
nant en friponneries & en faussetés, qu'il
valoit bien la peine d'attendre. On tâ-
chera d'en avoir une copie pour vous l'en-
voyer par le premier ordinaire.

Nous avons lû les lettres venues de la
Chine. Tout ce qu'ont fait depuis 30.
ans les Vicaires Apostoliques appuyés de
l'autorité du S. Siege & de la Congrega-
tion est ruiné, si leurs Eminences n'ont
le courage de soutenir fortement ce qu'ils
ont fait pour l'établissement & l'avance-
ment de la Religion Chrétienne parmi
ces Nations, contre ce que les Jesuites
font faire au Roi de Portugal pour de-
meurer seuls dans ces pais-là, sans atten-
dre que le Roi de France s'en mêle. L'in-
teret de J. C. & de la Religion ne suf-
fit-

fit-il pas pour agir généreusement dans une si bonne cause? Est-il nécessaire qu'un Prince temporel intervienne pour leur faire faire leur devoir? Si les plus zélés & les plus habiles d'entr'eux s'appliquoient à faire bien entendre au Pape de quoi il s'agit, & quel compte il aura à rendre à Dieu s'il laisse ruiner ces nouvelles chrétiens pour vouloir menager un petit Roi, ils le feroient entrer sans doute dans ce qu'ils lui proposeroient pour remédier à un si grand mal. Il a tant de charité pour les besoins temporels des pauvres, n'en auroit-il pas encore davantage pour les besoins spirituels d'une infinité d'ames? Je suis tout à vous.

L E T T R E D C X L.

336 DCXL. Lettre de M. Armand
 qu'on traite les sujets du Roi Catholique,
 comme on a traité ceux du Roi Très-
 Chrétien en 1669. Cela me donne une
 grande esperance que tout ira bien. Le
 rapport des Deputés à l'examen des li-
 belles * est aussi une excellente piece, &
 ce que j'y trouve de plus avantageux est
 que le Jesuite ne pourra point dire que
 tout ce qu'on ne l'a point obligé d'ôter
 de son livre, doit être considéré com-
 me ayant été approuvé. Car ces Exami-
 nateurs disent le contraire dans leur rap-
 port. J'ai eu aussi beaucoup de joie de
 ce que vous mandez que la Congregation
 de *Propaganda fide* n'a point voulu que
 les Chrétiens de S. Thomas eussent pour
 leur Evêque le Jesuite nommé par le
 Roi de Portugal. C'est un bon com-
 mencement pour les Missions Orientales :
 & cela me fait esperer que Dieu fera la
 grace au Pape, si bon dailleurs, de soute-
 nir ce qui a été si sagement ordonné par
 quatre de ses predecesseurs, & d'empê-
 cher les ravages qu'une Societé ambitieu-
 se & jalouse veut faire dans ces nouvelles
 chrétientés. Je suis bien obligé à l'il-
 lustre ami de la maniere si pleine de bon-
 té, dont il vous a écrit de moi. J'au-
 rois bien de la joie de le voir en un poste
 où il eût plus de moien de servir l'E-
 glise, qu'il n'en a dans celui où il est
 pre-

* Les
 deux vo-
 lumes de
 la Dé-
 fense des
 nouv.
 Chrétiens
 &c.

presentement. C'est ce qu'on doit considerer dans les dignités de ce monde, lorsqu'on les souhaite à ceux qui ont de l'affection pour nous, & que nous jugeons en être dignes. Car ce ne seroit ni les aimer, ni s'aimer soi même, que de leur desirer par d'autres motifs. Mais après tout il faut s'en remettre à la providence de Dieu qui en dispose comme il lui plaît selon ses conseils aussi justes qu'ils nous sont impenetrables.

Je ne puis encore vous rien dire de ce que le Neveu fera de la lettre de son Oncle, parce que la lettre par laquelle son amie m'en rendoit compte, a été perdue, ce que je n'ai su que depuis peu. J'attends donc qu'elle m'écrive de nouveau

338 DCXL. *Lettre de M. Arnauld*
qu'il n'aime pas. Car on fait (& c'est
ce que Desprez lui avoit représenté)
que divers Libraires de Hollande & de
Flandres se disposent à imprimer ce tex-
te seul.

Ce 5.

Nous ne venons que d'achever de lire
la lettre du Tunquin. Les Vicaires A-
postoliques y parlent si sagement, & ce
qu'ils proposent est si raisonnable, qu'il
seroit bien étrange qu'on ne prit pas au
moins les temperamens auxquels ils se re-
duisent. Je dis *au moins*, parce que le
meilleur seroit sans doute que tous les
Jesuites de quelque nation qu'ils fussent,
& non seulement les Portugais, fussent
exclus du Tunquin & de la Cochinchine.
Car quoique les Jesuites François
paroissent maintenant plus raisonnables, il
est bien à craindre que quand ils seront
établis dans ces deux Roiaumes, ils y ex-
citent les mêmes troubles que ceux qui
y ont été avant eux. On peut en juger par
les louanges que donne le P. Tachart
au P. Fuciti le plus turbulent des quatre
Jesuites que la Congregation fut obligé
d'en chasser.

On vous envoie l'éclaircissement de
Courtrai. C'est assurément une chose
bien horrible. On en a mis la plus gran-
de partie dans le 5. Procès, dont nous
vous

Docteur de Sorbonne. 319

vous envoions aujourd'hui la première épreuve. Il est plus long que les autres. Je pense néanmoins qu'il pourra vous être envoyé dans 8. jours. Cependant faites valoir auprès des Cardinaux bien intentionnés cette attestation d'un fort bon Curé. Peut-on après cela différer plus long-tems de condamner ces Placards qui sont remplis de si abominables calomnies ?

L E T T R E D C X L I.

*A. M. DU VAUCEL. Sur la VII. 11. Fevr. 1594.
Partie des Difficultés &c. le dernier
Volume du N. T. de M. Simon; l'autorité que prenoit l'Intermonce dans la Faculté de Louvain; les Placards dont il a été parlé; & les discours que tenoit le Cardinal d'Estrées après son retour de*

Adrien
vint
Wijk.

rite bien, quand ce ne seroit que pour ce qu'il dit contre S. Augustin. Laissera-t-on aussi impunie la hardiesse de ce Missionnaire de Hollande, qui a eu l'imprudence de déclarer par un Ecrit public, qu'il ne pouvoit se soumettre à ce qu'on lui avoit ordonné à Rome, ensuite des plaintes de son Archevêque, pour réparer le scandale qu'il avoit causé par son opiniâtreté à condamner comme des sentimens horribles la doctrine de la grace efficace, & de la predestination gratuite? Et ne comprendra-t-on point que ce petit homme ne seroit pas si hardi, s'il ne se sentoît appuyé des Jésuites & de l'Internonce? C'est aussi ce qui fait que M. Steyaert se moque de tous les ordres qu'on donne à Rome en faveur de M. Hennebel. Il est bien assuré que l'Internonce ne les exécutera pas, & qu'ainsi il obtiendra ce qu'il voudra de la Cour, comme il a paru depuis, ayant fait donner la charge de Censeur annexée à une chanoinie de S. Pierre de Louvain qu'on avoit demandée pour M. Hennebel, à un Professeur en Philosophie qui est tout à lui, qui n'est ni Licencié, ni dans les Ordres, & qui ne fait point de Flamand; d'où on peut juger ce que ce sera, si les Brefs ne déclarant point à quoi on s'engage en faisant le serment porté par le

For-

Formulaire, les contestations se renouvellent. Car le parti de l'Archevêque & des Jésuites soutenu par la puissance temporelle se trouvant le plus fort, il leur sera aisé de faire croire au peuple que les additions de l'Archevêque n'ont été rejetées, que comme superflues & non comme fausses; ce qui mettra les Majeurs * hors d'état de pouvoir jurer, parce qu'en le faisant ils passeroient pour parjures dans l'opinion de presque tout le monde; ce qui causeroit un scandale horrible.

• MM.
de Lou-
vain.

Mais n'en cause-t-on point à Rome en ne faisant rien depuis tant de tems contre les infames Placards? La 5. & dernière piece du Procès de calomnie, que l'on vous envoie aujourd'hui, ne sera-t-elle point capable de reveiller vos censeurs? On y montre que les Placards sont remplis d'impostures si effrontées, qu'on ne comprend pas avec quelle conscience les Romains pourront ne se pas croire obligés d'arrêter par l'exemple d'une juste faveur la licence effrénée que les Jésuites se donnent d'employer toutes sortes de faussetés pour noircir les meilleurs Ecclesiastiques & même les plus saints Evêques? Ce desordre me paroît si grand & si indigne du Christianisme, qu'il n'y a rien qu'on ne dût faire pour le réparer.

Et on l'entretient au contraire en laissant ceux qui en sont le plus manifestement convaincus sans aucune punition.

• Les
Domini-
cains.

Vous ne m'avez point mandé ce que disent les Romains du 7. Volume, si les Bacheliers * sont satisfait de ce qu'on y dit pour la justification de Collado, & si on n'a point été surpris de ce qu'on y dit de Canada? Car pour moi je l'ai été étrangement, parce que je m'étois imaginé avant que d'avoir vû le livre des Recollets, que les Jesuites s'y étoient assez bien conduits. Mais on voit par-là qu'ils sont les mêmes par tout. Je suis tout à vous.

J'oubliois de vous dire ce que l'on nous mande de Paris, que M. le Cardinal d'Estrées debite ici d'étranges choses à nos amis tels que M. Racine, son ami (M. Desperaux) & autres, & que lui même se veut faire passer dans leur esprit pour avoir beaucoup d'affection &c. Ils m'ont priée (c'est Madame de Fontpertuis qui parle) de leur fournir des faits contraires à lui soutenir. A l'égard des Jesuites, il leur a dit qu'ils étoient très-mal à Rome, & qu'il étoit vrai que lui & M. le Cardinal de Forbin étoient les seuls qui les y soutenoient. Il a dit aussi que si M. Arnauld avoit voulu écrire contre les quatre Articles Innocent

Docteur de Sorbonne. 343

XI. l'auroit fait Cardinal le lendemain.
Enfin il dégoise de toutes façons. Dieu
le benisse.

LE T T R E D C L X I I .

A M. LE NOIR, CHANOINE DE
NOTRE DAME DE PARIS. 12. Fevr.
Deux difficultés sur le Catechisme de
Meaux. 1694.

JE ne sai comment il est arrivé qu'on
ne nous a envoié que depuis peu le
Catechisme de Meaux. Je l'ai lû aussitôt
avec beaucoup de satisfaction : car il
y a une infinité des choses qui m'ont ex-
tremement plû : les avertissemens sont fort
beaux & fort utiles. L'abrégé de l'hi-
stoire sainte qui est au commencement du

344 DCXLII. Lettre de M. Arnauld
& le pardon de ses péchés, lorsqu'on n'a pas un commencement d'amour de Dieu. J'ai cependant encore sur cela deux difficultés qui me sont de la peine, & dont je voudrois bien avoir l'éclaircissement.

I. DIFFICULTÉ.

On dit bien dans ce Catechisme, que pour obtenir le pardon de ses péchés dans le Sacrement de Penitence, il faut commencer à aimer Dieu : mais on ne dit point quel doit être cet amour : s'il suffit de l'aimer, quoi que ce ne soit pas plus que toutes choses ; ou s'il faut que ce soit plus que toutes choses ; ce qui s'appelle autrement *un amour dominant*. Les Docteurs de Louvain distinguent, comme on fait dans ce Catechisme, deux sortes de contrition : la parfaite qui justifie avant le sacrement, & l'imparfaite qui ne justifie qu'avec le sacrement, mais ils enseignent en même tems que l'une & l'autre contrition, tant la parfaite que l'imparfaite, enferme l'amour de Dieu sur toutes choses, avec cette différence, que cet amour est dans un plus haut degré dans la contrition parfaite que dans l'imparfaite. Il semble en effet, ou qu'il faut prétendre avec les Jesuites (ce qui est horrible) qu'une attrition conçue par le seul motif de la crainte des peines, sans aucun amour de Dieu peut suffire pour justifier

er le pecheur avec le sacrement, ou
rejetant cette opinion, & reconnois-
sant qu'on ne sauroit être justifié même
par le sacrement sans amour de Dieu. Il
est nécessairement que cela s'entende de cet
amour dominant & par lequel on aime
Dieu plus que toutes choses. Cela s'en-
tend par toutes les raisons dont on donne
la dernière opinion qui est la seule ve-
ritable.

La première est, que si l'on veut conver-
tir pour obtenir de Dieu le pardon de ses
péchés, selon cette belle parole de saint
Augustin : *Qui convertitur mecum et omnes
converti non debent.* Or le pecheur ne
peut être converti à Dieu ou en chan-
geant de fin dernière; ce qu'il ne peut
faire qu'en aimant Dieu plus que soi-même
& que les autres créatures, puisqu'il

346 DCXLII. Lettre de M. Arnauld
de onrépondre [Que c'est un grand pé-
ché & la cause de tous les autres, parce
que si on aimoit Dieu, on ne manque-
roit à aucun de ses commandemens] ce
qui n'est vrai que de l'amour dominant.
Car un amour de Dieu moindre que l'a-
mour de soi même, n'auroit garde d'a-
voir cet effet. On rapporte ensuite le
commandement de l'amour de Dieu. *Tu
aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton
cœur, de toute ton ame, & de tout ton
esprit.* Ce qui oblige certainement à aimer
Dieu plus que toutes choses.

On dit ensuite qu'il y a deux sortes d'o-
bligations à l'homme d'accomplir ce pre-
ceptes l'une generale & continuelle, &
l'autre particuliere. Que la générale est
de n'aimer en aucun tems la créature plus
que Dieu, & d'être à toute heure & à
tout moment disposé à aimer Dieu plus
que toutes choses. Ce seroit donc un
péché d'omission à un pécheur obligé de
se reconcilier avec Dieu après l'avoir of-
fensé mortellement, que de l'aimer d'un
amour qui seroit moindre que l'amour
qu'il a pour soi même, puisque ce ne
seroit pas l'aimer plus que toutes choses.
Car pourroit-il s'imaginer qu'il étoit di-
posé à l'aimer plus que toutes choses,
ne l'ayant pas aimé effectivement plus que
toutes choses, lorsqu'il y étoit plus par-
ticu-

ticulierement obligé pour reparer l'injure qu'il lui avoit faite par les crimes.

On ajoute pour expliquer les obligations particulieres d'aimer Dieu, outre la générale & continuelle ; que nous devons tellement multiplier les actes d'amour de Dieu que nous ne soions pas condamnés pour avoir manqué de reduire en acte la disposition d'aimer Dieu plus que toutes choses, qui doit être continuelle en nous. Il faut donc que ces actes soient des actes d'amour de Dieu sur toutes choses, si donc le pecheur est obligé d'aimer Dieu pour recevoir la remission de ses péchés dans le sacrement de Penitence, il faut que ce soit d'un amour dominant & sur toutes choses.

348 DCXLII. Lettre de M. Arnauld
dit que pour être à lui il faut haïr son
pere, sa mere, & sa propre ame, c'est-
à-dire, soi même pour nous faire mieux
entendre que l'amour que nous devons
avoir pour Dieu, doit être si fort au-
dessus de celui que nous portons à ces
personnes & à nous mêmes, que ce der-
nier en comparaison du premier, mérite
plutôt le non de haine que d'amour.

On ajoute, que manquer à l'amour
de Dieu, c'est manquer à la principale
obligation de la créature raisonnable, qui
est de reconnoître Dieu comme le pre-
mier principe, & comme la fin dernière
à laquelle on doit rapporter toutes ses
actions & toute sa vie. Et la conclusion
qu'on tire de là est, que celui qui n'aime
pas Dieu merite d'en être privé éternelle-
ment. Or tout ce que l'on dit dans cet-
te page (118) regarde l'obligation particu-
liere d'aimer Dieu par des actes for-
mels que l'on avoit distinguée de la gé-
nerale & continuelle, qu'on avoit fait
consister à n'aimer en aucun tems aucune
créature plus que Dieu, & à être dispo-
sé à aimer Dieu plus que toutes choses.
L'obligation particuliere suppose donc la
générale, & est en acte ce que l'autre est
en habitude. C'est être en état de péché
que de manquer à l'obligation générale
d'aimer Dieu, & c'est un péché actuel.

d'o

d'omission, que de manquer à l'obligation particulière d'aimer Dieu dans les circonstances où on est de l'aimer actuellement. Si donc quelque amour actuel est nécessaire pour être justifié dans le sacrement de Penitence, il faut que ce soit, comme j'ai déjà dit, un amour dominant & sur toutes choses : tel qu'il est celui par lequel on prend Dieu pour le dernier fin, en lui rapportant toutes les actions & toute sa vie.

La quatrième raison doit être appelée *ab absurdo*. C'est celle par laquelle on prouve que l'attrition, par la seule crainte des peines, ne sauroit être une disposition suffisante pour être justifié dans le sacrement. Car si cela étoit, un homme qui auroit vécu toute sa vie sans religion, & qui ne se seroit converti qu'à la mort, & se

Je conclus de tout cela qu'il n'y a pas d'apparence que l'auteur du Catechisme entende autre chose que l'amour dominant par l'amour qu'il juge se devoir trouver dans la contrition imparfaite. Mais il semble que la chose étant si importante, elle devoit être expliquée plus nettement. Et si on l'avoit fait, on auroit ôté au ministre Jurieu toute occasion de chicaner sur ce qui est dit dans ce Catechisme de la contrition imparfaite, & d'imputer faussement à l'auteur qu'on peut être sauvé sans avoir jamais aimé Dieu.

IL. DIFFICULTÉ.

Une autre chose qui me fait de la peine est qu'il me semble que l'on parle trop foiblement de cette nécessité de l'amour de Dieu dans le Sacrement de pénitence, & qu'on traite trop doucement l'opinion contraire qui ne demande point d'amour. On fait cette demande : *Pourquoi j'ajoute-~~tes~~ vous cette dernière condition, DE COMMENCER A AIMER DIEU.* Et on répond : *Parce qu'il ne paroît pas que le pécheur puisse être vraiment converti sans ce sentiment d'amour.* N'est-ce pas trop peu que de dire : *Il ne paroît pas,* & ne devoit-on pas dire, *qu'il est certain &c.*

CATECHISME. Dem. *Pourquoi ?*

Rep.

Rep. Parce que si le pecheur ne commence à aimer Dieu, il doit craindre qu'il ne continue à n'aimer que soi même & la créature.

On ne parle ainsi, il doit craindre, que quand la chose est douteuse. Or est-il douteux qu'un pecheur qui n'a pas seulement commencé à aimer Dieu, continue à n'aimer que soi même & la créature? Y a-t-il un milieu entre ces deux choses?

Dans la leçon suivante.

D. Et celui qui se contente de la crainte sans s'exciter à l'amour de Dieu, qu'en pensez-vous?

R. Qu'il n'a pas assez de soin de son salut.

D. Pourquoi?

R. Parce qu'il se repose trop sur une opinion douteuse.

Comme on ne sauroit trop éloigner le peuple de cette méchante opinion, qu'on puisse être sauvé n'ayant regret de ses péchés que par la seule crainte de la damnation, il semble qu'on devoit dire plus absolument que ce n'étoit pas avoir assez soin de son salut que de se reposer sur une opinion aussi fausse que celle là, & de laquelle il s'ensuit manifestement, comme le Prelat l'a reconnu dans son 2. Avertissement, qu'on pourroit être sauvé sans avoir jamais aimé Dieu. Il est vrai que
ceux

ceux qui soutiennent, que la disposition nécessaire pour être justifié par le sacrement de penitence, enferme l'amour de Dieu sur toutes choses, sont embarrassés quand on leur demande, si on est justifié par cet amour, ou si on ne l'est pas. Car s'ils répondent, comme a fait feu Monsieur de Tournai avec presque tous les anciens scolastiques, qu'on est justifié par le vœu du sacrement, avant même qu'on soit absous; on ne manque pas de leur dire que c'est ôter au sacrement, sa vertu: & s'ils disent, comme font les docteurs de Louvain, qu'on n'est point ordinairement justifié, quoi qu'on aime Dieu plus que toutes choses avant que d'être actuellement absous; on leur objecte que c'est une chose incompréhensible, qu'un pécheur qui aime Dieu plus que toutes choses, puisse demeurer pendant tout le temps qu'il n'est point absous *in reatu poena eterna*. Mais on verra cette difficulté fort bien éclaircie à la fin du premier tome de *l'Amor poenitens* de M. de Castorie, où il résout fort bien la première objection contre le sentiment de M. de Tournai, & fait voir d'une manière démonstrative, que c'est aussi le sentiment de saint Thomas.

C'est principalement ce qu'il a dit de saint Thomas que je souhaiterois que le
 Pré-

Je t'embrasse de tout coeur.

Préar. vouloir examiner essentiellement. La
sementer ven. & i n i toujours; mais que
d'homme une demonstration des causes

LETTRE DIXIÈME.

*A M. DE VATTIL. Sur les Placards, les
des Jettures, et les Jettures d'hommes, les
les dispositions au monde. Étranger au d'ar
miers; les Jettures qui s'adressent à
d'hommes à Rome; & les Jettures d'hommes
qui se Jettent à Paris.*

JE ne vous dirai rien du Formulaire;
puisque cette affaire est terminée. Nous
attendons d'en être plus informés. Mais
j'ai été surpris de ce qu'en marquant ce
que M. Hennebel va poursuivre, on ne
dit rien de la condamnation des Placards.

croire à une infinité de gens qui leur sont dévoués, qu'il faut bien que ce qu'ils y ont dit, soit vrai, puisque les Jansenistes n'ont pû obtenir par toutes leurs clameurs que ces Placards fussent prohibés. On ne comprend point assez quel mal peut faire non seulement à l'Eglise, mais à la société humaine cette licence effrenée, de publier toutes sortes de mensonges & de medisances contre les plus gens de bien pour les faire passer pour des impies, qui ont entrepris de détruire toute religion. Quelle idée les heretiques auroient-ils pû avoir de la Religion Catholique, si on ne les y condamne point ?

Je commence à assez bien esperer de ce qui regarde les Missions Orientales. Pour peu que le Pape continue à en vouloir prendre connoissance, tout ira bien. Rien n'est plus facile que d'exclure les Jesuites des Evêchés auxquels ils se font nommer par le Roi de Portugal. Les Jesuites ne sont pas moins obligés que les Peres de l'Oratoire de Rome de ne point accepter de Prelature, si le Pape ne le leur commande, & je me souviens qu'un Pere de la Chiesa nuova ne fut pas Archevêque d'Avignon, parce que le Pape Innocent XI, qui l'avoit nommé à cet Archevêché, ne voulut pas lui commander de l'accepter. ~~Le Pape n'a donc~~

Le P.
Mellini.

Duſſe de l'abbaye

tous ces ſeigneurs Portueus ne ſont un autre
païs dans l'obligation de retourner à votre
Prélature ſans rompre les liens de cette
obligation.

On vous mande de ma part par écrit
de Paris, que le noble Evêque de Paris
a déclaré à la chambre des comptes, qu'il
ne pouvoit faire enregistrer ſon ſentement,
parce que ſon Eglife n'étoit pas ſoumise à
la Regale. On attend la confirmation de
cette nouvelle, qui pourroit avoir de graves
ſuites, ſi elle étoit vraie.

J'ai gardé pour la fin ce que j'ai touché
beaucoup. C'eſt que j'ai de la peine de
vous voir tant d'inclination à retourner
dans votre païs. Hélas! qu'y ferez-
vous? Vous faites au contraire des biens
infinis au lieu où vous êtes, & je ne voi
pas qui les pourroit faire. Si vous n'y

356 *DCXLIV. Lettre de M. Arnauld*
étant sous la pate de gens si malins; &
si elles vont bien, ce qui ne peut être
que le Roi ne soit detrompé de beaucoup
de choses, dont il s'étoit laissé prévenir,
il n'y a point d'apparence que l'on insiste
à vous faire sortir de Rome.

On nous mande de Paris que le blé &
le pain y sont diminués de prix, mais que
la mortalité y est toujours fort grande
parmi les pauvres. Ce qui fait cependant
espérer qu'on verra bientôt la fin de cette
misere, est la quantité des bonnes œuvres
qui s'y font pour le soulagement des ne-
cessiteux. Car il est sans doute que cela
pourra beaucoup servir à attirer la miseri-
corde de Dieu sur cette ville. Je suis
tout à vous, mon très-cher ami.

LETTRE DCXLIV.

26. Fev. 1674. *A M. DU VAUCEL. Sur le Bref*
d'Innocent XII. qui avoit été envoyé aux
Evêques des Pais-bas pour la signature
du Formulaire; & l'affaire de Pamiers
& de l'Enfance.

SUpposant selon votre dernière lettre
qu'il y auroit quelque chose dans les
Brefs qui nous seroit favorable, parce
qu'il seroit entendre que le serment ne
tombe point sur les faits, ne se ne
fût

fût pas aussi clairement qu'on l'auroit pu souhaiter, ma pensée étoit qu'on pouvoit signer ou jurer sans rien dire, & j'avois fait un memoire pour le persuader aux Majeurs *. Mais ce que vous nous mandez présentement, & le *Feria V.* qui a paru en même tems qu'on a envoyé les Brefs, dont vous n'avez pû avoir connoissance, renverse tellement toutes nos esperances, que nous ne pouvons plus nous attendre qu'à voir les Eglises de ce pais-ci dans une entiere confusion, les Jesuites triomphans, & les gens de bien accablés. Car quoiqu'il y ait dans les Brefs, M. de Malines prendra un si grand avantage de ce Decret, qui defend de prendre le formulaire autrement, qu'*in sensu obvio*, que personne ne croira plus pouvoir jurer en conscience, sans distinguer le fait & le droit.

* M. de
Louvain.

aiez eu aucun avis, & sans qu'aucun des Cardinaux bien intentionnés ait représenté les maux qui en pouvoient arriver ?

Il est bien à craindre que tout ce que l'on tâche de faire en France pour les Orphelins * & les Orphelines † n'ait la même issue. Il n'y a aussi gueres d'apparence que l'on obtienne rien pour le retour d'une certaine personne. Un de ses meilleurs amis qui connoît fort bien la Cour, n'ayant pas cru qu'on en dût parler encore au maître. Il ne nous reste donc qu'à entendre chrétiennement ce qui a été dit par un sage Païen : *Optare optima, cogitare difficillima, ferre quacumque erunt* : souhaiter ce qui peut être plus avantageux pour la gloire de Dieu, & pour le bien de l'Eglise ; se représenter ce qui peut arriver de plus facheux ; & supporter quoi qu'il arrive avec une humble soumission aux ordres de Dieu.

* Les
Chanoines de
Paris.

† Les
Filles de
l'Enfance.

L E T T R E D C X L V.

3. Mars. 1694. **A MADAME DE FONTPERTUIS.**
Sur une lettre qu'il écrivoit à M. de Pomponne ; & le Bref sur la signature du Formulaire.

• Le Mariage du **J**E reponds à votre ami sur ce qu'il m'a écrit du mariage futur *. Je vous envoie

voie ma lettre ouverte. Si vous trouviez que je le prêche trop, & que cela ne lui plairait pas, ne la lui donnez point, & mandez moi ce qu'il faudra que je lui écrive; car il n'y a rien à quoi je sois moins propre, qu'à faire des lettres qui ne soient que de compliment.

Marquis
de Pom-
ponne
avec Ma
dem.
Hebert.

On aura sans doute su à Paris ce qu'on a fait à Rome pour terminer l'affaire du formulaire, & peut-être que les Jésuites de Paris y auront voulu faire croire qu'ils y ont gagné leur procès. Mais ceux de Rome ne sont pas de ce sentiment. Ils sont très-mortifiés du Bref envoyé aux Evêques. Car quoiqu'il ne soit pas si clair qu'on auroit souhaité, il y a des choses très-avantageuses pour MM. de Louvain. 1. On y réduit à la foi la confirmation qu'on y fait des Constitutions.

L E T T R E D C X L V I.

5. Mars
1694.

A M. DU VAUCEL. Sur les avantages que l'on pouvoit tirer du Brefenvoïé aux Evêques des Pais-bas touchant la signature du Formulaire.

CE nous a été un bonheur qu'en n'ayant point reçu les Brefs par ce courier-ci comme nous nous y attendions, un libraire de Bruxelles les aiant eu, on ne fait comment, les a fait imprimer. Nous n'avons pas trouvé que le Bref écrit aux Evêques ne valût pas mieux que le Decret de l'Inquisition. Car il y a trois ou quatre choses très avantageuses, & qui ont persuadé à ceux qui étoient le plus opposés à signer ou jurer sans rien dire, qu'on le pouvoit faire, *salvâ conscientia*, parce qu'il suffisoit à un serment, pour être bon devant Dieu, qu'il se fassé *secundum intentionem exigentis*. Or outre qu'il est constant par les témoignages de M. Hennebel & de M. * De la rue, que le sentiment de la Cour de Rome est que le serment ne tombe point sur le fait, c'est-à-dire, qu'on ne s'oblige point en jurant à croire le fait, cela se confirme encore par divers endroits de ce Bref.

* M. du
Vaucel à
qui il
écrit.

I. On y restraint l'approbation qu'on
don-

donne de nouveau aux Constitutions à ce qui regarde la foi : *Nobis cura esse debet. ... ut semper firmæ prædecessorum nostrorum Constitutiones permaneant IN REBUS QUÆ AD ORTHODOXÆ FIDEI INTEGRITATEM CONDU-
CUNT.*

2. Après avoir dit que ceux de qu'on exigera le serment, le doivent faire *sincère, absque ullâ distinctione, restrictione seu expositione*; pour marquer en quoi cette sincérité doit consister, on ajoute, *dam-
nando eas propositiones ex libro Fansenii excerptas IN SENSU OBVIO, quem ip-
sæmet propositionum verba præ se ferunt, prout sensum illum damnarunt summi Pon-
tifices &c.* On marque par là en quel sens se doivent prendre ces paroles d'Alexandre VII. *in sensu à Fansenio intento.* Car c'est

362 DCXLVI. Lettre de M. Arnauld
même on ne croiroit pas que ce *sensus*
obvius eût été enseigné par Jansenius.

A quoi on peut ajouter qu'afin de pouvoir assurer même par serment, que le *sensus obvius quem propositionum verba præ se ferunt* est le *sensus à Jansenio intentus*, il faudroit que les paroles de ces cinq propositions fussent de Jansenius. Et c'est aussi ce qu'a soutenu le P. Annat dans son *Carvilli Jansenianorum* de l'an 1654. où il dit de ces cinq propositions: *Sunt propositiones individuae & singulares totidem verbis in Jansenio contentæ.* Ce qui est certainement faux des quatre dernières. Cependant ce livre du P. Annat, qui est d'un an devant la Constitution d'Alexandre VII. aiant été sans doute envoyé à Rome, il y a grande apparence que ce Pape a cru sur la foi du P. Annat que toutes ces cinq propositions étoient mot à mot dans Jansenius, d'où il a jugé qu'on ne pouvoit manquer de dire qu'elles avoient été condamnées dans son sens, par où il entendoit *sensum obvium, quem ipsamet propositionum verba per se exhibent.*

3. Un autre endroit qui est encore plus avantageux pour rendre la paix à l'Eglise est ce qui est dit à la fin: qu'il est défendu aux Evêques de déclarer qu'il que ce soit sous le nom de *propositiones*: N

*illâ ratione quemquam vagâ illâ accusatione
t invidioso nomine Jansenismi &c.* Si on
n avoit pû autant obtenir d'Innocent X.
on auroit bien empêché des violences &c.
Le tems me presse, ce qui fait que je ne
marque cela qu'en un mot pour passer à
l'autre Bref, dont tout ce que j'ai à vous
lire est, qu'il me paroît si obscur & si mal
luivi, qu'il ne seroit bon qu'à être supri-
né, hors ce qui est à la fin de l'autorité
de S. Augustin & de S. Thomas. Il n'y
a sur tout rien de plus pitoiable que l'ap-
plication qu'on y fait de la fin des capitu-
les attribués à S. Celestin. J'en suis tout
fait affligé à cause de l'estime singuliere
que je fais d'ailleurs de l'auteur du Bref.

Mais comme on n'est pas encore assuré
de ce que produira le 1. Bref pour con-

l'y pût faire ajouter, que c'est en effet ce qu'il a pû concevoir des entretiens qu'il a eus sur cela avec le Pape & les principaux Cardinaux, qu'on n'obligeoit point à croire la verité du fait de Jansenius, qui ne pouvoit regarder la foi. Comme j'écris fort à la hâte, je ne vous marque que la substance de ce qu'il faudroit tâcher de tirer de lui. Ce seroit à vous à voir de quelle maniere il faudroit qu'il s'exprimât. Vous jugez bien que cela nous seroit aussi avantageux que nous le fut autrefois une lettre que le Bailli de Valençai Ambassadeur à Rome écrivit à M. de Brienne, où il mandoit que le Pape lui avoit dit que son intention n'avoit point été de condamner la grace efficace en condamnant les cinq propositions. Cette lettre nous a été dans la suite d'un merveilleux secours pour empêcher que les Jesuites n'étendissent à la grace efficace la Constitution du Pape. Nous ferions le même usage d'une lettre semblable de Theodose pour confirmer ce que vous & M. Hennebel nous avez mandé de la disposition presente de la Cour de Rome.

J'oubliois à vous dire que j'ai bien peur qu'on ne nous fasse un mauvais tour par cette multitude d'Écrits & de livrets que l'on se dispose de mettre dans l'*Index* des livres prohibés. Car apparemment ils y
meq-

Docteur de Sorbonne. 365

mettront ceux des Majeurs *, aussi bien que ceux des Jesuites; & ceux-ci pourront peut être obtenir que leurs Placards soient confondus dans cette foule, ce qui seroit horrible.

† MM^{es}
de Lou-
vain.

LETTRE DCXLVII.

A MADAME DE FONTPERTUIS. 10. Mars
*Sur le Bref touchant la signature du For-
mulair.* 1694.

ON nous mande que le nouveau Bref d'Innocent XII. a été fort bien pris par un Duc & Pair, qui juge qu'il doit mettre la fin à toutes les contestations, & faire rappeler les exilés. A qui tient-il qu'on ne le fasse entendre au maître? Il a

voit faire bannir, releguer, emprisonner & exclure autant qu'on pourroit de tous emplois & de toutes dignités, tout ce que l'on soupçonneroit être de cette secte, sans s'amuser à leur faire leur procès ce qui iroit à de trop grandes longueurs. Car c'est ce qui est expressement condamné par ce Bref, qui va remettre la paix & le calme dans les Eglises des Pais-bas, parce qu'on y a défendu à l'Archevêque de Malines & à quelques Evêques qu'il avoit engagés dans son parti, d'user de ces voies de fait, & d'exclure personne de quelque emploi que ce soit, à moins qu'on n'ait prouvé en gardant les formes de la justice qu'ils soutiennent les cinq propositions condamnées, ou quelque'une d'elles dans le sens propre & naturel que les paroles mêmes de ces propositions présentent à l'esprit. Je vous prie d'ajouter à cela ce que je vous ai écrit de ce même Bref dans une autre lettre, & de le faire voir à M. Dodart, afin qu'il puisse prendre un memoire de ces reflexions pour les montrer à son ami qui avoit promis de parler, pourvû qu'il en eût l'occasion. Peut-être que Dieu lui fera la grace de ne point laisser passer celle-ci.

L E T T R E D C X L V I I I .

*A M. DU VAUCEL. Sur le Bref^{12. Mars}
touchant la signature du Formulaire ; un^{1694.}
Mandement de l'Evêque d'Anvers sur le
même sujet ; une liste des livres prohibés ;
& une lettre en faveur des Chanoines de
Pamiers.*

ON se confirme de plus en plus dans la creance que le Bref aux Evêques est bon, & qu'on peut signer simplement ensuite de ce Bref sans blesser sa conscience, parce que le joignant à tout ce qu'on fait d'ailleurs, on est suffisamment assuré que l'intention de l'Eglise de Rome n'est point que l'on s'engage à la creance du
Cic. Le mandement de l'Evêque d'An

368 DCXLVIII. *Lettre de M. Arnauld*
velle Congregation, où ils pourroient faire
entrer beaucoup de Cardinaux, qui se-
roient à eux; qui pourroient donner un
autre sens nouveau aux clauses de ce Bref,
que nous jugeons avec raison nous être
favorables. Il faut seulement faire bien
entendre au Pape, que bien loin que ce
Bref puisse exciter de nouvelles contesta-
tions (comme les Jesuites le lui ont voulu
faire croire) on ne pouvoit rien faire de
plus propre pour les apaiser, & pour don-
ner à toute l'Eglise une paix ferme & sta-
ble sur ce sujet, & qu'il n'y a que les en-
nemis de la paix qui s'en puissent plain-
dre.

Ce que j'aprehende (comme je vous l'ai
déjà mandé la dernière fois) est la nouvel-
le liste qu'on prétend faire des livres &
Ecrits défendus. Car je crains qu'on n'y
en mette qui ne meritent point du tout
d'être dans ce nombre, & d'autre à qui
seroit très avantageux d'y être, pour-
qu'ils meritent tout un autre traitement
tels que sont sur tout les Placards, dont
on ne peut demander la condamnation avec
trop de force. Le cinquieme procédé a-
ve de convaincre les Jesuites d'être les
plus impudens calomnieux qui aient ja-
mais été. Nous saurons bientôt
ment qu'en auront fait ceux à
l'aurez montré.

Une lettre de M. * pour les Orphelins * est passée par ici. Nous en sommes très-contens. Il agit avec beaucoup de zèle & de fermeté, & il est très-important qu'il ait une nouvelle procuration, afin qu'on ne le puisse pas faire sortir de son poste avant que l'affaire des Orphelins soit tout à fait terminée. Car il juge avec raison, aussi bien que ceux de France, qu'il ne faut avoir aucun égard à de certains accommodemens qu'on ne leur propose que pour les tromper, & qui ne feroient que plâtrer le mal sans y apporter aucun vrai remede. Tout depend donc de fortifier le Pape & les Cardinaux, afin qu'il fasse agir fortement son Nonce qui est en France. La cause est si bonne qu'il faut esperer que Dieu ne l'abandonnera pas. Il semble que bien des choses conspirent à faire dechoir les Jesuites du credit qu'ils ont eu autre fois. Il faut que la lumiere de leur Général soit bien bornée. Il est convaincu de leur égarement répandu dans presque tout le corps touchant le probabilisme, & il ne voit pas que l'esprit d'erreur qui leur fait employer tant de mensonges, de fourberies & de calomnies contre les prétendus jansenistes, est quelque chose de si rarement pit. C'est ce qu'on lui doit reprocher. Ne menez pas, &c. de me mander

• Les
Chanoines de
Pamiers.

370 DCXLIX. Lettre de M. Arnauld
ce que vous saurez touchant les Missions
Orientales. Je suis tout à vous.

LETTRE DCXLIX.

12. Mars
1694.

A M. LE NOIR, CHANOINE DE
NOTRE DAME DE PARIS.
*Sur le Catechisme de Meaux; le Bref
d'Innocent XII. que l'on pouvoit regar-
der comme une occasion favorable de de-
tromper le Roi; & l'Apparatus du P.
Nourry.*

VOUS m'avez fait grand plaisir de me
mander ce que vous a dit votre il-
lustre Pere * de quelques reflexions sur
un Catechisme †. Entre tant de gran-
des qualités que j'admire en lui, il n'y
en a point qui me paroissent plus ex-
traordinaires, qu'un certain fond de sin-
cerité & d'équité qui lui fait reconnoi-
tre la verité, qui que ce soit qui la lui
propose. Ce sera une belle chose que
la conference touchant l'amour de Dieu
qu'il nous promet. Et j'ai bien de la
joie qu'il ait achevé son ouvrage pour
l'autorité de S. Augustin contre l'imper-
tinente censure du faux Critique *.

* M. Si-
mon.

Je ne sai s'il a vu le nouveau Bref qui or-
donne si expressement aux Evêques de
ne point souffrir que personne ne soit
in-

* M. de
Meaux.

† Le Ca-
techisme
de
Meaux.
Voiez la
lettre
642. pag.
345.

inquiété par une vague accusation & par le nom odieux de Jansenisme, & qu'il ne soit exclus d'aucun emploi Ecclesiastique, *nisi servato juris ordine eam pœnam commernisse probatum fuerit*, qu'il auroit soutenu quelque'une des 5. propositions *in sensu obvio quem ipsamet propositionum verba per se exhibent.*

Ne seroit-ce point une occasion de représenter à S. M. qu'il n'y auroit qu'à obeir à cette Ordonnance du S. Siege pour remedier à tant de maux qu'on a fait & qu'on fait encore, pour n'avoir pas observé ce qu'on peut dire être un des plus grands fondemens du droit divin & humain? Il semble qu'on n'en peut gueres souhaiter de plus favorable, sur tout si on

372 DCXLIX. Lettre de M. Arnauld
ment sur ce défaut essentiel: & c'est ce
qu'on n'a point encore fait. Quand on a
employé le soupçon du Jansenisme pour
exclure un homme de bien d'une dignité,
tout ce que font ses amis est de nier qu'il
soit Janseniste, ce qui ne peut que con-
firmer le Roi dans l'opinion qu'il y en a.
Mais ils se gardent bien de dire comme
fait le Pape dans ce nouveau Bref, qu'il
est tout à fait injuste de faire passer une
personne pour Janseniste, à moins qu'on
ne puisse prouver, en gardant les formes
de la justice, qu'il tient quelqueune des
propositions condamnées. Ce seroit le
moien de ne plus trouver de Jansenistes,
& on veut qu'il y en ait.

Seroit-il donc possible que si un Prelat
appuié de l'autorité du S. Siege faisoit
faire à Sa Majesté une serieuse reflexion
sur cette clause du Bref, elle ne vit aisé-
ment qu'on lui a fait faire beaucoup de
choses qui ne se peuvent soutenir, &
dont Elle pourra avoir un grand compte
à rendre à Dieu. Mais ce ne seroit rien
faire que de lui en faire dire un mot en
passant: il faudroit entreprendre tout de
bon de lui rendre le plus important ser-
vice qui lui puisse être rendu par un E-
vêque, en lui déclarant qu'on n'est point
soutenir ce qu'on lui a fait faire, & en
ceux qui ont abusé de son autorité pour

se rendre formidables, en faisant passer tous ceux qui ne leur seroient pas dévoués pour suspects de favoriser une secte imaginaire. C'est par là qu'ils ont établi leur domination ; & ils voient bien qu'elle seroit renversée, si on les avoit réduits à prouver devant le Roi que cette secte, dont ils rendent suspects qui il leur plaît, est quelque chose de réel : & c'est ce qu'ils ont toujours été dans l'impuissance de faire. Mais ils le pourroient moins présentement que jamais, puisqu'il paroît assez par ce dernier Bref, qu'on ne la regarde plus à Rome même que comme un phantôme.

Nous sommes bien obligés à l'auteur de l'*Apparatus* * du présent qu'il nous a fait de son livre. Les matieres qu'on y traite sont examinées avec beaucoup d'érudition & de jugement. On doit admirer sa sincerité dans la discussion qu'il fait de tout ce qu'on a dit de part & d'autre touchant les livres attribués à S. Denis. Car on fait assez les misons qu'il auroit eues de se décider pour un parti plutôt que pour l'autre. Son ouvrage est plus achevé que celui de son confrere, & il est plus utile à la vérité de la cause que les autres. Il est plus utile à la cause que les autres. Il est plus utile à la cause que les autres.

L E T T R E DCL.

18. Mars 1694. *A M. DU VAUCEL. Sur le Bref d'Innocent XII; les Missions Orientales; les discours que faisoit le Cardinal d'Entrées à l'occasion du Bref; l'affaire des Chanoines de Pamiers; & une Satyre de M. Despreaux.*

MM. de la Rochelle. L'Effet du Bref aux Evêques s'est trouvé meilleur que l'on n'avoit osé l'espérer d'abord. Car l'ayant bien considéré, tout le monde convient presentement que le joignant à tout ce qui l'a précédé, on peut signer sans blesser sa conscience, parce qu'on est suffisamment assuré que l'intention du S. S. n'est point que le serment tombe sur le fait : or une des principales regles du serment est de jurer selon l'intention de celui qui l'exige. Les lettres des Majeurs * que vous recevrez par cet ordinaire, vous confirmeront ce que je vous dis. Toute leur peine a été en écrivant au Pape pour l'en remercier d'en dire trop ou trop peu ; c'est-à-dire d'en prendre trop davantage, ou de n'en prendre pas assez. C'est pourquoi j'ai oui dire qu'ils enveroient deux lettres différentes, dont ils vous iussent le choix. M. du Til † nous a envoyé la copie

saints Evêques avoient demandé à Innocent XI. qu'il fit une semblable ordonnance, & ils ne purent l'obtenir. Ce seroit une belle occasion de représenter à S. M. combien on a maltraité de pieux Ecclesiastiques pour n'avoir pas observé envers eux cette regle de l'équité naturelle, de ne juger & de ne punir personne sur des soupçons, & de lui faire remarquer en même tems que ce que dit le Pape sur cela dans ce nouveau Bref est la condamnation de ce que son Archevêque & son Confesseur ont fait faire sous son nom depuis plus de 20. ans contre une infinité de gens de bien & des communautés entieres.

Mais ne devoit-on point faire comprendre à notre bon Pape, qu'ayant autant d'affection qu'il temoigne en avoir pour le Roi Très-Chrétien, il ne sauroit rien faire de plus avantageux pour son salut & pour sa gloire, que de lui faire avoir des scrupules très bien fondés des injustices qu'on lui a fait faire sous l'accusation vague & le nom odieux de Jansenisme ? Mais ce Prince n'a garde de craindre que ce qu'on lui fait faire contre les prétendus Jansenistes soient des injustices, dont il aura un grand compte à rendre à Dieu, tant qu'on ne combattra point directement & expressement les deux choses,
dont

dont deux personnes ne cessent de lui remplir l'esprit; l'une est cette fausse supposition que la France est pleine de ces Sectaires capables de perdre la Religion. L'autre, est cette injuste maxime, qu'il n'y a point de remede plus efficace pour prevenir les maux qu'ils pourroient faire, que d'exiler, releguer, emprisonner ou du moins priver des emplois tous ceux qui seront suspects d'être de ce parti, sans observer les formes de la justice, qui engageroient à de trop grandes longueurs. Ce sont les deux fondemens des violences qu'exercent sous le nom du Roi l'Archevêque & le Confesseur. Et il est aisé de faire voir au Pape que l'un & l'autre est détruit par son dernier Bref. Car d'une part ayant réduit le Jansenisme condamnable à soutenir quelque'une des cinq Propositions *in sensu obvio &c.* il n'a eu garde de croire qu'il y en eût beaucoup dans les Pais-bas après le défi qu'a fait le Deputé de l'Université de Louvain, de lui marquer une seule personne, qui ait soutenu aucune de ces propositions. Et de l'autre, bien éloigné de croire qu'il fût permis de maltraiter ou d'exclure des emplois ceux qui seroient soupçonnés d'être de cette prétendue secte, c'est ce qu'il a expressement défendu aux Evêques de ne point souffrir, ne leur per-

378 DCL. Lettre de M. Arnauld
permettant que d'agir, *servatis juris ordi-*
ne contre ceux qu'on pourroit prouver
soutenir quelqueune de ces propositions.

19. Mars.

J'ai bien de la joie de ce que vous me
faites bien esperer des Missions Orienta-
les. Car je les ai fort à cœur, & j'étois
sensiblement affligé de ce qu'on avoit fait
pour les détruire.

On nous a mandé de Paris que M. le
Cardinal d'Etrées avoit dit à une person-
ne qu'il fait être de nos amis. Mandez
à vos amis que s'ils savoient profiter des
nouveaux Brefs, ils auroient tout l'avant-
age sur leurs adversaires: car l'air du
bureau est pour eux.

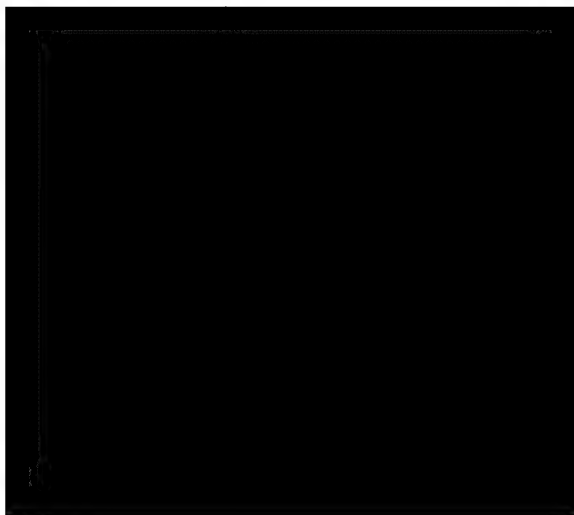
Je ne sai pourquoi vous dites qu'on ne
s'attend pas où vous êtes que l'on réus-
sisse dans les instances que l'on fait pour
les orphelins & les orphelines. Car cela
dependra de la maniere, dont on s'y
prendra en vos quartiers, y ayant beaucoup
d'apparence que le Pere Patrice * obtien-
dra ce qu'il demandera fortement, sur
tout à l'égard des orphelines, n'y ayant
rien de si insoutenable que ce que l'on a
fait contre elles. Et c'est sur quoi les
Cardinaux qui ont de la bonté, travaillent
à le faire cesser. Et c'est aussi sur
ce point que le Roi.

* Le
Pape

nées. Ne manquez donc pas de vous y employer, si vous y pouvez quelque chose.

On vous envoie la Satyre de M. Despreaux. Comme il est fort estimé à la Cour, ce qu'il y dit contre l'Opera & les Romans peut y faire beaucoup de bien. Car on ne s'y peut pas mieux prendre pour faire connoître combien cela peut gâter l'esprit & le cœur des femmes du monde, qui auroient même été les mieux élevées. Et vous remarquerez qu'il y donne Port-Royal pour le lieu, où on élevoit les filles plus chréniennement. Il faut aussi que vous sachiez que parmi les gens du monde nous n'avons point de meilleurs amis que lui & son compagnon M. Racine.

LETTRE DCLII.



• La
Bête à
sept têtes.

l'a mandé. Un Prêtre nommé Billard qui faisoit imprimer à Tours un libelle * contre les Jesuites, a été arrêté, & parce que M. Pirot & M. le Curé de S. Jaques avoient oui parler de ce libelle, ils avoient été trouver M. l'Archevêque pour se disculper, & que M. l'Archevêque leur avoit dit ce qui suit: que M. de Chateaufort avoit fait le rapport de cette affaire au Roi en sa presence, & qu'il avoit dit au Roi qu'on avoit trouvé parmi les papiers du Sieur Billard une lettre de M. Arnauld, que le Roi se l'étoit fait lire, & que lui (Archevêque) s'étant souri pendant la lecture de cette lettre, le Roi s'en étant aperçu lui avoit demandé de quoi il rioit, & qu'il lui avoit répondu. „ Qu'il rioit de ce que „ c'étoit la premiere fois en sa vie qu'il „ avoit vû de la moderation dans M. „ Arnauld, quoi qu'à dire vrai ce n'é- „ toit pas tant la matiere du livre qu'il „ condamnoit, que les excès de l'auteur. Cette lettre de M. Arnauld contenoit qu'il n'étoit pas d'avis qu'on fit imprimer ce livre, parce que la maniere dont il étoit écrit, étoit outrée.

Il est bien certain que je n'ai rien écrit à ce M. Billard ne sachant pas seulement s'il étoit au monde. Cependant il faut que cette lettre soit signée de mon nom,

nom, afin qu'on ait pû croire qu'elle étoit de moi. C'est donc un fourbe qui a pris mon nom. Et c'est de quoi il seroit important que le Roi fût averti, & qu'on lui fît comprendre par cette imposture de quoi mes ennemis sont capables pour me mettre en jeu dans toutes leurs affaires, comme on a vû par la fourberie de Douai & par celle du Chanoine de Beauvais, qui m'avoit fait l'entremetteur des complots contre l'Etat, dont il accusoit ses confreres. Comme cette affaire de Billard est publique, votre ami peut demander au Roi ce que c'est qu'une lettre de M. Arnauld trouvée parmi les papiers d'un Prêtre de Tours qu'on dit avoir été lue par S. M. & si Elle convient que cette lettre lui a été lue, l'assurer que c'est une piece qu'on m'a jouée.

382 DCLII. Lettre de M. Arnould
feroit bien mieux decouvrir la friponne-
rie. Je croi que M. de Chateauneuf ne
refuseroit pas à M. de Roannez de lui
donner cette copie.

Nous prions Dieu pour votre cher
fils, afin qu'il le preserve de toute infor-
tune, & qu'il le fasse marcher dans la
crainte. Je suis bien en peine du jeune
Abé. Pourroit-il se mettre en chemin
aussi-tôt qu'il sera guéri sans s'exposer au
peril d'une rechute ? Je dirai tous les
jours pour l'un & pour l'autre le Psea-
me CXX. avec les prieres pour les voia-
geurs.

LE T T R E DCLII.

26. Mars
1694. *A M. DU VAUCEL. Sur la neces-
sité de supprimer l'exaction de la signa-
ture du Formulaire.*

VOUS verrez par l'Ecrit que nous re-
çumes hier de Paris, que l'on ne
peut douter qui ne soit d'un Jesuite, qu'ils
sont encore plus dechainés contre nous,
qu'ils n'étoient avant les Brefs. Car ils
prétendent qu'après cela on ne doit pas
nous souffrir dans l'Eglise. Il seroit aisé
de faire voir la fausseté des consequences
qu'ils en tirent. Mais nous aimons mieux
ne rien faire, qui puisse être cause du re-
nou-

nouvellement des contestations, & nous
contenter de demander justice de ces in-
jures à ceux qui semblent s'être engagés
à nous la faire par les précautions qu'ils
ont prises pour mettre fin à ces contesta-
tions qui troublent la paix de l'Eglise, de
recommander le silence à tous ceux qui
voudroient écrire sur ces matieres. Mais
c'est à quoi on ne reduira pas les Jesuites,
à moins qu'on ne leur fasse sentir com-
bien leur insolence déplaît au S. Siege.

En verité cela fait voir que pour don-
ner à l'Eglise une ferme paix, qui est ce
que notre bon Pape souhaite le plus, il
faudroit lui représenter que le dessein que
les Jesuites temoignent avoir de faire ser-
vir le formulaire à y entretenir une guerre
continuelle, le devroit porter à en defen-
dre l'exaction, & reduire tout ce qu'il y

384 DCLIII. *Lettre de M. Arnauld*
trouvés coupables en gardant les formes
de la justice. Il faut néanmoins avouer
que le Bref, tel qu'il est, ne laissera pas
de faire du bien, pourvû que le S. Sieg-
tienne ferme à ne point souffrir qu'on ne
l'infirmé par des interpretations malignes,
& qu'on n'aille au de là de ce qu'il or-
donne pour continuer à tourmenter les
plus gens de bien.

Ce que vous me mandez des Missions
d'Orient me rejouit. Il semble que cet-
te affaire soit en assez bon état, & qu'il
y a lieu d'en esperer un bon succès. Je
suis tout à vous.

LE T T R E DCLIII.

1. Avril
1694. *A M. DU VAUCEL. Sur une lettre*
qu'il avoit écrite aux Chanoines de Pa-
miers ; & sur les Placards des Jesui-
tes.

NOUS n'avons pas jugé à propos d'en-
voyer à Paris la lettre, que vous
avez écrite aux Orphelins *, & en voici
la raison. Nous sommes parfaitement bien
informés de tout ce qui regarde leur af-
faire, & peut-être mieux' que vous mê-
me. Car les principaux d'entre eux ont
pris une entiere confiance en quelques-
uns de nos amis de Paris, & par eux en
nous.

* Les
Chanoi-
nes de
Pamiers.

Docteur de Sorbonne. 385

nous. C'est ce qui leur a fait souhaiter
que nous vissions toutes les lettres, qu'ils
crivent, & toutes celles qu'on leur a-
dresse. Et c'est par là que nous appren-
ons qu'il y a présentement une parfaite
correspondance entr'eux & le Prieur *, * M.
& qu'un certain personnage qui se disoit Daurat.
de leurs amis l'ayant voulu rompre, ils en
ont eu de l'indignation, & nous ont mar-
qué par une lettre écrite à nous mêmes,
des grandes raisons qu'ils avoient de ne
point entrer dans les vûes de cẽ prétendu
ami, qui ne leur prêchant que la mode-
ration & l'obligation qu'ils avoient de se
menager avec la Cour, leur vouloit ren-
dre le Prieur suspect comme étant trop
chaud & trop attaché à son sens. Ce-

que l'on pût montrer à S. M. où ils témoigneroient qu'ils étoient bien fâchés de ce qui s'étoit passé, & qu'ils n'attendoient leur retablisement que de sa bonté. Ils ont eu grande raison de n'en rien faire. Car on voit assez que le but des auteurs du mal qu'il s'agit de réparer, est de pouvoir entretenir le Roi dans la pensée qu'ils n'ont point fait de mal, & que c'est la mauvaise conduite des orphelins, qui a attiré sur eux tout ce qu'ils ont souffert, & que ce sera une pure grace si on leur permet de retourner à leur Eglise: or c'est ruiner entièrement cette affaire que de lui laisser prendre ce train. Car il n'y a rien à en espérer, tant qu'elle dépendra de l'Archevêque & d'un Confesseur. Elle en dépendra tant que l'on ne fera point entendre au Roi qu'on lui a donné de très-méchants conseils, tant à l'égard des orphelins que des orphelines †.

† Les
Filles de
l'Enfance

Loin donc, ce que vous dites, qu'il faille traiter les Regalistes d'Intrus, mais s'arrêter uniquement à leur mauvaise vie. Car si on prend ce dernier parti, on en exclura les plus dereglés, & on portera les moins vicieux à faire les hypocrites pendant quelque tems, & on prétendra avoir par là remis le chapitre en fort bon état, & on traitera les orphelins de superbes

perbes & d'orgueilleux, comme on a déjà fait, qui croient qu'il n'y a qu'eux de gens de bien, & regardent tous les autres comme indignes de vivre avec eux. Ils ne doivent donc point se relâcher de ce qu'ils ont toujours soutenu, que ceux qu'on a mis en leur place sont des Intrus, & c'est ce que le Pape pourra bien faire représenter plus fortement par son Nonce, que si la question étoit réduite à ce point, s'il n'y avoit pas au moins plusieurs entre les nouveaux Chanoines qui pourront bien vivre avec les anciens & profiter de leur exemple. Mais c'est, dites-vous, irriter la Cour contre les anciens, que de traiter les nouveaux d'Intrus.

Qu'entendez-vous par la Cour ? L'Ar-

recommandables pour leur piété & pour leur science, tels que sont par exemple le Cardinal le Camus, & les Evêques de Meaux & de Châlons sur Marne, en les obligeant de lui dire en conscience ce qu'ils pensent de ces deux affaires des orphelins & des orphelines. Cette demande est si juste & si raisonnable, & si conforme à toute justice naturelle & divine, que si le Pape la demande fortement par son Nonce, il n'y a nulle apparence que le Roi la rejette. Mais rien n'est plus vrai que ce que dit un ancien Poète :

Qui timide rogat,

Docet negare.

Il s'agit donc de faire comprendre au Pape qu'il y va de sa conscience & de son honneur d'entreprendre ces deux affaires & d'y réussir; qu'il réussira s'il fait bien entendre à son Nonce, qu'il n'y a rien qu'il ait plus à cœur, & qu'il ne seroit plus content de lui s'il ne s'y emploioit avec soin & avec fermeté, parce qu'il a tant de confiance en la bonté & en l'affection de S. M. T. C. qu'il ne sauroit croire qu'il lui veuille refuser cette justice, si Elle est persuadée que c'est tout de bon qu'il la lui demande. Cela fait voir combien il est nécessaire qu'il y ait des gens à Rome, qui n'aient point d'autre emploi que de solliciter
cette

cette affaire auprès de S. S. Et c'est ce qu'ont bien compris ceux qui ne tendent qu'à la faire échouer. C'est ce qui les porte à faire jouer tant de machines pour les tirer de Rome. Mais les Procureurs ont très bien fait de rejeter toutes les offres qu'on leur a faites, aimant mieux s'exposer à tout que d'abandonner une si juste cause. Mais plus il paroît que le Diable s'applique à la traverser, plus j'ai d'esperance que Dieu bénira le desir qu'à notre bon Pape de faire cesser de si injustes oppressions. Il a besoin cependant que quelques uns des mieux intentionnés & des plus éclairés du sacré College l'aident dans cette entreprise en animant & fortifiant son zèle. Vous rendriez un

390 DCLIV. Lettre de M. Arnauld

Mais que fera-ce aussi si on envelope dans une prohibition générale tout ce qui a été imprimé de part & d'autre sur le sujet du Formulaire ? Est-ce là un moyen bien chrétien d'établir la paix ? Mais à quoi ont-ils pensé de renouveler une défense aussi impraticable qu'est celle de ne rien imprimer touchant la grace, qu'on n'en ait une permission expresse de l'Inquisition ? Ce qui arrivera de là est que ceux qui sont soutenus par la puissance temporelle, comme les Jésuites, le feront impunément ; au lieu que ce sera un prétexte d'empêcher le débit des meilleurs livres dont les auteurs n'auront pour eux que la vérité. Je suis tout à vous.

LE T T R E DCLIV.

17. Avril
1694. A MADAME DE FONTPERTUIS.
Sur ce qu'on lui avoit mandé que le Roi ne vouloit pas permettre son retour en France.

J'Ai de la peine à croire que le Roi, qui est si bon & si juste, ne veuille pas me faire la grace de trouver bon, que je retourne en mon pays pour y mourir entre les bras de mes parens. Car S. M. ne pourroit exiger cela de moi, que parce qu'on lui auroit donné une très-mechan-

te opinion des livres que j'ai faits depuis ma retraite, comme n'étant propres qu'à troubler la Religion ou l'Etat. Car c'est ce qu'en disent mes ennemis, qui ne cessent de me décrier par toutes sortes de calomnies & par les faux portraits qu'ils font de moi, comme ils ont fait encore depuis peu dans un libelle contre un livre de M. Toinard. Ce seroit donc un moien qu'ils auroient de confirmer tout ce qu'ils ont dit jusqu'ici pour me perdre d'honneur, s'ils pouvoient dire qu'on ne m'a permis de revenir, qu'en me faisant promettre de ne plus écrire; ce qu'ils seroient passer pour une tacite retractation de mes mechans livres comme ils les appellent. Et c'est ce qui fait voir que je ne puis en conscience faire une semblable chose parce que, selon toutes les regles de la morale, & humaine & chrétienne, un homme de bien est obligé de conserver sa reputation sans tâche aussi bien que sa conscience.

On dira peut-être que je suppose que mes livres ne sont pas mauvais, & que l'on ne m'en doit pas croire. Mais on doit encore moins croire qu'ils soient mauvais sur ce que mes ennemis disent, n'ayant jamais pu me persuader d'aucune calomnie ni d'aucune chose contre la foi; au

Deuxième Lettre de M. de la Roche
qui sont devenues continuelles & pour
avoir une victoire si évidente, & d'a-
voir manifesté que l'on étoit chez eux
des ennemis pernicieux contre la foi. On
fut aussi que l'on étoit véritablement bien
servi & d'une des promesses qu'on a
eu & avoir contre moi à y a 20. ans.
Plus l'on y voit étonné & bien reçu
par les plus habiles des Cardinaux, &
quelques efforts que mes ennemis aient
fait pour y faire condamner ceux qui
leur font le plus de peine, ce sont les
lettres qui y ont été condamnées.

Je serois donc bien mal avisé, si tant
reçu sans reproche jusqu'à un âge si
avancé, & tant présentement tant de pré-
jugés pour moi, je me deshonorais moi-
même par une promesse de ne plus être
semblable à celle qu'on fait faire aux ma-
vais plaideurs de ne plus plaider, pour
passer le peu de tems qui me reste à vi-
vre avec plus de repos & plus de sa-
tisfaction.

On dira peut-être encore qu'on ne
suffit de défense à mes ennemis, & que
tre moi. Mais c'est à moi de me défendre
un grand avantage, & de me défendre
hâter, je voudrois que l'on me
de me répondre. Mais je ne puis
être mieux de me défendre, & de me
hâter, & de me défendre, & de me
hâter, & de me défendre, & de me

qu'à leur confusion, au lieu que si on leur avoit fait cette défense, ils ne manqueroient pas de dire qu'ils étoient prêts de mettre en poudre tout ce que j'ai écrit contre eux, mais que le respect qu'ils ont pour tous les ordres de S. M. les a arrêtés, quoique cependant ils me pussent faire déchirer par leurs Ecrivains des Pais bas, qui n'auroient point d'obligation de suivre cet ordre.

Il est donc bien plus juste de conseiller à S. M. de ne point prendre de parti dans ces sortes de disputes. Ce sont des procès qui se plaident par écrit devant le public. Ils se terminent d'eux-mêmes sans effusion de sang & sans aucun trouble qui soit à craindre. Ceux qui ont tort, sont enfin obligés de se taire. La vérité demeure éclaircie, & la malice confondue. Il n'y a de facheux à l'égard du public dans ces contestations, que quand on s'en sert pour opprimer des gens de bien par des voies de fait: & c'est à qu'on M. S. P. le Pape a voulu remédier par son bref aux Evêques des Pais-bas, en leur enjoignant expressément de ne maltraiter personne, & sous le nom de hérétique. Il n'en faut pas bien des maux, & pour peu

qui sont demeurés convaincus d'avoir avancé une infinité de calomnies, & d'avoir souffert que l'on enseignât chez eux des erreurs pernicieuses contre la foi. On fait aussi que l'on est présentement bien revenu à Rome des préventions qu'on a pû y avoir contre moi il y a 30. ans. Mes livres y sont estimés & bien reçus par les plus habiles des Cardinaux, & quelques efforts que mes ennemis aient fait pour y faire condamner ceux qui leur font le plus de peine, ce sont les leurs qui y ont été condamnés.

Je serois donc bien mal avisé, si ayant vécu sans reproche jusqu'à un âge si avancé, & ayant présentement tant de préjugés pour moi, je me deshonorais moi-même par une promesse de ne plus écrire, semblable à celle qu'on fait faire aux mauvais plaideurs de ne plus plaider, pour passer le peu de tems qui me reste à vivre avec plus de repos & plus de satisfaction.

On dira peut-être encore qu'on fera aussi défense à mes ennemis d'écrire contre moi. Mais c'est de quoi ils tireroient un grand avantage, & bien loin de le souhaiter, je voudrois qu'on leur ordonnât de me répondre. Car le silence où ils sont réduits depuis plus de 4. ans, fait assez voir qu'ils ne le sauroient rompre qu'à

qu'à leur confusion ; au lieu que si on leur avoit fait cette défense, ils ne manqueroient pas de dire qu'ils étoient prêts de mettre en poudre tout ce que j'ai écrit contre eux, mais que le respect qu'ils ont pour tous les ordres de S. M. les a arrêtés, quoique cependant ils me pussent faire déchirer par leurs Ecrivains des Paisbas, qui n'auroient point d'obligation de suivre cet ordre.

Il est donc bien plus juste de conseiller à S. M. de ne point prendre de parti dans ces sortes de disputes. Ce sont des procès qui se plaident par écrit devant le public. Ils se terminent d'eux-mêmes sans effusion de sang & sans aucun trouble qui soit à craindre. Ceux qui ont tort, sont enfin obligés de se taire. La vérité demeure éclaircie, & la malice con-

394 DCLV. Lettre de M. Arnaud
peu qu'on y fit faire attention à S. M.
on ne peut douter qu'Elle ne reconnût
que rien n'est plus juste que ce que le
saint Siege vient d'ordonner.

L E T T R E D C L V.

5. Avril 1674. A MADAME DE FONTPERTUIS.

*Sur ce qu'il ne pouvoit promettre de ne
plus écrire, pour avoir la permission de
retourner en France.*

JE viens d'achever la lettre que vous
m'avez demandée. Je n'ai pu chan-
ger de sentiment. Je ne puis promettre
de ne plus écrire. Il y a sur tout un 8.
Volume qu'il faut absolument qui passe.
On m'avoit promis d'en commencer l'im-
pression dès le mois de Mars, car il y a
longtems qu'il est entre les mains de l'Im-
primeur *. Il ne reste donc plus qu'à
deliberer, si on ne doit pas laisser de par-
ler au maître, ou parce qu'il ne parlera
point peut-être de cette condition, ou
que s'il en parle, on lui pourra faire en-
tendre que j'ai des raisons de conscience
qui ne me permettroient pas de faire cette
promesse, telles que sont celles que je
marque dans la lettre de 4. pages, ou de
dire simplement qu'on m'en écrira; mais
qu'on apprehende que cela ne fasse de la
peine.

* Ce 8.
Volume
de la
Morale
Pratique
n'a été
imprimé
qu'après
la mort.

Docteur de Sorbonne.

395

peine. Que si on veut deliberer sur cela, je voudrois que vous fissiez voir tout ce que je vous ai écrit sur cela en diverses lettres, & je voudrois principalement * M. R. que le voisin * les eût vûes. cine.

LETTRE DCLVI.

*A M. DU VAUCEL. Il lui parle 8. Avril
d'un Ecrit des Jesuites sur le Bref du 1694
Pape; & d'une lettre sur le sujet des
Filles de l'Enfance.*

NOUS reçumes si tard de Paris l'Ecrit des Jesuites sur le Decret, que nous vous l'envoiâmes sans y faire de reflexion. Vous les aurez faites aisément, & sur tout vous aurez remarqué qu'ils sont bien éloignés du dessein qu'a eu le S. Pere de donner la paix à l'Eglise. Car

396 DCLXI. Lettre de M. Arnauld
les traiter si mal, qu'ils en sortent d'eux
mêmes. Pouvoient-ils rien faire qui de-
couvrît d'avantage leur esprit? C'est sans
doute ce que vous n'aurez pas manqué
de bien faire valoir.

* M.
Dauphin.

Voici une autre chose qui me paroît
bien importante. Parmi les lettres qu'on
envoie de Paris au Prieur * il y en a une
(nous ne savons de qui) sur le sujet des
Filles de l'Enfance, par laquelle on aver-
tit qu'il se faut bien donner de garde de
conseiller au Nonce, au cas qu'il ne pût
pas obtenir bientôt leur retablissement, de
prier le Roi de faire de nouveau juger
leur cause par des juges non suspects &
d'une probité reconnue. L'auteur de la
lettre prétend que ce seroit tout gâter,
qu'on ne trouveroit point de juges qui
les voulussent absoudre, & qu'on tour-
neroît tellement leur affaire en longueur,
qu'on n'en verroit point la fin &c. Cela
me paroît pitoiable, supposé que le Pape
prenne à cœur cette affaire, & qu'il don-
ne des ordres bien précis à son Nonce.
Car 1. pourra-t-on refuser à S. S. de ne
les pas faire juger par leurs ennemis dé-
clarés, tels qu'ont été ceux qui les ont
détruites? 2. S. S. nommant Elle-même
des Prelats de grand merite, que pour-
ra-t-on lui dire pour ne les pas accepter?
3. Non seulement il se pourra trouver
des

des Evêques, qui jugeront en leur faveur, mais il sera bien difficile qu'il s'en trouve, hors quelques-uns manifestement recusables, qui aient le front de confirmer ce que l'on a fait contre elles? 4. Il sera encore plus aisé de voir la fin de cette affaire par cette voie, que par celle de la negociation, que l'on fait bien plus aisément durer tant que l'on veut. 5. Cette demande d'un nouveau jugement n'est point une grace qui puisse être refusée, ni qu'on puisse n'accorder qu'à de certaines conditions. Car ces filles ont appelé au Pape, & leur appel a été reçu.

Que lui pourra-t-on dire de raisonnable, quand il nommera des juges *in partibus* pour connoître de cette affaire? C'est donc le moien le plus sûr pour avoir justice; & sur quoi il est plus facile de faire

L E T T R E DCLVII.

27. Avril 1694. A M. WIELART. Sur une lettre & un Ecrit de M. Perrault qu'il lui avoit envoié.

LA lettre que vous m'avez envoiée de M. Perrault m'a mis dans un grand embarras. Elle est si honnête & si civile que je lui en dois être obligé. Il me fait souvenir de l'amitié que MM. ses freres ont eue pour moi. Je l'avoue & je leur en dois de la reconnoissance. Je n'ai jamais vu le Docteur en Theologie, parce que j'étois obligé de me cacher tant qu'il a vécu. Mais je sai qu'il n'y a eu personne qui ait parlé pour moi avec tant de force & tant d'esprit dans les assemblées de la Faculté. J'ai été ami particulier du Medecin. Le Vitruve dont il me fit present, m'en renouvellera toujours le souvenir. Tout cela sans doute m'engageoit à répondre fort obligeamment à M. Perrault sur le present qu'il m'a fait de son Apologie des Femmes: & c'est à quoi j'étois disposé avant que d'en avoir lu la préface. Mais depuis l'avoir lue, je ne sai plus où j'en suis. Car je voi que d'une part on y traite un de mes meilleurs amis * d'une maniere très injuste & pleine de calomnie,

* M.
Boileau
Des-
preaux.

& de l'autre on lui fait des crimes de ce qui m'a paru de meilleur & de plus chrétien dans la satire; comme est, par exemple, ce qui y est dit des mauvais effets de l'Opera & de la lecture des Romans. Que répondre donc à une personne qui attend de moi des douceurs & quelques temoignages d'approbation, non seulement de la piece qu'il m'a envoyée, mais aussi de ce qu'il me dit dans sa lettre pour justifier son procédé dans son différend avec M. Despreaux? Aiant donc jugé que je ne pouvois lui écrire sans blesser ma conscience ou sans le trop choquer, le temperament que j'ai pris a été de vous écrire (a) ce que je pense de ces deux pieces, pour être vu par quelques personnes discrettes sans que cela courre dans le monde. Je serai bien aise que vous le mon-

L E T T R E DCLVIII.

22. Avril 1694. A M. DU VAUCEL. Sur ce qu'il falloit représenter au Roi au sujet des exilés, des Chanoines de Pamiers, & les Filles de l'Enfance.

* Les Chanoines de Pamiers.
† Les Filles de l'enfance.

* M. Daurat,

J'E ne suis point content de la manière desespérante, dont vous m'écrivez de l'affaire des Orphelins*, des Orphelines† & des exilés. La chose est si importante & si juste, & il y va tellement de la gloire de Dieu, du bien de l'Eglise & de la conscience du Pape & du Roi, qu'il n'y a rien qu'on ne doive mettre en œuvre pour y réussir. Et c'est ce qu'on ne fait pas quand on se figure qu'il n'y a rien à attendre de tous les moïens qu'on y emploie. C'est cependant la disposition, où il paroît que vous êtes. Le Pape, dites-vous, n'est point disposé à agir genereusement dans cette affaire. Il ne pourra se résoudre à faire de la peine au Roi. Si la Nonce n'a point eu encore audience quoiqu'il eût ordre de la demander, c'est peut-être que M.... lui fait donner d'autres ordres en secret. Le Prieur* n'a nul credit auprès de S. S. Il n'a pour patron que le Cardinal Albano. Si le Procureur des Orphelines se remue pour el-

elles, il se rendra odieux à la Cour. Que doit-on conclure de là? Qu'il y a très peu de chose à esperer du côté du Pape, & qu'il faut se reduire à negotier avec la Cour pour en obtenir ce que l'on pourra?

Mais avant que de passer outre, souvenez-vous, s'il vous plaît, que vous étiez dans la même pensée touchant les Missions Orientales. Vous souteniez qu'il n'y avoit nulle apparence que le Pape voulût rien faire de contraire à ce qu'avoit fait son Predecesseur en faveur du Roi de Portugal, à moins qu'il n'en fût fortement sollicité par le Roi très-chrétien. Cependant vous me mandez aujourd'hui que sans être sollicité par aucune puissance seculiere il prend cette affaire à cœur, &

C'est donc à quoi il faut travailler d'ôter de l'esprit de S. S. qu'il fasse de la peine au Roi en lui faisant représenter respectueusement par son Nonce, qu'on l'a surpris en beaucoup de choses qui regardent l'Eglise, & qu'on l'a engagé dans des injustices, dont il sera obligé tôt ou tard de rendre compte à Dieu; mais l'importance est que cela soit dit à la personne même du Roi, & ne se pas contenter de le dire à ses Ministres, quels qu'ils soient. On doit s'attendre que l'Archevêque & le Confesseur feront tout ce qu'ils pourront pour empêcher que le Nonce n'ait audience, parce qu'ils savent bien qu'ils sont perdus, si on peut une fois detromper le Roi, & c'est ce qu'il leur portera à faire de belles promesses d'accommoder ces affaires à l'amiable. Mais tout est perdu si on donne dans ce panneau.

Il faut toujours insister qu'on a ordre de S. S. de parler au Prince même, & de traiter immédiatement avec lui. Et il seroit bon de porter S. S. à lui écrire un Bref qui ne contint que cela. Il y a tout à esperer par cette voie, & rien ou presque rien par de prétendues negociations. Ce qu'on aura à représenter dans ces audiences, se réduit à supplier S. M. de considérer s'il
n'est

ft pas contre toute justice divine & maine, de releguer, d'emprisonner & tirer de leurs Cures, ou de leurs glises un grand nombre d'Ecclesiastiques sur des accusations vagues, qui ont pour fondement que le nom ou de Jansenisme fans garder aucune me de justice; qu'il peut le demander à tout ce qu'il y a d'Evêques dans le Royaume qui aient le plus de reputation de pieté & de suffisance, & que l'on se promet qu'ils reconnoîtront que cela ne se peut soutenir, & que le Roi n'est plus capable de faire quelque chose dans un regne aussi glorieux qu'est le sien.

C'est par là qu'il est très possible de se faire entendre raison au Roi, & de le faire au moins entrer en doute, si on

ces personnes à naissant de par
venir. Peut-être même que ce qu'
a commencé de faire, a fait déjà
mention par l'épisc de S. M. (1)
et l'extrait d'une lettre de Mad
Fouquet du 13. de ce mois:
*fin de faire revenir les Exilés à
l'union du Pape. Et je fais des li
a qui en a écrit pour servir l'état
et des autres. C'est de cher
(du P. du Breuil) lui est très-fa*

Pour finir cet article, qui regar
de faire des Exilés, des Orphelins &
phelines, je la réduis à 5. ou 6.
1. Que le seul moyen d'y réussir
faire avoir scrupule au Roi, & l'
craindre que Dieu ne lui en demand
te un jour. 2. Que ce seroit une
s'attendre qu'il en aura du scrupu
qu'il n'y aura que l'Archevêque &

é. 4. Qu'il y en a qui le pourront
e si le Roi leur en demande leur avis.
Que le Pape s'étant engagé à lui faire
ler par son Nonce, c'est auprès du Pa-
qu'il faut agir pour l'affermir dans cet-
bonne resolution. 6. Qu'il y a beau-
ap à esperer de ce que le Nonce poura
re en parlant tête à tête avec le Roi. 7.
ais que si on s'amuse à traiter avec des
inistres, & non immédiatement avec S.
. ce sera tout gâter, parce que ce sera
mettre les deux Aman en possession de
re entendre au Prince tout ce qu'il leur
ira. Je suis très fortement persuadé
le c'est le plan qu'on doit suivre, &
l'on gatera tout si on écoute de faux amis
si ne recommandent rien tant que de ne
int irriter la Cour (c'est-à-dire ceux
si y peuvent tout presentement) & qui

que quelque intimidés qu'ils soient, ils parleront selon leur conscience, lorsque le Roi les obligera de parler, & qu'il n'y a que S. S. qui puisse porter S. M. à leur demander leur avis. C'est donc au Pape seul que Dieu a réservé la gloire de tirer l'Eglise de France de l'oppression où deux personnes la tiennent depuis tant de tems. Peut-être même que ce que S. S. a commencé de faire, a fait déjà quelque impression sur l'esprit de S. M. Car voici l'extrait d'une lettre de Madame de Fontpertuis du 18. de ce mois: *On parle fort de faire revenir les Exilés à la sollicitation du Pape. Et je sai des Intendants à qui on a écrit pour savoir l'état des uns & des autres. Celui du cher Insulaire (du P. du Breuil) lui est très-favorable.*

Pour finir cet article, qui regarde l'affaire des Exilés, des Orphelins & des Orphelines, je la reduis à 5. ou 6. points. 1. Que le seul moien d'y reussir est d'en faire avoir scrupule au Roi, & lui faire craindre que Dieu ne lui en demande compte un jour. 2. Que ce seroit une folie de s'attendre qu'il en aura du scrupule, tant qu'il n'y aura que l'Archevêque & le Confesseur qui lui en parleront. 3. Que tous les Evêques de France sont si intimidés qu'il n'y a pas d'apparence qu'aucun lui en parle, n'en étant point interrogé.

é. 4. Qu'il y en a qui le pourront
: si le Roi leur en demande leur avis.
Que le Pape s'étant engagé à lui faire
er par son Nonce, c'est auprès du Pa-
qu'il faut agir pour l'affermir dans cet-
bonne resolution. 6. Qu'il y a beau-
p à esperer de ce que le Nonce poura
e en parlant tête à tête avec le Roi. 7.
is que si on s'amuse à traiter avec des
nistres, & non immédiatement avec S.
ce sera tout gâter, parce que ce sera
tre les deux Aman en possession de
e entendre au Prince tout ce qu'il leur
ra. Je suis très fortement persuadé
: c'est le plan qu'on doit suivre, &
on gatera tout si on écoute de faux amis
ne recommandent rien tant que de ne
nt irriter la Cour (c'est-à-dire ceux
y peuvent tout presentement) & qui

406 DCLIX. *Lettre de M. Arnauld*
pourroient donner, de se brouiller avec le
Roi s'il poursuit vigoureusement cette af-
faire, en l'assurant que c'est le moien d'y
reussir, & que s'il y reussit, S. M. lui
en saura gré, bien loin d'en être fâchée.
Car une infinité de gens de bien, qui
n'osent parler maintenant, l'en feliciteront
quand les choses seront terminées, com-
me il arriva à l'affaire de la paix de l'E-
glise.

LETTRE DCLIX.

29. Avril
1694. *A M. DU VAUCEL. Sur un voyage*
de l'Abé de Pomponne à Rome; l'affai-
re des Chanoines de Pamiers & des
Filles de l'Enfance; ce que les amis sem-
bloient trouver à redire aux Morales
Pratiques.

JE ne vous avois point écrit du voyage
du jeune Abé de Pomponne, l'ayant
cru rompu, parce que l'on nous avoit
mandé qu'il étoit tombé malade, & que
les autres Abés avec qui il devoit faire ce
voyage, étoient partis sans lui. Mais il
a eu tant d'envie de voir Rome, qu'aussi-
tôt qu'il s'est trouvé un peu mieux, il est
parti pour les rattraper. Le Docteur * qui
est avec lui est un parfaitement honnête
homme, fort savant & fort pieux, & à
qui

qui vous pouvez parler avec toute sorte de confiance, & apprendre de lui de quelle sorte vous devez agir avec l'Abé pour le maintenir dans les bonnes dispositions où il a tâché de le mettre. Mais j'ai cru qu'il étoit bon que je lui écrivisse, afin qu'il eût aussi toute confiance en vous.

La lettre à M. Daurat que nous vous envoions par cet ordinaire, me confirme merveilleusement dans ce que je vous ai écrit la dernière fois. Car la mauvaise disposition de l'Evêque & des gens qui approchent le Prince, & le peu qu'a fait le Nonce jusqu'ici, font voir manifestement que tous les menagemens que l'on voudroit que l'on gardât avec la Cour, ne sont que des amusemens pour faire échouer cette affaire, ou pour la reduire à de prétendus accommodemens, qui au lieu de remédier au mal ne feroient que le plâtrer; qu'il n'y a donc rien à esperer qu'en faisant entendre raison au maître même, & que cela ne se peut qu'en faisant donner au Nonce des ordres bien précis par le Pape. Et comme c'est une des plus grandes affaires, qui soient maintenant dans l'Eglise, il faut employer toutes sortes de moyens pour la lui faire entreprendre vigoureusement, en se confiant en Dieu qu'il lui donnera par sa grace une generosité beaucoup plus grande qu'on n'auroit pû se promettre de son naturel. Mais

Mais permettez moi de vous dire que quelques sujets de mecontentement, que vous ait donné M. Daurat, cela ne doit pas rallentir votre zèle. Je ne saurois néanmoins convenir qu'il ait eu tort, de déclarer d'abord sans demander du temps pour se résoudre, qu'il ne pouvoit quitter Rome pour retourner en son pays tant que l'affaire des Chanoines de Pamiers ne seroit point terminée. Car qu'y avoit-il à hésiter? N'étoit-il pas clair qu'on ne le vouloit renvoyer qu'afin qu'il n'y eût plus personne qui pressât S. S. de s'adresser au Roi pour faire cesser de si grandes injustices?

Il semble que nos amis soient à demi-persuadés que les Morales Pratiques ne sont pas proportionnées aux oreilles délicates des Romains, qui y trouvent trop d'aigreur, & qui voudroient qu'on n'eût pas pris tous les Jesuites à partie, & que cela pourroit bien servir de prétexte à les faire prohiber. Tout cela est très mal fondé. Ce n'est point aigreur que d'expousser avec force les outrageuses calomnies du P. Tellier, qui ne parle de ceux, qu'il appelle Moralistes, c'est-à-dire, M. Arnauld & ses amis, que comme des plus grands calomniateurs qui furent jamais, & qui supposant que tout ce qu'on a dit d'eux sont des calomnies en conclut que nous

nous sommes les plus méchans de tous les hommes.

Quel cas peut-on faire des prohibitions de Rome, si c'est là un sujet de prohiber des livres, où on a eu un soin tout particulier de ne rien dire qui ne fût exactement vrai, & tout à fait nécessaire pour une juste défense, lorsqu'on ne peut venir à bout de faire prohiber le livre du monde le plus rempli de faussetés & de calomnies, tel qu'est celui du P. Tellier? Et pour ce qui est de prendre tous les Jesuites à partie, peut-on rien dire de plus raisonnable sur cela que ce qu'on en a dit dans le chap. 7. du 3. volume?

Nous avons cru d'abord que la *Querimonia Catholica*, que vous nous avez en-
voïée, n'étoit point un exemplaire d'une Edition supprimée, à cause de ce qui y est dit d'abord, comme dans celle qui a couru, que la premiere Edition avoit été supprimée, parce qu'on avoit appelé Jurieu, Surien; & qu'on avoit cru que ce Surien ou Jurieu étoit auteur de la Morale Pratique. Mais ayant conseré la nouvellement envoïée que j'appellerai B. avec celle qui a couru, que j'appellerai C. nous les avons trouvées très différentes, & qu'ainsi il faut que cette *Querimonia* ait été faite en trois différentes formes. La 1. que j'appellerai A. est la supprimée,

De M. E.
vêque de
Malaga.

410 DCLIX. Lettre de M. Arnauld
dont on a parlé dans B. & dans C. La
2. est B. qui a été aussi supprimée, mais
sans qu'on s'en soit vanté, parce qu'on a
eu honte d'avouer que cette méchante
pièce eût été supprimée une seconde fois.
La 3. est C. qui est la seule qui a paru,
& qu'on a fait passer pour la seconde.

On avoit mis d'abord dans B. une
grande invective contre M. Arnauld,
qu'on n'a pas laissée dans C. parce qu'il
n'y est parlé qu'avec doute de l'auteur de
la Morale Pratique, & qu'on n'ose pas
assurer que ce soit M. Arnauld, mais seu-
lement que Jurieu dit que c'est lui. Cer-
te decouverte est importante, parce qu'elle
fait voir la peine que les Jesuites ont
eu d'ajuster les mensonges de cette méchan-
te pièce. Mais A. qui est la premiere
supprimée, a-t-elle été tellement brulée,
qu'il n'en soit resté aucun exemplaire? Si
on en pouvoit avoir, ce seroit une gran-
de confusion aux Jesuites de les faire im-
primer toutes trois A. B. C. Mais sou-
venez-vous de ce qu'a promis celui qui
vous a donné B. qui est un recit de tout
ce qu'il fait du *Theatro* & de la *Querimo-
nia*. On n'en useroit que comme il vou-
droit, & on n'auroit garde de le com-
mettre.

Ce que vous me mandez que Madame
de Maintenon a écrit à M. * en faveur
de

Docteur de Sorbonne. 411

M. *, & que M. * s'en est déclaré
bliquement, fait voir, ce me semble,
e les Jesuites n'ont pas osé demander au
oi qu'il s'oposât à ce que demande M. *.
: cela prouve encore que le Roi n'est
s disposé à leur accorder tout ce qu'ils
udroient. C'est ce qu'il seroit à pro-
s de faire remarquer au Pape pour lui
onner lieu d'espérer qu'il pourra obtenir
S. M. ce qu'il lui demande pour les
anoines de Pamiers & les filles de l'en-
ice, pourvû qu'il continue à le presser
faire sur cela ce qui lui seroit si glo-
ux devant Dieu & devant les hommes.

LE T T R E DCLX.

*M. WILLART. Sur quelques Ecrits 4. M.
de M. Perrault & de M. Despreaux. 1694.*

semble aussi qu'il sera bon de la faire voir à M. Racine, qui peut mieux juger que personne si on la doit montrer à son ami. Que si on jugeoit qu'elle dut être donnée à la personne à qui elle s'adresse, il faudroit la copier, & mettre des points au lieu de ma signature. Vous me manderez aussi ce que M. Racine aura dit de ce que je vous ai mandé que je trouvois de reprehensible dans les Reflexions critiques sur Longin. La paix se feroit plus chrétiennement, si chacun reconnoissoit les fautes qu'il auroit pu faire, & qu'il y remediât du mieux qu'il pourroit. Pour moi, si j'étois à la place de Monsieur Perrault, je me condamnerois à ne faire jamais rimprimer la Préface de l'Apologie; & si j'étois Monsieur Despreaux, je retrancherois dans une nouvelle édition, ce qui est dit dans les reflexions critiques contre l'honneur du Medecin. Je suis tout à vous. L'affoiblissement de ma vue est cause que je fais bien des fautes en écrivant.

L E T T R E D C L X I.

A M. PERRAULT, de l'Académie s. M^{de}
Françoise, au sujet de la satire sur les ¹⁶⁹⁴
femmes par M. Despréaux.

Vous pouvez être surpris, Monsieur, de ce que j'ai tant différé à vous faire réponse, aiant à vous remercier de votre présent, & de la manière honnête dont vous me faites souvenir de l'affection que vous m'avez toujours témoignée, vous & Messieurs vos Freres, depuis que j'ai le bien de vous connoître. Je n'ai pu lire votre lettre sans m'y trouver obligé. Mais, pour vous parler franchement, la lecture que je fis ensuite de la Préface de votre Apologie des Femmes, me jetta dans un grand embarras & me fit trouver cette réponse plus difficile que je ne pensois. En voici la raison.

Tout le monde sait que M. Despréaux est de mes meilleurs amis, & qu'il m'a rendu des témoignages d'estime & d'amitié en toutes sortes de tems. Un de mes amis m'avoit envoyé sa dernière satire. Je témoignai à cet ami la satisfaction que j'en avois eue, & lui marquai en particulier, que ce que j'en estimois le plus, par rapport à la Morale, c'étoit la manière si in-

414 DCLXI. Lettre de M. Arnauld
généreuse & si vive dont il avoit représenté les mauvais effets que pouvoient produire dans les jeunes personnes les Opera & les Romans. Mais comme je ne puis m'empêcher de parler à cœur ouvert à mes amis, je ne lui dissimulai pas que j'aurois souhaité qu'il n'y eût point parlé de l'Auteur de Saint Paulin. Cela a été écrit avant que j'eusse rien su de l'Apologie des Femmes, que je n'ai reçue qu'un mois après. J'ai fort approuvé ce que vous y dites en faveur des peres & des meres, qui portent leurs enfans à embrasser l'état du Mariage par des motifs honnêtes & Chrétiens; & j'y ai trouvé beaucoup de douceur & d'agrément dans les Vers.

Mais aiant rencontré dans la Préface diverses choses que je ne pouvois approuver sans blesser ma conscience, cela me jetta dans l'inquiétude de ce que j'avois à faire. Enfin je me suis déterminé à vous marquer à vous même quatre ou cinq points qui m'y ont fait le plus de peine, dans l'esperance que vous ne trouveriez pas mauvais que j'agisse à votre égard avec cette naïve & cordiale sincérité, que les Chrétiens doivent pratiquer envers leurs amis.

La premiere chose que je n'ai pu approuver, c'est que vous aiez attribué à
votre

vous adversaire cette proposition générale : *Que l'on ne peut manquer en suivant l'exemple des Anciens ; & que vous aiez conclu , que parce qu'Horace & Juvenal ont declamé contre les Femmes d'une maniere scandalense , il avoit pensé qu'il étoit en droit de faire la même chose.* Vous l'accusez donc d'avoir declamé contre les Femmes d'une maniere scandaleuse , & en des termes qui blessent la pudeur , & de s'être cru en droit de le faire à l'exemple d'Horace & de Juvenal. Mais bien loin de cela , il declare positivement le contraire. Car après avoir dit dans sa Préface , *qu'il n'apprehende pas que les Femmes s'offensent de sa Satire* , il ajoûte , *qu'une chose au moins dont il est certain qu'elles le loueront , c'est*

414 DCLXI. Lettre de M. Arnauld
généreuse & si vive dont il avoit représenté les mauvais effets que pouvoient produire dans les jeunes personnes les Opera & les Romans. Mais comme je ne puis m'empêcher de parler à cœur ouvert à mes amis, je ne lui dissimulai pas que j'aurois souhaité qu'il n'y eût point parlé de l'Auteur de Saint Paulin. Cela a été écrit avant que j'eusse rien su de l'Apologie des Femmes, que je n'ai reçue qu'un mois après. J'ai fort approuvé ce que vous y dites en faveur des peres & des meres, qui portent leurs enfans à embrasser l'état du Mariage par des motifs honorés & Chrétiens; & j'y ai trouvé beaucoup de douceur & d'agrément dans les Vers.

Mais aiant rencontré dans la Préface diverses choses que je ne pouvois approuver sans blesser ma conscience, cela me jetta dans l'inquiétude de ce que j'avois à faire. Enfin je me suis déterminé à vous marquer à vous même quatre ou cinq points qui m'y ont fait le plus de peine; dans l'esperance que vous ne trouveriez pas mauvais que j'agisse à votre égard avec cette naïve & cordiale sincérité, que les Chrétiens doivent pratiquer envers leurs amis.

La premiere chose que je n'ai pu approuver, c'est que vous aiez attribué à
votre

re adversaire contre lequel on peut
Que l'on ne peut manquer de trouver
exemple des Anciens. Et que tout est
fini, que parce qu'Érasme et Juvénal
ont déclaré contre les Femmes d'une manière
indolente, il veut prouver qu'il se peut
faire la même chose. Vous l'avez
enc d'avoir déclaré contre les Femmes
une manière incertaine, et en de
qui blessent le pudor, et de l'op
il en droit de le faire à l'exemple d'Éra
se et de Juvénal. Mais son dessein
declare positivement le contraire. Car
après avoir dit dans la Préface, qu'il ap
rehende pas que les Femmes s'offensent de sa
critique, il ajoute, qu'il est sûr de s'en
sentir il est certain qu'elles le savent, et qu'il
auroit trouvé moyen, dans son langage, de
s'adresser à elle telle qu'il y a une

416 DCLXI. Lettre de M. Arnauld
 extrêmement surpris de vous voir soutenir une accusation de cette nature contre l'usage de la Satire, avec si peu de fondement. Car il n'est point vrai que les termes que vous raportez soient des termes deshonnêtes, & qui blessent la pudeur: & la raison que vous en donnez ne le prouve point. S'il étoit vrai que la pudeur fût offensée de tous les termes qui peuvent présenter à notre esprit certaines choses dans la matière de la pureté, vous l'auriez bien offensée vous même, quand vous avez dit, *Que les anciens Poëtes enseignoient divers moyens pour se passer du mariage, qui sont des crimes parmi les Chrétiens, & des crimes abominables.* Car y a-t-il rien de plus horrible & de plus infame, que ce que ces mots de *crimes abominables* présentent à l'esprit? Ce n'est donc point par là qu'on doit juger si un mot est deshonnête, ou non.

liv. 9.
 Ep. 22.

On peut voir sur cela une lettre de Cicéron à Papirius Pœtus, qui commence par ces mots, *Amo verecundiam, tu potius libertatem loquendi.* Car c'est ainsi qu'il faut lire, & non pas *Amo verecundiam, vel potius libertatem loquendi*, qui est une faute visible qui se trouve presque dans toutes les éditions de Cicéron. Il y traite fort au long cette question, sur laquelle les Philosophes étoient partagés: s'il y

a des paroles qu'on doit regarder comme mal-honnêtes, & dont la modestie ne permette pas que l'on se serve. Il dit que les Stoïciens nioient qu'il y en eût: il rapporte leurs raisons. Ils disoient que l'obscénité, pour parler ainsi, ne pouvoit être que dans les mots ou dans les choses; qu'elle n'étoit point dans les mots, puisque plusieurs mots étant équivoques, & ayant diverses significations, ils ne passoiient point pour deshonnêtes selon une de leurs significations, dont il apporte plusieurs exemples: qu'elle n'étoit point aussi dans les choses; parce que la même chose pouvant être signifiée par plusieurs façons de parler, il y en avoit quelques unes, dont les personnes les plus modestes ne faisoient point de difficulté de se servir; comme, dit-il, personne ne se blestoit d'entendre dire, *Virginem me quondam invitam is per vim violavi*: au lieu que si on se fût servi d'un autre mot que Ciceron laisse sous-entendre, & qu'il n'a eu garde d'écrire, *ne me*, dit-il, *enlisset*, personne ne l'auroit pu souffrir.

Il est donc constant, selon tous les Philosophes, & les Stoïciens mêmes, que les hommes sont convenus, que la même chose étant exprimée par de certains termes, elle ne blesseroit pas la pudeur; & qu'étant exprimée par d'autres, elle la bles-

418 DCLXI. Lettre de M. Arnauld
feroit. Car les Stoïciens mêmes demeu-
roient d'accord de cette sorte de conven-
tion : mais la croiant déraisonnable, ils
soutenoient qu'on n'étoit point obligé de
la suivre. Ce qui leur faisoit dire, *nihil*
esse obscenum, nec in verba nec in re ; & que
le Sage appelloit chaque chose par son nom.

Mais comme cette opinion des Stoïciens
est insoutenable, & qu'elle est contraire à
saint Paul, qui met entre les vices, *Tur-*
piloquium, les mots sales ; il faut necessai-
rement reconnoître, que la même chose
peut être exprimée par de certains termes,
qui seroient fort deshonnêtes ; mais qu'elle
peut être aussi exprimée par de certains
termes qui ne le sont point du tout au ju-
gement de toutes les personnes raisonna-
bles. Que si on veut en faveur la raison,
que Cicéron n'a point donnée, on peut
voir ce qui en a été écrit dans *l'Art de*
penser, premiere Partie, chap. 13.

Mais sans nous arrêter à cette raison,
il est certain que dans toutes les langues
policiées, car je ne sai pas s'il en est de
même des langues sauvages ; il y a de cer-
tains termes que l'usage a voulu qui fus-
sent regardés comme deshonnêtes, &
dont on ne pourroit se servir sans blesser
la pudeur ; & qu'il y en a d'autres, qui
signifiant la même chose ou les mêmes
actions, mais d'une maniere moins gros-
sie-

fiere, & pour ainsi dire, plus voilée, n'étoient point censés deshonnêtes. Et il falloit bien que cela fût ainsi. Car si certaines choses qui font rougir, quand on les exprime trop grossièrement, ne pouvoient être signifiées par d'autres termes dont le pudeur n'est point offensée, il y a de certains vices dont on n'auroit point pû parler, quelque nécessité qu'on en eût, pour en donner de l'horreur, & pour les faire éviter.

Cela étant donc certain, comment n'avez-vous point vû que les termes que vous avez repris, ne passeront jamais pour deshonnêtes ? Les premiers sont *les voix luxurieuses*, & *la Morale lubrique de l'Opera*. Ce que l'on peut dire de ces mots, *luxurieux & lubrique*, est qu'ils sont un

que cette expression soit malhonnête ? Est-ce qu'il auroit mieux valu nommer le métier de la Cornu par son propre nom ? C'est au contraire ce qu'on n'auroit pu faire sans blesser un peu la pudeur. Il en est de même des *plaisirs de l'Enfer goûtés en Paradis*. Et je ne vois pas que ce que vous en dites soit bien fondé. C'est, dites-vous, une *expression fort obscure*. Un peu d'obscurité ne sied pas mal dans ces matieres. Mais il n'y en a point ici que les gens d'esprit ne dévelopent sans peine. Il ne faut que lire ce qui précède dans la Satire, qui est la fin de la fausse Dévoté :

Voilà le digne fruit des soins de son Docteur.
Encore est ce beaucoup, si ce Guide imposteur,
Par les chemins fleuris d'un charmant Quétifine

Tout-à-coup l'amenant au vrai Molinozisme,
Il ne lui fait bien-tôt, aidé de Lucifer,
Gouter en Paradis les plaisirs de l'Enfer.

N'est-il pas louable d'avoir cherché les plus noires couleurs qu'il a pû, pour donner de l'horreur d'un si détestable abus, dont on a vû depuis peu de si terribles exemples ? On voit assez que ce qu'il a entendu par ce que nous venons de rapporter, est le crime d'un Directeur hypocrite, qui aidé du Démon, fait goûter des plaisirs criminels, dignes de l'Enfer, à une malheureuse qu'il auroit feint de
con-

conduire en Paradis. Mais, dites-vous, l'on ne peut creuser cette pensée, que l'imagination ne se salisse effroyablement. Si creuser une pensée de cette nature, c'est s'en former dans l'imagination une image sale, quoi qu'on n'en eût donné aucun sujet, tant pis pour ceux, qui, comme vous dites, creuseroient celle-ci. Car ces sortes de pensées revêtues de termes honnêtes, comme elles le font dans la Satire, ne présentent rien proprement à l'imagination, mais seulement à l'esprit, afin d'inspirer de l'aversion pour la chose dont on parle. Ce qui bien loin de porter au vice, est un puissant moyen d'en détourner. Il n'est donc pas vrai qu'on ne puisse lire cet endroit de la Satire, sans que l'imagination en soit salie : à moins qu'on ne l'ait fort gâtée par une habitude vicieuse d'imaginer ce que l'on doit seulement connoître pour le fuir, selon cette belle parole de Tertulien, *si ma memoire ne me trompe, spiritualia inquitia non amica conscientia, sed inimica scientia novimus.*

Cela me fait souvenir de la scrupuleuse pudeur du P. Bouhours, qui s'est avisé de condamner tous les Traducteurs du Nouveau Testament pour avoir traduit, *Abraham genuit Isaac, Abraham engendra Isaac* : parce, dit-il, que ce mot *engendra*, salit l'imagination. Comme si le

425 DCLXI. Lettre de M. Arnauld
mot Latin, *genuit*, donnoit une autre
idée que le mot *engendrer* en François.
Les personnes sages & modestes ne font
point de ces sortes de reflexions, qui ban-
niroient de notre langue une infinité de
mots, comme celui de *concevoir*, d'*user*
du mariage, de *consommer le mariage*, &
plusieurs autres. Et ce seroit aussi en vain
que les Hébreux loueroient la chasteté de
la langue Sainte dans ces façons de parler,
Adam connaît sa femme, & elle enfante
Cain. Car ne peut-on pas dire qu'on ne
peut creuser ce mot, *connoître sa femme*,
que l'imagination n'en soit salie? Saint
Paul a-t-il eu cette crainte, quand il a
parlé en ces termes de la fornication, dans
la premiere Epître aux Corinthiens, cha-
pitre 6. *Ne savez-vous pas*, dit-il, *que*
vos corps sont les membres de Jesus-Christ?
Arracherai-je donc à Jesus-Christ ses propres
membres, *pour en faire les membres d'une*
 Prostituée? *A Dieu ne plaise.* *Ne savez-*
vous pas que celui qui se joint à une Pro-
stituée, devient un même corps avec elle?
Car ceux qui étoient deux, ne sont plus qu'u-
ne même chair, dit l'Ecriture: *mais celui*
qui demeure attaché au Seigneur, est un mê-
me esprit avec lui. *Fuyez la fornication.*
Qui peut douter que ces paroles ne pré-
sentent à l'esprit des choses qui feroient
rougir, si elles étoient exprimées en cer-
tains

tains termes que l'honnêteté ne souffre point ? Mais outre que les termes dont l'Apôtre se sert, sont d'une nature à ne point blesser la pudeur ; l'idée qu'on en peut prendre , est accompagnée d'une idée d'exécration, qui non seulement empêche que la pudeur n'en soit offensée, mais qui fait de plus que les Chrétiens conçoivent une grande horreur du vice dont cet Apôtre a voulu détourner les Fidèles. Mais veut-on savoir ce qui peut être un sujet de scandale aux foibles ? C'est quand un faux Délicat leur fait appréhender une saleté d'imagination, où personne avant lui n'en avoit trouvé. Car il est cause par là qu'ils pensent à quoi ils n'auroient point pensé, si on les avoit laissés dans leur simplicité. Vous voyez donc, Monsieur, que vous n'a-

424 DCLII. Lettre de M. Arnauld
à un de ses ou trois exemples. J'ai été
charmé, je vous l'avoue, de ces Vers de
la page suivante.

L'Épouse que tu penses, sans tâche en sa con-
science.

Aux vertus, m'a-t-on dit, dans Port-Royal
instruite.

Aux Loix de son devoir règle tous ses desirs.
Mais qui peut s'assurer qu'invincible aux plaintes
Chez toi dans une vie ouverte à la licence,
Elle conservera sa première innocence?
Par toi-même bien-tôt conduite à l'Opéra,
De quel air penses-tu que ta Sainte verra
D'un spectacle enchanteur la pompe harmo-
nieuse,

Ces danses, ces Heros à voix luxurieuses;
Entendra ces discours sur l'amour seul renies;
Ces douxereux Remèdes, ces insensés Roisins
Saura d'eux qu'à l'Amour, comme au seul Dieu
suprême,

On doit immoler tout, jusqu'à la Vertu même.
Qu'on ne sauroit trop tôt se laisser enflammer,
Qu'on n'a reçu du Ciel un cœur que pour
aimer;

Et tous les Lieux-communs de morale lubrique,
Que Lulli rechauffe des sons de sa Musique?
Mais de quels mouvemens dans son cœur ex-
cite,

Sentira-t-elle alors tous ses sens agités?

On trouvera quelque chose de sem-
blable dans un Livre imprimé il y a dix
ans. Car on y fait voir par l'autorité des
Paiens mêmes, combien c'est une chose
pernicieuse de faire un Dieu de l'Amour,
& d'inspirer aux jeunes personnes qu'il
n'y

n'y a rien de plus doux que d'aimer. Permettez-moi, Monsieur, de rapporter ici ce qui est dit dans ce Livre, qui est assez rare. Peut-on avoir un peu de zèle pour le salut des âmes, qu'on ne déplore le mal que font dans l'esprit d'une infinité de personnes, les Romans, les Comédies, & les Opera? Ce n'est pas qu'on n'ait soin présentement de n'y rien mettre qui soit grossièrement deshonnête: mais c'est qu'on s'y étudie à faire paroître l'Amour comme la chose du monde la plus charmante & la plus douce. Il n'en faut pas davantage pour donner une grande pente à cette malheureuse passion. Ce qui fait souvent de si grandes plaies, qu'il faut une grace bien extraordinaire pour en guérir. Les Païens mêmes ont reconnu combien cela pouvoit causer de désordres dans les mœurs. Car Cicéron aiant rapporté les Vers d'une Comédie, où il est dit que l'Amour est le plus grand des Dieux (ce qui ne se dit que trop dans celles de ce tems-ci) il s'écrie avec raison: O la belle réformatrice des mœurs que la Poësie; qui nous fait une Divinité de l'Amour, qui est une source de tant de folies & de déreglemens honteux! Mais il n'est pas étonnant de lire de telles choses dans une Comédie: puisque nous n'en aurions aucune, si nous n'approuvions ces désordres: De Comœdia

426 DCLXII Lettre de M. Arnaud
necesse loquer, quæ, si hæc flagitia non
exprobramus, nulla esset omnino.

Mais ce qu'il y a de particulier dans
l'auteur de la Satire, & en quoi il est le
plus blâmable, c'est d'avoir représenté avec
tant d'exact & de force le ravage que
servent à faire dans les bonnes mœurs les
Vers de l'Opera, qui roulent tous sur
l'Amour, chantés sur des airs qu'il a
en grande raison d'appeler *luxurieux*;
jusqu'à ce qu'on ne sauroit s'en imaginer de plus
propres à enflammer les passions, & à
faire entrer dans les cœurs la *Adorable lan-
gue* des Vers. Et ce qu'il y a de pis,
c'est que le poison de ces chansons laïci-
ves ne se termine pas au lieu où se jouent
ces Pièces, mais se répand par toute la
France, où une infinité de gens s'appli-
quent à les apprendre par cœur, & se font
un plaisir de les chanter par tout où ils
se trouvent.

Cependant, Monsieur, bien loin de
reconnoître le service que l'auteur de la
Satire a rendu par-là au Public, vous
voudriez faire croire, que c'est pour des-
siner un coup de dent à Monsieur Qui-
nault, Auteur de ces Vers de l'Opera,
qu'il en a parlé si mal: & c'est dans ce
endroit-là même, que vous avez cru a-
voir trouvé des mots deshonnêtes dont la
pudeur est offensée.

Ce

. Docteur de Sorbonne. 427

Ce qui m'a aussi beaucoup plu dans la
Satire, c'est ce qu'il dit contre les mau-
vais effets de la lecture des Romans.
Trouvez bon, Monsieur, que je le rap-
porte encore ici.

Supposons toutefois, qu'encor fidelle & pure,
Sa vertu de ce choc revienne sans blessure;
Bien-tôt dans ce grand monde, où tu vas l'en-
traîner,

Au milieu des écueils qui vont l'environner,
Crois-tu que toujours ferme aux bords du pré-
cipice,

Elle pourra marcher sans que le pied lui glisse;
Que toujours insensible aux discours enchan-
teurs

D'un idolâtre amas de jeunes Séducteurs,
Sa sagesse jamais ne deviendra folie?
D'abord tu la verras, ainsi que dans Clélie,
Recevant ses Amans sous le doux nom d'Amis,

un peuvet même les jeunes gens qui
sont laides enposant, bien loin au
delà des termes du Roman, & jusqu'aux
termes d'histoire. Mais parce qu'on y
a touché à Clélie, il n'y a presque rien
deux ou trois autres un plus grand crime à
l'auteur de la Satire. Combien, d'au-
tres, n'ont-ils pas eu raison de voir comme
son attachement sur la Clélie? L'estime
qu'on a toujours faite de cet Ouvrage, &
l'estime même qu'on a toujours eu
pour l'illustre Personne qui l'a composé, ont
fait passer tout le monde entre une es-
timation si haute & si universellement répandue. Il
paraît bien que le vrai mérite est bien pla-
cé sur sa raison pour avoir place dans ses Sa-
tires, qu'une raison d'en être exempt.

**Il ne s'agit point, Monsieur, du mé-
rite de la Personne qui a composé la Clé-
lie, ni de l'estime qu'on a faite de cet
Ouvrage. Il en a pu mériter pour l'es-
prit, pour la politesse, pour l'agrément
des inventions, pour les caractères bien
suivis, & pour les autres choses qui ren-
dent agréable à tant de personnes la lec-
ture des Romans. Que ce soit, si vous
voulez, le plus beau de tous les Ro-
mans: mais enfin c'est un Roman. C'est
tout dire. Le caractère de ces Pièces est
de rouler sur l'Amour & d'en donner
des leçons d'une manière ingénieuse, &**

qui soit d'autant mieux reçue, qu'on en écarte le plus en apparence tout ce qui pourroit paroître de trop grossièrement contraire à la pureté. C'est par-là qu'on va insensiblement jusqu'au bord du précipice, s'imaginant qu'on n'y tombera pas, quoi qu'on y soit déjà à demi tombé par le plaisir qu'on a pris à se remplir l'esprit & le cœur de la douceuse Morale qui s'enseigne au pais de Tendre. Vous pouvez dire, tant qu'il vous plaira, que cet Ouvrage est vénération à tout le monde. Mais voici deux faits dont je suis très-bien informé. Le premier est que feue Madame la Princesse, de Conti, & Madame de Longueville, ayant sù que M. Despréaux avoit fait une Piece en prose contre les Romans où la Clélie n'étoit pas épargnée; comme ces Princeses connoissoient mieux que personne, combien ces lectures sont dangereuses; elles lui firent dire qu'elles seroient bien aïles de la voir. Il la leur recita; & elles en furent tellement satisfaites, qu'elles témoignèrent souhaiter beaucoup qu'elle fût imprimée. Mais il s'en excusa, pour ne pas s'attirer sur les bras de nouveaux Ennemis.

L'autre fait est qu'un Abé de grand mérite, & qui n'avoit pas moins de piété que de lumie-

lité de lire la

Clé-

Clélie, pour en juger avec connoissance de cause; & le jugement qu'il en porta, fut le même que celui de ces deux Princesses. Plus on estime l'illustre personne à qui on attribue cet ouvrage, plus on est porté à croire qu'elle n'est pas à cette heure d'un autre sentiment que ces Princesses; & qu'elle a un vrai repentir de ce qu'elle a fait autrefois lorsqu'elle étoit moins éclairée. Tous les Amis de Monsieur de Gomberville, qui avoit aussi beaucoup de mérite, & qui a été un des premiers Académiciens, savent que ç'a été sa disposition à l'égard de son Polexandre; & qu'il eût voulu, si cela eût été possible, l'avoir effacé de ses larmes. Supposé que Dieu ait fait la même grace à la personne que l'on dit auteur de la Clélie, c'est lui faire peu d'honneur, que de la représenter comme tellement attachée à ce qu'elle a écrit autrefois, qu'elle ne puisse souffrir qu'on y reprenne ce que les regles de la pieté Chrétienne y font trouver de reprehensible.

Enfin, Monsieur, j'ai fort estimé, je vous l'avoue, ce qui est dit dans la Satire contre un miserable Directeur, qui seroit passer sa Dévotion du Quietisme au vrai Molinozisme. Et nous avons déjà vu que c'est un des endroits où vous avez trouvé le plus à redire. Je vous
sup-

Docteur de Sorbonne. 431

supplie, Monsieur, de faire sur cela de
serieuses réflexions.

Vous dites à l'entrée de votre Préface
que *dans cette dispute entre vous & M.
Despréaux, il s'agit non seulement de la
défense de la Vérité, mais encore des bonnes
mœurs & de l'honnêteté publique.* Permet-
tez-moi, Monsieur, de vous demander,
si vous n'avez point sujet de craindre que
ceux qui compareront ces trois endroits
de la Satire avec ceux que vous y oppo-
sez, ne soient portés à juger que c'est
plutôt de son côté que du vôtre qu'est
la défense des bonnes mœurs, & de l'hon-
nêteté publique. Car ils voient du côté
de la Satire, 1°. Une très-juste & très-
Chrétienne condamnation des Vers de

412 DCLXI. *Lettre de M. Arnauld*
face, 1^{re}. ces mêmes Vers de l'Opera;
jugés si bons, ou au moins si innocens,
qu'il y a, selon vous, Monsieur, sujet
de croire qu'ils n'ont été blâmés par M.
Despréaux, que pour donner un coup de
dent à M. Quinault qui en est l'auteur:
2^{re}. Un si grand zèle pour la défense de
la Clélie, qu'il n'y a guere de choses
que vous blâmez plus fortement dans
l'auteur de la Satire, que de n'avoir pas
eû pour cet ouvrage assez de respect &
de vénération: 3^{re}. Un injuste reproche
que vous lui faites d'avoir offensé la pu-
deur, pour avoir eu soin de bien faire
sentir l'énormité du crime d'un faux Di-
recteur. En verité, Monsieur, je ne
sai si vous avez lieu de croire que ce
qu'on jugeroit sur cela vous pût être fa-
vorable.

Ce que vous dites de plus fort contre
M. Despréaux, paroît appuïé sur un fon-
dement bien foible. Vous prétendez que
la Satire est contraire aux bonnes mœurs;
& vous n'en donnez pour preuve que
deux endroits. Le premier est ce qu'il
dit, en badinant avec son Ami,

Quelle joie, &c.

De voir autour de soi croître dans la maison
De petits Citoyens, dont on croit être Pere?

L'autre

L'autre est dans la page suivante, où il ne fait encore que rire.

On peut trouver encor quelques Femmes fidèles.

Sans doute, & dans Paris, si je fai bien compter, Il en est jusqu'à trois que je pourrois citer.

Vous dites sur le premier; *Qu'il fait entendre par là, qu'un homme n'est gueres instruit des choses du monde, quand il croit que ses enfans sont ses enfans.* Et vous dites sur le second, *Qu'il fait aussi entendre, que, selon son calcul, & le raisonnement qui en résulte, nous sommes presque tous des enfans illégitimes.*

Plus une accusation est atroce, plus on doit éviter de s'y engager, à moins qu'on n'ait de bonnes preuves. Or c'en est une assurément fort atroce, d'imputer à l'auteur de la Satire, d'avoir fait entendre qu'un homme n'est gueres fin, quand il croit que les enfans de sa femme sont ses enfans, & qu'il n'y a que trois Femmes de bien dans une Ville, où il y en a plus de deux cens mille. Cependant, Monsieur, vous ne donnez pour preuve de ces étranges accusations, que les deux endroits que j'ai rapportés. Mais il vous étoit aisé de remarquer, que l'auteur de la Satire a clairement fait entendre, qu'il n'a parlé qu'en riant dans ces endroits, &

& finit par ceux-ci qui contiennent
 verité que les Païens n'ont point eue
 & que saint Paul nous a enseigné
*Je nux contrariis, unde, melius est
 quam veri.*

L'Hyménée est en joug; & c'est ce
 pait.

L'Homme en ses passions toujours en
 guide,

A besoin qu'on lui mette & le mors;
 Son pouvoir malheureux ne sert qu'à
 Et pour le rendre libre, il le faut en

Que répond le Poëte à cela? Il
 tredit-il? Le réfute-t-il? Il l'a
 au contraire en ces termes:

Ha, bon! voilà parler en docte Janse
 Alcippe, & sur ce point si sàvamment
 Desmâres dans saint Roch n'auroit pu
 prêché.

Et c'est ensuite qu'il témoigne
 va parler serieusement & sans raille

Mais c'est trop insulter; quittons la raillerie;
Parlons sans hyperbole & sans plaisanterie.

Peut-on plus expressément marquer, que ce qu'il avoit dit auparavant de ces trois Femmes fideles dans Paris, n'étoit que pour rire; des hyperboles si outrées ne se disent qu'en badinant. Et vous même, Monsieur, voudriez-vous qu'on vous crût, quand vous dites, *Que pour deux ou trois Femmes dont le crime est avéré, on ne doit pas les condamner toutes.*

De bonne foi, croïez-vous qu'il n'y en ait guere davantage dans Paris, qui soient diffamées par leur mauvaise vie? Mais une preuve évidente, que l'Auteur de la Satire n'a pas crû qu'il y eût si peu de femmes fidelles, c'est que dans une vingtaine de portraits qu'il en fait, il n'y a que les deux premiers qui aient pour leur caractere l'infidelité; si ce n'est que dans celui de la fausse Dévôte, il dit seulement que son Directeur pourroit l'y précipiter.

Pour ce qui est de ces termes, dont on croit être Pere; il n'est pas vrai qu'il fasse entendre qu'un Mari n'est gueres fin ni gueres instruit des choses du monde, quand il croit que ses enfans sont ses enfans. Car outre que l'auteur parle là en badinant, ils ne disent au fond, que ce qui est marqué

que par cette règle de Droit : *Pater est quævis impius demonstratur* ; c'est-à-dire, que le Mari doit être regardé comme le Père des enfans nés dans son mariage , quoi que cela ne soit pas toujours vrai. Mais cela fait-il qu'un Mari doive croire, à moins que de passer pour peu fin , & pour peu instruit des choses du monde, qu'il n'est pas le Père des enfans de sa femme ? C'est tout le contraire. Car à moins qu'il n'en eût des preuves certaines, il ne pourroit croire qu'il ne l'est pas, sans faire un jugement téméraire très-criminel contre son Epouse.

Cependant , Monsieur , comme c'est de ces deux endroits, que vous avez pris sujet de faire passer la Satire de M. Despreaux pour une déclamation contre le mariage, & qui bleffoit l'honnêteté & les bonnes mœurs ; jugez si vous l'avez pu faire sans bleffer vous-même la justice & la charité.

Je trouve dans votre Préface deux endroits très-propres à justifier la Satire, quoi que ce soit en la blâmant. L'un est ce que vous dites en la page cinquième, *que tout homme qui compose une Satire, doit avoir pour but, d'inspirer une bonne Morale ; & qu'on ne peut sans faire tort à M. Despreaux, présumer qu'il n'a pas eu ce dessein.* L'autre est la réponse que

que vous faites à ce qu'il avoit dit à la fin de la Préface de sa Satire, *que les Femmes ne seront pas plus choquées des prédications qu'il leur fait dans cette Satire contre leurs défauts, que des Satires que les Predicateurs font tous les jours en Chaire contre ces mêmes défauts.*

Vous avouez qu'on peut comparer les Satires avec les Prédications, & qu'il est de la nature de toutes les deux de combattre les vices : mais que ce ne doit être qu'en général, sans nommer les personnes. Or M. Despreaux n'a point nommé les personnes en qui les vices qu'il décrit, se rencontroient ; & on ne peut nier que les vices qu'il a combatus, ne soient de véritables vices. On le peut donc louer

438 DCLXI. *Lettre de M. Arnauld*
personnes connues. Car ne les aiant point
nommées, il n'a rien appris au public
qu'il ne fût déjà. Or, comme ce seroit
porter trop loin cette prétendue regle de
ne point nommer les personnes, que de
vouloir qu'il fût interdit aux Prédicateurs
de se servir quelquefois d'histoires con-
nues de tout le monde, pour porter plus
efficacement leurs Auditeurs à fuir de
certains vices; ce seroit aussi en abuser
que d'étendre cette interdiction jusqu'aux
Auteurs de Satires.

Ce n'est point aussi comme vous le
prenez. Vous prétendez que M. Des-
preaux a encore nommé les personnes dans
cette dernière Satire, & d'une manière
qui a déplû aux plus enclins à la médi-
sance. Et toute la preuve que vous en
donnez, est qu'il a fait revenir sur les
rangs Chapelain, Cotin, Pradon, Co-
ras, & plusieurs autres: *ce qui est, di-
tes-vous, la chose du monde la plus in-
uieuse, & la plus dégoûtante.* Pardon-
nez moi si je vous dis que vous ne
prouvez point du tout par là ce que vous
aviez à prouver. Car il s'agissoit de fa-
voir, si M. Despreaux n'avoit point con-
tribué à inspirer une bonne Morale, en
blâmant dans sa Satire les mêmes défauts,
que les Prédicateurs blâment dans leurs
Sermons. Vous aviez répondu que
pour

pour inspirer une bonne Morale, soit par les Satires, soit par les Sermons, on doit combattre les vices en général, sans nommer les personnes. Il falloit donc montrer, que l'auteur de la Satire avoit nommé les Femmes dont il combattoit les défauts. Or Chapelain, Cotin, Pradon, Coras, ne sont pas des noms de femmes, mais de Poètes. Ils ne sont donc pas propres à montrer que M. Despreaux, combattant differens vices des Femmes, ce que vous avouez lui avoir été permis, se soit rendu coupable de médifance, en nommant des Femmes particulieres, à qui il les auroit attribués.

Voilà donc M. Despreaux justifié selon vous-même sur le sujet des Femmes, qui est le capital de la Satire. Je veux bien cependant examiner avec vous, s'il est coupable de médifance à l'égard des Poètes.

C'est ce que je vous avoue ne pouvoir comprendre. Car tout le monde a crû jusques ici, qu'un auteur pouvoit écrire contre un auteur, remarquant les défauts qu'il croioit avoir trouvés dans ses ouvrages, sans passer pour médifant; pourvu qu'il agisse de bonne foi, sans lui imposer, & sans le chicaner; lors sur tout qu'il ne reprend que de veritables défauts.

Quand, par exemple, le Pere Goulu, Général des Feuillans, publia, il y a plus de soixantè ans, deux volumes contre les Lettres de M. de Balzac, qui faisoient grand bruit dans le monde; le Public s'en divertit. Les uns prenoient parti pour Balzac, les autres pour le Feuillant; mais personne ne s'avisa de l'accuser de médisance. Et on ne fit point non plus de reproche à Javersac, qui avoit écrit contre l'un, & contre l'autre. Les guerres entre les auteurs passent pour innocentes, quand elles ne s'attachent qu'à la Critique de ce qui regarde la Litterature, la Grammaire, la Poësie, l'Eloquence; & que l'on n'y mêle point de calomnies & d'injures personnelles. Or que fait autre chose M. Despreaux à l'égard de tous les Poètes qu'il a nommés dans ses Satires, Chapelain, Cotin, Pradon, Coras, & autres, sinon d'en dire son jugement, & d'avertir le Public que ce ne sont pas des modeles à imiter? Ce qui peut être de quelque utilité pour faire éviter leurs défauts, & peut contribuer même à la gloire de la Nation, à qui les ouvrages d'esprit font honneur, quand ils sont bien faits; comme au contraire, ç'a été un deshonneur à la France, d'avoir fait tant d'estime des pitoiables Poësies de Ronfard.

Celui

442 DCLXI. Lettre de M. Arnauld
quoi que d'ailleurs honnête, civil &
officieux, n'étoit pas un fort bon Poète,
il lui seroit bien aisé de confondre ceux
qui lui feroient ce reproche. Il n'auroit
qu'à leur faire lire ces Vers de ce grand
Poète sur la belle Agnès,

On voit hors des deux bouts de ses deux cor-
tes manches
Sortir à découvert deux mains longues &
blanches,
Dont les doigts inégaux, mais tout ronds &
menus,
Imitent l'embon point des bras ronds & charnus.

Enfin, Monsieur, je ne comprends pas
comment vous n'avez point appréhendé,
qu'on ne vous appliquât ce que vous di-
tes de M. Despreaux dans vos Vers,
*Qu'il croit avoir droit de maltraiter dans
ses Satires ce qu'il lui plaît; & que la ra-
son a beau lui crier sans cesse, que l'équi-
naturelle nous défend de faire à autrui ce
que nous ne voudrions pas qui nous fût fait
à nous-mêmes: cette voix ne l'émeut point.*
Car si vous le trouvez blâmable d'avoir
fait passer la Pucelle & le Jonas pour de
méchants Poèmes, pourquoi ne le seriez-
vous pas d'avoir parlé avec tant de mé-
pris de son Ode Pindarique, qui paroît
avoir été si estimée, que trois des meil-
leurs Poètes Latins * de ce tems ont bien
voulu

* Mef-
sieurs
Rollin,
Lenglet,
& de
Saint-
Remi.

voulu prendre là peine d'en faire chacun une Ode Latine. Je ne vous en dis pas davantage. Vous ne voudriez pas sans doute, contre la défense que Dieu en fait, avoir deux poids & deux mesures. Je vous supplie, Monsieur, de ne pas trouver mauvais qu'un homme de mon âge vous donne ce dernier avis en vrai ami.

On doit avoir du respect pour le jugement du Public; & quand il s'est déclaré hautement pour un auteur, ou pour un ouvrage, on ne peut guere le combattre de front & le contredire ouvertement, qu'on ne s'expose à en être maltraité. Les vains efforts du Cardinal de Richelieu contre le Cid en sont un grand exemple; & on ne peut rien voir de plus heureusement exprimé que ce qu'en dit votre Adversaire.

En vain contre le Cid un Ministre se ligue :
Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue;

L'Académie en corps a beau le censurer,
Le Public revolté s'obstine à l'admirer.

Jugez par-là, Monsieur, de ce que vous devez esperer du mépris que vous tâchez d'inspirer pour les ouvrages de M. Despreaux dans votre Préface. Vous n'ignorez pas combien ce qu'il a mis au

T 6

jour

jour a été bien reçu dans le monde, à la Cour, à Paris, dans les Provinces, & même dans tous les païs étrangers, où l'on entend le François. Il n'est pas moins certain que tous les bons connoisseurs trouvent le même esprit, le même art, & les mêmes agrémens dans ses autres pieces, que dans ses Satires. Je ne sai donc, Monsieur, comment vous vous êtes pû promettre qu'on ne feroit point choqué de vous en voir parler d'une maniere si opposée au jugement du public? Avez-vous cru, que supposant sans raison que tout ce que l'on dit librement des défauts de quelque Poëte, doit être pris pour médisance? on applaudiroit à ce que vous dites, *Que ce ne sont que ses médisances qui ont fait rechercher ses ouvrages avec tant d'empressement.* Qu'il va toujours terre à terre, comme un Corbeau qui va de charogne en charogne. *Que tant qu'il ne fera que des Satires comme celles qu'il nous a données, Horace & Juvenal viendront toujours revendiquer plus de la moitié des bonnes choses qu'il y aura mises.* *Que Chapelain, Quinault, Cassagne, & les autres qu'il y aura nommés, prétendront aussi qu'une partie de l'agrément qu'on y trouve, viendra de la célébrité de leurs noms, qu'on se plaisir d'y voir tournés en ridicule.* *Que la malignité du cœur humain, qui aime tant la médisance*

sance & la calomnie, parce qu'elles élèvent
secretement celui qui lit, au dessus de ceux
qu'elles rabaissent, dira toujours que c'est
elle qui fait trouver tant de plaisir dans les
ouvrages de M. Despreaux, &c.

Vous reconnoissez donc, Monsieur;
que tant de gens qui lisent les ouvrages
de M. Despreaux, les lisent avec grand
plaisir. Comment n'avez-vous donc pas
vu, que de dire, comme vous faites, que
ce qui fait trouver ce plaisir est la maligni-
té du cœur humain, qui aime la mé-
disance & la calomnie, c'est attribuer
cette méchante disposition à tout ce
qu'il y a de gens d'esprit à la Cour &
à Paris?

Enfin, vous devez attendre qu'ils ne
seront pas moins choqués du peu de cas
que vous faites de leur jugement, lors
que vous prétendez que M. Despreaux
a si peu réussi, quand il a voulu trai-
ter des sujets d'un autre genre que ceux
de la Satire, qu'il pourroit y avoir de
la malice à lui conseiller de travailler à
d'autres ouvrages.

Il y a d'autres choses dans votre Pré-
face que je voudrois que vous n'eussiez
point écrites; mais celles-là suffissent pour
m'acquitter de la promesse que je vous
ai faite d'abord de vous parler avec la
sincérité d'un ami Chrétien, qui est sen-

446 DCLXI. Lettre de M. Arnauld
siblement touché de voir cette division
entre deux personnes, qui sont tous deux
profession de l'aimer. Que ne donnerois-
je pas pour être en état de travailler à leur
réconciliation plus heureusement que les
gens d'honneur, que vous m'apprenez n'y
avoir pas réussi? Mais mon éloignement
ne m'en laisse guere le moien. Tout ce
que je puis faire, Monsieur, est de de-
mander à Dieu qu'il vous donne à l'un &
à l'autre cet esprit de charité & de paix,
qui est la marque la plus assurée des vrais
chrétiens. Il est bien difficile que dans
ces contestations on ne commette de part
& d'autre des fautes, dont on est obligé
de demander pardon à Dieu. Mais le
moien le plus efficace que nous avons de
l'obtenir, c'est de pratiquer ce que l'A-
pôtre nous recommande, *de nous supporter*
les uns les autres, chacun remettant à son
Frere le sujet de plainte qu'il pourroit avoir
contre lui, & nous entre-pardonnant, com-
me le Seigneur nous a pardonné. On ne
trouve point d'obstacle à entrer dans des
sentimens d'union & de paix, lors qu'on
est dans cette disposition. Car l'Amour
propre ne regne point où regne la chari-
té; & il n'y a que l'Amour propre qui
nous rende pénible la connoissance de nos
fautes, quand la raison nous les fait ap-
percevoir. Que chacun de vous s'appli-
que

Docteur de Sorbonne.

447

que cela à soi-même, & vous serez bientôt bons amis. J'en prie Dieu de tout mon cœur; & suis très-sincèrement.

LETTRE DCLXII.

A M. DU VAUCEL. Sur quelques en- *6. Mai 1691*
tretiens du C. d'Estrées; le Bref d'Inno-
cent XII. un ami qui étoit venu demen-
rer avec lui; un Theologien de l'Ecole de
de S. Thomas; & l'Université de Lou-
vain.

JE commence par un extrait de ce qu'on m'a mandé de Paris d'un entretien de M. Roland *, les Talapains sont les Jesuites; le Roi de Siam, le Pape. Le reste est aisé à deviner. * Le Cardinal d'Estrées.

On a eu enfin cette conversation tant désirée. On ne s'est justifié (M. Roland) que par l'ordre qu'on avoit reçu de faire tout ce qu'il a fait contre M. Arnauld: mon ami trouve cette justification sans repliche, & ne fait pourtant que répondre à cette sentence des Apôtres: *Obedire oportet Deo magis quam hominibus.* Le tenant de la conversation a dit: que les Talapains sont horriblement décriés à Louvo (à Rome) & qu'ils n'y ont pas un seul ami de marque au moins dans les naturels du país: qu'il ne leur put jamais faire

tant entourés de nations jalouses
des autres, s'ils engageoient
des nations à leur prêter main
opprimer le grand Talapoin ,
autres se déclareroient pour lui
seule qu'ils pourroient interesser
puissante qu'elle fût , l'étoit
toutes ensemble, & même qu'
les avec qui le Roi de Siam av
des & intimes liaisons. Il r
rien à tout cela. Il leur soutin
que jamais le Roi de Siam n
roit à la deposition du grand
qui lui étoit très agréable, &
le crime consistoit à avoir tâch
blir l'honneur des Talapoins, q
decriés eux-mêmes & se decrioi
en plus. Voilà les nouvelles d

Un autre entretien du même
est bien plus étrange. On s'is

Clergé, mais que ce Docteur ne l'a point voulu faire. Et c'est ce que Madame de Maintenon a dit ensuite au Roi, d'où cela est passé à toute la Cour & de la Cour à Paris. On nous avoit déjà mandé qu'on n'y parloit d'autre chose ; mais ce n'est que depuis peu que nous savons certainement que ce Cardinal est auteur de cette ridicule nouvelle.

Les Jesuites diront tout ce qu'ils voudront des Brefs. Mais la plupart du monde en France même les croient avantageux à leurs adversaires. Et c'est dans cette vûe que M. de Reims en a fait imprimer deux mille pour les repandre par tout.

On ne mande point qu'on ait encore fait la tentative que vous savez. On m'écrit qu'on en attend l'occasion. Mon exil m'est bien plus doux depuis qu'un de mes anciens amis, que vous ne connoissez pas, ^{M. Des Effarts.} en est venu être le compagnon. C'est un prêtre habile & pieux, qui a du bien, & ne me fera point à charge, de la meilleure volonté & de la plus douce compagnie du monde. Il me soulage beaucoup en écrivant sous moi, & il le fait de très bon cœur.

Je ne saurois vous dire combien j'estime la lumière & la droiture du savant Theologien, que vous me mandez avoir écrit

450 DCLXII. *Lettre de M. Arnauld*
écrit fortement à son confrere contre la
méchante doctrine de la grace generale.
En trouvera-t-il la moindre trace dans la
Somme de S. Thomas? C'est une étrange
tentation que de vouloir plaire aux hom-
mes. Et il est bien difficile qu'on n'y
veuille plaire quand on en reçoit des gra-
tifications.

Je commence à bien esperer du retab-
lissement de l'Université de Louvain.
Les bons y prévalent comme vous verrez
par l'acte qu'on vous enverra. Tout se-
roit fait si M. Huygens étoit remis dans
la Faculté étroite. Mais qu'attend-on
pour lui rendre cette justice? Tout sera
en paix en ce pais-ci, & la verité y triom-
phera, si on peut porter la Cour de Ma-
drid à ordonner à ses Ministres dans les
Pais-bas à se conformer aux derniers Brefs,
& à ne plus souffrir que l'on maltraite
personne sur des accusations vagues & sous
le nom odieux de Jansenistes. Je suis tout
à vous.

LETTRE DCLXIII.

24. Mai 1694. *A. M. DU VAUCEL. Touchant les*
Chanoines exilés de Pamiers.

+ Les
Chanoi-
nes de
Pamiers. JE ne puis repondre à votre dernière sans
vous parler encore des Orphelins *.
mais

is par bonheur j'avois retenu copie de
lettre que je vous écrivis le 22. Avril
sur le même sujet, & ce fut la même per-
sonne par qui je vous écris présente-
ment, qui m'en donna le moiën. Je viens
de la relire. Il m'a semblé que j'avois peu
de chose à y ajoûter pour repondre à ce
que vous m'écrivez par votre lettre du
22. Avril. Je vous dirai donc seulement
que je suis bien aise que vous avouiez
que vous convenez avec moi, & que vous
avez tous les mêmes vues que moi sur
cette affaire des Orphelins; mais qu'il y
a des choses dans le fait dont eux & leurs
amis de delà ne paroissent pas bien infor-
més. 2. Que vous approuvez aussi beau-
coup les réponses qu'ils ont fait au nou-
veau Prelat, & la résolution où ils sont de
n'avoir aucune société avec les Regalistes;

Qu'on doit esperer que les Orphelins
ont de leur côté toute la justice & toute
raison, Dieu ne permettra pas qu'ils
meurent dans cette oppression, & qu'au-
paravant ils sont très louables de ne vouloir
rien faire contre leur conscience & leur
devoir, en se remettant pour le succès à
ce qu'il plaira à Dieu d'en ordonner.
Tout cela étant accordé de part & d'autre,
je ne vois pas que ce qui pourroit être le
sujet de quelque différent entre nous, pût
avoir de conséquence. Vous le faites con-
sister

452 DCLXIII. Lettre de M. Arnaud
sister en ce qu'il y a quelque chose dans
le fait, dont eux & leurs amis de France
ne paroissent pas bien informés, n'en ju-
geant que par les lettres qu'ils reçoivent
du Prieur*, ce qui peut leur faire pren-
dre des mesures qui ne seroient pas les
meilleures, & concevoir des esperances qui
se trouveroient vaines dans la suite. Et ces
faits dont vous prétendez que nous ne
sommes pas bien informés, se reduisent à
ce que vous dites, que les choses ne sont
pas telles à l'égard du Pape que je les sup-
pose. Mais ne vous contestant rien de
ces faits, il me sera aisé de vous faire voir
que pour en être mal informés, cela n'a
pu n'y dû rien changer, ni leur faire pren-
dre des mesures qui n'auroient pas été les
meilleures.

Dès qu'ils eurent un nouvel Evêque;
ils lui écrivirent, lors même qu'il n'étoit
encore que nommé; mais ils reconnurent
bien-tôt qu'il n'y avoit rien à esperer de
ce côté là. Car 1. il leur tendit un piège
en les portant à lui écrire une lettre dans
laquelle ils témoigneroient avoir bien du
regret de tout ce qui s'étoit passé, ce qui
auroit été reconnoître qu'ils avoient attiré
par leur mauvaise conduite les mauvais
traitemens qu'ils avoient soufferts; sur
quoi ils lui écrivirent la lettre que vous
avez vue & qui nous a extrêmement édi-
fiés.

2. Il leur fit entendre bien clairement qu'ils devoient se joindre aux Regas & s'unir avec eux en les supportant patiemment, & qu'on leur imputerait à grand orgueil le refus qu'ils en feroient. Ils furent tous d'accord qu'ils auroient contre leur conscience & leur devoir, s'ils avoient consenti à leur rétablissement à cette condition. Cependant cet Evêque n'étoit pas assez bon de lui-même, & il est plus que le jour qu'il n'agissoit en cela en suivant l'esprit des deux Ministres ecclésiastiques*. D'où ils ont du contentement, comme ils ont fait aussi, qu'il n'y ait du tout rien à espérer par la voie de négociation avec ces Ministres. Il leur restoit donc qu'à traiter avec le Pape même. Ils ne le pouvoient pas faire eux-mêmes, étant relegués en des lieux

* M. de Harlai
Archev.
de Paris,
& le P. la
Chaise.

en quoi ils étoient très bien fondés, puisqu'il s'agissoit d'une affaire qui étoit résolue au S. Siege par un appel légitime, auquel on n'avoit eu aucun égard; & qui par conséquent engageoit extrêmement le souverain Pontife à prendre leur protection. Il s'y est en effet engagé, & a donné pour cela des ordres à son Niece. Voilà où l'affaire en est. Que leur importe-t-il donc d'être bien ou mal informés de la disposition du Pape, de son peu de fermeté, & du pouvoir que M. a sur lui, puisque cela ne peut rien changer dans la conduite qu'ils ont à tenir? Car quand nous n'avons qu'un seul & unique moyen de faire réussir une affaire, ceux qui nous représentent les obstacles que nous y trouverons, s'il ne dépend pas de nous de surmonter ces obstacles, ne peuvent que nous décourager & ne nous donnent aucun secours réel. C'est l'état où se trouvent les orphelins; & ainsi leurs amis de Rome doivent travailler pour eux à faire entendre raison à notre bon Pape. Mais ce seroit fort inutilement qu'ils se mettroient en peine de les mieux informer des difficultés qu'ils rencontrent dans leurs poursuites. Après tout, souvenez vous de ce que vous dites à la fin de votre lettre, qu'ils peuvent espérer de la justice de leur cause, que Dieu

ne permettra pas qu'ils demeurent opprimés. Car un fondement de cette espérance doit être, que Dieu est le maître des cœurs des Rois & des Papes, & qu'ainsi il peut donner à ce Pape-ci toute la fermeté dont il a besoin & qu'il n'a pas naturellement. Cependant il en a eu assez pour refuser si longtems à donner des Evêques à tant d'Eglises qui en manquoient, jusques à ce qu'on lui eût donné une satisfaction sur les 4. articles qui ne lui étoit point due. Pourquoi donc ne pourroit-on pas s'attendre que Dieu lui en feroit avoir autant pour ces deux affaires des Orphelins & des Orphelines*, où il seroit si aisé de lui faire comprendre, que son honneur & sa conscience sont infiniment plus engagés? Je crois vous avoir mandé en d'autres lettres que c'est à quoi leurs amis de là les monts devroient travailler, en lui faisant parler par des Cardinaux passionnés pour le bien & l'honneur de l'Eglise, & en particulier par le Cardinal Albano, que vous m'avez mandé être favorable à leur Procureur. C'est une bonne chose que la lettre anonyme venue de Paris ait été condamnée: il y a de l'apparence que l'on n'en fera pas moins de cette même lettre traduite en latin, & beaucoup augmentée; mais il est bien fâcheux qu'on ne puisse obtenir qu'une

* Les
Filles de
l'Enfant
ce

456 DCLXIV. Lettre de M. Arnould
qu'une semblable condamnation pêle mêle
avec d'autres livres pour des pieces au
remplies d'horribles calomnies que sont les
Placards. Je suis tout à vous.

LETTRE DCLXIV.

16. Mai
1694.

A M. LE NOIR, CHANOINE DE
NOTRE DAME DE PARIS
Sur la lettre à M. Perrault.

J'Ai su, Monsieur, que vous & Mon-
sieur votre oncle avez lu la grande let-
tre que je me suis cru obligé d'écrire à
M. P. pour l'avertir charitablement de
ce qui m'a fait de la peine dans la préface
de l'Apologie des femmes. Mais sans que
je sache ce que vous avez jugé de cette
lettre, j'en ai reçu une autre par laquelle
on me témoigne qu'on juge à propos de
la supprimer pour travailler uniquement à
la reconciliation des deux personnes qui
sont en querelle, après quoi on pourra
faire voir à M. P. ce qu'on trouve à re-
dire dans la préface. On ne m'a point
dit quel a été sur cela votre avis & celui
de M. votre Oncle. C'est ce qui me
porte à vous écrire pour vous représenter
à tous deux mes difficultés, afin que les
ayant considérées, je puisse apprendre de
vous ce que j'ai à faire pour ne point
man-

manquer ni aux regles de la charité, ni à ce qu'on doit à la verité.

On se plaint que je suis partial. Pour juger si cette plainte est juste, il faut savoir, qu'avant que d'écrire à M. Perrault j'avois fait avertir M. Despreaux de ce que j'aurois voulu qu'il n'eût point dit de son adversaire. Et comme ces deux lettres ont passé par les mêmes mains, ceux qui ont vu l'une & l'autre n'ont pas sujet de me soupçonner d'être partial. Ce n'est pas une preuve que je le sois, de ce que j'ai repris bien plus de choses dans l'un que dans l'autre, & que je me suis plus étendu à faire voir que ces répréhensions n'étoient pas mal fondées. J'ai cru au contraire qu'un chrétien s'en devoit tenir d'autant plus obligé,

ouvrages & dans mes manè-
vent être justement blâmés) il n'y a
pas de difficulté de faire voir
sonne, qu'un vieillard peut être
plus jeune, & un supérieur
rien, un exemple d'acquiesce-
rection qu'on lui auroit faite
plus édifiant qu'il seroit plus bon
je donc pas jugé plus avantageux
M. Perrault en supposant, & con-
dans ma lettre, qu'il ne trou-
mauvais ce que j'y ait dit de h
qui veulent qu'on la supprime,
supposent qu'elle ne seroit qu'
le rendre plus intraitable à la
réconciliation à laquelle on
de travailler?

Ce seroit sans doute une
œuvre que cette réconciliati-
on elle fût bien chrétienne

à se reconcilier premierement avec
eu avant que de se reconcilier ensem-
ble ? Mais si on n'y est pas entré, c'est
l'apparemment on n'est pas si touché
de je le suis des choses qui m'ont blessé
dans la préface.

Cependant je ne sai, Monsieur, com-
ment on a pu prendre pour une faute de
d'importance & dont Dieu auroit été
offensé, ce qu'on y dit de l'auteur de
l'œuvre : *Que parce qu'Horace & Juvenal*
déclamé contre les femmes d'une manière
indulgent & en des termes qui blessent la
leur, il s'est persuadé d'être en droit de
faire la même chose. Il n'y a pas seule-
ment en cela de la calomnie, comme je
l'ai fait voir dans ma lettre, mais un ren-
versement étrange de la morale chrétienne
dans la manière dont on a voulu défendre

460 DCLXIV. Lettre de M. Arnauld
que M. Perrault eut vu ce que j'en ai écrit,
afin que ce subterfuge lui étant ôté, rien
ne l'empêchât plus de reconnoître l'obli-
gation qu'il a devant Dieu de rétracter
comme très injurieux & très faux ce qu'il
a dit sur cela contre l'auteur de la satire.

J'ai été encore plus blessé de ce qu'il
lieu de louer son adversaire d'avoir repré-
senté avec tant d'esprit & de zèle les mau-
vais effets de l'Opera, il lui reproche d'a-
voir mal parlé de la morale lubrique de
ces dangereuses pieces pour donner un
coup de dent à Quinault qui en est
l'auteur.

Je ne l'ai pas été moins de ce qu'il dit
en faveur de la Clélie. On peut voir
dans ma lettre les raisons que j'en ai eu
& c'est ce qui me faisoit croire que je lui
ferois charité en lui donnant occasion de
penser au compte qu'il auroit à en rendre
à Dieu.

Mais il paroît que ceux qui opinent
pour la suppression de ma lettre, ont sur
cela des vues bien différentes des miennes.
On témoigne dans la lettre qu'on m'a lue,
un si grand mépris de tout ce qu'a écrit
& pourra écrire M. Despreaux, qu'on ne
fait aucun cas de tout ce qu'il a dit con-
tre les Opera & contre les Romans, par-
ce, dit-on, qu'il n'y a pas lieu de s'at-
tendre qu'on en aille moins aux Opera, &
qu'on

On en lise moins les Romans. Pauvre
On pour ne pas louer ce qui est très
able en soi. Le fruit qui se peut tirer
des meilleures choses dépend de la grace
Dieu dont les jugemens sont impené-
rables. Voit-on beaucoup de pécheurs
avertis par les meilleurs sermons? En
pourroit-on conclure qu'il est inutile de
lutter fortement contre les vices, & qu'il
droit se contenter de faire des catechis-
mes pour apprendre aux bonnes gens ce
qu'ils doivent croire.

On pourroit dire aussi que le Prince de
Mazé & M. Nicole ont bien perdu leur
temps, en écrivant contre la Comedie,
puisque on n'y va pas moins depuis ce
qu'ils en ont écrit.

Mais c'est une grande erreur de s'ima-
giner que parce que M. Despreaux est

ble de les toucher. Ce fût dans cette pensée que feu M. de Châlons écrivit ou fit écrire à M. de Bussi Rabutin, pour savoir ce qu'il pensoit du bal, & il fut bien aise d'apprendre par la réponse qu'il fit, qu'il le croioit fort dangereux*, & il crut que cette lettre pourroit beaucoup servir pour détromper les femmes & les filles qui n'avoient aucun scrupule de se trouver à ces assemblées. On a vu aussi dans ma lettre que c'est ce que Madame la Princesse de Conti & Madame de Longueville avoient jugé d'une piece en prose de M. Despreaux contre les Romans†. Et je suis très certain qu'elles auroient extrêmement approuvé & loué ce qui est dit dans la satire contre les Romains & les Opera, & qu'elles n'auroient pas moins estimé les portraits de la Coquette & de la Joueuse.

Enfin, ce qu'on allegue principalement pour la suppression de la lettre, est l'affection qu'on m'a toujours portée dans cette famille, & ce que le Docteur a fait pour moi en Sorbonne. Je demeure d'accord de tout ce qu'on allegue sur cela, & je ne l'ai pas tu dans ma lettre. Mais comment des chrétiens peuvent-ils supposer que c'est manquer à l'amitié, que d'avertir ses amis des fautes que l'on croit qu'ils ont commises contre les bonnes mœurs

* M. de Bussi s'en est expliqué nettement dans son livre de l'usage des universités, pag. 155. de l'édition de Hollande.

† Les Heros de Roman, dialogue.

mœurs & l'honnêteté publique? Et depuis quand ne nous est-il plus permis de dire ce qu'on a trouvé si bon que les païens aient dit: *Amicus Plato, amicus Socrates, sed magis amica veritas.* J'aurois donc bien mal fait d'écrire contre le Pere Malebranche qui m'avoit envoié son traité de la nature & de la grace, comme M. Pérault m'a envoié son Apologie des femmes.

Je ne crois pas, Monsieur, que ces raisons soient suffisantes pour conclure si vite que ma lettre doit être supprimée. Mais il me semble qu'il faudroit prendre un peu de tems pour mieux juger de ce qu'il est à propos de faire.

Je souhaitteroïs donc 1. que vous priassiez M. Vuillart de vous venir voir, &

ble de les toucher. Ce
pensée que feu M. de Cha
fit écrire à M. de Bussi R.
savoit ce qu'il pensoit du bal
bien aisé d'apprendre par la

* M. de
Bussi s'en
est expli-
qué net-
tement
dans son
livre de
l'usage
des ad-
versités,
pag. 115.
de l'édi-
tion de
Hollande.

† Les
Héros de
Roman,
dialogue.

fit, qu'il le croioit fort dange-
il crut que cette lettre pourroit
servir pour détromper les femmes
filles qui n'avoient aucun scrupole
trouver à ces assemblées. On a v
dans ma lettre que c'est ce que M.
la Princesse de Conti & Madame de L
gueville avoient jugé d'une piece en par
de M. Despreaux contre les Romains.
Et je suis très certain qu'elles auroient es-
trêmement approuvé & loué ce qui est dit
dans la satyre contre les Romains & les
Opera, & qu'elles n'auroient pas moins
estimé les portraits de la Coquette & de
de la Joueuse.

Enfin, ce qu'on allegue principalement
pour la suppression de la lettre, est l'as-
fection qu'on m'a toujours portée dans
cette famille, & ce que le Docteur a fait
pour moi en Sorbonne. Je demeure d'ac-
cord de tout ce qu'on allegue sur cela, &
je ne l'ai pas tu dans ma lettre. Mais
comment des chrétiens peuvent-ils suppo-
ser que c'est manquer à l'amitié, que d'a-
vertir les amis des fautes que l'on croit
qu'ils ont commises contre les bonnes
mœurs

le dernier a peu de
put-on croire qu'en
déd'avoir fait plu-
le avis qu'on lui
toutes preuves,
monstre par une
ans leur jour des
vaincre? Ce
ie m'arrête.

annu en lisant
y est traité
de pleine de
plus ou-
il ne s'est
louanges,
leur hu-
nnie; &

ce que dit S. Augustin dans le 1. livre de la cité de Dieu, ch. 9. Il y a des choses admirables touchant l'obligation de la correction fraternelle, & en quel cas on peut être dispensé de la faire. Vous en ferez, s'il vous plaît, l'application à ce cas-ci.

4. Il n'est pas à propos qu'on fasse rien savoir de cette consultation à l'auteur de la lettre qu'on m'a fait voir, où l'on décide que la mienne doit être supprimée. C'est une personne de mérite qui a beaucoup de vertu & beaucoup d'amour pour la vérité; mais il a tant d'attachement à la famille de M. Perrault, qu'on a droit de le refuser pour juge en tout ce qui les regarde.

5. J'avois oublié de vous faire considérer ce qu'on se propose, de substituer à ma lettre, afin que vous en jugiez. On prétend qu'il faut commencer par la réconciliation; qu'un ami commun les priera tous deux à diner, & qu'on priera aussi M. Racine comme étant plus traitable que son compagnon; qu'on les conjurera d'oublier tout le passé, & qu'on leur fera promettre mutuellement de ne plus rien dire, ni rien écrire l'un contre l'autre. Et qu'après cela on diroit à M. Perrault ce qu'on trouve à redire dans sa préface, ce qui feroit le même effet que si on lui avoit don-

donné ma lettre. Ce dernier a peu de vraisemblance. Car peut-on croire qu'un homme sera aussi persuadé d'avoir fait plusieurs fautes par un simple avis qu'on lui en donnera, destitué de toutes preuves, que si on le lui faisoit connoître par une lettre, où on auroit mis dans leur jour des preuves capables de l'en convaincre? Ce n'est pas néanmoins à quoi je m'arrête.

Vous aurez sans doute reconnu en lisant la préface, que M. Despreaux y est traité d'une manière très outrageuse & pleine de calomnies. Car rien peut-il être plus outrageux que de dire de lui, qu'il ne s'est attiré les applaudissemens & les louanges, que parce que la malignité du cœur humain aime la médisance & la calomnie: & qu'il est incapable de rien faire qui vaille, hors les matieres Satiriques? Il y a beaucoup d'autres semblables choses fort injurieuses. Mais vous y aurez remarqué des calomnies qu'un homme d'honneur se peut croire obligé en conscience de repousser. Car n'est-ce pas une calomnie de supposer que la Satire est faite contre le mariage, & qu'on n'a écrit contre, que pour défendre non seulement la verité, mais l'honnêteté publique & les bonnes mœurs? N'en est-ce pas une & bien atroce, de dire de M. Despreaux, que parce qu'Horace & Juvenal ont declamé contre les sem-

456 DCLXV. Lettre de M. Arnauld
mes d'une manière scandaleuse & en des
termes qui blessent la pudeur, il s'est per-
suadé être en droit de faire la même cho-
se ? Je laisse le reste. On suppose donc
que quoique S. Augustin ait dit que
celui qui n'a pas soin de sa réputation est
cruel envers lui même, M. Racine au-
roit si peu de soin de celle de son ami,
qu'il le porteroit à promettre de ne rien
opposer à tant d'infamies, & de s'ôter à
lui même la liberté d'essuyer la boue dont
on lui auroit couvert le visage. Vous ju-
gerez, Monsieur, si on a eu raison de
vouloir que je m'entremisse d'une recon-
ciliation si mal entendue.

L E T T R E D C L X V.

A M. DODART. Sur un *Factum* pour
M. de Luxembourg.

20. Mai
1694.

J'Ai lu une partie du *Factum* de M. de Lu-
xembourg. Qui que ce soit qui l'ait fait,
il est fort beau ; mais il y a une faute con-
sidérable, & dont les Espagnols pourroient
tirer un grand avantage. C'est ce qui est
en la page 27. où après avoir parlé de la
contestation pour le Duché de Bourgogne
entre le Roi Jean d'une part, qui le pre-
tendoit à cause de sa mere, & le Roi de
Navarre, & le Comte de Bar de l'au-
tre,

tre, à cause aussi de leur mere ; on ajoute :

[Ce n'est que plus de deux censans depuis cette contestation pour le Duché de Bourgogne, que les apannages de la maniere dont ils se pratiquent aujourd'hui, (*ne passant point aux filles*) ont été mis en usage, & autorisés par les ordonnances de nos Rois.]

Cela n'est pas vrai. Car du Tillet rapporte une ordonnance de Philippe le bel (& par consequent avant le Roi Jean) où il est expressement ordonné que les apannages des fils de France ne passeront point aux filles.

Et dire que cela n'a été réglé que plus de deux cens ans depuis le Roi Jean, c'est

XI. a été bien fondé en le réunissant à la couronne. Mais qu'au tems du Roi Robert, comme on n'avoit point encore ordonné que les apanages des enfans de France ne passeroient point à leurs filles, il ne faut pas s'étonner que le Duché de Bourgogne donné par le Roi Robert à son fils Robert, ait été sujet à la plus ordinaire loi des fiefs de ce tems là, qui est de passer aux filles au défaut des mâles. M. de Luxembourg n'a besoin que de cela pour établir son droit; & ce qu'il dit de plus donneroit gain de cause, s'il étoit vrai, aux Espagnols contre la France, & les parties de ce Duc pourroient relever cela, en lui reprochant qu'il trahit les intérêts de la couronne de France pour soutenir ses prétentions. Il semble donc que cela mériteroit bien que l'on fit un carton. Car il faut remarquer qu'il n'y a pas deux cens ans depuis cette contestation du Roi Jean jusqu'à la mort du Duc de Bourgogne Pere de Marguerite, grand-mere de Charles quint. Or selon ce Factum, plus de deux cens ans depuis cette contestation de Jean, il ne s'étoit fait aucune ordonnance de nos Rois qui eût fait que la Bourgogne ne fût pas un fief féminin. Elle appartenoit donc de droit à Marguerite; & on ne lui auroit pu ôter que par une visible usurpation. Car les Ordonnances qu'on

qu'on auroit faites depuis, n'auroient pû avoir un effet retroactif contre le droit acquis à Marguerite.

Je viens de trouver un autre endroit du *Factum* qui fortifie le droit de la Bourgogne en le joignant au premier endroit. C'est ce qui est à la fin de la page 14. [Si dans les derniers tems les femmes ont été excluses des apannages, c'est qu'il y a une loi qui défend de les y admettre; mais il n'y a ni loi ni constitution qui les ait excluses des Duchés ni des Pairies.] C'est reconnoître que Marguerite de Bourgogne devoit hériter de ce Duché, qui étoit de soi même un fief féminin, selon l'auteur du *Factum*, s'il n'y avoit du tems de la mort de son Pere, ni loi, ni consti-

470 DCLXV. *Lettre de M. Arnauld*
couronne, fut Philippe le Bel.] Il n'est
donc pas vrai que l'on ne restreignît
apannages par l'exclusion des filles, qu'
plus de deux cens ans depuis le Roi Jean.

P. S. J'ai trouvé une nouvelle con-
tradiction dans le Factum page 130.

[Voilà quel étoit l'usage & le droit
commun des apannages des Duchés & des
Comtés pendant 3. siècles, mais pour les
apannachés, les choses ont changé sous
Roi Charles V. Il est le premier qui
ordonné... que les apannages des fils de
France seroient restreints aux descendants
mâles sans pouvoir passer aux filles.]

Comment accorder cela avec ce qui
est rapporté de Du Tillet, que ce fut
Philippe le Bel qui fit cette restriction
& par conséquent que ce ne fut pas
Charles V. qui la fit le premier.

Et ce qui est dit de Charles V. com-
ment se peut-il accorder avec le pre-
mier endroit page 27. que ce n'est qu'
plus de 200. ans depuis le Roi Jean
que les apannages, de la manière dont
se pratiquent aujourd'hui, ont été mis
en usage & autorisés par les Ordonnances
de nos Rois: par où on entend la restric-
tion aux descendants mâles. Charles V.
est-il plus de deux cens ans depuis
le Roi Jean? & Philippe le Bel n'est-
il point avant le Roi Jean?

LET.

LETTRE DCLXVI.

A M. DU VAUCEL. *Sur les affaires des Filles de l'Enfance, & des Chanoines de Pamiers.* 27. Mai 1694.

Vous supposez toujours que le Pape n'a pas à cœur autant qu'il le faudroit l'affaire des Filles de l'Enfance, & qu'il n'y a pas lieu d'espérer qu'il l'ait jamais assez à cœur, parce que M. Lafin * le tournera sur cela comme il lui plaira. Mais ce que vous écrivez dans la même lettre ne s'accorde pas avec cette desesperante supposition. Car vous dites que le conseil du Pape a rejeté

* Le
Card. de
Janfon.

472 DCLXVI. Lettre de M. Arnauld
que tout ce que ce conseil lui pour
dire.

Les exemples que vous apportez de la sentence de Marseille, & quelques autres semblables, ne prouvent rien moins que cela. La prescription est toujours pour une sentence. Il s'agissoit de faits embarrassés dont le Pape n'étant pas informé, il étoit facile de lui en déguiser la vérité. Il n'y a rien ici de pareil. Comme le conseil du Pape le prend, il ne s'agit d'aucun fait qui ne soit clair comme le jour, qui est que cet Institut a été approuvé par les Ordinaires & confirmé par le S. Siege. Cela se peut-il contester? On en conclut que ce qui s'est fait par l'autorité séculière pour le supprimer, est nul & invalide. M. Laffin entreprendra-t-il de persuader au Pape qu'il se doit bien garder d'admettre une conséquence si raisonnable d'elle même, & si autorisée parmi les Romains? Je ne vois donc nulle apparence à ce que vous prétendez que sur cette affaire M. Laffin tournera le Pape comme il voudra. Et si ce n'est que cela qui vous fait douter, si on envoie là dessus des ordres exprès & précis, je crois que votre doute est fort mal fondé.

Pour ce qui est de la regale, le Pape peut avoir cru étant *in minoribus*, que cette affaire n'étoit pas si importante que l'a-
voit

cru Innocent XI. Mais importante non , peut-il croire que ce ne soit pas injure atroce qu'on ait fait au S. Sie- de disposer en regale des Chanoines de Paris, nonobstant l'appel legitime au siege, interjetté par le feu Evêque de Paris, & depuis par le Chapitre, le e vacant. Rien peut-il plus toucher un e qui doit avoir du zèle pour la con- sation des droits de son siege, que cette eprise contre le droit que la France lui a jamais contesté, de recevoir les ls en matiere ecclesiastique de ceux se croient lésés. Car quand l'exten- de la Regale ne seroit pas douteuse- at injuste, il ne seroit pas douteux : cette affaire étant devolue au S. S. un appel legitime, on n'a pû sans ler aux pieds l'autorité du S. S. non

Quant à ce que vous dites que M. de Croissi n'a pas de honte de s'expliquer de la vûe qu'on a d'accorder le rétablissement des Chanoines & des Filles pourvû qu'il plut au Pape d'autoriser l'extension de la Regale par un Indult; je ne sai pourquoi vous traitez cela de honteux, à moins que vous ne croyiez que cela n'est pas proposé de bonne foi. Car si l'Indult étoit tel que vous savez qu'il devroit être, & qu'il ne s'étendit qu'à l'avenir, pour ce qui est des Eglises qui auroient appelé au S. Siege pour maintenir leur liberté, il me semble que vous avez reconnu autrefois que ce seroit un fort bon accommodement. Mais il est à craindre que cela ne se dise que pour entrer dans une voie de negociation qu'on fera trainer autant qu'on voudra, & éluder par là les instances que fait le Pape.

Je ne saurois approuver ce que vous dites à la fin de votre lettre: *Que puisque la Cour presse si fort pour terminer l'affaire principale, il y a apparence qu'on n'avancera rien presentement pour les Chanoines, ni même pour les Filles de l'Enfance; quand même les sollicitations du Pape seroient aussi fortes & aussi vigoureuses qu'on le pourroit souhaiter.* Car il me semble au contraire qu'on doit conclure de cet empressement de la Cour pour terminer l'affaire prin-

principale, qu'il y a de l'apparence que le Pape obtiendra ce qu'il demande avec tant de justice pour les uns & les autres, s'il continue à y employer des sollicitations aussi fortes & vigoureuses qu'on le puisse souhaiter. Car le *do ut des*, est le plus puissant motif de presque toutes les négociations.

LE T T R E DCLXVII.

*A M. DU VAUCEL. Sur quelques 28. Mai
affaires de Liege ; les Missions étrange- 1693.
res ; le Crisis de M. Van Erckel ; & le
voiage de l'Abé de Pomponne.*

IL y a plus de six semaines que M. Er-

frivole que tout ce qu'on y oppo-

J'ai bien de la joie de ce que
res des Missions Orientales parol-
ler assez bien. Je suis bien aise a
vous aiez approuvé notre sentimen-
chant la *Crisis* de M. van Ercke-
la pouvoit publier sans attendre re-
ponse, n'étant pas possible qu'elle
bien reçue à Rome. Elle nous
solide, fort sage & fort judicieu-

Nous sommes surpris de ce que
ne nous mandez rien de l'Abé de
ponne; d'autres lettres de Rome de
date que la vôtre faisant mention
rivée de l'Abé de la Trimouille av-
tres Abés, du nombre desquels il a
Je suis tout à vous.

L E T T R E DCLXVIII.

*A M. VARET DE FONTENY, 31. Mai
sur la lettre à M. Perrault. 1693.*

PLus je loue, Monsieur, l'affection que vous avez pour notre ami, plus je suis surpris de la peine que vous témoignez avoir à lui rendre la lettre que je lui ai écrite. Car cette peine ne peut venir que de ce que vous appréhendez qu'il ne s'en fâche, & que cela ne lui cause un chagrin qui pourroit ruiner notre amitié. Or c'est à quoi je ne vois nulle apparence, & il me semble qu'on ne peut avoir de lui cette opinion sans

478 DCLXVIII. Lettre de M. Arnould
soit dit que nous soions tous dans la
disposition de ceux dont S. Augustin a
dit; *Veritatem amant luculentam, odium
redarguentem?*

Non, Monsieur, je ne le puis croire
& j'ai reconnu le contraire par diverses
experiences auxquelles j'espère un jour
ajouter celle-ci. Je me tenois fort hono-
ré de l'amitié qu'avoit pour moi feu M.
l'Evêque de Tournai. Cependant ce
Prelat ayant fait un livre sur la pénitence
où parmi de fort bonnes choses, il y en
avoit d'autres qui me faisoient de la
peine, j'en écrivis à un Chanoine de la
Cathedrale, parce qu'il étoit alors ab-
sent. Il lui montra ma lettre à son re-
tour: loin de s'en tenir offensé il m'en
écrivit une lettre fort honnête pour me
rendre raison de ce que j'avois trouvé à
redire dans son livre. N'en étant pas
content, je lui repliquai, & cela jusqu'à
plusieurs lettres de part & d'autre sans la
moindre ombre d'aigreur ou d'émotion,
ce Prelat m'ayant toujours témoigné qu'il
trouvoit très bon que je lui parlasse avec
liberté.

Il ne peut y avoir de liaison
étroite que
gens à
siva
Vau

res & immuables, je ne crus pas le
essayer en faisant une dissertation latine
ez longue & assez forte contre son
timent, que je lui envoiai.

Voiez
Tom. I.
des divers
Ecrits de
M. Ar-
nauld sur
la grace
générale.

Jamais ni lui ni ses amis ne se sont
oints de ce que je l'avois refuté dans
point qu'il croioit avoir très-bien éta-
. Cette Dissertation latine étant tom-
e entre les mains de M. Nicole qui
étoit fort prevalu de cette Thèse de M.
uygens, il avoua de bonne foi qu'il ne
ioit pas comment on pourroit répondre
x raisons que j'avois apportées contre
e opinion qui paroissoit d'ailleurs avoir
quelque chose d'éblouissant. Dans cette
nsée il donna cette Dissertation à lire à
om François Lami qu'il savoit être un
mes meilleurs amis. Ce bon Religieux
t si peu persuadé de mes raisons, qu'il

480 DCLXVIII. Lettre de M. Arnould
portai ce qu'avoit dit S. Augustin à
un saint moine nommé René, qui lui avoit
fait excuse de ce qu'il avoit pris la li-
diessé de lui envoyer des livres faits con-
tre lui. Vous m'avez fort obligé, dit ce
Pere, & vous n'avez fait en cela que ce
que devoit faire un très-sincere & très-chr-
ami. Loin de vous savoir mauvais gré à
m'avoir donné connoissance de ce qu'on a
écrit contre moi, je n'en sai pas même
mauvaise gré à celui qui l'a écrit. Que si
lui est échappé dans la chaleur de la compo-
sition quelques termes durs qui paroissent
m'être injurieux, je veux croire que ce n'a
pas été dans le dessein de m'offenser, mais
dans la nécessité de défendre son senti-
ment.

M. Vuillart se trouva dans la même
peine où vous êtes maintenant. Il ap-
prehenda de chagriner ce bon Religieux
s'il lui montrait ma lettre. - Mais comme
je l'assurai que non, il me crut, & la
lui fit voir. Et l'effet qu'elle fit sur
cet ami fut qu'il me temoigna avec des
transports de joie, combien il m'étoit o-
bligé de ce que j'avois pris si bonnement
les endroits de son Ecrit, dont l'on avoit
apprehendé que je ne me tinssse offensé.
Cependant ne croiant pas qu'il eût rai-
son dans sa réponse, je lui fis une repli-
que qui lui fut aussi envoyée, & où
j'usai

j'usai de la même liberté dont il avoit usé envers moi, sans que rien de tout cela produisît autre chose tant de son côté que du mien, qu'un redoublement d'affection & d'amitié. Pourquoi, Monsieur, ne pourrions-nous pas espérer que la lettre que j'ai écrite à notre Ami auroit le même succès, & que loin de nuire à notre amitié, elle la rendroit plus forte & plus chrétienne? Vous ne pouvez douter que la manière dont en ont usé ces autres personnes en de semblables circonstances ne soit tout à fait conforme à l'esprit de l'Evangile: c'est donc faire tort à notre ami, de ne le pas croire en état d'espérer de Dieu la même grace. Une occasion de cette nature bien ménagée auroit pû être pour lui & pour sa famille une source de bénédictions. Car rien n'en attire tant que l'humilité, & il n'y en a point qui soit plus agréable à Dieu qu'une humble reconnaissance de ses fautes. Vous direz, Monsieur, que je suppose avoir raison dans tout ce que j'ai repris, & que c'est de quoi peut-être ni lui ni beaucoup d'autres ne demeureroient pas d'accord: sans doute j'ai cru avoir raison, & si je ne l'avois pas cru, je ne l'aurois pas écrit.

Mais quelque jugement que d'autres en puissent faire, pour ce qui est du

je n'ai rien repris qui ne soit re
ble, est-ce lui faire plaisir que
rober la connoissance de ce qui
der à dissiper l'éblouissement qu
pu causer de fausses lueurs? Co
exemple, lorsqu'il s'est imaginé
toute raison, que *des voix luxu*
une *morale lubrique* sont des m
daleux, qui blessent la pudeur
sur cette fausse pensée il accus
versaire de s'être cru permis d'ir
race & Juvenal, qui ont declamé
les femmes d'une manière scand
en des termes dont la pudeur est
Il est vrai, Monsieur, que l'or
peut-être de votre part, qu'il
commencer par la reconciliation
ami commun pourroit les prier
à diner, en y joignant M. Racine
les conjureroit d'oublier de part

que l'on a trouvé à redire dans sa Préface; ce qui feroit le même effet que si on lui avoit donné ma lettre.

Je ne sai, Monsieur, si c'est là tout à fait votre vue; mais outre que le succès en est fort douloureux, il me semble que l'on y renverse l'ordre établi par J. C. qui est que celui qui a offensé son frere, doit le satisfaire pour se reconcilier avec lui. C'est donc ce que doivent faire ces deux Messieurs l'un envers l'autre, à l'égard des choses dont ils prétendent avoir droit d'exiger quelque satisfaction. Or ma lettre auroit pû beaucoup servir à faire connoître à celui à qui elle est écrite, s'il est vrai ou faux qu'il soit redevable envers son adversaire. C'est donc avant la reconciliation qu'il la lui faut faire lire, & non pas la différer jusqu'après, & d'autant plus qu'il y a moins d'apparence qu'elle puisse se faire en la maniere qu'on se le propose. Il n'est pas nécessaire de vous en dire les raisons. On les voit assez. Au reste il me semble qu'il n'y a rien dans ma lettre dont notre ami puisse être blessé. J'y parle un peu franchement, & je n'y mêle point de ces douceurs dont on a coutume d'assaisonner les verités peu agréables. Mais vous savez, Monsieur, mes manieres. Je ne sai point faire de compli-

montrant les très-chère, &
vous très-cordialement

LETTRE DE

A M. DE MAUCEL.
*renvoyé demain pour M.
de Parisiers & de
lui renvoyer à Paris; &
d'une guerre sanglante.*

La négociation pour la C
si traversée que S. A.
sûler le délai que lui ont de
ques-uns de ses Ministres
qu'on eût écrit en Espagne;
en renouvelant plus fortes
mais les promesses qu'il a fa
le d'écouter point à d'autres
M. de J. vous ai mandé

pas de l'état des choses. Mais je
e peu important, comme je vous
plusieurs fois, que les orphelins de
e soient informés des difficultés qui
ncontent, puisque cela ne pourroit
es decourager sans aucune utilité,
s'ils ne peuvent faire que ce qu'ils
, quelques obstacles qu'ils y ren-
ent.

sera une bonne piece que ce *Fac-*
de M. Barbay. Nous en paierons
tiers la copie. Ce seront des ma-
x pour le siecle suivant. Je ne son-
is à la lettre qui devoit être mon-
M. Desmarets *. Ce qui me re- * Le
en particulier me touche peu. J'au-^{Roi.}
rien plus de joie si les orphelins &
phelines étoient rétablis, & qu'on
btenu le retour à tant d'exilés qui *

10 Juin
1654.

A M. DU VAUCEL.
*cards des Jesuites ; l'affair
Orientales, des Chanoines de
des Filles de l'Enfance.*

Les précautions que vous
parler au jeune Abé &
teur, sont très bonnes.
que vous me manderez ce q
sé dans cette entrevûe par
dinaire. Les Procès ont fi
les enormes calomnies des P
bien que ce qu'on a écrit e
ces mêmes Satires, que je
prendre ce que l'on pour
pour ne les pas condamner
roit une illusion de dire
devant le Decret ils sont

res plus effrontés, que de laisser impunies des calomnies si atroces & si insensées.

J'ai lu avec bien de la joie les Ecrits de M. Q. tant imprimés que MSS. Je les trouve bien exacts & bien solides. Les Jesuites doivent être bien mortifiés de voir citer dans l'Imprimé la lettre de Sotelo comme une piece indubitable, & rien n'est plus convaincant que ce qui est dit contre le prétendu droit & patronat du Roi de Portugal. Il y a beaucoup de choses fort curieuses dans le Manuscript, qui est une suite de l'Imprimé. Mais le petit memoire présenté par ce même Missionnaire à la Congregation le mois de Fevrier dernier, si je ne me

488 DCLXXI. Lettre de M. Arnauld
 gard de ces Missions, à moins, dis-
 vous, que le Roi ne se déclarât for-
 ment contre les prétentions du Roi de
 Portugal, ce que vous supposiez que les
 Jesuites empêcheroient. Je juge de
 que vous êtes un peu trop timide, &
 que vous n'avez pas assez de confiance
 en Dieu, étant aussi persuadé que vous
 l'êtes de la justice de ce que l'on pou-
 rait faire devant le S. S. J'ajoute pour la
 fois que plus on temoigne à la Cour
 d'empressement pour terminer l'affaire
 générale, plus on doit insister à deman-
 der qu'on termine en même tems celle
 des Chanoines, des Filles, & des co-
 lés.

LETTRE DCLXXI.

17. Juin 1694. *MADAME DE FONTPERTUIS.*
Sur les marques de distinction que l'Académie
de Pomponne recevoit à Rome en con-
sideration de M. Arnauld son oncle.

NOUS reçumes hier des lettres de M.
 Valloni. Il y parle amplement de

• De jeune Abé * & de son Docteur †. Il
 Pompon- eu un long entretien avec ce dernier, &
 ne. † M. il en est très satisfait. Voici un article
 Ravechet qu'il est bon que vous montriez à votre
 ‡ M. de ami ‡, quoi qu'on lui ait peut-être écrit
 Pompon- ne.

même chose. „ Le jeune Abé a pu
déjà s'apercevoir de l'estime & de la
bonne odeur où est presentement ici le
nom de M. Arnauld. Dès le premier
Consistoire où il se trouva avec les
autres Abés François, le Cardinal d'A-
guire voulut qu'on le lui montrât, &
il temoigna à M. le Cardinal de Jan-
son, qu'il souhaitoit de le voir & de
lui parler dans la suite. Ils convin-
rent de se rencontrer le lendemain hors
la ville, & là le Cardinal d'Aguire
ayant pris à part M. l'Abé, s'entretint
avec lui près d'une demi-heure parlant
avec de grands éloges de M. Arnauld,
de qui il dit qu'il recevoit tous les
Ecrits à mesure qu'ils paroissent, par
une personne qui les lui présentoit de
sa part. Il avoit porté avec lui les
Provinciales à quatre colonnes témoi-
gnant les estimer infiniment.

Vous savez sans doute que ce Cardi-
nal est Espagnol, qu'il étoit Religieux de
l'Ordre de S. Benoît, Docteur & Profes-
seur en Théologie à Salamanque. Il étoit
en Espagne fort prévenu contre les pré-
tendus Jansenistes, ne sachant d'eux que
ce qu'il en avoit appris par les libelles des
Jesuites. Mais il s'est bien détrompé de-
puis qu'il est à Rome, & il n'y en a
guere maintenant dans le sacré Collège.

leurs précautions, comme si
ce qu'ils voudroient que l'
les Decrets de l'Inquisition.
peut parler plus franchement
dans la 9. Partie des Diffi
celui des 31. Propositions p
Alexandre VIII. & générale
ce qui regarde les prohibitions
jusques là que nos amis de
voient bien de la peine de ce
bliois cette Partie, ne doutant
le ne dût être censurée. Les
n'ont pas manqué de la défe
poursuivre la condamnation
que des Morales Pratiques;
ont rien gagné? Et à l'égard
rales, on me mande que l'on
gent de M. de Palafox Arc
Seville qui est à Rome, que
a reçu le 3. 4. & 5. Volume

l'une & à l'autre cour paroît entierement renversé.

Mais ne pourroit-on point au moins faire savoir au maitre en quelle estime il est à Rome, quand ce ne seroit que pour voir ce qu'il en diroit. Car dans le fond je n'ai pas grande inclination à ce retour depuis la bonne Compagnie qui m'est arrivée, dont je tire de très grands soulagemens. Mais ce qui me donneroit une grande joie, est si nous pouvions avoir une bonne paix, qui vous donneroit plus de facilité de nous venir voir encore, aussi bien qu'à quelques autres amis, qui témoignent en avoir le desir.

J'oubliois de vous dire qu'on m'explique dans cette même lettre, d'où peut être venu ce bruit ridicule du Cardina

492 DCLXXII. Lettre de M. Arnaud
nouvelle, dont on fait auteur M.
Cardinal d'Estrées, fait honneur à ce
Docteur, & si le Roi la sçait, elle es-
vroit bien faire impression dans son esprit
pour le faire rapeller d'une manière ho-
norable. Les nouvelles de Rome à l'eg-
gard de MM. de Louvain sont de jour
en jour plus avantageuses. Vous

• Du
jeune M. nous dites rien du cher enfant. • Etes-
de Fontpertuis sur l'Océan ou sur la Méditerranée? Je
peris
qui pensais tout à vous.

perir
dans la
Méditer-
ranée
lorsque
plusieurs
Vaisseaux
se brise-
rent con-
tre des
rochers
dans le
détroit.

LET TRE DCLXXII.

A M. DU VAUCEL. Sur le sçavoir
& les occupations de M. l'Abé de Pam-
ponne à Rome; les livres qu'on pourroit
lui faire lire; & un écrit qu'il étoit bon
de faire voir au P. Serry.

18. Juin
1694.

C'EST que vous nous mandez du jeune
Abé & de son Docteur me donne
bien de la joie. Je suis bien aise que le
dernier vous soit venu voir, & que son
entretien vous ait fait juger que c'est une
personne fort sage & fort avisée. Je ne
le connois que par ce que m'en a dit Ma-
dame de Fontpertuis, qui l'a introduit chez
son ami, & par les lettres qu'il m'a écri-
tes, où il me rend compte des études
qu'il a fait faire à son élève, dont j'ai été
fort

fort satisfait. Il peut y avoir quelque chose de trop humain dans le desir qu'a le jeune Abé de s'instruire de l'état de la Cour de Rome & de son gouvernement ecclesiastique & civil. Mais la chose en soi est bonne, & son *adjutor studiorum* lui pourra faire tirer des avantages considérables de cette instruction. La 9. Partie des Difficultés pourra aussi lui être utile.

Après tout j'approuve fort ce que je dis à M. Ravechet, qu'il vaut mieux qu'il s'applique à étudier des choses qui lui agréent, quoiqu'elles lui soient moins utiles, que de le presser d'en étudier de plus importantes qui ne lui agréeroient pas, ce qui le pourroit degouter des études & le jeter dans la faineantise, d'où il n'y a qu'un pas jusqu'au plus grands dereglemens. M. Ravechet m'avoit écrit aussi que sa pensée étoit de lui faire apprendre le droit canonique, sous quelque habile Canoniste s'il s'en trouvoit à Rome.

Vous avez raison de vous rejouir avec moi du nouveau Compagnon de ma solitude. Car c'est assurément un homme rare pour bien des qualités, qui me font trouver un grand avantage dans le présent que Dieu m'a fait. Ce qui diminue ma joie est la pitié que j'ai d'un monastere de

M. Des
Essais.

religieuses qu'il co

ou 12. ans avec un

• Le d'où les Rouliers *
Jesuites. le faire sortir par le p

plus violent & le plu

bon de donner au D

Abé les cinq Procès

croi qu'ils ne les ont

les derniers. Et il

envoier d'autres.

† Le P. vous ai écrit toucha
Serry. mais le regardant com

le plus judicieux Th

sentement dans son

Tom. 2. petit Ecrit sur ce que

des 6- par l'amour naturel d

crits de dans toutes les cré

M. Ar- que je vous enverrai

nauld sur cependant je voudro

la grace sât, & qu'après avoi

générale me voulut bien me dire,

Sec. pag. me moi ces passages

289. l'amour naturel de Di

de l'Ange. Je suis t

L E T T R E D C L X X I I I .

*A M. DU VAUCEL. Sur la signa-^{10. Juin}
ture du Formulaire que le suffragant de^{1694.}
Treves vouloit introduire dans ce Diocèse.
Une Requête pour la condamnation des
Placards; la pitié de l'Evêque de la Ro-
schelle; & le Monastere de Juvigny.*

CE que l'on mande par ce courier du
suffragant de Treves est une des plus
méchantes affaires, dont le diable se soit
pû aviser pour troubler les Eglises d'Alle-
magne, comme il a fait celles de France
& des Pais-bas. Mais nous ne doutons
point que tout ce qui peut arrêter cette
pernicieuse entreprise ne vous soit venu

496 DCLXXIII. *Lettre de M. Arnauld*
ser qu'il y a des Jansenistes, qu'on
de quoi prouver qu'il y a des gens
soutiennent quelqueune des 5. pro
positions dans leur sens propre & naturel
donc à quoi il le faut obliger avant
de lui répondre sur la demande qu'il
Il faut qu'il envoie à Rome des infor
mations faites en bonne forme par lesq
il paroisse que tel & tel tiennent
qu'une de ces propositions. Et c'est
qu'il est bien assuré qu'il ne sauroit

3. Ce qu'il dit des prétendus
dans l'administration du sacrement
nitence est aussi mal fondé. Mais
comme cela n'a nul rapport au for
c'est une impertinence de l'alléguer
en demandant l'introduction.

Cela seul suffit étant bien exposé
le faire renvoyer hors de cour & de
cès. Mais on vous enverra beaucoup
faits particuliers, qui pourront ap
considérations générales. C'est de
s'est chargé celui qui a servi de pr
à cette tempête, sans qu'il en ait don
cune occasion.

La Requête pour la condamnation
Placards est fort bien faite. Il seroit
étrange qu'on ne pût obtenir une dé
juste. Nous n'avons eu qu'une dem
de ce que vous nous mandez des
Cardinaux qui étoient si malades.

aurons entiere que quand nous fau-
qu'ils sont hors de danger. Il est
que vous sachiez que le Breviaire
ain a été traduit en allemand & im-
é par l'ordre de l'Empereur à la sol-
tion de l'Imperatrice. Que diront à
MM. les Romains? Condamneront-
traduction de ce Breviaire, comme
V. condamna par une Bulle toutes les
ctions en langue vulgaire & l'Office
sainte Vierge? ce qui fut cause qu'on
en 1650. ou 51. entre les livres de-
us les Heures de P. R. N'est-il pas
raisonnable & plus honorable au S.
de dire, que ce que l'on s'est pû ima-
être dangereux du tems de Pie V.
est plus en ce tems-ci, & est au con-
très-avantageux aux Catholiques
entretenir leur pieté & leur donner
de louer Dieu, *non solum spiritus,*
& mente, comme dit S. Paul? Et
ce qui doit vous faire remarquer en
nt l'ignorance ou l'emportement du
gant de Treves, qui a fait un crime
des Essars de ce qu'il laissoit lire
Religieuses de Juvigny l'Ecriture
e, quoiqu'il y ait près de cent ans que
arius savant Jesuite ait témoigné dans
ivre public que cette defense de lire
riture en langue vulgaire ne s'obser-
plus en Allemagne, & que les Evê-
ques

pas dû s'attendre qu'il le r
qu'il en soit, c'est en Diet
rer, & ne s'abatre pas dan
juste, quelques obstacles e
de la part des hommes.
qui sont amis des Jesuites,
pas néanmoins d'être capal
raison.

Madame de Fontpertuis
une lettre que je reçus il y
d'un Abé de la Freziliere,
nant Evêque de la Rochelle
noit il y a fort longtems, &
de tout le monde comme
d'une pieté consommée, qu
fort bon ami du P. de la C
est tellement de ses amies,
toutes ses petites affaires

rière des choses très-raisonnables qu'il lui semandoit. Il avoit une Abbaïe de 6. ou 7. mille livres de rente. Il a cru ne pouvoir pas garder étant Evêque, & le Roi qui l'estime infiniment lui a permis de la donner à qui il voudroit. Cela fait voir que le Roi peut être touché des exemples de piété, & qu'il ne seroit pas insensible à ce qu'un Evêque lui pourroit dire des Chanoines de Pamiers & des Filles de l'Enfance, s'il s'en trouvoit quelqu'un qui eût le courage de lui en parler. Il est vrai que jusques ici toutes les bouches ont été *cadenassées*; mais Dieu ne peut-il en ouvrir quelqu'une?

J'ai obligé M. Des Essars de vous marquer ce qu'il a fait à Juvigny pendant onze ans qu'il a eu la conduite de cette maison, afin que vous sachiez quelle est la regularité & la sainteté de ce Monastere, que ce Suffragant de Treves a entrepris de rainer par l'instigation des Jesuites. En relisant la lettre de Madame de Fontpertuis j'y ai trouvé deux choses qu'il est bon que vous sachiez. La 1. que le nouvel Evêque lui a dit: *Que MM. les Prelats murmuroient contre lui, & s'en plaignoient hautement, en disant que ce n'étoit pas à lui à les reformer tous.* C'est après avoir dit qu'il n'a pas cru pouvoir en conscience retenir son Abbaïe avec son Evê-

500 DCLXXIV. Lettre de M. Arnaud Evêché. La 2. Que le P. de la Chaise s'étoit plaint à lui, *Qu'on lui envoioit de tous cotés des memoires si étranges, que s'ils étoient vrais presque tous les Evêques meritoient....* Il paroît cependant que ce R. P. ne se met pas en peine de s'informer s'ils sont vrais ou non; mais qu'il n'en est pas de même quand un valet, un fripon lui vient dire que les plus pieux Ecclesiastiques d'un Diocèse, comme le Curé d'Halluin, son Vicaire & M. de Croi, sont Jansenistes: le Roi en est aussi-tôt averti, & on les fait mettre à la Bastille, où ils demeurent six mois sans entendre la messe, & sans qu'on leur fasse savoir de quoi ils sont accusés. Je ne croi pas qu'on soit informé à Rome d'une si barbare conduite. Et il seroit bon dans les occasions de la faire savoir.

LETTRE DCLXXIV.

Juln 1674. A MADAME DE FONTPERTUIS.
*Sur ce qu'elle lui avoit mandé de M.
 l'Evêque de la Rochelle.*

Rien n'est plus édifiant que ce que vous nous mandez du nouvel Evêque * que vous devez connoître bien particulièrement, puisqu'il vous a rendu compte de ce qu'il a fait pour le retablissement d'un

cer-

* M. de la Fresliere Evêque de la Rochelle.

certain seminaire *. Mais n'est-il point à craindre qu'étant si bon ami du Reverend Pere, il ne se laisse prévenir par les mauvaises impressions qu'il lui pourroit donner contre les prétendus Jansenistes? Je m'imagine que vous aurez pris les devants, & que vous l'aurez fourni d'Antidote contre les médisances qui le pourroient empoisonner.

Je vous dirai une chose à cette occasion. Que n'a-t-on point dit contre la version du Breviaire en François? Cependant nous venons d'apprendre que le Breviaire Romain a été traduit en Allemand & imprimé à Vienne à la sollicitation de l'Imperatrice. C'est ce qu'il est bon que vous sachiez savoir au nouvel Evêque. Mais comme il a la liberté de donner à qui il voudra l'Abbaïe qu'il ne veut point retenir, je vous dirai la pensée qui m'est venue sur cela. C'est que son diocèse étant plein de Huguenots bien ou mal convertis, il ne pourroit mieux faire que de la donner à M. Bruzeau de S. Gervais, parce que s'associant M. Pilon son bon ami, ils pourroient tous deux ensemble travailler utilement à l'affermissement de ces Proselytes, si ce n'est qu'il aimât mieux la donner à M. Des Mahis, ci-devant Ministre d'Orleans, qui s'est

302 DCLXXIV. Lettre de M. Arnauld
converti avant la revocation de l'édit de
Nantes d'une maniere très édifiante.

J'oubliois à vous faire une remarque
sur ce que le Reverend Pere a dit au nou-
vel Evêque, qu'on lui envoioit de tous
côtés des memoires si étranges, que s'ils
étoient vrais, presque tous les Evêques
meriteroient.... Il paroît par là qu'il ne se
met pas en peine de s'informer si ces me-
moires sont vrais ou non; au lieu que si
un valet, si un fripon, tel qu'est un Le
Clerc, lui vient dire que de très bons prê-
tres sont Jansenistes, sans s'informer de rien,
il en donne avis au Roi, & les fait emprisonner ou exiler par des lettres de cachet.
Je ne sai donc avec quelle sincerité vous
avez pû dire à ce bon Evêque, que si ce
Pere connoissoit autant qu'il le connoît,
de certaines personnes, il les honoreroit
comme elles le meritent. Est-ce qu'il se-
roit d'un autre sentiment que le P. Rapin
qui a déchiré outrageusement par une let-
tre imprimée au Cardinal Cibo le feu E-
vêque de Pamiers, reconnu par tout le mon-
de pour un des plus saints Evêques de
France? Que s'il paroît favorable à ce nou-
vel Evêque, c'est qu'il fait d'une part
qu'il est fort estimé du Roi, & que de
l'autre il n'a rien fait jusqu'ici qui pût
deplaire à la Compagnie. C'est par cette
raison qu'il ne dit rien contre ce qui se
passe

Docteur de Sorbonne. 503
passe dans l'Evêché d'Orleans, parce
qu'il fait que ce Prelat est fort aimé
du Roi.

L E T T R E

*De M. BOILEAU DESPREAUX, Cette let-
à M. ARNAULD Docteur de Sor- tre est du
bonne, pour le remercier de ce qu'il avoit mois de
fait son Apologie dans la lettre à M. Juin
Perrault. 1694.*

JE ne saurois assés vous remercier, Mon-
sieur, de la bonté que vous avez eue,
de vouloir bien me permettre qu'on me
montrât la lettre que vous avez écrite à
M. Perrault sur ma dernière Satire. Je

converci

Nante

J'o

sur

vel

cô

é

m

m

m

un

C

m

il

l

J

a

P

d

c

n

q

m

m

m

m

à M. Arnauld.

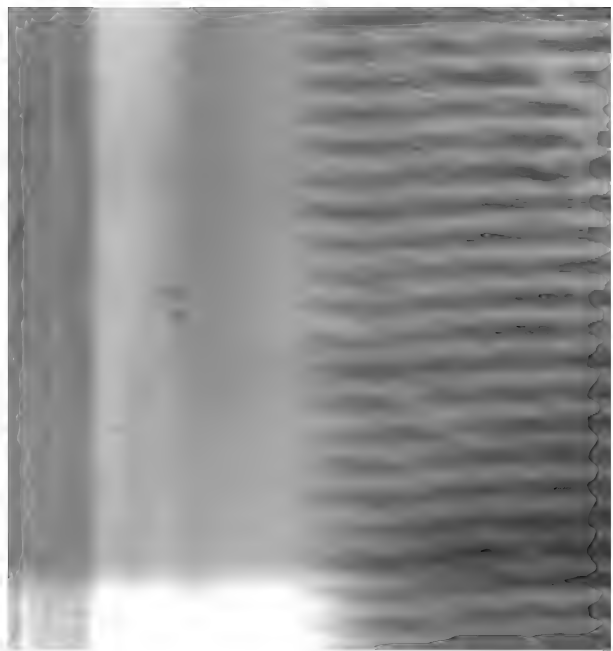
505

ars comme le plus parfait ouvrage
dit en notre langue ; nous en venons
ues fois à des paroles assez aigres ; à
neanmoins, tout se tourne en plai-
ie, *ridendo dicere verum quid vetat ?*
uand je les vois trop fâchés, je me
sur les louanges du Pere la Chaise, à
ai en effet tout recemment une sort
le obligation, puisque c'est en partie
bons offices que je dois la Chanoinie
S. Chapelle de Paris, que j'ai ob-
de S. Majesté pour mon Frere le
n de Sens. Mais, Monsieur, pour
ir à votre lettre, je ne sai pas pour-
les amis de M. Perrault refusent de
montrer ; jamais ouvrage ne fut plus
e à lui ouvrir les yeux, & à lui in-
l'esprit de paix & d'humilité dont
esoin. Une preuve de ce que je dis,

y a des Jesuites qui me font l'honneur de m'estimer, & que j'estime aussi beaucoup, ils me viennent voir dans ma solitude d'Auteuil, & ils y sejourneront même quelques fois, je les reçois du mieux que je puis : mais la premiere convention que je fais avec eux, c'est qu'il me sera permis dans nos entretiens de vous louer à outrance : j'abuse souvent de cette permission, & l'Echo des murailles de mon Jardin, a retenti plus d'une fois de nos contestations sur votre sujet. La verité est pourtant qu'ils tombent sans peine d'accord, de la grandeur de votre genie, & de l'étendue de vos connoissances, mais je leur soutiens moi, que ce sont là vos moindres qualités, & que ce qu'il y a de plus estimable en vous, c'est cette droiture de votre ame, la candeur de votre esprit, & la pureté de vos intentions. C'est alors que se font les grands cris, car je ne demords point sur cet article, non plus que sur celui des lettres au Provincial (a) que je leur vante tou-

(a) Dans l'édition des œuvres de M. Boileau de 1717. on trouve cette lettre, mais avec quelques mots changés ou ajoutés, & qui ne se trouvent pas dans la lettre originale que l'on conserve. Dans cet endroit, p. e. après ces paroles *des lettres au Provincial*, on trouve ajouté dans l'imprimé, *sans examiner qui des deux partis au fond a droit ou tort.* Sur quoi l'Editeur fait cette remarque :

toujours comme le plus parfait-ouvrage qui soit en notre langue; nous en venons quelques fois à des paroles assez aigres; à la fin néanmoins, tout se tourne en plaisanterie, *ridendo dicere verum quid vetat?* ou quand je les vois trop fâchés, je me jette sur les louanges du Pere la Chaise, à qui j'ai en effet tout récemment une fort grande obligation, puisque c'est en partie à ses bons offices que je dois la Chanoinie de la S. Chapelle de Paris, que j'ai obtenue de S. Majesté pour mon Frere le Doien de Sens. Mais, Monsieur, pour revenir à votre lettre, je ne sai pas pourquoi les amis de M. Perrault refusent de la lui montrer; jamais ouvrage ne fut plus propre à lui ouvrir les yeux, & à lui inspirer l'esprit de paix & d'humilité dont



à M. Arnauld.

507

irez rien que de juste & de raison-
Je ne mets qu'une condition au
té qui se fera , mais c'est *conditio*
quâ non. Cette condition est que votre
verra le jour , & qu'on ne me pri-
point en la supprimant du plus grand
neur que j'aie reçu en ma vie. Ob-
z cela de vous & de lui , & je lui
ne sur tout le reste carte blanche. Car
ce qui regarde l'estime qu'il veut que
sse de ses Ecrits , mes hôtes d'Au-
m'indiqueront peut-être quelque
ur grave qui me fournira des moiens
dire de bouche , sans blesser la vérité ,
j'estime ce que je n'estime point. Et
 , Monsieur , que vous examiniez
s même ce que je puis faire là dessus ,
i une liste des principaux ouvrages
en veut que j'admire , je suis fort

que vous nous y faites, à l'un & à l'autre, je lui ai envoyé dire qu'il ne tiendrait qu'à lui, que nous ne fussions bons amis, que s'il vouloit demeurer en paix sur mon sujet, je m'engageois à ne plus rien écrire dont il pût se choquer; & lui ai même fait entendre, que je le laisserois tout à son aise, faire, s'il vouloit, un monde renversé du Parnasse, en y plaçant les Chapelains & les Cotins, au dessus des Homeres & des Virgiles, ce sont les paroles que M. Racine & M. l'Abé Tallemant lui ont portées de ma part. Il n'a point voulu entendre à cet accord, & a exigé de moi avant toutes choses, une estime & une admiration pour ses ouvrages, que franchement je ne saurois lui promettre sans trahir la raison & ma conscience. Ainsi nous voila plus brouillés que jamais, au grand contentement des Rieurs, qui étoient déjà fort affligés du bruit qui couroit de notre reconciliation. Je ne doute point que cela ne vous fasse beaucoup de peine, mais pour vous montrer que ce n'est pas de moi que la rupture est venue, c'est qu'en quelques lieux que vous soiez, je vous declare, Monsieur, que vous n'avez qu'à me mander ce que vous souhaitez que je fasse pour parvenir à un accord, & que je l'exécuterai ponctuellement, sachant bien que vous ne me
pré-

à M. Arnauld.

507

prescrirez rien que de juste & de raisonnable. Je ne mets qu'une condition au Traité qui se fera, mais c'est *conditio sine quâ non*. Cette condition est que votre lettre verra le jour, & qu'on ne me privera point en la supprimant du plus grand honneur que j'aie reçu en ma vie. Obtenez cela de vous & de lui, & je lui donne sur tout le reste carte blanche. Car pour ce qui regarde l'estime qu'il veut que je fasse de ses Ecrits, mes hôtes d'Auteuil m'indiqueront peut-être quelque auteur grave qui me fournira des moïens pour dire de bouche, sans blesser la verité, que j'estime ce que je n'estime point. Et afin, Monsieur, que vous examiniez vous même ce que je puis faire là dessus, voici une liste des principaux ouvrages qu'on veut que j'admire, je suis fort trompé si vous en avez jamais lu aucun.

Le Conte de Peau d'Asne & l'Histoire de la femme au Nés de Boudin, mis en vers par M. Perrault de l'Académie Française.

La Metamorphose d'Ovide en vers par l'Amant Godenot.

Le Labyrinthe de Persius mis en vers d'Amour & de galanterie par des fables d'Esop.

Elegie à Iris.

La Procession de Ste. Anne.

Y :

Paralleles des Anciens & des Modernes
où l'on voit la Poësie portée en son plus haut
point de perfection dans les Opera de
Quinault.

Saint Paulin, Poëme Heroique.

Reflexions sur Pindare, où l'on ensei-
l'art de ne point entendre ce grand Poë

Je ris, Monsieur, en vous écrivant
cette liste, & je croi que vous aurez
la peine à vous empêcher aussi de rire en
lisant, cependant je vous prie de croire
que l'offre que je vous fais, est très-utile
& que je tiendrai exactement
parole. Mais soit que l'accommodement
se fasse ou non, je vous repons, puisque
vous prenez si grand intérêt à la memoire
de feu M. Perrault le Medecin, que
la premiere édition qui paroitra de son
livre, il y aura dans la Préface un article
exprès en faveur de ce Medecin, qui se-
rement n'a pas fait la façade du Louvre,
ni l'Observatoire, ni l'Arc de Triomphe
comme on le prouvera dans peu démon-
strativement, mais qui au fond étoit
homme de beaucoup de merite, grand
Philosophe, & ce que j'estime encore plus
que tout cela, qui avoit l'honneur d'être
votre ami. Je doute même, quelque mal
que je fasse du contraire, qu'il m'arrivera
jamais de prendre de nouveau la plume
po

pour écrire contre M. Perrault l'Academicien, puisque je n'en ai plus aucun besoin. En effet pour ce qui est de ses Ecrits contre les Anciens, beaucoup de mes amis sont persuadés, que je n'ai déjà que trop employé de papier dans mes réflexions sur Longin, à refuter des ouvrages si pleins d'ignorance & si indignes d'être refutés. Et pour ce qui regarde ses critiques sur mes mœurs & sur mes ouvrages, le seul bruit, ajoutent-ils, qui a couru que vous aviez pris mon parti contre lui, est suffisant pour me mettre à couvert de ses invectives. J'avoue qu'ils ont raison, la vérité est pourtant que pour rendre ma gloire complete il faudroit que votre lettre fut publiée. Que ne ferois-je point

L E T T R E DCLXXV.

10. Juill. 1674. A M. DODART. Sur la lettre à M. Perrault.

J E suis bien obligé, Monsieur, à votre ami qui veut bien se donner la peine d'ajouter à mes Elemens de Géometrie ce qui y manque, qui est la Stereometrie. Mais j'ai un avis à lui donner sur cela, qui est que la seconde édition de ces Elemens qui a été faite à Paris, est pleine d'une infinité de fautes, & qu'il faudroit qu'il eût celle qui a été faite en Hollande par une personne que je ne connois point. S'il ne la peut trouver à Paris je tâcherai de vous l'envoyer. Il y a cependant dans cette édition de Hollande quelques fautes qui y sont restées; mais un habile homme les corrigera aisément, pourvu qu'il y fasse attention. Je ne sai ce que votre ami entend par ces mots *proposer une revision du second livre qui est des Proportions*. Cela a-t-il rapport à ce que vous m'avez mandé autrefois, qu'une personne estimoit plus la maniere dont on avoit parlé des raisons & des proportions dans la premiere édition que ce qu'on en dit dans la seconde? Mais c'est de quoi je ne fais rien venir. En ouvrant le livre de

de Paris page 29. ligne 11. J'y ai trouvé deux fautes. La premiere *precisement*. Mais il y aura : il faut, *precisement tant de fois, mais il y aura*. La seconde lig. 16. *de la composition*, lisez *de la comparaison*. Cette derniere faute est demeurée dans l'impression d'Hollande.

A l'égard du second point de votre lettre qui est le plus important, je vous supplie de voir la lettre que j'ai écrite à M. de Fonteny pour m'épargner la peine de vous répéter les mêmes choses. J'y ai montré, ce me semble, que c'est avoir bien mauvaise opinion de M. Perrault de supposer qu'il s'offenseroit de la lettre que je lui ai écrite, que je n'ai faite cependant que dans la vue de lui représenter charitablement ce que j'ai cru & croi encore

cation de reparer ce qu'il avo
tant à l'égard de la Medecin
chitecture. Cette lettre est
me je croi, entre les mains d
lart, qui vous la pourra faire
Monsieur, ma conscience n
point d'avoir été partial en
ni d'avoir omis ce qui pouvo
à la reconciliation des deux

Je demeure d'accord avec
peuvent avoir tous deux tort
tes choses ; & c'est ce qui a
toujours dans les contestation
ne puis convenir que ce soit M
qui ait le plus de tort. V
fait paroître le contraire, pou
en corrige deux endroits. J
ce que vous dites avoir été
cause de leur querelle, car vo
que M. Despreaux n'a pû

source, si on y avoit ajouté quelque foi. M. Despreaux l'a fait assez entendre dans la page 138. de ses Reflexions, quand il dit qu'il lui étoit revenu de tous côtés, que M. Perrault le Medecin se déchainoit à toute outrance contre lui, ne l'accusant pas simplement d'avoir écrit contre des auteurs (voilà ce qui regardoit M. Chapelain) mais d'avoir glissé dans ses ouvrages des choses dangereuses & qui regardoient l'Etat.... Quoique mes Satires, ajoute-t-il, fussent toutes pleines des louanges du Roi, & que ces louanges mêmes en fissent le plus bel ornement. Je sus dès ce tems là, que ce qu'il marque par là est que M. Perrault avoit dit, que ce vers d'une des Satires :

Despreaux a eu en vue dans son portrait de la coquette deux Dames de la Cour que vous me nommez, ne me paroît point moins contraire aux regles du Christianisme. Car à moins qu'il ne l'eût dit lui-même (à quoi il n'y a pas d'apparence) on ne peut se l'imaginer que sur un soupçon. Or est-il permis sur un soupçon de dire une chose beaucoup plus outrageuse encore à ces Dames qu'au Poëte, puisqu'il se seroit fait entendre au monde que son portrait leur ressembloit, ce qui seroit pour elles la dernière infamie. Je n'en dis point davantage, je vous prie, Monsieur, d'en faire reflexion devant Dieu.

Ce que je conclus, Monsieur, de ce premier fait, c'est que si la chose est comme je viens de marquer, ce n'est point M. Despreaux que est l'agresseur, puis que c'est lui qui a été le premier très gravement offensé. Ce n'est point aussi lui qui a renouvelé la querelle. Il y avoit plus de 15. ou 16. ans qu'on n'en parloit plus, lorsque M. Perrault a publié ses Dialogues, où il entreprend de préférer les Modernes aux Anciens, & où il traite fort mal ces derniers, comme vous le reconnoissez vous même, & à quoi vous avouez qu'il est blâmable. Mais cela ne l'obligeoit point à prendre la défense de tous les Poëtes dont M. Despreaux

preaux avoit méprisé les ouvrages. Car n'y avoit-il point de meilleurs Auteurs nouveaux à opposer aux anciens que les Chapelains, les Cottins & autres Poètes semblables ? Vous reconnoissez néanmoins que M. Despreaux ne s'en est pas beaucoup mis en peine ; mais que ce sont des amis passionnés qui l'ont excité à écrire ; & il l'a fait, dites vous, avec l'avantage que lui donne le triste talent qu'il a de désoler ceux qu'il entreprend.

La première chose qui a paru de M. Despreaux depuis les entretiens de M. Perrault, est son Ode sur la prise de Namur. Que s'il y a désolé M. Perrault, ce n'est que par la vérité, selon vous même. Car il ne l'entreprend dans sa Préface que sur son mauvais goût à l'égard des anciens ; & ce qu'il en a dit de plus fort, est que voulant faire honneur à notre siècle, il l'a en quelque sorte difsamé, en faisant voir qu'il s'y trouve des hommes capables d'écrire des choses si peu pensées. Or dites moi je vous prie, Monsieur, si cela est fort différent de ce que vous dites du même M. Perrault, qu'il a insulté aux opinions communes appuyées sur le goût universel qui est une marque de vérité.

Il s'ensuit de là, que ce que vous faites regarder comme le plus grand tort qu'a

516 DCLXXV. Lettre de M. Arnauld
eu M. Despreaux, qui est d'avoir flétri
toute une famille de fort honnêtes gens,
est fort mal fondé. Car s'il n'a repris
dans cette famille que ce qui est repre-
hensible, il ne l'a pas flétrie. Or voici
ce qu'il en dit dans la page 139. de ses
Reflexions. „ C'est, dit-il, du Mede-
„ cin, de l'Academicien & d'un autre
„ frere qu'ils avoient, grand ennemi
„ comme eux de Platon, d'Euripide,
„ & de tous les bons Auteurs que j'ai
„ voulu parler, quand j'ai dit, qu'il y
„ avoit de la bizarrerie d'esprit dans leur
„ famille, que je reconnois d'ailleurs
„ pour une famille pleine d'honnêtes
„ gens. ” N'est-ce par là un correctif
de votre mot, & n'est-ce pas restreindre
ce qu'il reprend dans cette famille au mau-
vais jugement qu'ils faisoient des An-
ciens, ce que vous reconnoissez vous mê-
me être tout à fait déraisonnable, parce
que c'est combattre le gout universel qui
est une marque de verité.

Que si pour juger qui a le plus de tort
des deux disputans, on compare comme
on le doit les injures personnelles, que
chacun a dites à son adverfaire, il me se-
roit aisé, Monsieur, de vous faire voir
que ce qu'a dit M. Perrault contre M.
Despreaux, est incomparablement plus aigre
&

& plus mal fondé que tout ce que M. Despreaux a pu dire contre lui.

Je n'ai point encore parlé du principal de votre lettre, qui est qu'il y va de mon honneur, qu'on ne voie point celle que j'ai écrite à M. Perrault. C'est de quoi, Monsieur, je ne saurois demeurer d'accord.

Car qu'il me convienne ou non de juger des ouvrages de deux Poëtes, ce n'est pas de quoi il s'agit. La Préface de l'Apologie des femmes qui est le sujet de ma lettre, n'est point une piece de Poësie, & quand c'en seroit une, je n'en aurois pas moins de droit comme Théologien, & même comme chrétien, de représenter à l'Auteur qu'il a eu très grand tort de blâmer ce qui est dans la X. Satire contre les Opera & contre les Romms, & de reprocher à M. Despreaux de s'être cru permis, à l'exemple d'Horace & de Juvenal, de parler contre le mariage d'une manière scandaleuse, & en des termes qui blessent la pudeur, ce qui est une outrageuse calomnie. Enfin je ne vois rien dans ma lettre qui soit indigne de moi, & sur quoi on me puisse faire des affaires, si ce n'est fort mal à propos. Je vous prie bien néanmoins m'en rapporter au jugement du Prelat * votre ami. Je vous prie donc de retirer ma lettre des mains de

520 DCLXXVI. Lettre de M. Arnould
tien, après qu'on a pu voir d'une part
qu'il y a plus de solide devotion dans
les païs Catholiques, où chacun croit
avoir la liberté de s'en nourrir, & qu'il
est certain de l'autre que les Ministres
Protestans n'ont point de sujet plus plau-
sible de decrier l'Eglise Romaine, & d'af-
fermir le petit peuple dans leur secte, que
l'occasion qu'on leur donne de dire com-
me ils font sans cesse, que nous mettons
entre les livres defendus la Sainte Bible,
quand elle est en une langue que le peuple
entend.

Est-ce aimer l'Eglise que de ne vou-
loir faire aucune attention à des raisons si
importantes ? On a bien fait de remar-
quer la malice affectée du P. Harney,
qui m'a pris à partie en mettant mon
nom dans le titre de son libelle, quel-
que je ne me sois pas nommé dans le livre
contre M. Mallet, qu'il a prétendu ré-
futer. Mais je serois bien fâché qu'on
ne m'eût défendu que par là, ou qu'on
eût mis en cela le principal de ma défen-
se. Car je prétends qu'il n'y a rien qui
de bon dans ma Réponse à cet injurieux
& impertinent Ecrivain, dont le P. Har-
ney fait l'éloge ; ce qui seul le devoit
faire condamner par son Ordre. Car y
doit-on souffrir un Provincial qui a si
peu de zèle pour la sainte doctrine
qui

qui s'y enseigne, que de louer un homme qui en a parlé aussi indignement qu'a fait M. Mallet, jusqu'à faire un crime aux Traducteurs de Mons d'avoir trouvé la grace efficace dans les Epitres de S. Paul?

Vous ne nous mandez point si on fait quelque chose depuis votre dernière pour empêcher le dessein pernicieux qu'a le Suffragant des Treves de troubler ce Diocèse par l'introduction du formulaire, sous le prétexte calomnieux qu'il y a des Jansenistes dans les Abaies d'Orval & de Juvigny. Ce seroit un grand mal si on lui accordoit ce qu'il demande. Car on auroit beau y mettre des limitations comme on a fait dans le Bref aux Evêques

524 DCLXXVII. Lettre de M. Arnanid
si évidens, qu'on ne peut en conscience
ne les pas condamner, quoiqu'on ne doi-
ve pas laisser d'avoir de la charité pour
ceux qui en sont coupables. Lors, par
exemple, qu'il saura qu'un Curé mène
une vie scandaleuse, fera-t-il scrupule de
le condamner, parce qu'il ne faut con-
damner personne? Or il y a des maux
de l'Eglise, dont un bon Evêque ne doit
pas être moins touché que de ces desor-
dres grossiers. C'en est un sans doute
que le renversement d'une Congregation
de 200. Vierges consacrées à Dieu, qui
faisoient des biens infinis en divers Dio-
ceses. Cela doit-il être indifférent à un
Evêque qui aime l'Eglise? Et ne doit-il
point s'informer de la cause d'une perse-
cution si injuste, si elles n'ont point don-
né de legitime sujet à un si rude traite-
ment? Rien ne lui seroit plus facile que
d'en savoir la verité. Il n'auroit qu'à li-
re deux forts petits livres.

Comme vous dites qu'il est fort ami
de MM. des Missions étrangères, peut-il
ignorer qui sont ceux qui ont le plus re-
tardé le fruit de ces Missions, & qui
ont suscité plus de traverses aux Vicaires
Apostoliques? Il le pourroit apprendre,
s'il ne le fait pas, du 23. & 24. chapitre
du 3. volume de la Morale Pratique.
Quoiqu'il en soit j'ai une très-grande esti-
me

Docteur de Sorbonne. 525

me de ce bon Prélat, & j'espere qu'il tirera de grands avantages du voisinage de M. l'Evêque de Luçon, & du Doien de son Chapitre de la Rochelle *, qui est un excellent homme. Je ne sai s'il a vu ses deux conferences, l'une sur le sacrifice, & l'autre sur l'office divin, qui sont deux pieces admirables. Je voudrois aussi qu'il eût le *Pastor bonus*, & le *Theologus Christianus* d'un licentié en Théologie de Louvain, nommé M. Opstraet.

J'ai offert aujourd'hui le sacrifice pour le pauvre ami † dont vous nous avez appris la mort. Je vous supplie de dire à M. le Noir, qu'il m'obligera de vous faire mettre entre les mains la lettre que j'avois écrite à M. Perrault, qui est pré-

* M. de la Brosse.

† M. du Bois de l'Hôtel de Guise.

J jamais douté que vous n'eussiez
moi une très-grande & très-tendre
affection, & je vous proteste au
nom de Dieu que j'en ai une pareille pour vous. Mais
je ne puis m'empêcher de parler
librement à mes amis, je vous ai
pu entendre que je ne pouvois ap
porter de raisons que vous aviez eue de
me rendre ma lettre, sur les assurances
que vous donnois de ne la point fa
ire à d'autres. Si vous l'aviez rendu
à moi après que vous l'avez reçue, ou
à moi après la lettre que je vous av
ais écrite, on n'en auroit point parlé ;
on n'auroit pas eu le sujet que
vous m'avez de se plaindre, qu'on
m'a écrit la lettre que je lui ai écrite qu'il
ne la rendrait point. Mais pour la lettre en soi, je
sais qu'elle ne lui eût causé d'abor
d aucune émotion : mais il en seroit hi

tre salut que nous soions instruits. Quant à ce que vous dites, *Que vous avez en vue que moi seul dans la conduite que vous avez tenue, & que vous ne seriez peu mis en peine de la mortification qu'auroit pu avoir la personne que je crois que vous voulez épargner, si elle n'oit pu être séparée du tort que pouvoit faire à ma reputation l'éclat de ma lettre,* vous croi, Monsieur, & je vous en suis bien obligé. Mais quel éclat auroit fait une lettre dont vous aviez la seule copie qui fut à Paris, quand elle seroit passée de vos mains en celles de M. Perault? Cependant, Monsieur, je ne saurois convenir de ce que vous supposez, si cette lettre étoit publique, elle feroit tort à ma reputation. Je ne sais, Monsieur, si vous fondez cela sur autre

528 DCLXXIX. Lettre de M. Arnauld
pas encore nouvelle qu'elle lui ait
rendue.

LE T T R E DCLXXIX

1694. 10. Juill. A. M. DU VAUCCEL. * Sur la
1694- qu'il avoit de ce qu'il avoit appris de l'Académie
de Pomponne; & la conduite de M.
Malines dans l'exaction de la signature
du Formulaire.

Ce fut la
dernière
des lettres
écrites à M.
du Vauc-
cel; M.
Arnauld
étant
mort le
8. Août
suivant.

J'Ai bien de la joie de ce que vous
mandez de votre entretien avec le
ne Abé. Ce qui m'en plaît davantage
qu'il paroît qu'il aime l'étude. Car
n'est plus dangereux à une personne
sa qualité & de son âge, que de préférer
la bagatelle aux occupations sérieuses. Le
Ravechet m'a rendu compte avant son
voiage des lectures qu'il lui a fait faire.
Je fus étonné de la quantité & de l'im-
portance des belles & bonnes choses qu'il
a apprises en peu d'années. Puisqu'il
prend l'Italien, je croi qu'il feroit bien
lire les Memoires du Cardinal Bentivoglio
qui a temoigné tant d'affection à
d'Angers. Il y apprendra beaucoup de
particularités de la Cour de Rome & du
Pontificat de Clement VIII. Il pour-
roit aussi lire les Provinciales. Car je
doute point que ceux qui n'en estiment

Je n'aurois jamais cru que la lettre de M.
du Til * à M. de Malines dût mettre * Hen-
vos Romains en si mechante humeur. El- nebel
le ne respire que la paix. & la soumission
aux Decrets du S. Siège. Celle de M.
de Malines au Chef-President les devoit
bien plus choquer, puisqu'il ne pouvoit
pas s'opposer avec plus de hauteur à ce
qui lui avoit été ordonné par le Bref.
Et cependant il continue toujours à ne
vouloir pas se contenter que l'on jure *ad*
mentem summi Pontificis Innocentii XII. La
premiere fois que vous verrez le jeune Abé,
je vous supplie de lui faire bien des ami-
ties pour moi, & de lui témoigner que
je lui suis bien obligé de s'être offert de
se plaindre de la maniere malhonnête dont

L E T T R E D C L X X X.

30. Avril.

1694.

Elle a

été im-

primée

dans le

Journal

des Sa-

vans du

28. Juin.

1694.

*Au R. P. MALEBRANCHE Prêtre
de l'Oratoire, qui est la premiere.**

JE ne m'attendois pas, Mon Reverent
Pere, d'avoir jamais plus rien à dé-
mêler avec vous, sur deux des plus in-
soutenables opinions de votre nouvelle
Philosophie.

L'une est cette bizarre pensée, que
l'on ne sauroit voir qu'en Dieu les corps
qu'il a créés; ou plutôt que nous nous
trompons lors que nous pensons les voir
parce que n'étant point visibles, ce ne
sont pas eux que nous voyons, mais des
parties quelconques de l'étendue intelli-
gible infinie que Dieu renferme.

L'autre est cette étrange leçon de Ma-
rale, que les plaisirs des sens rendent heu-
reux ceux qui en jouissent, & d'autant
plus heureux qu'ils sont plus grands: Sa-
voit-il ne faut pas dire aux hommes que ces
plaisirs ne les rendent pas heureux en quel-
que maniere dans le sens qu'ils en jouissent,
parce que cela n'est pas vrai.

Je pensois avoir mis ces deux points
dans un si grand jour, le premier dans
le traité des vraies & des fausses idées, &
dans la Défense de ce traité: le second

dans

dans le 1. volume des *Réflexions* sur votre nouveau Système de la Nature & de la Grace, & dans la *dissertation* sur le prétendu *bonheur des plaisirs* des sens, que je m'étois flaté que vous vous trouveriez réduit au silence sur ces deux matieres.

Et je ne m'étois pas trompé. Car il y a dix ans que vous y êtes réduit à l'égard de la vue des corps en Dieu, & six ou sept à l'égard des plaisirs des sens. On a donc dû être surpris, Mon Reverend Pere, qu'après un si long silence sur ces deux points, n'ayant eu rien à repliquer à celui qui les avoit traités à fond, vous vous soiez avisé de les soutenir contre un habile-Philosophe qui ne les avoit traités que légèrement, & qui vous avoit renvoyé, sur tout à l'égard du premier, qui est la vue des corps en Dieu, à ce que j'en avois écrit. Car si vous vouliez vous justifier sur ces deux dogmes, pour agir de bonne foi, & ne pas tromper le Public, vous ne deviez pas vous arrêter seulement à ce qu'un nouvel adverfaire vous en avoit dit en passant, mais répondre solidement à celui à qui il vous renvoyoit. Et au lieu de cela, vous employiez diverses illusions, & deux faussetez insignes, pour ôter à M. Regis l'avantage qu'il avoit cru pouvoir tirer de ce que j'avois écrit contre vous.

C'est ce que je viens d'apprendre par l'extract d'une de vos lettres imprimée dans le Journal des Savans du 1. May 1694. Et c'est aussi ce qui m'engage à vous écrire cette lettre, que je tâcherai de rendre publique par la même voie, parce qu'il y va de mon honneur que le Public ne croie pas les deux choses que vous m'imputez contre toute raison & sans aucun fondement.

Vous dites donc, Mon Reverend Pere, qu'à l'égard de la vue des corps Dieu M. Regis s'appuie d'abord sur l'autorité de M. Arnauld.

Ce n'est pas parler juste. Cela se pourroit dire, si n'ayant point traité expressément cette matiere, j'avois seulement témoigné dans quelque livre, que je n'étois point en cela du sentiment du Malebranche. Mais l'ayant combattu par des raisons qui m'ont paru convaincantes, & qui ont été jugées telles par beaucoup d'habiles gens, pourquoi voulez-vous que ce soit sur mon autorité, non pas sur mes raisons que M. Regis soit appuié? Est-ce que vous avez appréhendé qu'on ne vous dît: d'où venez-vous donc que vous ne répondez pas à ces raisons de M. Arnauld, & que vous avez été dix ans sans oser entreprendre de le justifier?

Quoi qu'il en soit , ajoutez-vous , ce n'est ni à M. Regis ni à moi à décider si la victoire de M. Arnauld sur le P. Malebranche a été tout à fait complete. Nous sommes parties interessées.

Ce n'est plus parler d'un si haut ton que vous faisiez dans votre réponse au traité des vraies & des fausses idées. Desesperant de pouvoir persuader au Public que vous aiez eu l'avantage dans cette dispute, vous seriez content qu'il demeurât en suspens , ne sachant à qui de vous ou de moi la victoire doit être ajugée. C'est à quoi vous vous réduisez quand vous prétendez qu'on ne se doit arrêter pour cela ni à ce que dit M. Regis en faveur de M. Arnauld , ni à ce que vous auriez pû dire contre ce docteur , parce que vous êtes parties interessées.

Mais on peut, Mon Reverend Pere, sortir de ce doute, sans s'en rapporter ni à l'un ni à l'autre de vous deux. Ceux qui voudront s'en éclaircir, n'ont qu'à lire les livres de M. Arnauld auxquels M. Regis oppose cela que le traité de Malebranche est de son côté. C'est ce que je ne puis que vous proposer. Je suis, Mon Reverend Pere, avec toute la vénération possible, votre humble serviteur, A. C.

pas droit de conclure qu'après
gagement il n'y a nulle app
vous fussiez demeuré dix ans
le soutenir, si vous n'aviez re
ne vous étoit pas possible de ré
tinement au livre qui le con

C'est aussi ce que vous n
au bout de ces dix années. .
de répondre aux preuves de M
vous supposez n'avoir qu'à v
dre de son autorité. Et c'
vous fait dire : *Mais puis qu*
s'appuie sur l'autorité de M. A
puis bien lui opposer celle de saint
Celle-ci vane bien l'autre.

Oui sans doute, Mon Rev
& infiniment davantage. I
que d'examiner si l'opposition
faites de ces deux autoritez est
dées : c'est à dire . s'il est vrai

dont il s'agit entre nous, est de la nature de celles qu'on doit décider par autorité ; ou si, selon vous même, c'est par raison & non par autorité qu'elle doit être décidée. Car quand une question est de ce dernier genre, vous voyez bien, Mon Pere, qu'on ne feroit rien pour la décider en opposant l'autorité d'un grand homme qui auroit enseigné l'affirmative, à l'autorité d'un autre beaucoup inferieur qui auroit enseigné la negative.

Il faut bien que vous en conveniez. Car que diriez-vous d'un homme qui auroit entrepris de refuter tant de nouvelles opinions de M. Descartes que vous avez soutenues dans votre Recherche de la verité ; telles que sont par exemple, que les couleurs, les sons, & autres semblables qualitez sensibles ne sont que des modifications de notre ame, & que les bêtes ne sont que des machines, sans aucune connoissance de ce qu'elles sont ? Vous croiriez-vous bien refuté si on vous disoit : *Puis que vous vous appuyez sur l'autorité de M. Descartes, vous devez aussi vous appuyer sur l'autorité de M. Descartes.*

rité des hommes. Ce n'est de
en préférant l'autorité de M. D
celle de saint Augustin, que j'
opinions de ce Philosophe; ma
me rendant aux preuves dont i
puiées.

C'est ce que M. Regis vous
dire, s'il étoit vrai que ce qu'
avoir été bien réfuté dans les
M. Arnauld auxquels il renvo
la doctrine de S. Augustin. M
ment avez-vous pu le prétendre
voir été convaincu par ces livre
que ce que dit S. Augustin dan
sages que vous opposez à vo
faire, n'est point ce que vous e
& que vous l'avez reconnu voi
C'est de quoi il faut vous con-

saies & immuables que dans la verité éternelle qui est Dieu ; qu'il étend cela aux veritez de Geometrie & d'Arithmetique, mais qu'il l'applique encore plus souvent aux veritez de Morale, qui sont la regle de nos mœurs.

S. Thomas examine cette question 1. p. q. 84. a. 5. & il marque le sens dans lequel on pourroit prendre cette opinion de Saint Augustin, afin qu'elle fût vraie.

Quoi qu'il en soit, c'est tout ce que dit saint Augustin dans les trois passages que vous objectez à M. Regis, & dans beaucoup d'autres semblables, que vous pourriez rapporter. Mais outre que ce n'est point du tout de quoi il s'agit entre vous & M. Regis, comme on le verra dans la suite ; on vous a prouvé dans le *Traité des Idées* ch. 12. qu'à l'égard même de voir en Dieu les veritez éternelles, vous avez reconnu vous même que vous n'étiez point du sentiment de saint Augustin. Nous n'avons qu'à vous écouter.

Nous ne disons pas que nous voyons Dieu en voyant les veritez éternelles, comme dit saint Augustin : mais en voyant les idées de ces veritez. Car les idées sont réelles ; mais l'égalité entre ces idées, qui est la verité, n'est rien de reel. Quand, par exemple, on dit que le drap que l'on me-

en Dieu les veritez nécessaire
bles, qui est ce que disent le
S. Augustin que vous rappo
declarant généralement qu'on
les veritez en Dieu, parce q
n'est point un être reel, ma
rapport. On ne voit donc po
selon vous, ni les veritez ge
ni les veritez morales; & vous
en cela de l'avis de S. Augu

On a montré au même
vous vous étiez fait honneur
dans la Recherche de la Ver
près avoir reconnu que vous
comme a cru S. Augustin
voions en Dieu dès cette vi
éternelles : *Nous ne voulons*
ajoutez-vous . nous servir in

Réponse au Traité des Idées, vous vous repentez d'avoir fait cet aveu? Car il est vrai que vous le défavonez en ces termes: *M. Arnauld se trompe fort d'avoir cru que je ne suis pas de l'opinion de saint Augustin pour ce qui est de voir en Dieu les vérités éternelles. Mais il ne prend pas garde à ce qu'il fait, d'apporter le passage qu'il cite de la Recherche de la vérité pour prouver que je n'ai pas sur cela le même sentiment de saint Augustin. Selon ce passage, saint Augustin prétend que l'on voit Dieu (en quelque manière) lors qu'on voit les vérités éternelles; & moi je dis dans ce même passage, que l'on voit Dieu (en quelque manière) lors qu'on voit les idées de ces vérités. Ces mots en quelque manière ne sont ni dans le passage de saint Augustin, ni dans le vôtre; & vous ne les avez ajoutés que pour faire trouver quelque conformité entre le oui & le non. Mais ayant fait voir dans ma Défense, qui est la Réplique à votre Réponse, (Défense de M. Arnauld 7. exemple, page 313.) que tout cela n'est qu'une illusion, vous n'avez point dû reprendre l'autorité de S. Augustin pour vous en servir contre M. Regis, que vous n'eussiez satisfait à ce qu'on vous a dit dans ce livre. Mais l'ayant point fait jusqu'à cette Réponse, M. Regis n'a qu'à y renvoyer pour s'en convaincre.*

540 DCLXXX. Lettre de M. Arnauld
rougir de ce que vous êtes réduit à lui
apporter l'autorité de saint Augustin, a-
près avoir été convaincu que vous n'aviez
pû rien dire que de frivole, pour vous
tirer de l'aveu que vous aviez fait, *que*
ce seroit injustement que vous vous servi-
riez de l'autorité de ce grand homme pour
appuyer votre sentiment.

Mais j'ai encore quelque chose de plus
important à vous montrer. C'est que
vous avez fait le même aveu que vous
n'êtes point dans le sentiment de saint
Augustin, à l'égard même de ce que
vous conteste M. Regis; & c'est ce qui
me sera bien facile. Je n'ai pas lû tous
les écrits de M. Regis : mais autant que
j'en puis juger par ce que j'en ai lû, il
s'est réduit à combattre votre sentiment
touchant la vue des corps en Dieu; c'est
à dire qu'il n'a combattu que cette ima-
gination fantasque, que nous ne pouvons
voir le Soleil, un cheval, un arbre, no-
tre propre corps, que dans l'étendue in-
telligible qui est Dieu même : ou plutôt
que quand nous regardons le Soleil, un
cheval, un arbre, notre propre corps,
nous ne voions rien de tout cela, mais
seulement des parties quelconques de l'é-
tendue intelligible, qui est l'immensité
de l'être Divin, tous les corps que Dieu
a créés ne pouvant être l'objet de nos
connoissances. C'est

C'est donc, mon Pere, ce que vous devriez avoir trouvé dans saint Augustin, pour pouvoir opposer l'autorité de ce saint Docteur à ceux qui combattent vos imaginations. Et bien loin d'y avoir trouvé rien de semblable, vous avez été encore forcé de reconnoître qu'il a enseigné le contraire. Nous croions, dites-vous dans la Recherche de la verité, liv. 2. 2. part. ch. 6. que l'on connoit en Dieu les choses changeantes & corruptibles, quoi que saint Augustin ne parle que des immuables & incorruptibles. Et en un autre endroit, (voiez la Défense, page 328) Vous proposez la difficulté qu'on peut avoir sur la difference entre le sentiment de saint Augustin & le vôtre.

C'est, dites vous, que saint Augustin ne dit pas qu'on voie en Dieu les objets sensibles, (c'est à dire les corps particuliers) mais SEULEMENT LES NATURES IMMUABLES, les nombres, & l'étendue intelligible, & non pas les choses nombrées, & l'étendue matérielle; & moi j'ai assuré qu'on voit en Dieu généralement toutes les choses qu'on voit par idée, c'est-à-dire tous les corps sans exception: parce que c'est votre grand principe, & la source de tous vos égaremens, que notre ame ne peut voir que ce qui lui est intimement uni; de sorte que nul corps parti-

Regis que de cette vue des c
culiers en Dieu, comment ave
vous imaginer que pour rendr
renvoi de M. Regis à ce que
écrit dans mes livres, vous n
opposer l'autorité de saint A
celle de M. Arnauld ? Pou
plus grossièrement imposer a
Puis que vous avez été con
vouer que selon saint Augusti
voit en Dieu que les nature
bles, les nombres abstraits, &
intelligible, & non les nature
& muables, ni les nombres
ni l'étendue matérielle ; au li
lon vous, ce sont principal
natures sensibles & muables,
sont un cheval, un arbre, no
corps ; & les nombres nom
que sont trois, quatre, &c. &c.

même qui nous les avez donnés pour marquer les choses que vous croiez que l'on voit en Dieu, en les opposant à l'égalité entre le drap & ces trois aunes, que vous dites être une vérité que l'on ne voit point en Dieu, parce que ce n'est qu'un rapport.

Il est vrai que dans votre Réponse au livre *des Idées*, vous avez voulu desavouer ce dernier aveu, comme vous aviez fait l'autre. Mais rien n'est plus mal fondé que ce que vous dites pour vous tirer de ce mauvais pas. J'en ai fait voir l'absurdité dans ma *Défense* au 8. exemple, pag. 327. Il n'est pas à craindre que vous y ayez recours de nouveau, pour nous faire croire que votre paradoxe de la vue en Dieu des corps qui nous environnent, qui est de quoi il s'agit entre vous & M. Regis, n'est différent qu'en apparence de la doctrine de saint Augustin. C'en est donc assez pour la première des deux faussetez dont je me plains, qui est qu'on n'ait pû combattre vos imaginations sans combattre la doctrine de ce saint Docteur.

L'autre me tient encore plus au cœur. Car dois-je souffrir que l'on croie sur votre parole, que j'aie traité de chimerique ce qu'on ne pourroit pas nier être la doctrine de saint Augustin, & que c'est
sur

344 DCLXXXI. Lettre de M. Arnauld
sur cela que M. Regis & moi nous vous
avons tourné en ridicule ? Mais comme
je suis bien aisé de m'étendre un peu da-
vantage sur ce sujet, ne trouvez pas mau-
vais que je réserve à une autre lettre à
vous en faire mes plaintes.

LETTRE DCLXXXI.

4. Mai.
1694.
• Elle
a été im-
primée
dans le
Journal
des Sa-
vans du
5. Juillet
1694.

*Au R. P. MALEBRANCHE Prém
de l'Oratoire, qui est la seconde *.*

JE me suis engagé dans la lettre préce-
dente, Mon Reverend Pere, de me
défendre de ce reproche, que je vous ai
tourné en ridicule pour avoir enseigné ce
que saint Augustin enseigne par tout. Ce
que vous faites en ces termes.

*Je ne croi pas que personne prefere l'au-
torité de M. Arnauld à celle de saint Au-
gustin sur un sentiment que ce saint Doc-
teur a eu toute sa vie, & qu'il suppose
dans presque tous ses ouvrages. Que M.
Regis, à l'imitation de M. Arnauld, trai-
te ce sentiment de chimerique, & qu'il me
tourne sur cela en ridicule, je me contente-
rai de lui répondre que son aveuglement me
fait pitié.*

N'est-ce point plutôt un aveuglement
digne de pitié de défendre une mauvaise
cause par une fausseté manifeste ? Car il
n'est

n'est point vrai que M. Regis ait traité de chimerique aucun sentiment de saint Augustin. Il n'est point vrai qu'il vous ait tourné en ridicule pour avoir soutenu ce que ce saint Docteur auroit enseigné. Il n'est point vrai que s'il l'avoit fait, s'auroit été à mon imitation. Ce dernier sur tout est bien étrange. Car pouvez-vous m'imputer une telle chose, ne pouvant pas avoir oublié que je n'ai rien écrit contre ce que j'aurois pu appeller *votre chimere*, qu'après vous avoir convaincu par votre propre aveu, que ce n'étoit point le sentiment de saint Augustin ?

Cependant il faut remarquer que lors que j'en parlai la première fois, qui fut dans le livre des Idées, je le fis de la manière du monde la plus honnête, & qui vous devoit donner moins de sujet de vous blesser de ce que je n'approuvois pas votre sentiment. Car ce fut en prenant toutes les précautions imaginables, pour satisfaire d'une part à ce que je croiois devoir à la défense de la vérité, & pour ne point manquer de l'autre à ce que les regles de l'amitié les plus severes, ou pour mieux dire, les plus scrupuleuses, pouvoient exiger de moi. Je croi en avoir persuadé toutes les personnes raisonnables dans la quatrième partie de ma *Défense* : à quoi vous n'avez eu rien à
op.

des succès avec tant de surpriſe,
même avec tant de confiance
pour vos nouvelles découvertes
toit à craindre que cet air d'au-
capable d'impoſer aux ſimples
pât beaucoup de gens, & ne
croire qu'il n'y avoit rien de
raisonnablement reprendre de
vrais ſentimens.

Il faut ajouter à cela, qu'il
pêcher qu'on ne s'oppoſât à
velles penſées, vous les avez
termes ſi miſtérieux & ſi é-
vous avez pu vous promettre
embrasser aux perſonnes de p-
leur en donner l'exemple, vous
aſſuré dans la Recherche de
qu'elles étoient ſi conformes à
ligion, que vous vous trouviez
ſaſſablement obligé de les ſoutenir
ques railleries qu'on vous en

dans votre Réponse au livre des Idées supposant faussement que j'ai cité un de vos passages qui dit tout le contraire de ce que je prétendois prouver, vous tâchez de m'effraier par ce terrible entousiasme, comme si je devois craindre d'être abandonné de Dieu, pour avoir combattu vos misterieuses nouveautez. *N'est-ce point, dites vous, que lors qu'on renonce à la raison, (par où vous entendez la raison souveraine qui est Dieu) qu'on combat ses pouvoirs, qu'on ne la veut point pour son maître, qu'on lui substitue des modalités qui ne sont que tenebres, ou représentatives de sentimens confus, elle nous abandonne à nous-mêmes?*

Oui, Mon Pere, je vous le proteste, ce n'est point pour me vanger de vos malhonnêtetez : Dieu sait que je n'en ai eu aucun ressentiment; mais pour empêcher les mauvais effets de ces injustes

On en peut juger par le dialogue qui est à la fin de la lettre, par où je commence ma Défense, permettez moi de rapporter ici cet endroit du dialogue afin que le Public juge si vous y avez à trouver à redire.

On fait proposer votre doctrine par l'Abé, qui n'emploie pour cela que ses propres paroles. On fait dire ensuite le Duc chez qui se tenoit l'assemblée :

„ Laisant à M. le Docteur que vous
 „ à nous dire son sentiment sur cette nou-
 „ velle explication de l'immensité de
 „ Dieu, qui me paroît bien grossière &
 „ bien charnelle, je prie M. l'Abé de
 „ nous dire s'il croit de bonne foi tous
 „ ces paradoxes que son Maître a pro-
 „ posés pour des réponses de la Sagesse Eter-
 „ nelle : *Que nous pensons voir le monde*
 „ *materiel que Dieu a créé, mais que nous*
 „ *nous trompons; parce que le monde ma-*
 „ *teriel est invisible, & que nous avons*
 „ *tort de lui attribuer ce que nous voyons*
 „ *parce que nous ne voyons rien qui lui ap-*
 „ *partienne.*

„ Et on fait répondre à l'Abé : N'avez-
 „ vous point douté que je ne sois très per-
 „ suadé de ce que vous appelez des pa-
 „ radoxes ; & ce n'est que faute d'atten-
 „ tion que vous rejetez des vérités
 „ qui paroissent si claires à tous les esprits

attentifs. Car enfin quoi que vous en puissiez dire, si nous y prenons bien garde, le corps matériel que nous aimons n'est pas celui que nous voyons lorsqu'on le regarde, je veux dire, lorsqu'on tourne les yeux du corps vers lui. C'est un corps intelligible que nous voyons. Il en est de même de tous les autres corps que Dieu a créés. Car, comme je vous l'ai déjà dit, le Soleil, par exemple que l'on voit, n'est pas celui que l'on regarde. Le Soleil, & tout ce qu'il y a dans le monde matériel, n'est pas visible en lui même; l'ame ne peut voir que le Soleil auquel elle est immédiatement unie, qui est le Soleil intelligible.

On fait prendre la parole au Docteur en cet endroit. Obligez-moi, dit-il à l'Abé, de nous dire encore une fois ce que vous entendez par ces corps intelligibles que nous voyons par les yeux de notre esprit, que vous distinguez des corps matériels vers lesquels nous tournons les yeux, mais que nous ne voyons point, parce qu'ils sont, à ce que vous prétendez, invisibles & intelligibles en eux mêmes.

Et on fait répondre à l'Abé, que nous voyons une partie quelconque

550 DCLXXXI. Lettre de M. x
„ intelligible, taillée & formée c
„ le doit être pour être sen
„ corps vers lequel je tourne
„ à laquelle mon ame applicu
„ tion de la couleur que Dieu
„ née à l'occasion du corps m
„ est devant moi. Voila ce que n
„ lons les corps intelligibles que
„ peut seule appercevoir, parce
„ tres ne lui peuvent être intimes
Jusques là, Mon Pere, je n
dont vous vous puissiez teni
Voions donc si ce pourroit é
je fais dire ensuite au Docteur.
„ Cela me donne une plaifar
„ Je me represente l'effroiable
„ Turcs devant Vienne, &
„ fort nombreuse de chrétiens
„ attaquer. Nous autres gro
„ aurions cru que les chrétiens
„ voient les Turcs, & les
„ chrétiens. Mais M. l'Abé
„ bien voir que c'est en juger
„ peuple, qui n'a pas soin de
„ soi-même pour écouter le
„ terieur. Il nous apprend qu
„ tiens ne voioient qu'un nom
„ gieux de Turcs intelligibles,
„ de turbans & de vestes intelli
„ plusieurs étoient montés sur de
„ intelligibles, & le reste de mé

à-dire, comme il vient de nous
l'expliquer, un nombre innombrable de
parties quelconques de l'étendue intel-
ligible, qui est l'immensité de l'être
divin, taillées & formées en Turcs,
en vestes, en turbans, en chevaux, en
tentes, auxquelles l'ame de chacun des
spectateurs appliquoit les sensations des
couleurs convenables qu'elle avoit re-
çues de Dieu à l'occasion des Turcs in-
visibles, des turbans invisibles, des
tentes invisibles qui étoient devant ses
yeux.

Je me doutois bien que cela ne plairoit
pas aux partisans de votre nouvelle Phi-
losophie; & c'est ce qui me fit ajouter :

Il vouloit poursuivre: mais M. l'Abé
l'interrompit, ne trouvant pas bon
qu'en tournât en raillerie une doctrine
qui lui paroissoit si avantageuse à la
Religion, en ce qu'elle fait voir d'une
manière admirable l'union de nos esprits
avec Dieu, & la dépendance qu'ils
ont non seulement de sa puissance, mais
aussi de sa sagesse.

Cela suffit, Monsieur, lui dit-il.
Tout ce que vous ajouteriez ne seroit
que la même chose. Mais permettez-
moi de vous dire que la doctrine que
je vous ai expliquée, me paroît si con-
forme à la Religion, que je me croi-
rois in-

„ pas, ou dont elle ne peut
„ que de demeurer d'accord
„ esprit puisse appercevoir
„ que des corps intelligibles
„ les materiels sont incapables
„ nus en eux-mêmes, ne pe
„ intimement unis à notre am

C'est comme on a du faire
bé, pour lui conserver son
puisque c'est ce que vous n
dit sans doute si vous aviez é
assemblée, & que vous eussie
défendre en personne. Mais
qu'avoit dit le Docteur n'est e
fidelle exposition de votre doc
quée à un exemple particuli
seulement une consequence qu
cités vous n'aurez pu vous

une main intelligible qui lui ressemble. Il est donc permis d'en rire, & jamais ce que dit le Poëte ne fut plus vrai :

—— *Ridendo dicere verum*

Quid verum ?

Cependant, Mon Reverend Pere, vous ne vous êtes pas contenté de vous plaindre que M. Regis à *mon imitation* avoit traité cette pensée de chimérique, & vous avoit tourné en ridicule : mais vous avez prétendu que le sentiment que nous avions pu traiter l'un & l'autre de chimérique, étoit le sentiment de S. Augustin, & qu'ainsi nous n'avions pu sur cela vous tourner en ridicule, sans que cela retombât sur ce saint Docteur.

Pouvez-vous nier que ce ne soit une calomnie, à moins que vous n'avez prouvé par des passages bien clairs de ce Pere, qu'il a été comme vous dans cette étrange imagination, que nous ne voions point les corps que nous regardons & que nous pensons voir ; mais que nous voions au lieu de ces corps qui sont devant nous, des parties quelconques de l'étendue intelligible qui leur ressemblent.

Or comment le prouveriez-vous ? Il faudroit pour cela qu'il eût cru aussi bien que vous, que la substance de Dieu est

C'est de quoi, Mon Pere
vous avoir convaincu dans la
nieres des neuf lettres que je
il y a neuf ans, dans le desse
de m'adresser à vous même,
ter si nous ne pourrions po
nos disputes d'une maniere si
si moderée, que les plus se
matiere de douceur, en fuisse

La matiere des deux derni
importante, comme j'avois
faire remarquer au commenc
huitieme, qu'il n'y a point
que depuis neuf ans vous n'
répondu, si vous l'aviez p
doute point que tous ceux
ne soient persuadés que
possible.

celle de l'espace des Gassendites ; dans laquelle on puisse distinguer de plus petites & de plus grandes parties, quoi qu'elles soient toutes de même nature.

C'est par là que je finirai ce premier point ; & j'attendrai peut-être que vous y aiez répondu , avant que de vous parler de l'autre, qui regarde le prétendu bonheur des plaisirs des sens.

L E T T R E DCLXXXII.

*Au P. MALLEBRANCHE Prêtre de
l'Oratoire, qui est la troisieme.*

22. Mai
1694.

QUand je vous ai écrit mes deux premières lettres, M. R. P. je n'avois vu de votre dispute contre M. Regis, que ce qui en est rapporté dans le Journal des sçavans du 1. Mars de cette année 1694. On m'a envoïé depuis votre premier Ecrit, qui a pour titre : *Reponse du P. Mallebranche Prêtre de l'Oratoire à M. Regis*, où vous vous defendez contre le Philosophe sur 3. points.

Le premier est de Physique, qui regarde les divers degrés de grandeur du Soleil & de la Lune, l'horizon & dans le Monde.

Le second

Le troisieme

physique, au

De la na-

1771

vous voudrez bien, M.
je vous dise ce que je pense
points de votre. Réponse à l

DU PREMIER P.

Je me fais un plaisir, M.
vous dire que j'ai toujours
avis sur le premier point, &
vous en dites, m'a beaucoup
dans le sentiment que j'en
est vrai que je n'y étois pas
même, & que c'étoit M.
m'en avoit persuadé. Mais
fort bien, que M. Regis
bandonner en cela celui d'or
fession d'expliquer la Philo
tout ce qu'il dit au contrain
fondé. En cela, mon Pe
louable: & j'ai remarqué il

SECOND POINT.

J'en ai déjà parlé dans mes deux premières lettres; mais vous me donnez occasion d'en parler de nouveau par le titre que vous y avez donné dans votre Réponse à M. Regis: *De la nature des Idées, & en particulier de la manière dont nous voions les objets qui nous environnent*, c'est-à-dire, les corps. Car vous nous faites entendre par là, que tous ces paradoxes, Que les corps qui nous environnent sont invisibles, & que nous ne voions, au lieu de ces corps, que des parties quelconques de l'étendue intelligible & infinie qui est en Dieu, & qui est Dieu même, & qu'ainsi nous ne voions que Dieu en pensant voir les corps: que tout cela, dis-je, n'est fondé que sur ce que vous avez enseigné de la nature des Idées, Que ce ne sont point des modalités de notre ame, mais que ce sont des êtres représentatifs, distingués de nos perceptions, que l'on ne peut trouver qu'en Dieu.

C'est-ce que vous assurez encore positivement dans le 6. article de votre Réponse. J'aurai donc démontré, dites-vous, qu'on voit les corps en Dieu, si je puis prouver que l'idée de l'étendue ne se trouve qu'en lui, & qu'elle ne peut être une modification de notre ame. Et dans l'article 11. Je vas encore, dites-vous, démon-

558 DCLXXXII. Lettre
ner quelques preuves, que
différentes de nos modificat
ceptions que nous en avons.
tion est le fondement de cet

Et dans cette même R
gis pag. 50: La questio
voir si cette idée de l'éterni
lité de l'ame. Je prétend
que cette idée est trop vaste
nie, comme je viens de le
toutes les modalités d'une
nécessairement finies. C'est
ré; que cette idée ne se tra
pais qu'il n'y a que lui d'a

Vous reconnoissez de
que cette mystérieuse I
vous fait prier le lecteur
de la sublimité de la mat
savoir, si pour connoître
rielles, outre les percé
en avons (que vous avou
dalités de notre ame) no
de certains êtres représent
réellement distingués, q
dez ensuite ne se pouvoi
Dieu. Or vous avez
Reponse au livre des I
indubitable que nous n'e
soin, s'il étoit vrai, ce
prétendu dans ce livre,
tions que notre ame a

essentiellement representatives de ces objets.

Je dis, mon Pere, que vous l'avez avoué: car aiant trouvé dans ce livre deux definitions, la 6. & la 7. qui sont prises de M. Descartes, ce que vous y repondez fait voir la verité de cet aveu. Voici la sixieme.

„ J'ai déjà dit que je prenois pour la
„ même chose la perception & l'idée. Il
„ faut néanmoins remarquer que cette
„ chose, quoi qu'unique, a deux rap-
„ ports; l'un à l'ame qu'elle modifie,
„ l'autre à la chose aperçue, en tant
„ qu'elle est objectivement dans l'ame: &
„ que le mot de *perception* marque plus
„ directement le premier rapport; & celui
„ d'*idée*, le dernier. Ainsi la perception
„ d'un quarré, marque plus directement

» tant que je les com
» tés superflues, r
» que l'on s'imagine
» tingués des Idées p
» ceptions. Car je n'
» toutes sortes d'être
» sentatives, puis q
» est clair à quiconq
» son esprit, que toi
» sont essentiellement

Voions maintenant
dez à cela, & si rien
me donner gain de ca

*Vous voyez, dites-
que M. Arnauld suppo
sion. Car s'il est cla
sont essentiellement repr
sition à démontrer n'a p*

*Il sera clair que notre
pour connoître les chose
tains êtres représentati
ceptions. Je vous ai c
Défense, & je vous
vous ne pouviez mieu
cer votre arrêt contre
comme si un Geome
adversaire à parler ain
tes qu'il est clair qu'i
qui ne soit plus grand
supposez ce qui est en
voue que si cela étoit*

tendez contre moi le feroit aussi. Que
nit-on d'un Geometre qui en feroit re-
c là ? Ne passeroit-il pas pour un esprit
touché qu'il n'y auroit plus rien à lui
Je vous ai soutenu, M. R. P.
c'est à quoi vous étiez réduit. Car
y a point d'homme raisonnable qui ne
connoisse, s'il y veut faire un peu d'at-
tion, qu'il n'est pas plus clairement
enfermé dans la notion du tout, d'être
grand que la partie, qu'il est claire-
ment enfermé dans la notion des percep-
tions que notre ame a des objets, qu'elles
sont essentiellement representatives de ces
objets. J'ajoute à cela dans cet endroit
la *Defense* pag. 30. *Que ce ne sont pas*
des choses qu'on ait besoin de prouver,
mais qu'on peut rendre plus claires & y faire
plus d'attention, par l'explication des
termes. Et c'est aussi ce que j'ai fait dans
quatre pages suivantes, sur lesquelles
vous m'avez répondu depuis dix ans. Et
c'est, je vous avoue ce qui m'étonne,
de ne l'ayant pu faire, vous ne laissiez
de traiter la même matière avec autant
de confiance que si on ne vous en avoit
rien dit, & qu'on ne vous eût pas mani-
fèstement convaincu de la fausseté de ces
doctes. Ce qui a encore augmenté
mon étonnement, c'est que j'ai trouvé
à votre Réponse à M. Regis, que

362 DCLXXXII. Lettre de M. Arnault
vous y raportez comme une chose qui
vous seroit fort avantageuse, ce que j'ai
fait voir dans ma *Defense* être une preuve
convaincante de la fausseté de ce que vous
enseigniez des Idées, que ce ne sont point
des modalités de notre ame, mais des
êtres représentatifs, distingués de nos
perceptions, qui ne se trouvent qu'en
Dieu. C'est dans la page 51. où vous
raportez en ces termes ce que vous aviez
dit dans la recherche de la vérité. *Enfin*
la preuve de l'existence de Dieu la plus belle,
la plus relevée, la plus solide, & la première,
ou celle qui suppose le moins de choses,
c'est l'idée que nous avons de l'infini. Car
il est constant que l'esprit aperçoit l'infini,
quoi qu'il ne le comprenne pas, & qu'il a
une idée très distincte de Dieu, qu'il ne peut
avoir que par l'union qu'il a avec lui; puis
qu'on ne peut pas concevoir que l'idée d'un
être infiniment parfait, qui est celle que nous
avons de Dieu, soit quelque chose de créé.

Vous dites deux choses dans ce passage: l'une, que la plus belle démonstration de Dieu, & qui suppose le moins de choses, est celle qui est prise de l'idée de Dieu. L'autre, que l'idée que nous avons de Dieu ne peut être quelque chose de créé. Et c'est ce que j'ai fait voir, dans la *Defense*, 16. exemple, pag. 467.
ne pouvoir s'accorder avec votre nouvel-

le doctrine de la nature des idées. Car j'y ai fait remarquer que dans votre Recherche de la vérité pag. 263. vous y avez 1. montré, *Que ces axiome metaphysique, que l'on peut assurer d'une chose, ce que l'on conçoit clairement être renfermé dans l'idée qui la représente, est le premier de tous les axiomes, & le fondement de toutes les connoissances claires & évidentes.* 2. Que vous vous en étiez servi, comme M. Descartes, pour prouver l'existence de Dieu, en y joignant d'autres choses, qui se peuvent aussi prouver par le premier principe. Voilà donc, selon vous, cette démonstration de Dieu qui est la plus belle de toutes, la plus relevée, la plus solide, & qui suppose le moins de choses. Ce sont vos paroles en la page 294.

On doit attribuer à une chose, ce que l'on conçoit clairement être enfermé dans l'idée qui la représente.

Or on voit clairement, qu'il y a plus de grandeur dans l'idée que l'on a du tout, que dans l'idée que l'on a de sa partie.

Que l'existence possible est contenue dans l'idée d'une montagne de marbre.

L'existence impossible dans l'idée d'une montagne sans vallée. Et l'existence nécessaire dans l'idée qu'on a de Dieu, je veux dire de l'être infiniment parfait.

Donc le tout est plus grand que sa partie.

Donc une montagne de marbre peut exister.

Donc une montagne sans vallée ne peut exister.

Donc Dieu, ou l'être infiniment parfait, existe nécessairement.

Voilà la démonstration que j'ai prétendu que vous aviez ruinée par votre doctrine des idées. Car rien n'est plus facile que de montrer qu'autant qu'elle est bonne, en y prenant le mot d'idée pour perception, & l'idée de Dieu pour la perception que nous avons de Dieu, comme l'a toujours pris M. Descartes; autant est elle méchante, en prenant le même mot d'idée pour un être représentatif distingué des perceptions.

Il ne faut que mettre l'un de ces mots comme l'explication de l'autre, pour voir ce qu'on pourra conclure de l'axiome général: *On doit attribuer à une chose ce que l'on conçoit clairement être renfermé dans l'idée de cette chose*; c'est-à-dire, non dans la perception que nous en avons, mais dans l'être représentatif, dont nous avons besoin pour la connoître. Or nous n'avons point d'idée, c'est-à-dire, d'être représentatif de Dieu. Donc cet axiome ne peut servir pour attribuer quelque chose à Dieu. Mais direz vous, je puis regarder comme l'idée de Dieu, Dieu intimement uni

uni à mon ame, & me servant par là d'être représentatif à l'égard de lui-même. Je le veux bien. Remettons donc la mineure selon votre nouvelle notion du mot d'idée.

Or Dieu intimement uni à mon ame, & me servant par là d'être représentatif, enferme en soi une existence nécessaire. Donc Dieu existe nécessairement.

Mais sans parler de la majeure, c'est-à-dire, de l'axiome general, à qui l'être représentatif substitué en la place d'idée, fait perdre toute son évidence & sa clarté; je soutiens qu'on ne peut considerer la mineure avec quelque attention, qu'on ne trouve que cet argument est un pur sophisme, parce que l'on suppose dans cette mineure que Dieu est intimement uni à mon ame, puisque c'est Dieu intimement uni à mon ame que l'on veut qui renferme l'existence nécessaire. Or Dieu ne sauroit être intimement uni à mon ame, qu'il n'existe. On suppose donc qu'il existe, avant que de conclure qu'il existe, ce qui est une des plus vicieuses manieres de raisonner, qui s'appelle dans l'Ecole, petition de principe.

Il n'en est pas de même de la mineure de M. Descartes, qui ne contient que ces mots : *Atqui existentia necessaria in Dei conceptu continetur.* Or l'existence nécessaire est renfermée dans la perception que nous

cessaire est renfermée, non
mais objectivement, dans la per
ces mots reveillent en nous d
niment parfait : parce qu'il es
d'exister que de ne pas existe
- ter nécessairement, que d'ex
gement. Et c'est de là qu
cluons, en vertu de l'axiome
majeure de cet argument ; qu
vous affirmer avec vérité que
nécessairement, parce que la
Tout ce que l'on conçoit
être renfermé dans l'idée ; ou la
la perception d'une chose, e
affirmé avec vérité.

J'ai fait de plus remar
droit de la *Défense*, que
vous avez jointes à l'a

on de l'esprit. Car quand on dit dans mineure, *que l'on conçoit clairement que l'existence impossible est contenue dans l'idée d'une montagne sans vallée*; au lieu que l'existence possible est contenue dans l'idée d'une montagne de marbre; le mot d'idée, au regard de la montagne sans vallée, ne peut avoir rapport qu'à nos perceptions; ne pouvant signifier autre chose que la jonction de deux idées ou de deux perceptions; l'une positive de *la montagne*, & l'autre négative de *la vallée*, que l'on conçoit clairement ne se pouvoir allier ensemble; parce que l'une détruit l'autre. Et c'est qui fait que l'on dit que l'existence possible est contenue dans cette idée complexe, pour parler ainsi, d'une montagne sans vallée: au lieu que les deux idées ou perceptions de *montagne* & de

avons de Dieu
ne chose. Item que
resteront sur ce que
vous entendrez par
ce discours par
de nous en de
vous, nous
certaine est
marquer
ceci par
de vous de qu
de vous

à vous supplier
à la peine de la
dieu. Vous y
mouvement des
de la foule de
la. Réponse
ce qu'il faut
vous ne
à l'autre juf
au milieu
à l'autre pas
à l'autre mou
vous en y
l'autre pas
à l'autre dit
à l'autre
à l'autre
à l'autre

ne conviennent proprement
notions de l'esprit qui sont les
formelles de leurs objets,
par rapport à nos per-
ces choses, comme les
mots, les carac-
tes représenter,
catifs.

Mon Pere, comment aiant
j'ai dit en cet endroit, vous
ne vous pas rendre à une verité
te. Je prevois que vous me direz,
ant démontré votre sentiment, com-
ous vous en vantez dans votre Re-
à M. Regis, toutes les difficultés
e vous fais ne doivent point vous
ler, jusqu'à ce que j'aie satisfait à
preuves demonstratives.

la est juste; mais c'est aussi ce qui
e sera pas difficile. Je n'en trouve
deux: & par malheur pour vous,
ont fait valoir dans votre Reponse
ier, il y a dix ans que j'ai fait voir
n'étoient que de purs sophismes,
ous aiez rien répliqué pour les

C'est ce que l'on peut voir

13. Je ne

des encore

ce, parce

ause à M.

Be-

velle Philosophie de la nature, & ruine ce que vous avez assu plus belle de toutes les preuves de ce de Dieu, & qui suppose le choses.

Je vous supplie, M. R. P. de la peine de lire ce qui fut *Defensé*. Vous y trouverez six contiennent des choses si contr de la fausseté de ce que vous fai dans la Reponse à M. Regis une spiritualité sublime, que n assuré si vous ne vous opiniâtre à le soutenir jusqu'à la fin de je suis au moins certain que vou hazarderez pas de rapporter ces & encore moins le sixieme exem entier, en y répondant pied-à-p T'en puis dire autant. mon

présentation, ne conviennent proprement qu'aux perceptions de l'esprit qui sont les représentations formelles de leurs objets, & que ce n'est que par rapport à nos perceptions que les autres choses, comme les tableaux, les images, les mots, les caracteres de l'écriture, sont dits représenter, ou sont appelés représentatifs.

J'admire, Mon Pere, comment aiant lû ce que j'ai dit en cet endroit, vous avez pu ne vous pas rendre à une vérité si claire. Je prevois que vous me direz, qu'ayant démontré votre sentiment, comme vous vous en vantez dans votre Réponse à M. Regis, toutes les difficultés que je vous fais ne doivent point vous ébranler, jusqu'à ce que j'aie satisfait à vos preuves démonstratives.

Cela est juste; mais c'est aussi ce qui ne me sera pas difficile. Je n'en trouve que deux: & par malheur pour vous, les aiant fait valoir dans votre Réponse aux *Idees*; il y a dix ans que j'ai fait voir que ce n'étoient que de purs sophismes, sans que vous aiez rien répliqué pour les soutenir. C'est ce que l'on peut voir dans ma *Defense* page 48. & 53. Je ne laisserai pas néanmoins d'en parler encore ici, & avec un nouvel avantage, parce que je trouve dans votre Réponse à M.

Re-

à la vôtre.

„ M. Regis demeure c
„ l'idée de l'immensité re
„ étendue sans bornes. M
„ que des idées finies peuv
„ ter l'infini, parce qu'il c
„ de l'immensité avec la pe
„ l'esprit en a, & qu'il pro
„ lement que *toutes les idée.*
„ *se sert pour appercevoir les*
„ *que de simples modification.*
„ que des idées, quoi que
„ vent passer pour infinies
„ qu'elles représentent l'inf

Voilà, Mon Pere, ce q
qu'une modalité finie, con
tes celles de notre ame, pi
ter l'infini ; & c'est par là que

ne laissent pas de représenter une chose infinie. Vous prétendez que toutes nos perceptions sont finies: & c'est pour cela que vous ne voulez pas que ce soit notre perception qui représente l'étendue, parce qu'elle est infinie; ce qui vous fait dire que l'objet immédiat de notre esprit, c'est-à-dire, notre perception, n'est pas l'étendue, mais l'idée de l'étendue. Or selon vous l'idée de l'étendue n'est pas moins infinie que l'étendue même. Donc notre perception représentant l'idée de l'étendue, représente une chose infinie. Donc il n'est pas vrai qu'une modalité de notre ame, qui est finie, ne puisse représenter une chose infinie; & il est vrai au contraire, que quelques finies que soient nos perceptions, il y en a qui doivent passer pour infinies en ce sens qu'elles représentent l'infini. C'est ce que M. Regis vous a soutenu avec raison, & ce qu'il a fait entendre en ces termes, qu'elles sont finies *in essendo*, & infinies *in representando*. Vous n'êtes pas content de cette distinction. Tant pis pour vous.

Mais outre cet argument *ad hunc*, voici quelques demandes que j'ai à vous faire. Pouvez-vous nier que si l'étendue qu'on suppose qu'il y a, est une infinité de nombres, quand j'ai démontré qu'il n'y a point d'étendue, il convient à tous les

nes bornes à la quantité des nombres cubiques impairs.

Je vous demande en second lieu ailleurs que dans mon esprit & perceptions que je vois cette nombres cubiques? Il faut que vous vniez nécessairement, à moins que contredire; puisque vous aviez pressé dans la Recherche de la vérité liv. 3. c. 7. Qu'il n'y a que par les propriétés des corps, que nous par les idées; & de plus je ne vous mettriez ces idées des nombres cubiques des perceptions qui seroient nécessaires pour voir l'infinité des nombres cubiques impairs. Car vous ne pouvez pas dire que ces idées des nombres cubiques impairs se voient sans être intelligibles infinis.

trois bien vous marquer d'autres infirmités, dont il vous seroit impossible de donner d'autres idées que nos perceptions. connoissez donc, Mon Pere, que ce premiere preuve ne vaut rien du tout. L'autre est encore plus mauvaise. La voici.

II. P R E U V E.

L'idée du triangle en general ne me represente que ce qu'elle renferme. Or cette idée renferme rien de general, puisque ce n'est qu'une modalité particuliere de l'ame, comme M. Regis: donc l'idée de cercle en general ne me represente rien en general, contradiction visible.

R E P O N S E.

Cet argument n'est pas trop bien tourné. Voici comme il le falloit mettre pour lui donner une forme plus raisonnable.

L'idée d'un triangle en general ne me represente que ce qu'elle renferme. Or si cette idée du triangle en general étoit une modification particuliere de mon ame, comme le pretend M. Regis, elle ne renfermeroit rien de general. Donc l'idée de triangle en general ne me représenteroit rien de general, ce qui est une contradiction visible.

On vous avoue, M. R. P. que ce n'est qu'une contradiction visible, que l'idée du triangle en general ne représenteroit rien

374 DCLXXXII. Lettre de M. Arnauld
rien de general. Mais d'où tirez-vous
cette contradiction? De cette mineure.
Si l'idée du triangle en general étoit une
modification particuliere de mon esprit,
elle ne me représenteroit rien de general.
Or il est si faux qu'un triangle en general
ne puisse être représenté par une modi-
fication singuliere de mon esprit, qu'il est
impossible que cela soit autrement. Car
un triangle en general ne peut être aillen-
que dans notre esprit, selon cette ma-
xime commune des Philosophes : *Universalia sunt tantum in mente* : & il n'est dans
notre esprit que par la perception qu'il a
d'un triangle en general, qu'il s'est for-
mée lors qu'il a considéré un espace ter-
miné par trois lignes droites, en faisant
abstraction si elles sont toutes trois éga-
les, ou s'il y en a seulement deux d'éga-
les, ou si elles sont toutes trois inégales,
& faisant aussi abstraction si tous les
trois angles sont aigus, ou s'il n'y en a
que deux d'aigus, le troisieme étant droit
ou obtus. Or il n'y a que l'esprit qui
puisse faire ces abstractions : & ainsi le
triangle en general ne pouvant être dans
la nature, il ne sauroit être qu'objecti-
vement dans l'esprit, c'est-à-dire, dans la
perception que l'esprit a d'un triangle en
general. Or notre esprit ne peut avoir
que des perceptions singulieres, comme

vous le reconnoissez. C'est donc dans les perceptions singulieres que le triangle en general doit être objectivement. Il est donc faux que si l'idée du triangle en general étoit une modalité singuliere de notre ame, elle ne pourroit nous représenter le triangle en general: & par conséquent rien de plus pitoyable que cette prétendue preuve demonstrative de la distinction des idées d'avec nos perceptions. Car je soutiens au contraire, que si l'idée d'un triangle étoit autre chose que la perception d'un triangle, il seroit aussi impossible qu'une idée représentât un triangle en general, qu'il est impossible à un peintre de peindre un triangle en general.

Avant que de finir ce second point, M. R. P. j'ai quelque chose à vous dire sur ce que je viens de relire de votre lettre imprimée dans le journal des savans du 1. Mars 1694. Vous demandez à M. Regis, d'ou vient que voulant combattre vos preuves contre les modifications representatives, il ne les a pas cherchées dans votre Reponse aux vraies & fausses idées; ce livre aiant paru long-tems avant le sien: & c'est en vous raillant de lui & de moi que vous lui faites faire cette reponse.

Monsieur Arnauld a pleinement satisfait à toutes ces raisons du P. Mallebranche, qui se trouvent dans ce livre: il a même plei-

976 DCLXXXII. Lettre de M. Arnauld
pleinement satisfait à toutes celles qui
dans les 14. premiers articles de la Répon
que le Pere m'a faite : il avoit assez de
nettration pour prévoir longtems auparavan
ce que le Pere Mallebranche pourroit
contre notre sentiment commun.

Quand on veut railler, Mon Per
il faut que ce soit avec fondement ; a
trement si le railleur fait rire, c'est
ses depens. C'est ce que vous dev
attendre de ce que vous dites de moi
que j'ai eu assez de penetration d'esp
pour prévoir longtems auparavant
belles preuves que vous donneriez
jour contre les modalités représentatif
dans les 14. articles de votre Répon
à M. Regis. Car si vous n'y avez
porté aucune preuve qui ne fut de
votre Réponse au Traité des *Idées*
& que je n'eusse détruite dans ma
fense, n'est-ce pas une fade plaisanterie
de faire dire à M. Regis, comme une
chose impossible, que j'ai eu assez
penetration pour satisfaire dès l'ann
84. aux raisons de votre dernier Ecrit
qui n'a paru qu'à la fin de l'année 1694.
Or je vous soutiens, M. R. P., qu'il
n'y a rien dans cet Ecrit qui mérite
nom de preuves, que ces deux-ci. L'un
ne, Une modalité finie ne sauroit repre
senter l'infini : or toutes les modalités
d'un

d'un esprit fini sont finies. Donc &c.
L'autre : une modalité singuliere ne sauroit représenter un triangle en general &c.
Or je vous ai déjà averti que vous vous étiez servi de ces preuves dans votre Réponse au livre *des Idées*. Je n'ai donc pas eu besoin d'une pénétration d'esprit qui me fît connoître l'avenir pour y satisfaire pleinement dès l'an 1684. comme j'ai fait dans ma *Défense* pages 48. & 53.

Si vous croiez qu'il y ait autre chose que cela dans vos 14. articles qui méritât quelque réponse, je vous défie de m'en marquer aucune dont je ne vous trouve la réfutation dans cette même *Défense*. J'aurois pu vous le faire voir en parcourant tous vos 14. articles : mais je n'ai

578 DCLXXXII. Lettre de M. Arnauld.
beaucoup d'équivoques, qu'il eût été
ennuyeux de démêler. Et enfin il n'y a
pas question de ce que disoient les Stoï-
ciens de la douleur, qu'elle n'empêche
point qu'on ne fût heureux, qui est con-
traire pendant ce que vous reprenez dans ces
Philosophes.

J'ai traité le point des plaisirs des sens
dans le 1. volume des Reflexions sur
votre nouveau système de la nature & de
la grace dans les Chap. 21. 22. 23. &
24. j'ai expliqué dans le 21. quelle est
sur cela votre doctrine, que j'ai réduit
à ces cinq propositions.

La 1. Ceux qui jouissent de ces pla-
sirs sont heureux tant qu'ils en jouissent
& d'autant plus heureux qu'ils sont plus
grands.

La 2. Qu'ils ne rendent pas néanmoins
solidement heureux.

La 3. Qu'on les doit fuir, quoi qu'ils
rendent heureux.

La 4. Qu'ils ne doivent pas porter à
aimer les corps, parce que les corps n'en
sont pas les causes réelles, mais seulement
occasionnelles: Dieu seul en étant la cau-
se réelle.

La 5. Que le plaisir est imprimé en
l'ame, afin qu'elle aimât la cause qui le
rend heureuse, c'est-à-dire Dieu.

Et dans ce même chapitre j'ai réfuté
pro

miere de ces 5. propositions qui est la
itale, d'une maniere si convaincan-
que je suis bien assuré que vous n'y
ondrez jamais.

Tout cela en effet est demeuré sans
onse depuis l'an 1685. aussi bien que la
Tertation que je fis quelque tems après
le même sujet. Il y a donc lieu de
onner que vous ayez entrepris, après
t ans de silence, de defendre cette
ne proposition contre M. Regis qui
avoit dit peu de choses, & qui ne re-
doient presque pas le fond de l'affaire.
Le fort de votre reponse a été de vous
ndre qu'il avoit omis ces mots, *En*
quelque maniere, que vous aviez quelque
ajouté au mot d'heureux: & qu'il

*plaisir, dites-vous, rend
en jouissent dans le momem
sent : mais il ne les rend sol
que lorsqu'il est joint à
seule rend l'esprit content.*

„ Que fait cela (vous
„ 1. volume des Reflexi
„ pour empêcher que ce
„ dent solidement heure
„ heureux ? Car y a-t-
„ commun que de trou
„ joints à la joie, sur to
„ cieux & dans les inte
„ faut que voir quelle jo
„ Terence un jeune déba
„ venu à bout de satisfai
„ de quelle sorte il en
„ Rien n'empêchoit don

Docteur de Sorbonne. 581

est malheureux ? *Quid elatus ille levitate*, dit Ciceron, *inanique letitia & exultans & temerè gestiens ? Nonne tanto inferior, quanto sibi videtur beator ?*

Je vous supplie, Mon Pere, de lire ce qui suit jusques à l'examen de la troisième proposition, & je ne vous conseille pas de dire, après l'avoir lû, que vous n'en êtes pas satisfait ; à moins de vouloir bien passer au jugement de toutes les personnes sages pour l'homme du monde le plus incapable de se rendre à la raison. Plus cela est fort, plus, s'il est mal fondé, vous aurez un moyen sur d'en faire retomber la honte sur moi. Car vous n'avez qu'à rapporter cet endroit entier, & faire voir par une bonne réponse, que

soit S. Augustin d'un jeune
avoit écrit contre lui : *S'il*
dit ce saint, dans la compo-
sition de ces termes durs qui pourroient paro-
ître que je dois croire que ce n'a pas été
un caprice, mais dans la nécessité d'un
sentiment; comme c'est l'affection
pour moi qui l'a porté à écrire
parce que ne s'imaginant pas
qu'il étoit dans l'erreur, il n'a pas
demeuré assés.

Entrons l'un & l'autre,
dans des sentimens si chrétiens
au Public à juger qui de nous
se trompe, croiant ne se pas tromper
dans cette disposition que j'ai
nouvelle dispute, en priant le
Public de servir à l'éclaircissement.

L E T T R E DCLXXXIII.

De R. P. MALEBRANCHE Prêtre 25. Ju
da l'Oratoire, qui est la quatrième. 1694

SI je ne considérois dans vos deux lettres, Mon Reverend Pere, que ce qui regarde le sujet des miennes, ma réplique seroit bien courte. Je ne les ai écrites que pour me plaindre de ce que vous aviez supposé, que c'étoit combattre la doctrine de S. Augustin que d'improver, comme nous avions fait, M. Regis et moi, cette bizarre pensée que l'on ne pourroit voir qu'en Dieu les corps qu'il a créés, ou plutôt que nous nous trompons lorsque nous pensons les voir; parce que n'étant point visibles et ne sont pas eux que nous voions, mais des parties quelconques de l'étendue intelligible infinie, qui est Dieu même. Et je me suis plaint encore de ce que vous avez prétendu que l'on ne pouvoit faire voir les absurdités de ce paradoxe, sans tourner en ridicule ce S. Docteur. Or pour justifier mes plaintes, je n'ai qu'à suivre l'exemple que vous me donnez dans votre deuxième lettre. Vous nous renvoyez à vos ouvrages, & vous supposez que l'on y trouvera votre justification, en les confrontant.

584 DCLXXXIII. Lettre de M. Arnauld
tant avec les miens. J'ai donc droit de
faire la même chose. Ainsi pour ce qui
regarde le sujet de mes deux lettres, qui
est de savoir si votre doctrine de la vie
des corps en Dieu, est la doctrine de S.
Augustin, comme vous le soutenez, je
n'ai qu'à vous renvoyer au huitieme exem-
ple de ma *Défense*, depuis la page 327
jusques à la page 347. Vous parlez, Mon
Pere, de ce huitieme exemple dans votre
deuxieme lettre page 329. du 28. Jour-
nal, & vous assurez votre Lecteur que
s'il prend la peine de le lire, il n'y trouve-
ra rien de solide. Nous avons en cela
des sentimens bien differens l'un de l'aut-
re. Mais voici ce qui m'est venu dans
l'esprit, & qui pourra servir à vous dé-
tromper de la confiance que vous avez
qu'il n'y a rien que de raisonnable dans
tout ce que vous dites des couleurs & de
l'étendue, pour faire croire que votre
doctrine de la vue des corps en Dieu n'est
différente qu'en apparence du sentiment
de S. Augustin, & que j'ai mal prouvé le
contraire dans le 8. exemple de ma *Dé-
fense*. Vous avez tiré de quatre person-
nes d'esprit & de merite une approbation
de votre opinion contraire à celle de M.
Regis touchant les diverses apparences de
grandeur du soleil & de la lune dans l'ho-
rison & dans le Meridien. Priez ces Mes-

Docteur de Sorbonne. 585

Fieurs de vous en donner une semblable touchant ce qui est traité dans ce 8. exemple, en témoignant qu'ils trouvent que vous avez raison & que j'ai tort: je ne trouverois point du tout mauvais qu'ils vous la donnassent; mais je suis bien assuré qu'ils n'en feront rien.

Voilà, Mon. Reverend. Pere, ce que j'avois à vous dire sur l'abus que vous avez fait, de l'autorité de S. Augustin, qui est le sujet de mes deux lettres. Mais j'ai trouvé dans la premiere des vôtres des choses qui me font si injurieuses, que je n'ai pas cru les devoir passer sans vous en faire une correction fraternelle.

Vous me reprochez de vous avoir donné du chagrin par d'injustes accusations;

586 DCLXXXIII. Lettre de M. Ar
discours. Cet air de confiance que vous
prenez lors que vous sentez votre fau
n'impose qu'à ceux qui vous sont dé
quis. On vous connoît depuis long-tem
qualité d'Auteur, vos manieres sont
& la hardiesse avec laquelle vous a
les faussetés les plus noires, fait q
puis long-tems les gens sages ne vous
jamais sur votre parole.

Je vois par là, Mon Reverend
que vous êtes encore à mon égard
la même disposition ou je vous avo
sé il y a huit ou neuf ans; & q
conservé jusques à la fin de cette
ce même esprit d'aigreur par leque
l'aviez commencée, il vous porte
à me traiter aussi mal que vous a
mais fait après une si longue int
tion.

Je sai bien que vous en direz
de moi. Car vous n'avez jamais n
dans tous vos Ecrits de vous plain
mes duretés. Afin donc que le
puisse juger qui est le coupable dan
accusation reciproque, j'ai cru dev
présenter en abrégé la suite de ce
qui a été écrit de part & d'autre,
que chacun de nous deux a fait d
traire ou de conforme aux regles
charité. Je ne dirai rien en l'ai
qui ne soit confirmé par les piéc

Docteur de Sorbonne.

587

mes auxquelles je renverrai le Lecteur.

Je ne me suis engagé à examiner votre traité de la nature & de la grace qu'en suite de la priere que vous m'en aviez faite ; & je ne me suis mis à y travailler qu'après en avoir averti notre ami commun * qui m'assura par sa reponse, que vous vous attendiez à l'ouvrage que je voulois faire contre le vôtre, & que vous n'en seriez pas fâché ; qu'il vous avoit fait voir ma lettre, croiant bien que je l'avois écrite pour vous être montrée, & que vous aviez temoigné être dans les mêmes sentimens que moi pour ce qui regarde la maniere d'écrire contre le sentiment de nos Amis.

* M. le
Marquis
d'Roche

Vous avez lu cela dans ma *Defense*, & vous n'avez eu garde de vous inscrire

488 DCLXXXIII. Lettre de M. Arnauld
pas que vous me puissiez nommer
homme d'honneur qui l'ayant lu, e
porté un autre jugement.

Quelques mois après je reçus
Reponse au livre *des idées* par le Lili
qui l'avoit imprimée, qui me temoi
par un billet fort civil du 25. Dec
1683, que c'étoit un ouvrage d
Mallebranche qui lui avoit ordonn
me le faire tenir. Je ne pensois
vous en faire des remerciemens, lors
l'ayant ouvert, je fus bien surpris
maniere malhonnête & emportée
vous m'y traitiez dès les premieres li
j'y vis d'abord pour toute civilité
reproches personnels, aigres & en
més, & tout à fait hors de pr
Vous debutiez par fouiller dans
cœur où vous pretendiez avoir ti
que je n'avois fait ce livre *Des vra
des fausses idées*, que par le chagrin
j'avois contre vous. C'est le tît
votre premier chapitre qui n'est pr
d'aucune Preface. *La conduite ,*
vous, que j'ai tenue touchant le Tra
la nature & de la grace par rapport .
Arnauld, n'a pas dû lui inspirer le d
qui paroît dans sa Critique. Tout le
de votre Reponse est du même air
J'ai fait voir dans ma *Defense* en rap
vos propres paroles sans glose ni

Docteur de Sorbonne. 589

mentaire , & il y en a huit pages de petites lettres. J'ai prié ensuite qu'on s'arrêtât aux endroits où vous m'attribuez des intentions secrètes & des mouvemens cachés dans mon cœur.

Un chagrin qui me rend incapable de bien concevoir vos sentimens: qui me fait trouver des variations & des contradictions dans vos livres, parce que je souhaite qu'elles y soient, & qui est cause que c'est mon ordinaire de vous imposer des extravagances.

Des passions qui repandent leur malignité sur les objets qui les ont excités, (C'est-à-dire, sur votre livre) & qui n'ont point eu de meilleur moyen de justifier leur dèreglement & leur injustice; & une disposi-

190 DCLXXXIII. Lettre de M. Arnauld
refuter cette *Defense*, si vous l'aviez
parce que la doctrine de vos chimeres
idées y est entierement renversée, &
vous trouvatés reduit à n'y opposer
trois lettres qui ne touchent point à
matiere. Car la premiere étoit pour m
trer que vous ne faisiez point Dieu
porel. La deuxieme, pour justifier
juste & ridicule reproche que vous
viez fait, de dogmatizer sur la matiere
la grace: & la troisieme n'étoit qu
discuſſion fort inutile de quelques me
faits de nulle importance. Mais vous
daignâtes me faire aucune raison sur
plaintes que je vous avois faites des
nieres injurieuses dont vous m'aviez
té dans votre Reponse à mon livre
Idées, sans que je vous en eusse do
aucun sujet.

Je travaillois cependant à examiner
tre système lors que vous fites paro
une nouvelle edition de votre *Traité*
la nature & de la grace, augmenté d
Eclairciſſement qui avoit pour ti
Les miracles frequens de l'ancienne la
marquent nullement que Dieu agisse
vent par des volontés particulieres. Ce
vous y avanciez, que Dieu n'avoit
presque tous ces miracles qu'y étant
terminé par la volonté des Ange
parût si contraire à ce que l'Ecriture

Les Peres nous apprennent de la conduire de Dieu du tems de la vieille loi, que je crus devoir éclaircir cette matiere comme je fis par un petit livre qui avoit pour titre : *Dissertation sur la maniere dont Dieu a fait les frequens miracles de l'ancienne loi par le ministère des Anges.* Mais quoique vous ne m'eussiez fait aucune satisfaction des malhonnetetés dont je m'étois plaint avec tant de sujet, je ne laissai pas de vous y traiter d'une maniere très civile & très honnête.

Vous le reconnûtes vous même dans la Reponse que vous y fîtes, mais vous en prîtes un nouveau sujet de me dire des injures : car ce fut en vous plaignant, *Que j'avois voilé mes calomnies par une moderation dissimulée*; ce qui étoit faire croire que ma moderation n'avoit été qu'un effet d'hypocrisie. Vous ne crûtes donc pas devoir imiter ma moderation, & vous trouvâtes qu'il vous étoit plus avantageux de continuer dans votre stile d'injures; ainsi vous mîtes tout le sur de vos repliques à dire & redire par tout.

Que le portrait que je faisois de vous n'étoit point naturel; que ma passion vous déguisoit; que vous n'avez point les sentimens impies que je vous attribuais dans ma Dissertation. Avertissement.

Que je me battois avec un spectre au lieu de combattre vos vrais sentimens (page 3.)

Que ma Dissertation me vous attaque point, mais un phantôme que j'avois substitué, au lieu de vous (page 9.)

Que je n'avois caché une exception aussi soigneusement que j'avois fait, que pour qu'elle auroit dissipé la fausse & l'horrible idée que je voulois donner de vos sentimens, & que ne pouvant vous blesser, il falloit que j'immolasse à ma vengeance un phantôme qui portât votre nom (page 32.)

Que rien n'est plus commode & plus facile que de se faire ainsi des phantômes pour vaincre & triompher à peu de frais; mais qu'assurement rien n'étoit plus indigne d'un homme d'honneur (page 50.)

Que je continue à faire des phantômes & à les combattre fort sérieusement par quantité de passages des Peres; qu'assurement ma conduite est injuste, mais qu'elle est quelquefois si emportée, & si peu digne d'un homme qui pass. pour avoir de l'esprit, que vous n'y pouvez en comprendre; que j'aurois mieux aussi si je vous avois attribué des sentimens qui peuvent entrer dans la tête d'un homme. Eut comme les autres, mais que mes passions m'avenglent de telle sorte
que

que je ne saurois garder la vraisemblance dans mes impostures. page 177.

Il y a un grand nombre d'endroits semblables dans votre Réponse, & vous la finissez du même ton comme on peut voir dans les pages 225. & 232.

Il est clair, Mon Reverend Pere, que dans cette accusation vous ne m'imputez pas seulement un défaut d'esprit, qui m'auroit empêché de bien comprendre vos sentimens, mais une mauvaise foi qui est une corruption de la volonté, qui me les auroit fait alterer. Car c'est ce que signifie le reproche que vous me faites d'avoir *caché soigneusement une exception qui auroit dissipé la fausse & horrible idée que je voulois donner de vos sentimens*; & ce que vous me dites de mon procédé, *que rien assurément n'est plus indigne d'un homme d'honneur*.

Pouvez-vous nier, Mon Pere, qu'à moins que ce que vous m'imputiez ne fût evident & clair comme le jour, on ne peut faire un plus grand outrage à un Prêtre & à un Docteur qui n'a pas la réputation d'être un méchant homme?

Je vous avoue aussi que j'en fus touché d'abord: mais Dieu me fit la grâce de penser plutôt à vous faire rentrer en vous même par la voie de la douceur, qu'à repousser avec force un traitement

594 DCLXXXIII. Lettre de M. Arnauld
si indigne : c'est ce qui me fit prendre la
résolution de vous écrire une lettre qui
fut suivi de huit autres dans la même an-
née 1685.

Et ce qui me porta à m'adresser à
vous même, est le dessein que j'eus de
tenten si nous ne pourrions point termi-
ner nos disputes d'une manière si douce
& si modérée, que les plus scrupuleux
en matière de douceur en fussent édifiés.
C'est ce que je témoignai dès le commen-
cement de ma première lettre, & plus for-
tement encore en la finissant. „ Je vous
„ suppliois d'entrer dans l'esprit dans le-
„ quel je vous écrivois, & de ne point
„ prendre pour un jeu ni pour une dissi-
„ mulation, ce que je vous avois dit
„ très sincèrement, qu'il ne tiendrait pas
„ à moi que sans préjudice de la vérité
„ que chacun de nous croioit soutenir,
„ nous ne reprissions les sentimens de no-
„ tre ancienne amitié. Est-ce que deux
Chrétiens & deux Prêtres (C'est ce que
je vous disois encore pour vous y porter
davantage) ne pourront donner en nos jours
l'exemple d'une dispute tranquille, où on ne
pense qu'à éclaircir les choses de bonne foi,
& à éviter les contestations inutiles qui les
pourroient embrouiller, où on ne recherche
point d'autre victoire que celle de la vérité,
ni d'autre gloire que celle de Dieu? Cela

est

est rare, mais cela n'est pas impossible : & rien ne l'est à qui a beaucoup de foi, & qui met toute sa confiance en la grace du Sauveur : le Dieu de paix nous la fera conserver au milieu d'une guerre qui n'aura rien que de saint si c'est l'amour de la vérité qui l'entretienne & la charité qui la conduise.

Que pouvois-je faire davantage pour vous inviter à renouer notre ancienne amitié? Mais vous savez bien, M. P. que je trouvai si peu de correspondance de votre côté, que vous ne daignâtes pas seulement me dire un seul mot sur une proposition si honnête & si chrétienne, & loin que vous en aiez été un peu adouci, vous n'en avez paru depuis que plus emporté, comme on va voir dans la suite.

Je publiai cette même année de 1685. le premier volume de mes réflexions sur votre système. Comme je ne savois pas ce que vous répondriez à mes lettres, je me sentis porté à chercher un autre moyen pour vous faire revenir de vos emportemens. Je crus donc y pouvoir employer celui dont S. Augustin nous apprend que l'on doit se servir en de semblables rencontres. Je rapportai sur cela dans la Préface de ce premier volume ce que ce Père écrivit à sainte Albine, qui l'avoit soupçonné d'avoir voulu engager Pinien son gendre dans le Clergé d'Hipone par une
vue

C'est ce que je crû dev
prenant Dieu à témoin que
cun chagrin, mais le seul ar
rité qui m'avoit engagé à vi
sentiment sur les choses que
reprehensibles dans vos ouvr
j'ai toujours eu un vrai desir
dre les pensées des auteurs
me suis trouvé engagé d'éc
tholiques, soit Protestants,
résolution de ne leur jamais
que ce que j'ai cru être le
ment.

Qui se seroit imaginé, M
Pere, que vous eussiez pri
ce témoignage de ma bonne
ser au delà de ce que vous a
ques alors d'outrageux contri

Docteur de Sorbonne. 597

opposées à mon premier volume des Réflexions sur votre Systeme.

J'avoue, dites vous, que cette protestation de M. Arnauld me surprend fort, aussi bien que beaucoup d'autres qui ont lus ses livres & les miens. Neanmoins je ne crois pas & je serois bien fâché qu'on crût, qu'il ait pris Dieu à témoin contre le propre témoignage de sa conscience. Il est vrai qu'il a bien fait de jurer pour convaincre le monde qu'il n'a point eu d'autre dessein dans ses ouvrages que de défendre la vérité; car sans cela on ne l'auroit jamais cru, je veux dire que ses ouvrages donnent un juste sujet d'avoir de lui les sentimens que presque tout le monde en a. C'est-à-dire, Mon Reverend Pere, que si vous en êtes

je vous ai laissé il y a 8.
me je vous ai dit d'abord
tenté de vous renvoyer à v
ou à votre supérieur, poi
satisfaction vous me devie

J'en serois demeuré là
dernieres lettres qui m'o
tre que vous êtes toujou
vers moi, aussi hardi à m'i
avoir calomnié que si je n
confondu sur ces prétendue
aussi opiniâtement attaché
ce même jugement temerai
de parler, que si je n'er
voir l'injustice avec la der

Je commencerai par ce
passerai ensuite aux reproch
nies.

voir parlé de moi en ces termes dans votre première lettre, page 315. du Journal.

On vous connoît depuis longtems en qualité d'auteur; vos manieres sont usées, & la hardiesse avec laquelle vous avancez les faussetés les plus notoires, fait que depuis longtems les gens sages ne vous croient jamais sur votre parole.

C'est repeter en moins de mots ce que je viens de faire voir que vous aviez dit de moi avec plus d'étendue il y a huit ans. Mais n'ayant eu rien à répondre aux remontrances chrétiennes que je vous en avois faites en ce tems-là dans les Prefaces de mes deux derniers volumes contre votre système, comment avez-vous pu croire que le public ne seroit pas scandalisé d'un tel acharnement à me déchirer par une medifance atroce, si certainement démentie par la reputation où je suis dans le monde parmi tous ceux qui ne sont pas mes ennemis déclarés? Il n'en faut point d'autre témoin que vous même; car que vouliez-vous dire quand vous regardiez *ma personne & ma reputation*, comme deux ennemis que vous aviez à combattre, dont vous disiez que le dernier vous faisoit le plus de peur? Avez-vous eu à apprehender la reputation d'un homme qui auroit été si décrié par la hardiesse à avancer les faussetés les plus

Reponſe
à M.
Arnould
Chap.
IV.

nominateur public. Appuyé
sur les exemples de ma hardiesse à a
fessés les plus notoires, & c
pas des discours en l'air,
tirés de mes livres, & c
propres termes. C'est o
tend, & comme on est l
vous n'en trouverez po
devant Dieu quelle satisfa
devez pour une si outr
tion.

Vous direz peut-être M
dissimule l'exemple que vo
au même lieu, de ma hard
les faussetés les plus notoi
ce qui suit immédiatement
de votre première lettre.

„ En effet M. n'est-ce

Vous pretendez prouver que c'est une grande faulxeté. " Quoi, Monsieur, vous ne vous souvenez pas qu'il y a dix ans que le Pere Mallebranche a répondu à votre livre des vraies & des fausses idées qu'il a aussi répondu à votre *Defense* par un petit volume d'environ 300. pages, & ces deux volumes vous étoient certainement connus.

Oui, Mon Pere, ces deux volumes m'étoient connus. Mais il est plus clair que le jour que je ne vous ai attribué ce silence que depuis le livre intitulé, *Defense de M. Arnauld contre la Reponse à son livre des vraies & des fausses idées* imprimé en 1684. & nous sommes presentement en 1694. Comtez, Mon Pere, il n'y a pas dix ans, & si c'est une excuse pardonnable de m'opposer votre *Reponse* à mon livre *des Idées* comme contraire à ce silence de dix ans que je vous avois attribué. Vous n'y pensez pas, Mon Pere; car ma deuxieme lettre qui a paru 8. jours avant votre premiere, marque positivement, que vous aviez répondu à mon livre *des Idées*; mais que vous vous refusé dans ma lettre à me dire ce silence de dix ans. C'est donc votre doctrine de l'union de la

604 DCLXXXIII: Lettre de M. Ar
ne fût pas vrai, il faudroit que vous
siez soutenu votre sentiment touchant
deux points dans votre petit volume
300. pages contre ma Défense. Ce
n'est plus faux. Car ce volume de
pages ne consiste qu'en trois lettres
me j'ai déjà dit: la première est pour
justifier d'une erreur grossière dont
vous plaignez que je vous accusai
est que selon vos véritables senti
Dieu est corporel. La seconde est
justifier ce que vous aviez dit contre
sentiment sur la grace. Et la troi
ne regarde que de menus faits d
importance.

Il est donc très vrai que ce li
peut vous servir de rien pour m
que vous n'êtes pas demeuré dans
lence pendant dix ans, sur ce que
dit plus fortement dans ma *Défense*
n'avois fait dans mon *livre des Idées*
vos êtres représentatifs distingués
ceptions, & contre votre paradoxe
vue des corps en Dieu. Je me
de vous renvoyer aux trois confu
de ma lettre qui est à la tête de
fense, depuis la page 20. jusqu'à
91. Les deux premières regardent
ture des Idées; & la dernière
Dialogue, regarde la question
Dieu. Or je vous prie de

ement dans votre livre de 300. pages, mais dans aucun autre Ecrit, vous n'avez fait aucune Reponse à ces trois considerations, & je vous defie encore d'en faire qui soit pertinente. Voilà donc sur quoi je me suis fondé quand je vous ai dit dans ma lettre que j'avois mis cette matiere dans un si grand jour dès l'année 1684. que depuis dix ans vous aviez été réduit au silence.

Revenons maintenant, Mon Pere, à l'autre plainte que vous faites de moi, qui est que je vous ai noirci par d'injurieuses accusations. Les deux que vous Marquez sont si mal fondées, que c'est vous même qui me calomniez.

La premiere est, que je vous ai accusé de nier la providence. Cela n'est point vrai, je me suis contenté de vous dire & de prouver par plusieurs chapitres de mon premier volume des Reflexions sur votre système, que quoi que vous reconnoissiez la providence, ce que vous enseignez ne se peut accorder avec ce que la foi & l'Ecriture, & même la droite raison nous en ont enseigné. Il est donc faux que je vous accuse de nier la providence. Et cette fausseté est si évidente, qu'elle est susceptible, que si vous voulez, vous pouvez vous en convaincre par le second volume de mes Reflexions.

1. *Le premier*
 2. *est de la*
 3. *part de la*
 4. *part de la*
 5. *part de la*
 6. *part de la*
 7. *part de la*
 8. *part de la*
 9. *part de la*
 10. *part de la*
 11. *part de la*
 12. *part de la*
 13. *part de la*
 14. *part de la*
 15. *part de la*
 16. *part de la*
 17. *part de la*
 18. *part de la*
 19. *part de la*
 20. *part de la*
 21. *part de la*
 22. *part de la*
 23. *part de la*
 24. *part de la*
 25. *part de la*
 26. *part de la*
 27. *part de la*
 28. *part de la*
 29. *part de la*
 30. *part de la*
 31. *part de la*
 32. *part de la*
 33. *part de la*
 34. *part de la*
 35. *part de la*
 36. *part de la*
 37. *part de la*
 38. *part de la*
 39. *part de la*
 40. *part de la*
 41. *part de la*
 42. *part de la*
 43. *part de la*
 44. *part de la*
 45. *part de la*
 46. *part de la*
 47. *part de la*
 48. *part de la*
 49. *part de la*
 50. *part de la*
 51. *part de la*
 52. *part de la*
 53. *part de la*
 54. *part de la*
 55. *part de la*
 56. *part de la*
 57. *part de la*
 58. *part de la*
 59. *part de la*
 60. *part de la*
 61. *part de la*
 62. *part de la*
 63. *part de la*
 64. *part de la*
 65. *part de la*
 66. *part de la*
 67. *part de la*
 68. *part de la*
 69. *part de la*
 70. *part de la*
 71. *part de la*
 72. *part de la*
 73. *part de la*
 74. *part de la*
 75. *part de la*
 76. *part de la*
 77. *part de la*
 78. *part de la*
 79. *part de la*
 80. *part de la*
 81. *part de la*
 82. *part de la*
 83. *part de la*
 84. *part de la*
 85. *part de la*
 86. *part de la*
 87. *part de la*
 88. *part de la*
 89. *part de la*
 90. *part de la*
 91. *part de la*
 92. *part de la*
 93. *part de la*
 94. *part de la*
 95. *part de la*
 96. *part de la*
 97. *part de la*
 98. *part de la*
 99. *part de la*
 100. *part de la*

Docteur de Sorboine. 607

imens bien differens des miens, parce
si on vous en croit, je ne juge que
ement de la providence; au lieu que
vous flatiez d'en avoir des pensées
plus élevées. *Que M. Arnauld,*
es-vous, juge de la providence divine sur
lée qu'il a d'une providence humaine. Ca-
lui est permis, s'il ne peut pas s'élever plus
ut. Car il vaut mieux admettre en Dieu
providence humaine, que de lui ôter
ne providence. Mais qu'il nous laisse
vre, conduits & soutenus par la foi;
lée de l'être infiniment parfait, pour ne rien
de Dieu qui ne soit digne des attributs
vins.

Vous vous glorifiez donc d'avoir une
tre idée que moi de la providence, sans
ie vous aiez osé tenter de faire voir que
lle que j'en ai n'est pas celle qu'en
it tous les Theologiens de l'Eglise. Voi-
à quoi se reduit tout ce que j'ai dit
vous sur la providence: voyez sur cela
vous pouvez dire que je vous aie accu-
de l'avoir niée.

Votre second exemple de mes injustes
cusations, est que je vous ai imputé de
ire Dieu corporel; mais il est encore
lus faux que le premier. Certes il est
ien étrange que vous aiez osé me faire
e reproche, après ce que je vous en ai dit
u commencement de ma 8. lettre.

„ de l'Eglise touchant la p
„ quoi vous n'auriez eu
„ l'une ou l'autre de ces
„ L'une, que je me tron
„ c'étoit sans raison que j
„ passer un sentiment qui
„ culier pour le sentimen
„ Ecoles chrétiennes. L
„ ne me trompois point
„ que j'avois tort de préte
„ doctrine sur la providen
„ à celle que vous n'aurie
„ ne fût conforme à la c
„ les chrétiens, & même c
„ qui regarde les événeme

Mais vous avez bien vu
pouviez faire ni l'un ni l
les Theologiens vous auroi

sentimens bien differens des miens, parce que, si on vous en croit, je ne juge que basement de la providence; au lieu que vous vous flattez d'en avoir des pensées bien plus élevées. *Que M. Arnauld, dites-vous, juge de la providence divine sur l'idée qu'il a d'une providence humaine. Cela lui est permis, s'il ne peut pas s'élever plus haut. Car il vaut mieux admettre en Dieu une providence humaine, que de lui ôter toute providence. Mais qu'il nous laisse suivre, conduits & soutenus par la foi; l'idée de l'être infiniment parfait, pour ne rien dire de Dieu qui ne soit digne des attributs divins.*

Vous vous glorifiez donc d'avoir une autre idée que moi de la providence, sans que vous aiez osé tenter de faire voir que celle que j'en ai n'est pas celle qu'en ont tous les Theologiens de l'Eglise. Voilà à quoi se réduit tout ce que j'ai dit de vous sur la providence: voyez sur cela si vous pouvez dire que je vous aie accusé de l'avoir niée.

Votre second exemple de mes injustes accusations, est que je vous ai imputé de faire Dieu corporel; mais il est encore plus faux que le premier. Certes il est bien étrange que vous aiez osé me faire ce reproche, après ce que je vous en ai dit au commencement de ma 8. lettre.

J'y avois remarqué „ que dès l
 „ miere page de votre Reponse
 „ Dissertation sur les miracles de
 „ cienne loi, vous vous étiez p
 „ que je me suis efforcé de vous fai
 „ ser dans ma Défense pour un imp
 „ croit que Dieu est corporel.

„ Que c'est par là que vous étie
 „ tré en matiere dans la premiere
 „ trois lettres contre ma Défense.
 „ cusion, dites vous, la plus atro
 „ je trouve dans le dernier livre d
 „ Arnauld, & sur laquelle aussi
 „ puie le plus, est l'erreur grossiere
 „ m'impute, que selon mon veritable
 „ ment, Dieu est corporel; ces de
 „ mots sont en Italique, comme l
 „ toient mes propres paroles, & qu
 „ eût pas à douter que je ne vous
 „ imposé cette erreur grossiere, que
 „ est corporel.

„ Vous me faites le même rep
 „ dans les pages 9. 21. 80. 87.
 „ mais votre plainte étant reduite
 „ termes, il me sera aisé de vous
 „ faire; c'est que le fait n'est pas
 „ Non il n'est pas vrai que je vou
 „ accusé de croire que Dieu étoit
 „ porel.

„ Mais ce qui est cause, Mon I
 „ que vous m'imputez d'avoir dit c

„ je n'ai pas dit, est que vous vous ima-
„ ginez avoir raison de vous plaindre
„ qu'on vous attribue des erreurs que
„ l'on ne vous attribue point, lors qu'on
„ vous a prouvé seulement que ce sont
„ des suites de vos nouvelles opinions,
„ quoi qu'on ait reconnu ensuite que
„ vous ne demeuriez pas d'accord de ces
„ conséquences.

Or j'ai montré, Mon Pere, dans la premiere de mes 9. lettres, que cette pretention, qui est le grand fondement de la plûpart de vos plaintes, étoit fort déraisonnable & fort injuste. Et je suis sûr que quiconque l'aura lue, reconnoitra que je l'ai fort bien prouvé.

Votre seconde accusation de calomnie n'est donc pas moins injuste que la premiere; mais comme j'ai traité cette matiere dans la 8. & la 9. lettre, & que vous n'y avez fait jusques ici aucune réponse, je ne crains point de vous dire que vous n'en sauriez faire qui ne soit tout-à-fait déraisonnable.

Vous ne parlez qu'en general des autres impietés qu'il m'a plû, dites vous, de vous imposer. Je ne sai pas ce que vous entendez par là; mais ne niant pas que je ne vous ai attribué d'autres erreurs qu'on peut appeller impies, je vous soutiens que c'est avec raison que je vous les ai

610 DCLXXXIII. Lettre de M. Arnauld
attribuées, & puis que vous me contraignez
de vous le dire en me traitant de calom-
niateur, oui, Mon Pere, je vous accu-
se encore à la face de toute l'Eglise, de
deux erreurs capitales contraires à la foi,
& très injurieuses à Jesus-Christ.

La premiere est, que l'ame de Jesus-
Christ, quoi qu'unie personnellement au
Verbe, en est si peu dependante à l'égard
du gouvernement de l'Eglise, que n'ayant
point d'autre puissance à cet égard que
celle de cause occasionnelle, elle n'exerce
cette puissance que par une infinité de
desirs qu'elle a d'elle même, sans que le
Verbe les forme en elle & la determine à
les avoir. C'est ce que j'ai prouvé de-
monstrativement dans le chapitre 9. de
mon troisieme volume qui a pour titre:
*Demonstrations selon la methode des Geome-
tres de la fausseté de cette proposition fonda-
mentale du systeme : Jesus-Christ comme
homme est la cause occasionnelle de la grace.*
On peut voir aussi les ch. 6. 7. & 8.
vous n'y avez rien répondu, & on vous
défie d'y pouvoir repondre. Et si vous
ne le faites pas, vous demeurerez convain-
cu d'avoir établi votre systeme sur le con-
traire d'une verité déterminée par le 6.
Concile, qui n'a défini contres les Mono-
thelites qu'il y a deux volontés en Jesus-
Christ, qu'en établissant en même tems
que

que c'est la volonté divine qui meut & qui fait vouloir la volonté humaine.

La 2. erreur dont je vous accuse de nouveau, est que cette même ame de Jesus-Christ, toute unie qu'elle est à la sagesse éternelle, en est si peu éclairée, qu'elle ne connoît point le secret des cœurs, quelque besoin qu'elle eût, selon vous, de le connoître pour agir sagement dans la distribution des graces.

C'est ce que l'on peut voir dans le ch. 13. du même volume qui a pour titre : *Des graces données aux justes, que l'auteur rejette sur l'ignorance de l'ame de Jesus-Christ; de ce qu'il y a souvent des graces données aux justes qui ne les rendent pas victorieux de la tentation.*

Et dans le chap. 16. où j'ai fait voir, qu'il n'y a rien de plus indigne de Jesus-Christ & de plus contraire à l'Evangile, que ce que l'auteur lui attribue à l'égard de la connoissance du secret des cœurs, en prétendant que selon son humanité il l'ignore presque toujours & qu'il le veut ignorer. Et il s'ensuit de là que selon vous il donne les graces au hazard, sans savoir si elles auront quelque effet, ou si elles n'en auront pas : ce qui est horrible.

Ce n'est pas d'aujourd'hui, Mon Pere, que j'ai tâché de vous faire rentrer en vous même, en vous représentant l'im-

que Dieu vous fera la grace d'
rer davantage combien ce qui
conseilloit alors étoit raisonna
portant pour votre salut. Tro
bon, Mon Pere, que je vous
le retire de nouveau; afin qu
soit au moins une occasion
conseil de personnes sages & écl
apprendre d'elles quel égard
avoir aux remontrances que
faites.

Voilà, Mon Pere, un soc
fidele de ce qui s'est passé dan
pute. A l'égard de la manière d
a été traité par son adversaire, d
sez être content de vous même
croiez n'avoir rien sur cela à s
cher. Je dis la même chose d

ez que c'est un procès suffisamment instruit, qui est en état d'être jugé sans qu'il soit besoin de faire de nouvelles écritures, & qu'il faut seulement employer celles qui sont déjà faites. J'ajoute à cela qu'il seroit bon de le réduire à cinq ou six chefs dont tout le reste dépend, & c'est : que je vas faire en marquant sur chacun ce que j'emploie de mes Écritures, & vous laissant à marquer de votre côté : que vous voudrez employer des vôtres.

Le premier chef sera qui de nous deux plus de sujet de se plaindre d'avoir été traité par son adversaire ; sur quoi j'emploie la 1. la 3. & la 4. partie de la Défense, mes quatre premières lettres, & les Préfaces de mes deux derniers volumes contre votre système.

Le 2. sera si vous avez eu raison de

614 DCLXXXII. *Lettre de M. Armand*
Dieu, & qui est Dieu même. Sur quoi
j'emploie le Dialogue qui est dans ma *De-
fense* & le 9. exemple dans le même li-
vre.

Le 4. si on peut croire tout ce que
vous nous enseignez de l'étendue intelli-
gible infinie, que vous dites être en Dieu,
sans mettre en Dieu une vraie & formelle
étendue. Sur quoi j'emploie le 6. exem-
ple de ma *Defense*, & mes deux dernières
lettres, la 8. & la 9.

Le 5. si j'ai tort de trouver à redire à
cette proposition que vous repetez si sou-
vent : Que les plaisirs des sens nous ren-
dent heureux, & d'autant plus heureux
qu'ils sont plus grands. Sur quoi j'em-
ploie les chap. 21. 22. 23. & 24. de
mon premier volume contre votre syste-
me, & la Dissertation que j'ai faite sur ce
sujet.

Le 6. si je n'ai pas dû regarder com-
me des erreurs insoutenables qui renver-
sent les véritables idées que la foi du My-
stere de l'Incarnation nous oblige d'avoir
de la très sainte ame de N. S. J. C., les
deux propositions que vous avez avan-
cées : l'une, qu'elle a d'elle même une in-
finité de volontés que le Verbe divin au-
quel elle est unie ne lui fait point avoir.
L'autre, qu'elle ne connoît point le secret
des cœurs, & qu'elle ne le veut point con-
noître ;

moître; d'où il arrive qu'elle fait donner des graces sans savoir quel effet elles auront. Sur quoi j'emploie les chapitres de mon 3. volume que j'ai marqués ci-dessus; à quoi vous n'avez fait jusques ici aucune reponse.

Les choses dont on doit juger étant ainsi arrêtées, convenons de deux Evêques, chacun en choisissant un de son côté, que nous prierons, s'ils le jugent à propos, de s'associer d'autres personnes capables de juger de ces matieres pour nous en dire ensuite leur sentiment, sans qu'il soit necessaire que personne leur parle, puis que vous convenez aussi bien que moi, que le procès est suffisamment instruit par des pieces produites il y a longtems.

Je ne vois pas ce qui vous pourroit empêcher d'accepter cette proposition, puis qu'elle ne vous peut être qu'avantageuse, si vous êtes serieusement persuadé de ce que vous me faites entendre, que depuis qu'on a lu vos livres & les miens, ceux qui se sont mis en état de juger de ces matieres, se sont déclarés pour vous contre moi. Car c'est ce que signifie ce que vous ne m'avez pas voulu dire si crument, de peur de me trop enlever.

Depuis dix ans on a eu le tems

ner mes sentimens & les vôtres sur la nature des Idées: on a lu vos livres, on a lu les miens. Et vous sauriez ce qu'en pensent ceux qui se sont mis en état de juger de ces matieres, si vous aviez voulu le savoir.

Profitez donc, Mon Pere, de ce prétendu changement du public à votre égard, & faites juger le procès, étant aussi persuadé que vous l'êtes qu'on le juge en votre faveur.

L E T T R E

2. Août 1694. De M. DODART à M. ARNAULD.

Pour lui faire savoir l'avis de M. de Meaux, & les Reflexions qu'il avoit fait lui même sur sa lettre à M. Perrault, dont il lui mande la reconciliation avec M. Despreaux.

M. de Meaux. J'AI vu M. le Prelat * que vous avez pris pour arbitre de la difference de sentimens sur la lettre dont il s'agit. Son avis est,

1. Qu'il est impossible d'entrer dans un aussi grand detail sans se commettre, & sans descendre au dessous du degré où il a plu à Dieu de mettre l'Auteur.

2. Que les avis sont trop forts & trop poussés pour ne pas blesser celui à qui ils sont adressés.

3. Que

3. Que sur certains articles il pourroit se defendre, & plus que probablement, & avec avantage.

Oserois-je ajouter que le Prelat aiant voulu lire toute la lettre, & approuvé les verités qu'elle contient, aussi bien que la sincerité & la charité de l'Auteur, n'a pas moins approuvé la discretion de celui qui voiant les choses de plus près, n'a pas jugé à propos de la rendre sans avoir fait de très-humbles remontrances.

Il est donc d'avis qu'on compose une lettre du commencement & de la fin de celle-là, marquant seulement dans le corps, qu'on auroit souhaité voir dans la Preface une improbation nette de l'Opera & des Romans, au lieu de ce qu'on y a mis, & d'autant plus qu'il est clair par la cinquieme page de l'Apologie, que l'Opera est compté parmi les lieux dangereux où on voit cent coquettes pour une honnête femme &c. Mais tout fort en general, sans y mêler aucune Apologie applicable à la satyre, ni aucune defense des endroits prétendus indiscrets, ni des railleries excessives, parce que cela ne se peut faire sans descendre dans un detail qui ne manqueroit pas de commettre.

Au reste il me dit nettement qu'il avoit dit aux deux amis qui lui en faisoient la question, que la satyre étoit incom-

compatible avec la Religion chrétienne je dis même la satire conçue sur l'Écriture qui résulte de celle de M. Despreaux & il n'a pas balancé à me dire qu'elle est contraire aux bonnes mœurs, tendu à détourner du mariage, & à rendre toutes les femmes suspectes. Voilà en abrégé le résultat de la conversation.

Pour moi je me souviens que feu M. d'Alcontres de Conti & de Longueville sifflerent très longtems si elles devoient entendre le récit de la satire en présence des Romains, quoi qu'elles ne prouvassent fort, & que leur doute étoit fondé sur les autres satyres qu'on craignoit d'autoriser par cette audace.

Je me souviens aussi que feu M. Gomberville meins pieux sur la fin de sa conversion qu'au commencement, releva rudement sur le compliment que je lui fis exprès sur son regret d'avoir fait le Polixandre, & que j'en fus scandalisé. Feu M. de Montausien estima cette vermine de livres jusqu'à ses derniers tems, & je n'ai jamais pu obtenir une condamnation nette de la part de M. Pellisson. Cela me fait penser de Mademoiselle de Scudery.

Au reste M. Racine me dit hier qu'il avoit fait la paix entre ces deux amis. Dieu soit loué. Je n'ai

ai d'en témoigner ma joie à M. Perrault aujourd'hui.

Il demanda à M. Racine l'explication d'un bruit qui couroit d'une lettre qui lui a été écrite, & qu'il n'a pas reçue. M. Racine lui dit que s'étant informé de cette lettre, il avoit su que c'étoit une lettre de remercement & d'honnêteté, dans laquelle après avoir loué sa famille & ses vers, on lui témoignoit desirer qu'il eut nettement condamné l'Opera & les Romans dans sa Préface, & on l'exhortoit à la paix, comme on y avoit exhorté M. Despreaux, après lui avoir témoigné qu'on auroit desiré qu'il n'eut attaqué ni la famille ni les personnes, & qu'il eut réparé ce qu'il avoit dit contre M. le Medecin, de quoi M. Perrault parut content.

Jefai, Monsieur, à n'en pouvoir douter, non seulement que la lettre a été montrée à M. Despreaux, mais qu'il en a copie. Cette faute me paroît telle à l'égard des personnes tierces qui l'ont faite de leur autorité, que je croirois leur faire grand tort de croire qu'ils aient vu le mal qu'ils ont fait en livrant ainsi l'un à l'autre, rien n'étant plus opposé à la paix, & plus perilleux pour en commettre les entremetteurs. N'en témoignez rien,

rien, je vous supplie. Car il ne faut
commettre personne. Je crois que M.
Despreaux ne s'en vantera pas, & qu'il
ne tiendra pas à son silence sur cela, que
la paix ne dure. Priez pour moi.

M. Arnauld mourut deux jours après
la date de cette lettre, qui lui avait
donné beaucoup de joie en lui apprenant la
consommation de l'accommodement qu'il se
voit être en bon train.

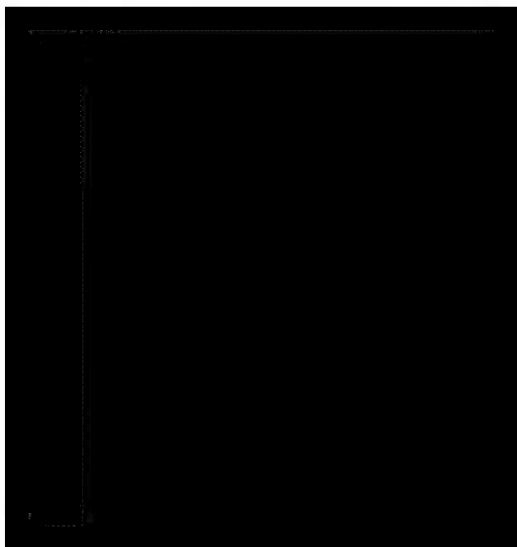
Fin de Septieme Tome.

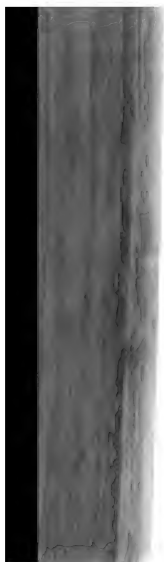
Fautes à corriger.

109. 66. ligne 1. *lif.* & aujourd'hui.
67. ligne 13. *lif.* n'y perdra.
113. ligne 22. *lif.* un peu fait.
118. Dans le titre à Madame de Fontpertuis,
lif. à M. le Tourneux.
122. ligne 9. Rone *lif.* René.
123. Dans le titre de M. du Bois *lif.* aprou-
vé par le Sr. du Bois.
127. ligne 27. *lif.* une autre.
137. ligne 16. *lif.* & qu'ils nous.
149. Dans la marge *lif.* 1693.
166. ligne 16. *lif.* se couché.
180. ligne 28. *lif.* je ne me mets.
230. ligne 17. *lif.* M. de Tournai.
247. ligne 16. *lif.* on ne s'avise.
280. ligne 22. *lif.* avec le lait.



THE HISTORY OF THE
CITY OF LONDON
FROM THE FOUNDATION
TO THE PRESENT
BY
JOHN STOW.
1618.





DEC 3 - 1971

